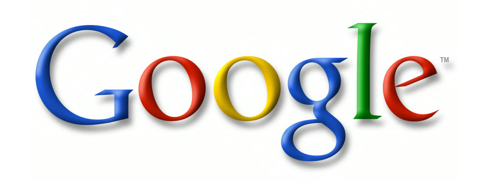
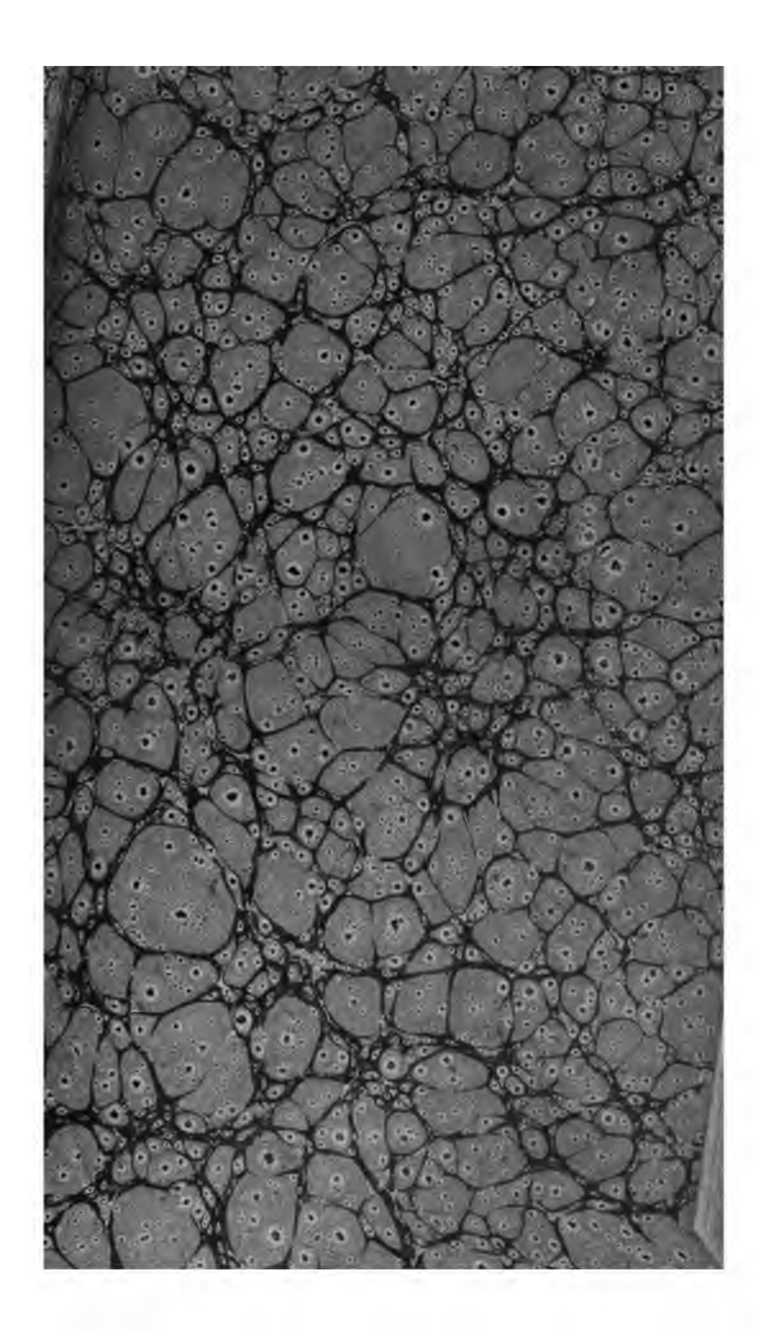





STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY



THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

XIII

[illegible]

LA

DEMOISELLE A MARIER

OU

LA PREMIÈRE ENTREVUE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Mélesville

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 18 janvier 1826.

PERSONNAGES.

M. DUMESNIL.
MADAME DUMESNIL.
CAMILLE, leur fille.
ALPHONSE DE LUCEVAL, prétendu de Camille.
DUCOUDRAI, ami de M. Dumesnil.
BAPTISTE, domestique de M. Dumesnil.

La scène se passe en province, dans la maison de M. Dumesnil.

Un salon de campagne : porte au fond, deux latérales sur le premier plan; sur le dernier plan, deux autres portes latérales, dont l'une est celle de la salle à manger, et l'autre celle d'un appartement. A gauche du spectateur, une table et tout ce qu'il faut pour écrire; du même côté, une harpe et des livres de musique; à droite, une table sur laquelle se trouvent du canevas, de la broderie et autres ouvrages de femmes.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ET MADAME DUMESNIL; le mari est en robe de chambre, et la femme en habit du matin.

M. DUMESNIL.

Oui, ma chère amie, ce n'est qu'à dix heures qu'il doit venir; ainsi ne vous pressez pas.

MADAME DUMESNIL.

Comment! ne pas me presser! une affaire de cette importance! à peine ai-je eu le temps de tout ordonner dans la maison.

M. DUMESNIL.

Ma femme, ma femme, vous allez faire trop de préparatifs, et, aux yeux de M. de Luceval, ça aura un air de cérémonie.

MADAME DUMESNIL.

Du tout, Monsieur, vous pouvez vous en rapporter à moi; mais quand il y aurait un peu d'apparat, où serait le mal? le jour où l'on attend un gendre... Un gendre! ce mot-là est si doux pour une mère; et quel plaisir j'aurai à dire : Mon gendre, donnez la main à ma fille; mon gendre, asseyez-vous là.

M. DUMESNIL.

Justement, c'est qu'il ne faudra pas dire cela.

MADAME DUMESNIL.

Et pourquoi donc?

M. DUMESNIL.

C'est qu'il n'est pas encore notre gendre.

MADAME DUMESNIL.

Puisqu'il se présente aujourd'hui, puisque c'est la première entrevue.

M. DUMESNIL.

Peut-être sera-ce la dernière, si nous ne lui convenons pas. Cependant, d'après ce qu'on m'a dit du jeune homme, je t'avouerai que j'ai bon espoir.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Il est seul, et n'entre en ménage
Que pour avoir des amis, des parents.

MADAME DUMESNIL.

Voyez pour lui quel avantage;
Nous sommes sept en comptant nos enfants.
Il ne tient pas à la naissance.

M. DUMESNIL.

D'un bon bourgeois je suis le fils.

MADAME DUMESNIL.

Il ne tient pas à l'opulence.

M. DUMESNIL.

Depuis vingt ans je suis commis.

Avec de bons appointements, il est vrai, mais ce n'est pas une fortune.

MADAME DUMESNIL.

Il est de fait que sous tous les rapports, c'est pour lui un mariage superbe; et puis notre fille Camille est si douce, si aimable... de l'esprit, des talents, et pour ce qui est d'être bonne ménagère, elle a été élevée par moi, c'est tout dire, et

il n'y a personne qui nous vaille, à dix lieues à la ronde, pour l'ordre, l'économie, et les confitures groseilles.

DUCOUDRAI, en dehors.

Là, là, ma bonne grisette; non, non, ne lui ôtez pas la bride, je repars dans l'instant.

M. DUMESNIL.

C'est notre cher Ducoudrai, que nous n'avions pas vu depuis trois jours, l'ami de la famille.

MADAME DUMESNIL.

Et le parrain de Camille; il faut lui faire part de cette bonne nouvelle : lui qui, depuis un an, se donne tant de mal pour nous trouver un gendre, il va être enchanté.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI, en bottes, et la cravache à la main.

AIR : *Vivent les amours.*

A travers les champs et les bois,
De l'amitié n'écoutant que la voix,
J'arrive en chevalier courtois,
Et n'ai, je crois,
Embourbé qu'une fois.
Le trajet devient des plus beaux;
On en a plus qu'au ventre des chevaux
Depuis que nos municipaux
Font réparer les chemins vicinaux.
A travers les champs et les bois, etc.

M. DUMESNIL.

En effet, te voilà en courrier.

DUCOUDRAI.

Je suis comme cela, moi, toujours en poste, quand il s'agit d'obliger mes amis, et j'apporte de bonnes nouvelles, des nouvelles de mariage.

MADAME DUMESNIL.

Nous allions vous en parler.

DUCOUDRAI.

C'est ça, vous parlez, et moi j'agis. Tu sais, mon vieil ami, que nous ne nous sommes jamais quittés; et que déjà, dès le collége de Montereau, nous faisions des châteaux en Espagne

pour nous et pour les nôtres. Nous étions des millionnaires, sénateurs, généraux d'armée, et nous épousions des duchesses. Il est arrivé de tout cela que tu as épousé une bonne bourgeoise, que je suis resté garçon, et quant à la fortune, que nous avons tous les deux une bonne place à l'enregistrement, et que nous n'en sommes pas plus malheureux. N'est-il pas vrai?

M. DUMESNIL.

Non, morbleu.

DUCOUDRAI.

Moi surtout, qui, comme garçon, dîne toujours en ville; qui vais à mon bureau dans la semaine, à la chasse le dimanche, et qui mène, quoique citadin, la vie d'un gentilhomme campagnard. C'est là mon bonheur, et je n'en veux pas d'autres. Mais ces idées d'ambition, que je n'ai plus pour moi, je les ai conservées pour tes enfants, pour Camille surtout, que je regarde comme ma fille, car je n'ai point oublié que je suis son second père, son parrain; et comme, grâce à mes habitudes un peu dépensières, il m'était plus facile de lui donner un mari que de lui donner une dot, depuis un an je me suis mis en campagne, et d'aujourd'hui seulement j'ai réussi.

MADAME DUMESNIL.

Que dites-vous?

DUCOUDRAI.

Que vous n'avez pas perdu pour attendre. Un parti superbe. Parce que moi, quand je me mêle de quelque chose... j'y ai mis un zèle, une adresse; en un mot, c'est le fils de notre inspecteur général.

M. DUMESNIL.

Ah! mon Dieu! M. de Géronville!

DUCOUDRAI.

Il te demande ta fille en mariage, voici la lettre que j'apporte. Tenez, tenez, mes amis. Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc? moi qui croyais que vous alliez me sauter au cou, et qui craignais d'avance les effets de la suffocation.

M. DUMESNIL.

Mon cher ami, mon bon Ducoudrai! nous sommes bien sensibles à ton amitié; mais nous avons un autre parti en vue.

DUCOUDRAI.

Un autre parti! Est-ce qu'il peut valoir le mien? le fils de M. de Géronville, notre inspecteur.

AIR du vaudeville du *Charlatanisme*.

Le chef de l'enregistrement!
Te voilà dans ses bonnes grâces...

M. DUMESNIL.

Oh! je n'en demande pas tant.

DUCOUDRAI.

Eh! quoi! tu ne veux pas de places!

M. DUMESNIL.

Point de faveurs ; mais seulement
De la justice...

DUCOUDRAI.

Quel caprice!
Songe donc que précisément
En fait de places... c'est souvent
Une faveur que la justice.

MADAME DUMESNIL.

Mais notre gendre n'en a pas besoin. Trente mille livres de rentes et un château.

DUCOUDRAI.

Ça n'est pas possible.

MADAME DUMESNIL.

C'est ce qui vous trompe.

DUCOUDRAI.

Fortune mal acquise. Quelque nouveau parvenu... (D'un air piqué.) Du reste, vous êtes bien les maîtres; vous ferez ce que vous voudrez, qu'est-ce que ça me fait à moi... Camille est votre fille.

M. DUMESNIL.

Eh bien! vois un peu ce que c'est que l'amour-propre : toi, le meilleur des hommes; toi, notre ami intime, te voilà fâché que ma fille fasse un superbe mariage; et pourquoi? parce qu'il n'est pas de ton choix.

DUCOUDRAI.

Moi!

M. DUMESNIL.

Mais nous allons parler de cela dans notre cabinet. Je ne veux pas que devant Camille il soit question de rien. Toi surtout, ma femme, ne la préviens pas de l'arrivée de M. de Luceval; il ne veut pas être connu, et je lui en ai donné ma parole.

DUCOUDRAI.

A merveille. Il paraît que le jeune prince veut garder l'incognito, c'est charmant; des manières de grand seigneur.

M. DUMESNIL.

Eh! non, c'est au contraire pour en agir plus simplement qu'il doit se trouver ici par hasard, et pour marchander quelques arpents de terre.

DUCOUDRAI.

Encore mieux, c'est un petit roman qui commence. Il paraît que votre gendre futur est un jeune homme à sentiments.

M. DUMESNIL, l'emmenant.

Tiens, tu as beau faire, tu es piqué contre lui.

DUCOUDRAI.

Moi! si l'on peut dire!... (On entend la ritournelle de l'air suivant.)

MADAME DUMESNIL.

Eh! partez donc, car voici ma fille.

SCÈNE III.

MADAME DUMESNIL, CAMILLE.

CAMILLE, avec un panier sous le bras.

AIR de la valse de *Léocadie*.

L'amour,
Un jour,
Te prendra, Nicette;
L'amour,
Un jour,
Te jouera d'un tour.
Jusqu'ici, coquette,
Tu te ris de nous;
Bientôt ta défaite
Nous vengera tous.
L'amour,
Un jour, etc.
J' rirai bien, j'espère,
S'il a ce pouvoir !
Tu pleureras, ma chère;
C'est c' que j' voudrais voir.
Vraiment,
Comment
Craindre sa colère?
Vraiment,

Comment
Redouter un enfant?

MADAME DUMESNIL.

Eh! mais, d'où viens-tu donc?

CAMILLE.

De la ferme, où j'ai déniché des œufs, et j'en ai plein ce panier, où ils sont tout chauds; comme c'est gentil, tiens, maman. (Elle le pose sur la table.)

MADAME DUMESNIL, à part.

A merveille, cela servira pour mon déjeuner; (Haut.) mais courir ainsi le matin, au soleil, pour se gâter le teint.

CAMILLE.

Oh! je n'y tiens pas; c'est si amusant de courir dans la campagne, par une belle matinée de printemps. J'ai respiré le bon air, j'ai cueilli des bluets, et j'étais heureuse... je ne sais pourquoi; mais enfin, je me trouvais heureuse.

MADAME DUMESNIL.

De sorte que tu ne désires rien.

CAMILLE.

Rien que de rester auprès de toi, auprès de mon père, et de ne jamais vous quitter; je viens d'avoir un si grand bonheur. Imagine-toi, maman, qu'en arrivant à la ferme, j'ai demandé une jatte de lait et un grand morceau de pain bis.

MADAME DUMESNIL.

Comment! est-ce que tu aurais déjeuné?

CAMILLE.

Juste; c'est si bon du pain bis et de la crème.

MADAME DUMESNIL, à part.

Ah! mon Dieu! ce jeune homme qui va arriver; quelle mine fera-t-elle à table? (Haut.) Je vous demande de quoi vous allez vous aviser?

CAMILLE.

Tu as peur que ça me fasse mal; mais sois tranquille, je vais faire d'ici au dîner une promenade à âne; déjà j'ai donné mes ordres.

MADAME DUMESNIL, à part.

Il ne manquait plus que cela; s'en aller au moment où son futur... (Haut.) Non, Mademoiselle, vous resterez; je le veux. Mais comme te voilà faite! Pourquoi n'as-tu pas mis une robe qui fût mieux que celle-là?

CAMILLE.

A quoi bon? c'est celle de tous les jours, et vous m'avez dit qu'il ne fallait pas être coquette.

MADAME DUMESNIL.

Tu as raison : c'est-à-dire, cependant... il y a des occasions... Dis donc, Camille, on a porté dans ta chambre une robe rose que tu devrais bien essayer, pour que je voie comment elle te va.

AIR du vaudeville des *Amazones*.

En même temps, si j'étais à ta place,
Moi, je mettrais tes souliers de satin;
Ils vont si bien, ils donnent de la grâce.

CAMILLE, étonnée.

On attend donc du monde c' matin?

MADAME DUMESMIL.

Non pas, vraiment; mais vous devez m'entendre :
En général, je vous fais observer
Qu'à dix-sept ans on doit toujours attendre,
On ne sait pas ce qui peut arriver.

CAMILLE.

Qu'est-ce qu'il va donc arriver?... Je ne sais pas ce que maman a ce matin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Madame, Madame.

MADAME DUMESNIL.

Qu'est-ce que c'est?

BAPTISTE.

Monsieur vous demande tout de suite, tout de suite; il ne peut pas trouver son jabot brodé.

MADAME DUMESNIL.

La! je l'avais mis à côté de ses bas de soie; mais M. Dumesnil a une tête... je vais lui donner ce qu'il faut; car, en causant avec ce Ducoudrai, il aura tout bouleversé.

CAMILLE, à part.

Et mon père aussi qui fait une toilette!

BAPTISTE.

Je vais mettre au feu les rognons et les côtelettes, je n'at-

tends plus que du linge. Je ne sais pas combien il faut mettre de couverts.

MADAME DUMESNIL, bas.

Veux-tu bien te taire! Je vais sortir les serviettes ouvrées. (A Camille.) Toi, mon enfant, ne te tourmente pas, et songe à ce que je t'ai dit. Sois toujours bonne fille, douce, modeste; et va mettre ta robe neuve... parce que tu sens bien que l'amitié... et la bénédiction de tes parents... Embrasse-moi, et surtout tâche de te tenir droite. (Elle sort.)

SCÈNE V.

CAMILLE, BAPTISTE.

CAMILLE.

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous? Ces préparatifs, ce déjeuner, cet air de joie et de mystère...

BAPTISTE.

Comment, Mademoiselle, vous ne devinez pas?

CAMILLE.

Eh! non, sans doute; et si tu le sais, dis-le-moi vite.

BAPTISTE.

On m'a bien défendu d'en parler; mais comme ça vous regarde, et qu'on ne peut rien sans vous, faudra toujours que vous le sachiez. (A demi voix.) On va vous marier.

CAMILLE.

Moi? ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu me dis là? Je n'y avais jamais pensé. Et pourquoi me marier? et à quoi bon?

BAPTISTE.

Comment! ça ne vous fait pas plaisir?

CAMILLE.

Au contraire; ça me fait peur, et me voilà toute tremblante. Pourquoi m'en as-tu parlé? pourquoi m'as-tu dit cela?

BAPTISTE.

Parce que le prétendu va arriver. Un beau jeune homme qui est bien aimable; car on dit qu'il est joliment riche, et il faut vous préparer d'avance, pour tâcher de lui plaire, tout naturellement.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! voilà qui est encore pire; et je devine maintenant les recommandations de ma mère, la toilette qu'elle m'a préparée, la harpe qu'on a accordée ce matin; on va me faire chanter devant lui.

AIR du vaudeville de *Oui et Non.*

Dieu! quelle gêne, quel ennui,
C'est mon parrain qui le protége ;
Un ami ; c'est bien mal à lui.
A ce jeune homme que dirai-je?
Sans le voir je le hais déjà.

BAPTISTE.

C'est par trop tôt. Un jour peut-être,
De soi-même cela viendra ;
Mais faut au moins l' temps d' se connaître.

CAMILLE.

Quelle contenance aurai-je en présence de cet étranger?

BAPTISTE.

Comme disait madame votre mere, il faut d'abord vous tenir droite, et puis lui faire des petits airs, des mines en dessous, comme font toutes les demoiselles qui veulent devenir des madames.

CAMILLE.

Jamais! ça m'est impossible, j'aime mieux retourner à la ferme.

BAPTISTE.

Ne vous en avisez pas, Mademoiselle, ça romperait le mariage, et ça ne ferait pas notre compte, à moi, surtout, qui ai depuis si longtemps un fameux projet.

CAMILLE.

Et quoi donc?

BAPTISTE.

Vous savez, Mademoiselle, que je suis la sagesse et la sobriété en personne, et que je ne vais jamais au cabaret, pas même le dimanche.

CAMILLE.

Oui, après; je sais qu'on ne peut que te louer.

BAPTISTE.

Eh bien! au contraire; les autres se moquent de moi, et parce que je ne vais pas boire avec eux, ils m'appellent cafard, ce qui est désagréable; aussi, pour rétablir ma réputation, j'ai là une idée.

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Je puis me vanter qu'elle est bonne ;
Le jour où l'on vous mariera,
C'est décidé, faut que j' m'en donne.

Oh! oui, Mam'sell' j' vous dois bien ça.
Pour vos bontés j' vous dois bien ça.
Depuis longtemps v'là que j' m'apprête,
Et c'est en fidèl' serviteur,
L' jour où vous perdrez votre cœur,
Que moi je veux perdre la tête.
L' jour où vous perdrez votre cœur,
Oui, moi je veux perdre la tête.

(On sonne au dehors.)

Oh! mon Dieu! on sonne à la grille. Un jeune homme à cheval, c'est lui; c'est le prétendu.

CAMILLE.

C'est fait de moi. (On sonne dans l'intérieur.)

BAPTISTE.

Voilà Monsieur qui sonne. (On entend au dehors : Baptiste! Baptiste!) Voilà Madame qui m'appelle. (On sonne encore.)

CAMILLE.

Et moi je m'enfuis. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DUMESNIL, entrant par la porte à gauche; BAPTISTE, M. DUMESNIL, DUCOUDRAI.

MADAME DUMESNIL, en peignoir.

Baptiste, Baptiste; mais allez donc ouvrir, ne faites pas attendre. (Baptiste sort.) Mon mari, mon mari... M. Dumesnil; il devrait être là pour recevoir.

M. DUMESNIL, sans habit, et paraissant à droite.

Ma femme, ma femme, c'est lui; il est entré dans la cour.

MADAME DUMESNIL.

Hé bien! vous n'êtes pas plus avancé que cela?

M. DUMESNIL.

J'étais avec Ducoudrai à composer cette lettre... Mon habit qui n'est pas brossé.

MADAME DUMESNIL.

Et moi, le déjeuner... et tout mon monde à surveiller; est-ce que j'ai eu le temps de songer à ma toilette?

M. DUMESNIL.

Je ne peux pourtant pas recevoir ainsi mon gendre.

MADAME DUMESNIL.

Ni moi non plus.

DUCOUDRAI.

C'est ça, il ne trouvera personne à qui parler.

M. DUMESNIL.

Si; mon ami, mon cher Ducoudrai, je t'en prie, tiens-lui compagnie pour un instant; toi qui as du sang-froid et un habit.

M. ET MADAME DUMESNIL.

AIR : *Dans la paix et l'innocence.*

ENSEMBLE.

Dis-lui bien de nous attendre.
Dites-lui de nous attendre.

DUCOUDRAI.

C'est moi qui fait tout ici.
Il faut recevoir ce gendre,
Et rester auprès de lui.

M. ET MADAME DUMESNIL.

Le voilà, le voilà; je m'enfuis. (Ils rentrent chacun dans leur appartement.)

DUCOUDRAI, seul.

Il faut dans cette demeure,
Et lui plaire et l'amuser.
Je vais être tout à l'heure
Obligé de l'épouser.

Ces braves gens-là n'ont pas plus de tête...

SCÈNE VII.

ALPHONSE, DUCOUDRAI.

ALPHONSE, au fond.

Qu'on ne se dérange pas; j'attendrai tant qu'on voudra. Je ne suis pas fâché de me remettre un peu; car c'est un enfantillage dont je ne puis me rendre compte; l'aspect seul de cette maison m'a causé une émotion : ici, me disais-je, habite ma compagne, mon amie, celle à qui je vais devoir une nouvelle existence. (Se retournant et saluant Ducoudrai qui s'est retiré pour l'observer à l'écart.) Pardon, Monsieur, de ne pas vous avoir aperçu; je désirerais parler à M. Dumesnil.

DUCOUDRAI, le regardant.

Il va paraître, Monsieur, et je suis chargé de le représenter momentanément.

ALPHONSE.

Monsieur est un de ses parents?

DUCOUDRAI, de même.

Mieux que cela, Monsieur, je suis un ami! un ami intime de la famille, et de plus le parrain de la jeune personne.

ALPHONSE, à part.

Je vois que le parrain de la jeune personne est dans la confidence, rien qu'à la manière dont il me regarde.

DUCOUDRAI, à part.

Ils ont beau dire, je ne lui trouve rien de merveilleux; ça rentre dans la catégorie ordinaire des prétendus... l'air gauche, et les gants blancs.

ALPHONSE.

C'est bien indiscret à moi de me présenter de si bonne heure; mais à la campagne, et surtout en ma qualité de voisin, j'ai pensé que je pouvais... (A part.) Ah çà! l'ami intime ne m'aide pas du tout; il devait sentir cependant que mon entrée est assez embarrassante.

DUCOUDRAI.

Monsieur, à ce qu'il paraît, habite les environs?

ALPHONSE.

Oui, Monsieur...

DUCOUDRAI.

Il n'y a donc pas longtemps? car moi qui connais tout le monde...

ALPHONSE.

Je suis arrivé il y a huit jours de Paris, où j'habite six mois de l'année...

DUCOUDRAI.

Fort bien; je vois que Monsieur à maison à la ville, maison à la campagne; ce qui suppose une fortune assez agréable.

ALPHONSE.

Mais oui, Monsieur.

DUCOUDRAI.

Je pense qu'elle est également solide?

ALPHONSE.

Mais, Monsieur... (A part.) Ils ont dû prendre d'avance leurs informations, et l'on ne fait pas subir ainsi un interrogatoire détaillé... (Haut.) Il paraît que M. Dumesnil est sorti, mais Madame est peut-être visible?

DUCOUDRAI.

Non, Monsieur; ils sont tous deux ici à leur toilette.

ALPHONSE.

A leur toilette! de la toilette pour moi. (A part.) Des gens que l'on m'avait dit sans façons. (Haut.) Je suis fâché qu'un pareil motif retarde le plaisir que j'aurais à les voir, car on m'en a dit tant de bien dans le pays; on m'a parlé surtout de M. Dumesnil comme d'un parfait honnête homme.

DUCOUDRAI.

Et l'on a eu raison. (A part.) Il ne faut pas que ma mauvaise humeur m'empêche de servir mes amis. (Haut.) Voilà quarante ans que je le connais, et c'est un homme d'honneur; esclave de ses devoirs et de sa parole, à laquelle rien au monde ne le ferait manquer; du reste, bon époux, bon père, adorant ses enfants et surtout sa fille, qui a été élevée comme chez madame Campan : c'est moi qui suis son parrain, et vous pouvez m'en croire.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

On lui donna, dès sa plus tendre enfance,
Des principes purs, excellents;
On lui donna la grâce, la décence,
On lui donna l'esprit et les talents;
On lui donna l'horreur de la toilette...

ALPHONSE, à part, et impatienté.

Ma foi, puisqu'on était en train,
On aurait dû, pour la rendre parfaite,
Lui donner un autre parrain.

DUCOUDRAI.

Et certainement celui qui l'aura pour femme ne sera pas à plaindre.

ALPHONSE, à part.

Comme c'est adroit de venir tout de suite me jeter cela à la tête! J'arrivais ici dans les meilleures dispositions, et depuis qu'il m'a fait l'éloge de la famille, me voilà prévenu contre elle... Au reste, je vais en juger par moi-même. Les voici.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DUMESNIL, en grande toilette; M. DUMESNIL, en culotte courte, boucles, bas de soie, le chapeau sous le bras; CAMILLE, coiffée en cheveux, avec une robe neuve, un collier.

AIR : *Ma Fanchette est charmante.*

ENSEMBLE.

M. ET MADAME DUMESNIL.

Viens donc qu'on te présente;
Grand Dieu! quel embarras!
Elle est toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

DUCOUDRAI.

L'entrevue est touchante;
Voyez quel embarras;
Elle est toute tremblante;
Ils n'osent faire un pas.

CAMILLE.

Grand Dieu! quel embarras!
Je suis toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

ALPHONSE, sur le devant de la scène, à gauche.

Grand Dieu! quel embarras!
Elle est toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

TOUS.

Grand Dieu! quel embarras!

M. DUMESNIL, à sa femme.

Eh bien! avance donc.

MADAME DUMESNIL.

Ah çà! Camille, ne te tiens donc pas dans ma poche. (Ils s'avancent tous trois. Alphonse va au-devant d'eux en saluant.)

ALPHONSE.

Mille pardons de vous avoir dérangés; et vous surtout, Madame, combien je vous dois d'excuses!

MADAME DUMESNIL.

C'est monsieur Alphonse de Luceval, notre nouveau voisin.

M. DUMESNIL.

C'est nous qui sommes confus; vous nous surprenez dans un négligé...

DUCOUDRAI, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc? ils sont superbes.

M. DUMESNIL.

Mais à la campagne, on agit sans façons; et vous nous pardonnerez de vous avoir fait attendre.

ALPHONSE.

Le temps ne m'a pas paru long, car je causais avec Monsieur, qui faisait votre éloge.

M. DUMESNIL.

Cet excellent ami!.. Permettez que je vous présente ma fille.

ALPHONSE.

Mademoiselle...

MADAME DUMESNIL, bas, à Camille.

AIR de *Paris et le village*.

Allons, tenez-vous comme il faut,
Levez la tête davantage.

CAMILLE, bas.

Mais ma robe me gêne trop.

ALPHONSE, à part, en regardant Camille.

Quelle parure! c'est dommage!

MADAME DUMESNIL, bas, à son mari.

Déà je le vois enchaîné.

ALPHONSE, la regardant toujours.

Elle serait mieux, je parie,
Sans tout le mal qu'on s'est donné
Pour l'empêcher d'être jolie.

(A part.) Et moi qui avais demandé qu'elle ne fût pas prévenue; allons, on m'a manqué de parole. (Ils sont rangés dans l'ordre suivant : Alphonse, le premier, à droite du spectateur; Camille, loin de lui, au milieu du théâtre, entre M. et madame Dumesnil, et Ducoudrai, à gauche.)

M. DUMESNIL, bas, à sa femme.

Maintenant, pour l'achever, tâche donc de faire parler ta fille, car elle n'a pas encore dit un mot.

MADAME DUMESNIL.

Elle qui d'ordinaire est d'une gaieté. (Bas, s'approchant de sa fille.) Allons, ma fille, allons, Mademoiselle, tâchez donc d'être aimable.

CAMILLE, de même.

Je ne peux pas quand on me regarde.

M. DUMESNIL, bas, à Ducoudrai.

Soutiens un peu la conversation, toi qui es le parrain, et qui n'as rien à faire.

DUCOUDRAI, à part.

Ils ont raison; si je ne m'en mêle pas, ils ne s'en tireront jamais; le prétendu surtout, qui a raison d'être riche, car il a

l'air de n'être pas fort... (Traversant le théâtre et passant entre Alphonse et Camille.) Eh bien! jeune homme, comment trouvez-vous notre pays?

ALPHONSE, à part.

En voilà un qui, avec son ton protecteur, me déplaît souverainement.

DUCOUDRAI.

Un bon pays, n'est-il pas vrai? un air pur; et puis, vous qui êtes connaisseur... (Regardant Camille.) on y trouve de jolis points de vue.

ALPHONSE, froidement.

Superbes, comme vous dites, ceux surtout dont la nature a fait tous les frais.

DUCOUDRAI, à part.

Est-il bête! il ne comprend pas. (Haut.) Mais il me semble que seul, à votre âge, dans votre château, vous devez bien vous ennuyer?

ALPHONSE.

Je ne m'ennuie jamais... quand je suis seul.

MADAME DUMESNIL.

C'est comme ma fille; c'est ce qu'elle me disait encore ce matin, parce qu'une bonne femme de ménage trouve toujours à s'occuper; et vous ne croiriez pas, Monsieur, que cette chère enfant fait tout dans la maison.

CAMILLE, bas à sa mère.

Mais tais-toi donc.

DUCOUDRAI.

Et puis quelqu'un qui, comme vous, a été élevé à Paris, doit aimer les arts, doux charme de la vie... Monsieur joue peut-être du violon ou de la flûte?

ALPHONSE.

Fort mal; mais je cultive les arts pour moi, et non pour les autres.

MADAME DUMESNIL.

C'est comme ma fille. Je lui ai toujours dit : il faut avoir des talents et ne jamais les montrer. Aussi, Monsieur, elle a dessiné dernièrement une tête de Romulus; une tête admirable, qui mériterait l'exposition. Eh bien! personne ne l'a encore vue que moi, son père et ses quatre frères; car son parrain même n'en a pas eu connaissance.

DUCOUDRAI.

C'est ma foi vrai, et c'est très-mal à toi.

MADAME DUMESNIL.

Allons, Camille, va donc chercher ton portefeuille, pour montrer à ton parrain.

ALPHONSE, à part.

J'y suis, c'est le parrain qui est le compère.

MADAME DUMESNIL.

Et puis, Monsieur, qui est connaisseur, te donnera son avis.

CAMILLE.

Mais non, maman, y pensez-vous ?

MADAME DUMESNIL.

Mais si, Mademoiselle, je le veux. Allez chercher votre dessin, cette tête de Romulus.

CAMILLE.

Elle était affreuse, je l'ai déchirée.

MADAME DUMESNIL, bas, à son mari.

Elle a déchiré sa tête de Romulus !

M. DUMESNIL, croisant ses mains d'un air de désespoir.

Allons!

MADAME DUMESNIL.

Mais au moins tu pourrais nous faire entendre cet air nouveau; justement on est venu hier par hasard accorder ta harpe.

DUCOUDRAI.

Ça se trouve à merveille.

CAMILLE.

Ah! mon parrain, je vous en prie.

ALPHONSE.

Je serai enchanté de juger des talents de Mademoiselle; je suis seulement fâché qu'elle n'ait point en moi un auditeur plus digne de l'apprécier.

CAMILLE, à part.

Dieu! qu'il a l'air moqueur! je n'y tiens plus; je suffoque, (Bas, à sa mère.) Par grâce, ne me fais pas chanter, c'est capable de me faire pleurer.

MADAME DUMESNIL.

Allons, rien ne nous réussit. (Voyant Baptiste qui arrive.) Par bonheur, voilà le déjeuner; je les mettrai à côté l'un de l'autre.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, BAPTISTE, la serviette sous le bras.

BAPTISTE.

Madame, vous êtes servie.

M. DUMESNIL.

J'espère que M. de Luceval voudra bien partager le déjeuner de famille?

MADAME DUMESNIL.

C'est sans façons, ce qu'il y aura.

BAPTISTE.

Marguerite dit qu'on ne fasse pas attendre, parce que le soufflé va tomber.

MADAME DUMESNIL, bas.

Veux-tu te taire.

ALPHONSE.

Je venais seulement pour causer avec M. Dumesnil de ces quatre arpents qu'il veut me céder.

DUCOUDRAI.

Eh bien! nous en parlerons à table, c'est là qu'il faut parler d'affaires.

ALPHONSE.

Impossible, car je vous avouerai franchement que j'ai déjà déjeuné.

M. ET MADAME DUMESNIL.

Il a déjeuné!

MADAME DUMESNIL, à part.

Et tous mes préparatifs! voilà le dernier coup... Je n'y suis plus, mes idées se brouillent. (Haut, à Alphonse.) Comment! Monsieur, vous avez déjeuné?

ALPHONSE.

Oui, Madame, avant de partir, une tasse de lait.

MADAME DUMESNIL.

C'est comme ma fille, ce matin, à la ferme.

ALPHONSE, à part.

Comme sa fille! Parbleu, celui-là est trop fort!

DUCOUDRAI.

Eh bien! il n'y a pas de mal. (Bas, à M. et à madame Dumesnil.) Ne vous en mêlez plus, car depuis une heure vous ne faites que des sottises.

M. DUMESNIL.

C'est bien possible; le manque d'habitude...

DUCOUDRAI.

Allons vite nous mettre à table.

M. ET MADAME DUMESNIL, bas.

C'est fini, je n'ai plus faim.

DUCOUDRAI.

N'importe, venez toujours. (A Alphonse.) Mille pardons, mon jeune ami, de vous laisser ainsi! ma filleule, qui a aussi déjeuné, voudra bien vous tenir compagnie.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! comment vous voulez?..

DUCOUDRAI, bas, à M. Dumesnil.

Comme ça, voyez-vous, ça n'a pas l'air d'une entrevue.

AIR du vaudeville des *Deux Matinées*.

Nous allons nous mettre à table,
Et nous revenons ici.

M. DUMESNIL, bas.

Oui, l'idée est admirable!
Quel bonheur qu'un tel ami.

MADAME DUMESNIL, bas.

Oui, c'est un moyen honnête.

M. DUMESNIL.

Quand nous perdons tous l'esprit,
Lui seul conserve la tête.

DUCOUDRAI.

Et surtout mon appétit.
Je conserve mon appétit.

ENSEMBLE.

Nous allons nous mettre à table,
Et nous revenons ici.
Oui, l'idée est admirable!
Quel bonheur qu'un tel ami!

(Ils entrent dans la salle à manger.)

SCÈNE X.

CAMILLE, ALPHONSE.

ALPHONSE, à part.

Allons, ils s'en vont, et ils nous laissent ensemble; c'était

arrangé d'avance; jusqu'à présent, c'est ce qu'ils ont fait de mieux, car, au moins, je pourrai juger par moi-même.

CAMILLE, à part.

Ah! mon Dieu! que j'ai peur! qu'est-ce qu'il va me dire? je donnerais tout au monde pour que ce fût fini, et qu'il s'en allât.

ALPHONSE, de même.

Comment entamer l'entretien? c'est fort embarrassant.

CAMILLE, de même.

Il fera comme il voudra, mais ce n'est pas moi qui commencerai la conversation.

ALPHONSE, timidement à Camille, et après un moment de silence.

Il paraît, Mademoiselle, que... que vous déjeunez de bonne heure?

CAMILLE, de même.

Oui, Monsieur.

ALPHONSE.

Je m'en félicite, puisque cela me procure l'occasion...

CAMILLE.

Vous êtes bien honnête.

ALPHONSE.

L'occasion de causer un instant avec une personne qu'on dit aussi aimable que spirituelle.

CAMILLE, à part.

Il ne me manquait plus que cela; si on lui a donné de ces idées-là, je ne dirai pas un mot.

ALPHONSE, à part.

Elle se tait! il me semble cependant que mon compliment méritait une réponse; essayons encore. (Haut.) D'après ce que j'ai pu voir, Mademoiselle, vous aimez beaucoup la peinture?

CAMILLE.

Non, Monsieur.

ALPHONSE.

Du moins, la musique?

CAMILLE.

Non, Monsieur. (A part.) Est-ce qu'il voudrait me faire chanter?

ALPHONSE.

On assure cependant que vous y excellez.

CAMILLE.

Non, Monsieur, au contraire.

ALPHONSE, à part.

Elle est plus franche que sa famille. (Haut.) Je vois que les soins intérieurs du ménage occupent vos instants; et vous vous plaisez beaucoup dans cette maison?

CAMILLE.

Oui, Monsieur.

AIR des *Maris ont tort.*

Je n'ai qu'un seul désir; j'espère
Y rester avec mon parrain,
Mes frères, mon père et ma mère.

ALPHONSE, à part.

Pour un prétendu, c'est divin;
Et grâce à l'agrément précoce
Que promet cet aveu civil,
Je vois qu'elle irait à la noce
Comme l'on part pour un exil.

CAMILLE, à la fin du couplet, cherche à s'en aller; mais au moment où elle s'aperçoit qu'Alphonse la regarde, elle lui dit :

Pardon, Monsieur, mais il me semble qu'on sort de table.

ALPHONSE.

Un mot encore, car je ne vous ai rien dit du motif qui m'amenait en ces lieux.

CAMILLE, à part.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il va me parler d'amour? et maman qui n'est pas là?

ALPHONSE.

Il est des projets qu'on aurait dû peut-être vous laisser ignorer; du moins, c'était mon désir; mais d'après ce que je viens d'entendre, je vois que vous les connaissez, et qu'ils n'ont pas votre aveu.

CAMILLE, qui l'a écouté à peine.

Moi, Monsieur!

ALPHONSE.

Du moins, j'ai cru le comprendre; je me reprocherais toute ma vie d'avoir pu vous causer un seul instant de chagrin; oui, Mademoiselle, (A part.) car il faut bien la rassurer. (Haut, et cherchant à lui prendre la main.) Croyez que désormais mes intentions...

CAMILLE.

Hé bien! Monsieur, qu'est-ce que ça signifie? je vous prie de laisser ma main.

ALPHONSE.

Quoi! vous pourriez supposer?

CAMILLE.

Du tout, Monsieur, je ne suppose rien; mais je vous prie de croire que je ne suis point habituée à ces manières-là.

ALPHONSE, à part.

Allons, décidément c'est une petite sotte; je vais trouver monsieur le parrain et lui dire ce que j'en pense; fiez-vous donc aux réputations de province, et épousez les demoiselles sur parole. (Il salue Camille et entre dans la salle à gauche.)

SCÈNE XI.

CAMILLE, MADAME DUMESNIL, entrant par le fond.

MADAME DUMESNIL.

Hé bien?

CAMILLE.

Ah! maman, que je suis contente de te voir! il me semblait qu'il y avait si longtemps... (Lui prenant la main.) mais te voilà, je me retrouve.

MADAME DUMESNIL.

Eh bien! ce jeune homme, il est parti?

CAMILLE.

Grâce au ciel!

MADAME DUMESNIL.

Comment, grâce au ciel! et tu as l'air si heureux!

CAMILLE.

C'est que c'est fini; nous nous déplaisons tous deux, je l'espère du moins.

MADAME DUMESNIL.

C'est ce qui te trompe; tiens, le voilà qui parle avec mon mari et M. Ducoudrai; c'est sans doute pour faire la demande.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! tant pis; car je ne pourrai jamais l'aimer; d'abord il me fait peur, et rien que cette idée-là...

MADAME DUMESNIL.

Qu'est-ce que ça signifie, Mademoiselle? qu'est-ce que c'est que de pareils enfantillages? taisez-vous : voici votre parrain qui sans doute nous apporte de bonnes nouvelles.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, DUCOUDRAI.

MADAME DUMESNIL.

Eh bien! parlez vite.

DUCOUDRAI, d'un air composé.

Eh bien! c'est manqué.

MADAME DUMESNIL.

Comment!

CAMILLE.

Il serait vrai!

DUCOUDRAI.

Il m'a chargé, en termes très-honnêtes, de vous exprimer tous ses regrets, de vous présenter ses excuses; enfin, il paraît que ce mariage ne lui convient pas, et il va partir dès que son cheval sera prêt.

MADAME DUMESNIL.

Quel coup de foudre!

CAMILLE, sautant de joie.

Ah! que je suis contente! Maman, je vais ôter ma belle robe, n'est-il pas vrai?

MADAME DUMESNIL.

Comme tu voudras, mon enfant.

CAMILLE, sortant.

Dieu, quel bonheur! ce ne sera pas long.

SCÈNE XIII.

MADAME DUMESNIL, M. DUMESNIL, DUCOUDRAI, puis BAPTISTE.

M. DUMESNIL, tenant une lettre à la main; à Ducoudrai.

Tiens, mon ami, puisque tu le veux absolument.

MADAME DUMESNIL.

Qu'est-ce donc?

M. DUMESNIL.

La réponse à M. de Géronville, que Ducoudrai m'a forcé d'écrire.

MADAME DUMESNIL.

Est-ce que vous acceptez?

DUCOUDRAI.

Oui, morbleu! pour montrer à ce monsieur qu'on peut se

passer de lui. (Parcourant la lettre.) « Très-honoré de votre demande que j'acueille avec grand plaisir. » — C'est cela même. (Appelant.) Baptiste !

MADAME DUMESNIL.

Mais songez donc qu'en envoyant cette lettre, c'est une promesse sacrée, irrévocable.

DUCOUDRAI.

C'est ce qu'il faut; sans cela, vous ne vous décideriez jamais. (Achevant la lettre.) Fort bien, tu y as joint l'invitation pour venir passer la soirée ?

MADAME DUMESNIL.

Comment! encore une entrevue?

DUCOUDRAI.

C'est moi qui l'ai voulu; pendant qu'on y est, voilà comme il faut mener les affaires; un gendre de perdu, un autre de retrouvé. (A Baptiste qui est entré un peu auparavant, lui remettant la lettre qu'il vient de cacheter.) Tiens, Baptiste, vite à cheval, et porte cette lettre à la ville, chez monsieur l'inspecteur général.

BAPTISTE.

M. de Géronville, je connais bien; mais dites-moi, monsieur Ducoudrai, est-ce bien vrai ce que l'on dit dans la maison, que Mam'selle ne se marie plus ?

DUCOUDRAI.

Rassure-toi, cette lettre est pour un autre mariage qui ne peut pas manquer.

BAPTISTE.

A la bonne heure! je pars à l'instant. (Il va pour sortir et revient.) A propos, l'autre est là, qui demande à prendre congé de Monsieur et de Madame.

M. DUMESNIL.

L'autre?

BAPTISTE.

Oui, celui qui n'épouse plus; il peut attendre, n'est-ce pas ?

M. DUMESNIL.

Au contraire, qu'il entre sur-le-champ; parce qu'il n'est pas notre gendre, il ne faut pas pour cela se quitter brouillés. (Baptiste introduit Alphonse et il sort.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, ALPHONSE, la cravache à la main.

ALPHONSE, un peu embarrassé.

Monsieur, je ne voulais pas m'éloigner sans vous avoir exprimé, ainsi qu'à Madame, combien je...

M. DUMESNIL, d'un air ouvert.

Tenez, mon cher Monsieur, point d'excuses, vous avez dû, ce matin, nous trouver bien ridicules.

ALPHONSE.

Comment, Monsieur?

M. DUMESNIL.

Que voulez-vous! cette idée de mariage, d'un gendre que nous ne connaissions pas, nous avait tous troublés, et nous n'étions plus nous-mêmes; maintenant qu'il n'est plus question de rien, et que nous nous sommes expliqués, nous en agirons sans façon, sans cérémonie; ne voyez en nous que de bons voisins qui vous estiment, qui vous aiment et qui seront charmés de vous le prouver.

ALPHONSE, étonné.

Eh! mais, quel changement! ce langage franc et cordial. Monsieur... vous me voyez pénétré...

M. DUMESNIL.

Ce n'est pas cela que je vous demande; restez-vous à dîner avec nous?

ALPHONSE.

Quoi, vous voulez?..

DUCOUDRAI.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Eh! oui, morbleu! c'est la règle commune,
On trinque ensemble, et l'on reste garçon.

M. DUMESNIL.

Oui, nous croirons qu'on nous garde rancune,
Si vous n'acceptez sans façon.

MADAME DUMESNIL.

Oui, sur-le-champ et sans façon.

ALPHONSE.

Ah! dans ce cas je dois me rendre.

M. DUMESNIL.

A merveille! je suis ravi...

(Lui serrant la main.)

Et si la main que vous m'offrez ainsi
N'est plus pour moi la main d'un gendre,
Que ce soit celle d'un ami,
Que ce soit la main d'un ami.

ALPHONSE, à part.

Ce sont vraiment d'excellentes gens.

M. DUMESNIL.

Et puis, mon cher voisin, vous nous aiderez de votre présence; nous avons encore pour ce soir une autre entrevue.

ALPHONSE, souriant.

Ah! une autre entrevue!

M. DUMESNIL, riant.

Oui, le fils de M. de Géronville, qui, en même temps que vous, s'était mis sur les rangs.

MADAME DUMESNIL.

Nous ne perdons pas de temps, n'est-ce pas? que voulez-vous! quand on a une fille à marier; vous saurez cela un jour.

M. DUMESNIL.

Vous avez pu voir que nous n'étions pas très au fait; moi, je n'y entends rien, ma femme perd la tête, au lieu que vous, qui êtes de sang-froid, et qui avez l'usage du monde, vous nous aiderez. Ah çà! c'est arrangé, n'est-ce pas?

ALPHONSE.

De tout mon cœur.

MADAME DUMESNIL.

Et quant à la pièce de terre que vous désirez, tout ce que vous voudrez, Monsieur, elle est à vous.

ALPHONSE.

Ah! ce ne serait qu'autant qu'il vous conviendrait de la vendre, car je n'y tenais que parce que l'on m'a dit qu'elle faisait partie autrefois de la propriété de M. de Saint-Rambert, mon oncle.

DUCOUDRAI.

M. de Saint-Rambert! Qu'est-ce que vous dites donc, jeune homme? M. de Saint-Rambert, le capitaine de vaisseau?

ALPHONSE.

Oui, Monsieur.

DUCOUDRAI.

C'était votre oncle?

ALPHONSE.

Sans doute.

DUCOUDRAI.

Eh! mais, c'était mon camarade de collége; comment, vous êtes le neveu de ce pauvre Saint-Rambert! un diable, un écervelé, un excellent cœur, qui m'a donné plus de tapes... il a dû vous parler de moi, Ducoudrai, Ducoudrai d'Épernay.

ALPHONSE.

M. Ducoudrai! oh! mais très-souvent; il vous aimait beaucoup.

DUCOUDRAI.

Et moi donc? mais où diable avais-je la tête? Luceval, Luceval, je disais aussi : je connais ce nom-là; c'était sa sœur qui avait épousé un Luceval, avocat général.

ALPHONSE.

Justement, mon père.

DUCOUDRAI.

Parbleu! je connais tout cela.

ALPHONSE.

Que je suis heureux! un ami de mon oncle.

M. ET MADAME DUMESNIL.

C'est charmant! quelle rencontre!

DUCOUDRAI.

Un gaillard que j'ai vu pas plus haut que ça; eh bien! ce que c'est que de ne pas s'expliquer pourtant; concevez-vous? à la première vue, vous ne me plaisiez pas, oh! mais du tout.

ALPHONSE, souriant.

Eh! mais, franchement, ni vous non plus.

DUCOUDRAI, riant.

Vraiment! c'est très-drôle, d'anciens amis.

ALPHONSE.

Mais j'espère maintenant que nous nous verrons souvent avec mes bons voisins. (A Ducoudrai.) Vous êtes chasseur?

DUCOUDRAI.

Oui, le dimanche.

ALPHONSE.

J'ai six cents arpents de bois à votre disposition.

DUCOUDRAI, lui donnant une poignée de main.

Six cents arpents! c'est qu'il est très-aimable ce jeune homme-là.

ALPHONSE.

AIR de *Préville et Taconnet.*

D'excellent vin ma cave est bien fournie;
Venez souvent.

DUCOUDRAI.

Quel espoir m'est offert!

ALPHONSE.

Et j'ai de plus un homme de génie,
Un cuisinier élève de Robert.

DUCOUDRAI.

Un cuisinier élève de Robert!
C'est une existence de prince!
Dans son château je nous vois réunis;
Et quel bonheur, mes chers amis,
De nous aimer comme en province,
Et de dîner comme à Paris!

M. DUMESNIL.

Ce sera charmant! mais en attendant, chacun à ses affaires. (A Ducoudrai.) Car j'ai ma recette d'aujourd'hui, à laquelle tu vas m'aider. Ma femme a ses occupations de ménage. (A Alphonse.) Vous voyez que nous vous traitons en ami; et pour commencer, ne vous gênez plus avec nous : voilà des crayons, de la musique; faites un tour de jardin, prenez un livre, liberté tout entière; nous nous reverrons à dîner. (Il sort avec madame Dumesnil et Ducoudrai.)

SCÈNE XV.

ALPHONSE, seul.

Ma foi, ce sont de braves gens; quelle simplicité! quelle bonhomie! on ne m'avait pas trompé sur leur compte, et moi, qui les avais trouvés sots et prétentieux; j'avais tort de les juger d'abord si sévèrement; ils ne sont pas brillants, (Il prend un livre sur la table à droite.) mais ce sera un voisinage très-agréable; et moi, qui suis seul, je les verrai souvent; car, après tout, ce n'est pas leur faute si leur fille est une petite sotte, sans tournure et sans grâce. (On entend Camille qui chante en dehors.) Eh! mais, c'est elle-même, elle a quitté sa belle robe; eh bien! elle n'en est pas plus mal pour cela, au contraire.

SCÈNE XVI.

ALPHONSE, CAMILLE.

CAMILLE, entre en sautant et chantant.

L'Amour
Un jour...

(Apercevant Luceval.) Ah! pardon, Monsieur.

ALPHONSE.

Je conçois, Mademoiselle, que ma présence doit vous étonner.

CAMILLE.

Nullement. Mon père m'a dit que vous vouliez bien nous traiter en voisins, et que vous restiez à dîner; c'est un beau trait, et cela prouve que vous n'avez pas de rancune.

ALPHONSE.

Moi, de la rancune! et de quoi?

CAMILLE, souriant.

De l'ennui que vous avez éprouvé ce matin; et je m'en veux, pour ma part, d'y avoir contribué.

ALPHONSE, un peu troublé.

Comment, Mademoiselle... (A part.) Maintenant qu'elle sait que je l'ai refusée, ma position est très-désagréable. (Haut.) Je vous prie de croire que des raisons, qui me sont personnelles...

CAMILLE, à part.

Ah! mon Dieu! le voilà comme j'étais ce matin, embarrassé, mal à son aise. (A Alphonse.) Rassurez-vous, Monsieur, et remettez-vous bien vite; je ne suis point fâchée, je ne vous en veux point, au contraire; et la preuve, c'est que je venais de moi-même vous remercier, et vous tenir compagnie.

ALPHONSE.

De vous-même?

CAMILLE.

Eh! oui, me voilà sûre que vous ne m'épouserez pas; alors je n'ai plus peur; d'ailleurs, mon parrain m'a dit que vous étiez son ami; et ses amis deviennent les nôtres : vous voilà donc de la maison. Mais que je ne vous dérange pas, Monsieur, continuez votre lecture; je venais chercher mon ouvrage. (Elle s'approche de la petite table à gauche.)

LPHONSE, la regardant pendant qu'elle arrange son fauteuil et qu'elle prend son ouvrage.

All est de fait que ma présence ne lui impose plus du tout,

(Camille est assise et travaille.) et que la voilà aussi à son aise avec moi qu'avec une ancienne connaissance.

CAMILLE, levant les yeux, et le voyant debout devant elle.

Eh bien! Monsieur, vous ne lisez pas?

ALPHONSE.

Non, je n'en ai plus envie : d'ici au dîner, je n'ai rien à faire qu'à me promener; et si je ne vous gêne pas...

CAMILLE, à son ouvrage.

Moi! du tout, je travaille.

ALPHONSE, prenant une chaise et s'asseyant près d'elle, mais à une petite distance.

Tant mieux, car je serai enchanté de causer. (Après une pause.) Je vois, d'après ce que vous me disiez tout à l'heure, que l'entrevue de ce matin ne m'a pas été favorable.

CAMILLE.

Mais, Monsieur...

ALPHONSE.

Allons, parlez franchement, je ne vous ai pas plu.

CAMILLE, doucement.

Très-peu.

ALPHONSE.

C'est-à-dire pas du tout.

CAMILLE, baissant les yeux.

C'est vrai. (En souriant.) Vous voyez qu'il y avait de la sympathie.

ALPHONSE.

Je vois du moins que vous avez de la franchise; et en quoi vous ai-je déplu? Ce que je vous demande, c'est pour en profiter, c'est pour me corriger si c'est possible, et cela doit vous prouver...

CAMILLE.

Que vous avez un bon caractère, car la vérité ne vous fâche pas... Eh bien! Monsieur, vous aviez avec moi un ton de protection, un air de supériorité, bien légitime sans doute, mais qui m'humiliait infiniment. C'était presque me dire : « Voyez comme je suis grand et généreux; je suis plus riche que vous, plus instruit, plus spirituel, et cependant je vous fais la grâce de vous épouser. »

ALPHONSE, s'approchant..

Quoi, Mademoiselle, vous aviez de pareilles idées?

CAMILLE.

Et comment ne pas les avoir? Vous ne savez pas ce que c'est que la situation d'une pauvre jeune personne à qui ses parents ont dit : « Soyez aimable... soyez jolie... tenez-vous droite... c'est un prétendu, donc vous devez l'aimer... donc il doit vous plaire, car il est bien riche. » Ils n'ont jamais que cela à dire, et c'est là le terrible.

ALPHONSE.

Terrible! et en quoi?

CAMILLE.

Lorsqu'on est sans fortune, et qu'on épouse quelqu'un qui en a beaucoup, songez donc que de qualités il faut lui apporter en dot!

Air de *la Robe et les Bottes.*

Que de vertus il a le droit d'attendre!
Et quels devoirs on s'impose à jamais!
Oui, par les soins, par l'amour le plus tendre,
Il faut payer tous ses bienfaits.
On lui doit de son existence
Le sacrifice généreux;
Et l'on est, par reconnaissance,
Obligé de le rendre heureux.

ALPHONSE, à part.

Eh mais! c'est très-bien raisonner.

CAMILLE.

Et, en revanche, qu'est-ce qui vous en revient? et qu'est-ce qu'on gagne à se marier? d'être appelée *Madame* et de porter un cachemire. La belle avance!

ALPHONSE, souriant.

Là-dessus il y aurait bien des choses à vous répondre; mais en admettant que ce raisonnement soit juste pour vous, du moins ne l'est-il pas pour moi, qui suis tout seul, qui n'ai aucun lien qui m'attache au monde, et qui cherchais à me marier pour trouver dans ma femme une compagne, une amie, et surtout une famille.

CAMILLE.

Quoi! Monsieur, vous avez perdu tous vos parents?

ALPHONSE.

Hélas! oui, et depuis longtemps. Orphelin, j'ai été élevé par mon oncle, capitaine de vaisseau, qui avait plus de trente campagnes, et qui dernièrement est mort dans mes bras des

suites de ses blessures. « Mon neveu, mon ami, m'a-t-il dit, je te laisse ma fortune... une fortune honorable, car je ne l'ai acquise qu'aux dépens des ennemis de l'État. »

CAMILLE.

C'était là un brave marin.

ALPHONSE.

« C'est peu de chose que la richesse, a-t-il continué; mais avec elle on se procure l'indépendance, et c'est beaucoup. Ne t'avise donc pas de vendre ta liberté, soit en courant la carrière des places, soit en cherchant quelque mariage opulent; choisis une bonne femme, vis de tes rentes, élève tes enfants, et parle-leur quelquefois de ton oncle. » Il m'a serré la main, et il est mort.

CAMILLE, émue.

Quel honnête homme! Moi, je l'aimais déjà.

ALPHONSE.

C'est alors que j'ai acheté dans ce pays le château de Luceval qui était en vente; mais quand je me suis vu seul dans ce domaine, au lieu d'éprouver le bonheur de la propriété, je trouvais que mes appartements étaient immenses; mon parc me semblait désert; je n'avais autour de moi que des domestiques, des gens indifférents; aucun sourire n'accueillait mon arrivée, car personne n'attendait mon retour ou ne s'était inquiété de mon absence.

CAMILLE, rapprochant son fauteuil d'Alphonse.

Pauvre jeune homme!

ALPHONSE.

AIR d'*Aristippe*.

Il faut, dit-on, dans la jeunesse,
Pour voir son destin embelli,
Faire le choix d'une maîtresse,
Et surtout le choix d'un ami.
Maîtresse, ami... je sens au fond de l'âme
Que par eux seuls, je pourrais être heureux;
Et je voulais prendre une femme
Afin de les avoir tous deux.

CAMILLE, avec un peu d'attendrissement.

C'est donc pour cela, Monsieur, que vous vouliez vous marier? (Ils se lèvent tous deux gaiement.) Maintenant, vous n'en avez plus besoin, puisque vous trouverez ici des parents et des amis.

ALPHONSE.

Oui, votre parrain me l'a dit : je serai celui de la maison; mais le vôtre?

CAMILLE.

Le mien aussi.

ALPHONSE.

Bien vrai?

CAMILLE.

Je dis toujours vrai, vous le savez.

ALPHONSE.

Je ne vous déplais donc plus autant?

CAMILLE.

Non, c'est fini. Et moi, Monsieur? car ce matin, j'en suis sûre, j'ai dû vous paraître bien gauche, bien maussade...

ALPHONSE, souriant.

Mais... un peu.

CAMILLE.

Ah! Monsieur, ça n'est pas bien... c'est une revanche; mais, grâce au ciel, tout est fini, et d'ici à longtemps, j'espère, il ne sera plus question de mariage.

ALPHONSE.

Eh bien! c'est ce qui vous trompe; et, comme votre ami, je dois vous prévenir qu'on attend ce soir un nouveau prétendu.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! que me dites-vous?... Voilà toute ma frayeur qui me reprend... encore une entrevue!

ALPHONSE.

Vraiment, oui... c'est un M. de Géronville.

CAMILLE.

Le fils de l'inspecteur! et c'est aujourd'hui même? J'étais si contente, si heureuse! Vous venez de troubler toute ma joie.

ALPHONSE.

Ce M. de Géronville vous déplaît donc beaucoup?

CAMILLE.

Je le connais à peine.

ALPHONSE.

Et son âge, sa tournure?

CAMILLE.

A peu près comme vous... pas si bien... Mais ce soir il faudra encore paraître en grande parure et en grande céré-

monie; et puis, devant tout le monde, j'en suis sûre, on va encore vouloir me faire chanter mon grand air; c'est de rigueur.

ALPHONSE.

Eh bien! que craignez-vous?

CAMILLE.

C'est qu'il est très-difficile... Je le sais bien par cœur; mais c'est l'expression... Et cependant je voudrais bien ne pas paraître aussi ridicule que ce matin.

ALPHONSE.

Voulez-vous que je vous le fasse répéter?

CAMILLE.

Bien volontiers; tenez, voilà ma harpe.

ALPHONSE.

Avez-vous la musique?

CAMILLE.

La voilà. Vous me reprendrez si ça ne va pas bien. (Alphonse va prendre la harpe et la met en place; Camille s'assied, Alphonse prend la musique et se place à côté d'elle.)

AIR : *Viens, viens, viens* (de M. Amédée de Beauplan).

(Après la ritournelle de harpe.)

ALPHONSE.

Ah! c'est bien, c'est très-bien,
Allons, du courage;
Ah! c'est bien, c'est très-bien,
Quel bonheur est le mien!

CAMILLE, chantant.

« Prêt à quitter la beauté qui l'engage,
« Un troubadour, fier de son doux servage,
« De son amour lui demandait un gage...

ALPHONSE.

Moi, j'appuierais sur cette phrase-là,
La, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

CAMILLE.

« Lors détachant sa modeste ceinture,
« En rougissant, la jeune et belle Irma...

ALPHONSE.

Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

CAMILLE.

« Du chevalier tendre et galant
« Décora la brillante armure. »

ENSEMBLE.

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la.
C'est charmant! c'est charmant!

CAMILLE.

Cet air-là doit plaire.

ALPHONSE.

Quelle voix légère!
C'est beaucoup mieux, vraiment.

DEUXIÈME COUPLET.

ALPHONSE, chantant.

« Des chevaliers alors le vrai modèle
« Lui répondit : « Rassure-toi, ma belle;
« Jusqu'au trépas je te serai fidèle. »

CAMILLE.

Appuyez bien sur cette phrase-là.
Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

ALPHONSE.

« Si je brûlais d'une flamme nouvelle...

CAMILLE.

Vous vous trompez, je crois, ce n'est pas ça.
Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

ENSEMBLE.

« Toujours, toujours
« Mêmes amours;
« Je te serai toujours fidèle. »

ALPHONSE.

Ah! c'est fort bien, Mademoiselle.

ENSEMBLE.

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la.

ENSEMBLE.

C'est charmant, c'est charmant!
Cet air-là doit plaire.
Quelle voix légère!
C'est charmant! c'est charmant!
C'est beaucoup mieux, vraiment.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI.

Eh bien ! jeunes gens, qu'est-ce que vous faites donc?

CAMILLE.

La... mon parrain qui vient nous déranger au plus beau moment... car Monsieur, qui faisait le modeste, est excellent musicien.

ALPHONSE, remettant la harpe de côté.

C'est plutôt Mademoiselle qui chante à merveille.

DUCOUDRAI, à Camille.

Il s'agit bien de chansons! Ta mère te demande pour l'aider à préparer son dessert; et puis on a besoin de ton avis pour placer l'orchestre.

ALPHONSE.

Comment, est-ce qu'il y aurait un bal.

DUCOUDRAI.

Oui, un bal de famille.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! (A Alphonse.) De crainte qu'on ne m'invite pour la première contredanse, je dirai que je suis priée par vous, n'est-il pas vrai? c'est un service d'ami.

ALPHONSE.

Oui, sans doute.

CAMILLE.

Parce qu'avec vous je n'ai pas peur, maintenant surtout que nous nous connaissons si bien. Adieu, mon parrain; adieu, monsieur Alphonse; je vais arranger le dessert, et puis après, j'irai reprendre ma belle robe. Est-ce ennuyeux!

ALPHONSE.

Vous êtes si bien ainsi! (Camille sort.)

SCÈNE XVIII.

DUCOUDRAI, ALPHONSE.

DUCOUDRAI.

Ah çà! il me semble que maintenant vous êtes les meilleurs amis de monde?

ALPHONSE, la suivant des yeux.

Grâce au ciel, car, en honneur, elle est charmante.

DUCOUDRAI, froidement.

Oui, pas mal ; elle est assez gentille, ma petite filleule.

ALPHONSE, avec chaleur.

Assez gentille ! La physionomie la plus piquante et la plus spirituelle, un œil vif et malin ; et puis elle cause à merveille.

DUCOUDRAI, froidement.

Oui, oui... elle n'est pas bête.

ALPHONSE, vivement.

C'est-à-dire, la conversation la plus aimable et la plus amusante : de la gaieté, de la finesse ; et puis, mieux que cela encore, il y a là des qualités solides.

DUCOUDRAI, avec indifférence.

Oui, c'est une assez bonne enfant.

ALPHONSE, plus vivement.

Vous appelez ainsi la réunion des sentiments les plus nobles et les plus généreux... de la bonté, de la franchise, de la sensibilité ; c'est un ange.

DUCOUDRAI.

Ah çà ! dites donc, mon jeune ami, comme vous prenez feu ! Il me semble que depuis ce matin il y a du changement.

ALPHONSE.

Écoutez, monsieur Ducoudrai, vous étiez l'ami de mon oncle, vous êtes le mien.

DUCOUDRAI.

Oui, sans doute.

ALPHONSE.

Et bien ! permettez-moi d'abord de ne pas vous moquer de moi, ensuite de me servir.

DUCOUDRAI.

Et en quoi ?

ALPHONSE.

Je vais passer à vos yeux pour un fou, pour un étourdi, pour une girouette, si vous voulez, ça m'est égal ; quand il s'agit du bonheur, on ne pense plus à l'amour-propre : je trouve Camille charmante, j'en suis amoureux, c'est la femme qu'il me faut, et je vous prie de la redemander pour moi à son père.

DUCOUDRAI.

La redemander ! derechef ! et en réitérant ?

ALPHONSE.

Oui.

DUCOUDRAI.

Ça n'est plus possible, elle est promise et accordée à un autre; il y a deux heures que la lettre est envoyée.

ALPHONSE.

Eh bien! on rompra avec cet autre, comme j'ai rompu ce matin avec vous.

DUCOUDRAI.

La famille ne le voudra pas.

ALPHONSE.

Et pourquoi?

DUCOUDRAI.

Parce que ce refus entraînerait les conséquences les plus graves, peut-être même la ruine de ce pauvre Dumesnil, qui n'a d'autre fortune que sa place de dix mille francs dans l'enregistrement; et la colère de l'inspecteur général peut la lui faire perdre d'un moment à l'autre. Savez-vous ce que c'est, jeune homme, qu'un inspecteur général outragé?

ALPHONSE.

Non, morbleu; mais je sais bien que s'il n'y a pas d'autre obstacle, je vous invite d'avance à la noce, dans mon château de Luceval. Je cours trouver M. et madame Dumesnil, et je sais le moyen de les décider.

DUCOUDRAI.

Quel est-il?

ALPHONSE.

Un moyen victorieux, auquel rien ne résiste, pas même les inspecteurs généraux. Adieu, adieu, mon cher Ducoudrai; je vous aime, je vous remercie.

DUCOUDRAI.

Il n'y a pas de quoi.

ALPHONSE.

C'est égal; je reviens dans l'instant. (Il entre dans la salle à gauche.)

SCÈNE XIX.

DUCOUDRAI, seul; CAMILLE, DUMESNIL.

DUCOUDRAI, seul.

A-t-on idée d'un amour pareil? Quand on la lui offrait, il la refuse; et depuis qu'elle est la femme d'un autre, il l'adore. Il me semble que de mon temps on n'était pas comme cela;

on raisonnait ses extravagances. (M. Dumesnil et Camille entrent ensemble; Camille porte une assiette de fraises en pyramide.)

CAMILLE.

Mais, mon papa, ne vous donnez pas la peine; je vais écrire les cartes.

M. DUMESNIL.

Eh! non, morbleu! tu ne peux pas tout faire, et j'aurai fini dans l'instant. (Il se met à la table à droite et écrit des cartes.)

CAMILLE.

A la bonne heure, d'autant que j'ai encore mon sucre à râper. (Elle dépose l'assiette de fraises sur la petite table à gauche.) Dieu! la belle pyramide! pourvu qu'elle ne renverse pas.

DUCOUDRAI, debout entre Camille et M. Dumesnil.

Ah! ah! la femme de ménage qui s'occupe de son dessert.

CAMILLE.

Tiens, c'est vous, mon parrain! Où est donc M. Alphonse?

DUCOUDRAI.

Il est allé trouver ta mère, et je crois qu'en ce moment il s'occupe de toi.

CAMILLE.

De moi?

DUCOUDRAI.

Oui, (La prenant à part et à voix basse.) et pour qu'il n'y ait pas encore de malentendu, dis-moi un peu, Camille, car je suis ton parrain, et tu dois tout me dire...

CAMILLE.

Oui, mon parrain.

DUCOUDRAI.

As-tu toujours autant d'antipathie pour M. de Luceval?

CAMILLE, baissant les yeux.

Mais... il me déplaisait ce matin.

DUCOUDRAI.

Et maintenant?

CAMILLE.

C'est l'autre, celui... qui va arriver.

DUCOUDRAI.

Et comment ça se fait-il?

CAMILLE.

Je n'en sais rien, c'est peut-être attaché au titre de prétendu.

DUCOUDRAI.

C'est juste. Mais sous prétexte que M. de Luceval n'est plus ton prétendu, est-ce que par hasard... là... au fond du cœur, tu ne l'aimerais pas un peu. (Pendant ce temps, Alphonse est rentré et reste au fond ; M. Dumesnil, qui achève d'écrire ses cartes et qui a entendu les derniers mots, se lève de table et dit à part :)

M. DUMESNIL.

Hein ! qu'est-ce que cela signifie ?

CAMILLE.

Je n'en sais rien, mon parrain ; quand ça viendra je vous le dirai. Pourquoi me demandez-vous cela ?

DUCOUDRAI.

C'est que lui, de son côté, il t'aime, il t'adore à en perdre la tête.

M. DUMESNIL, à part.

Tant pis, morbleu ! car voilà ce que je n'entends pas.

CAMILLE, à Ducoudrai.

Quoi ! vraiment ?

DUCOUDRAI.

Cela t'étonne ?

CAMILLE, avec joie.

Oui.

DUCOUDRAI.

Et cela te fait peine ?

CAMILLE.

Non, au contraire.

ALPHONSE, courant à Ducoudrai.

Dieu ! que viens-je d'entendre !

CAMILLE.

Comment ! Monsieur, vous étiez là ! Ah ! que vous m'avez fait peur !

ALPHONSE.

Rassurez-vous, je quitte votre mère, qui me pardonne, qui me rend son amitié et le titre de gendre.

M. DUMESNIL, froidement.

Ma femme a eu tort, car elle doit savoir que maintenant cette alliance n'est plus possible.

CAMILLE.

O ciel !

ALPHONSE.

Je conçois, j'ai prévu les objections que vous alliez me faire

un autre a votre parole, et, en cas de rupture, son ressentiment peut vous enlever votre place; mais en épousant votre fille, ma fortune devient la vôtre, et j'acquiers le droit de la partager avec vous.

CAMILLE.

Ah! maintenant, mon parrain, je l'aime tout à fait. (Avec joie, à M. Dumesnil.) Eh bien! mon père?

M. DUMESNIL.

J'en suis désolé, mon enfant; mais je ne puis accepter.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Pour tenir toujours ma promesse
Je suis connu depuis longtemps;
Et je préfère à la richesse
L'estime des honnêtes gens.
Oui, peu m'importe une disgrâce
Lorsque mes serments sont tenus :
On peut toujours retrouver une place,
L'honneur perdu ne se retrouve plus.

ALPHONSE.

Quoi! Monsieur, l'engagement que vous avez pris avec M. de Géronville?..

M. DUMESNIL.

Est sacré pour moi, et rien ne peut le rompre, par la même raison que pour vous, ce matin, j'aurais refusé les plus beaux partis de France.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! que je suis malheureuse!

ALPHONSE.

O ciel! elle pleure... vous le voyez, et vous ne vous laissez pas fléchir; mon ami, monsieur Ducoudrai, je vous en supplie, parlez pour moi.

CAMILLE.

Eh! oui, mon parrain, vous restez là sans rien dire, et cependant ça vous regarde aussi, car je suis votre filleule.

DUCOUDRAI.

C'est vrai, morbleu! et je me fâcherai aussi à mon tour.

M. DUMESNIL.

Ça ne servira à rien, car je n'ai pas l'habitude de transiger avec mes devoirs, et je sais ce qui me reste à faire. Camille, allez trouver votre mère. (Camille et Ducoudrai se retirent vers le fond

à droite; M. Dumesnil s'approche d'Alphonse.) Et quant à vous, Monsieur, je vous avais invité à passer la soirée avec nous; mais d'après ce qui arrive, vous sentez que cela n'est plus possible, et je vous prierai même, jusqu'au mariage de ma fille, de vouloir bien suspendre vos visites.

ALPHONSE.

O ciel! ne plus la voir!

CAMILLE.

Ah! je ne pourrai jamais m'y habituer.

ALPHONSE, désolé, à Dumesnil.

Monsieur, rappelez-vous que vous m'avez réduit au désespoir.

M. DUMESNIL, lui prenant la main.

C'est malgré moi, malgré moi, Monsieur; car maintenant vous devez me connaître, vous devez savoir... (Bas.) Allons, mon ami, vous, qui êtes homme, ayez de la force, du courage; ayez-en pour nous trois : (Lui montrant Camille qui pleure.) car vous voyez que cette enfant se désole.

DUCOUDRAI, avec colère.

Aussi c'est ta faute.

M. DUMESNIL.

Et toi, au lieu de me chercher querelle, reste avec lui; (Montrant Alphonse.) tâche de le soutenir, de le consoler, car je crois qu'ils me feront perdre la tête.

ALPHONSE.

Ah! que je suis malheureux!

M. DUMESNIL, allant à sa fille qu'il veut emmener.

Viens, viens, ma fille.

ALPHONSE, retenu par Ducoudrai.

Adieu, adieu, Camille.

CAMILLE.

Adieu, monsieur Alphonse.

ALPHONSE.

Ah! je l'aimerai toujours.

CAMILLE, en pleurs, sortant avec son père.

Et moi aussi.

SCÈNE XX.

ALPHONSE, DUCOUDRAI.

ALPHONSE, se promenant avec agitation.

Je ne puis en revenir encore; a-t-on jamais vu une pareille

tyrannie? C'est un cœur inflexible, c'est un père dénaturé, c'est... (Se reprenant.) c'est un honnête homme au fond, je ne puis dire le contraire; et moi qui, ce matin, le regardais comme un bonhomme, comme un homme faible et sans caractère.

DUCOUDRAI.

Ah! bien oui; dès qu'il s'agit de l'honneur, c'est un obstiné : je vous en avais prévenu; et il tient surtout à sa parole avec un entêtement qui n'est plus d'usage.

ALPHONSE.

Ah! il y met de l'obstination; hé bien! et moi aussi, et nous verrons.

DUCOUDRAI.

Que voulez-vous faire?

ALPHONSE, avec désordre.

Je n'en sais rien; mais je ne peux pas vivre sans Camille : ça m'est impossible; et décidément je vais trouver M. de Géronville et me couper la gorge avec lui.

DUCOUDRAI.

Jeune homme, y pensez-vous?

ALPHONSE.

Oui, morbleu! c'est le seul moyen raisonnable; et je vais lui écrire : c'est vous qui serez mon témoin. (Il s'assied à la table.)

DUCOUDRAI.

Il ne manquait plus que cela, nous voilà bien; et vous croyez que je souffrirai... Holà quelqu'un! (Baptiste paraît.) C'est Baptiste; d'où lui vient cette mine effrayée?

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, BAPTISTE, pâle et défait.

BAPTISTE.

Vous voyez, Monsieur, l'effet des passions.

DUCOUDRAI.

Qu'est-ce que ça signifie?

BAPTISTE.

Que je suis un malheureux qui ai mérité d'être chassé, si vous ne daignez pas parler pour moi, d'autant qu'il y a de votre faute.

DUCOUDRAI.

De ma faute?

BAPTISTE.

Oui, Monsieur ; vous saurez qu'en bon serviteur je m'étais fait depuis longtemps une promesse... c'était de me griser le jour où le mariage de Mademoiselle serait décidé ; car c'est la première fois de ma vie ; et si l'on m'y rattrape... (Pendant ce temps Alphonse est à la table où il a écrit et déchiré deux billets.)

DUCOUDRAI.

Eh bien ! achève... tu viens de boire ?

BAPTISTE.

Non, Monsieur, je viens de dormir ; mais c'est l'instant du réveil, quand je me suis dit : « Baptiste, tu avais une commis-« sion d'où dépendait le mariage de ta maîtresse ; cette com-« mission, qui est-ce qui l'a faite ?

ALPHONSE, se levant et écoutant.

Grand Dieu !

BAPTISTE.

« Tu avais une lettre pour M. de Géronville ; qu'est-ce qu'elle est devenue ? »

ALPHONSE.

O ciel ! tu l'aurais perdue !

BAPTISTE.

Non, Monsieur.

DUCOUDRAI.

Tu ne l'as point portée ?

BAPTISTE, tombant à genoux.

Non, Monsieur, pardonnez-moi : la voilà.

ALPHONSE, lui sautant au cou pendant que Ducoudrai lui prend la main.

Ah ! tu es notre sauveur, mon ami, mon cher Baptiste ; je te dois la vie.

BAPTISTE.

Parce que je me suis grisé ?

ALPHONSE.

Tiens, voilà de l'argent, voilà ma bourse, voilà de quoi boire.

BAPTISTE.

Non, non, Monsieur, j'en ai assez comme cela.

ALPHONSE, appelant au fond.

Mon beau-père ! ma belle-mère ! toute la famille !

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DUMESNIL, entrant par la droite; MADAME DUMESNIL, par le fond; CAMILLE, par la gauche.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

ALPHONSE.

Ce qu'il y a? Si vous saviez... quel bonheur! Camille, voulez-vous être ma femme?

CAMILLE.

Si je le veux!...

ALPHONSE, à M. Dumesnil.

Eh bien! rien ne peut plus s'y opposer : nous avons la lettre de l'inspecteur.

M. DUMESNIL.

Il a répondu?

ALPHONSE.

Non, il ne l'a pas reçue.

DUCOUDRAI.

Baptiste ne l'avait pas portée.

BAPTISTE, le tirant par son habit.

Ne dites donc pas cela à Monsieur.

MADAME DUMESNIL.

Il serait vrai? ce cher Baptiste! Nous reconnaîtrons cela.

CAMILLE.

Va, je ne l'oublirai jamais.

BAPTISTE.

Et moi qui craignais d'être grondé. (A Camille.) Dès que ça vous est agréable, Mam'selle, j'aurais voulu en boire davantage; mais ça n'était pas possible.

DUCOUDRAI, déchirant la lettre qu'il tient.

A merveille. Nous allons en écrire une autre bien honnête et bien respectueuse.

CAMILLE.

Par laquelle nous refusons.

MADAME DUMESNIL.

Et par laquelle nous annonçons que ma fille Camille...

DUCOUDRAI.

Épouse M. Alphonse de Luceval.

CAMILLE.

Ah! ce n'est pas sans peine.

CHŒUR.

AIR : *Par l'amitié* (de LA MANSARDE).

Toujours unis,
Toujours amis,
Passons ici notre existence;
Que tout chagrin soit oublié
Entre l'amour et l'amitié.

CAMILLE, au public.

AIR de *la Sentinelle*.

Cette entrevue, où je tremblais d'abord,
Doit vous prouver qu'en toute circonstance,
En mariage, et même ailleurs encore,
On ne saurait avoir trop d'indulgence.
Quoiqu'ici vous connaissiez tous
Les défauts de la prétendue,
Montrez-vous complaisants et doux,
Et n'en restez pas avec nous
A cette première entrevue.

CHŒUR.

Toujours unis,
Toujours amis,
Passons ici notre existence;
Que tout chagrin soit oublié
Entre l'amour et l'amitié.

FIN DE LA DEMOISELLE A MARIER.

LA BELLE-MÈRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Bayard

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 1er mars 1826.

PERSONNAGES.

M. DUVERSIN, négociant.
ÉLISA, sa femme.
LE COLONEL DE GIVRY.
CHARLES, enfant de M. Duversin.
CLAIRE, JULES, enfants de M. Duversin.
MADEMOISELLE TURPIN, gouvernante.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Duversin.

Un salon; porte au fond, et deux portes latérales; table, et tout ce qu'il faut pour écrire, sur le devant, à gauche de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUVERSIN, LE COLONEL.

M. DUVERSIN.

Non, colonel, non, ma caisse n'est jamais fermée pour vous; voici le montant de vos traites.

LE COLONEL.

Ah! Monsieur, c'est un véritable service que vous me rendez; s'il fallait avoir affaire à un autre que vous...

M. DUVERSIN.

Eh! mais! je ne le veux pas; comment donc? mais je tiens à être toujours votre banquier et votre confident; car vous savez que je suis votre confident. (Lui donnant des billets.) Voyez, c'est la somme, je crois, neuf mille francs.

LE COLONEL.

Oui, oui, parfaitement. Vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de compter.

AIR du *Piége.*

Au diable ces gens froids et lourds
Qu'on voit, pleins de terreurs secrètes,

Passer la moitié de leurs jours
A compter dépenses, recettes...
Ah! pour mes revenus, je crois
Que je suis un meilleur système;
Car sans compter je les reçois,
Et je les dépense de même.

M. DUVERSIN.

Sans doute; vous êtes toujours occupé d'affaires plus importantes. Et dites-moi, comment vont les amours?

LE COLONEL.

Ah! que me dites-vous là?

M. DUVERSIN.

Est-ce que par hasard vous ne seriez pas éperdument amoureux?

LE COLONEL.

Au contraire, vous devez me trouver triste, abattu, défait.

M. DUVERSIN.

Allons, vous adorez encore une jolie femme, j'en suis sûr.

LE COLONEL.

Bah! qui est-ce qui n'aime pas une jolie femme? il s'agit bien d'autre chose!

M. DUVERSIN.

Vrai! qu'est-ce donc?

LE COLONEL.

Une jolie femme! parbleu! j'en aimai toujours une, moi; mais aujourd'hui...

M. DUVERSIN.

Aujourd'hui?

LE COLONEL.

J'en aime deux.

M. DUVERSIN.

Deux!

LE COLONEL.

Air du vaudeville de *la Somnambule*.

Ah! vous allez sermonner, je parie;
J'aime deux femmes.

M. DUVERSIN.

Deux? vraiment!
Rien que cela!

LE COLONEL.

Mais quoi donc, je vous prie?
Ce n'est pas trop.

M. DUVERSIN.

Eh! non, assurément,
Mon cher ami, lorsque j'avais votre âge,
Il me semblait, incertain de mon choix,
Qu'on pouvait, sans être volage,
Les aimer toutes à la fois.

LE COLONEL.

Oh! ce n'est pas une plaisanterie. D'honneur! elles sont là toutes les deux, deux demoiselles! Je ne vous les nommerai pas, ce serait indiscret, et puis il y en a une dont je ne sais pas le nom; mais toutes les deux sont charmantes, et j'ai pour elles un amour également tendre, également sincère. Ah! je crois cependant que j'aime mieux la brune; elle a l'œil plus vif, la taille plus... Il est vrai que la blonde a plus de charmes, des traits plus doux, et je ne sache pas qu'il y ait une femme qui plaise davantage... si ce n'est l'autre, peut-être.

M. DUVERSIN.

A la bonne heure, au moins on peut comparer, choisir.

LE COLONEL.

Choisir! ça ne se peut pas. Vous croyez que je suis infidèle, hein? Oui, eh bien! non, c'est impossible; il y a de la fatalité dans mon aventure; une jeune personne que j'ai connue il y a six mois en province, où elle était avec sa tante.

M. DUVERSIN.

Ah! c'est la blonde!

LE COLONEL.

Justement; et je l'adorais, lorsqu'un matin j'appris qu'elles venaient de partir en poste pour Paris; et depuis lors, je n'ai pas revu ma charmante inconnue.

M. DUVERSIN.

Mais c'est un roman que cela.

LE COLONEL.

N'est-ce pas qu'en y mettant deux ou trois duels et un enlèvement, ça serait quelque chose de drôle? Jugez de mon désespoir, ses traits charmants ne sortaient plus de ma pensée, je ne pouvais quitter les lieux où je l'avais vue, où je lui avais parlé : c'est alors que nous changeâmes de garnison, et que je connus...

M. DUVERSIN.

La brune?

LE COLONEL.

Oui. Jamais je ne vis plus de grâces, plus de beauté.

M. DUVERSIN.

Et l'autre fut oubliée?

LE COLONEL.

Non, oh! non : l'autre doit aimer plus tendrement! Que voulez-vous? je les adore toutes les deux, et, quoi qu'il arrive, vous voyez bien que je serai toujours le plus malheureux des hommes.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE TURPIN.

M. DUVERSIN.

Eh bien! qu'est-ce, mademoiselle Turpin?

LE COLONEL.

Ah! c'est une demoiselle?

M. DUVERSIN.

Mon Dieu, oui.

AIR : *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

Elle se donne cinquante ans.

LE COLONEL.

Mais elle en porte bien soixante.

M. DUVERSIN.

Ses attraits ne sont pas brillants,
Sa douceur n'est pas séduisante.
Elle est sèche dans son maintien,
De son esprit elle raffole...
Elle se dit fille de bien,
Très-sage...

LE COLONEL.

Et je parierais bien
Qu'on la croit toujours sur parole.

M. DUVERSIN.

Voyons, mademoiselle Turpin.

MADEMOISELLE TURPIN.

Monsieur, j'attendais. L'artificier est dans le jardin, et le glacier fait demander à quelle heure il doit être ici.

M. DUVERSIN.

Mais, comme l'orchestre, de huit à neuf. Ah ! mademoiselle Turpin, dès que mes enfants seront arrivés, vous me les enverrez ici.

MADEMOISELLE TURPIN.

Oui, Monsieur. (Elle sort.)

SCÈNE III.

M. DUVERSIN, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Je vous demande bien pardon, vous étiez occupé. Il paraît que vous êtes au milieu des préparatifs d'une fête?

M. DUVERSIN.

Un bal de noces.

LE COLONEL.

Ah! vous mariez un de vos enfants?

M. DUVERSIN.

Non : vous ne devinez pas ?

LE COLONEL.

Vous vous remariez?

M. DUVERSIN.

C'est fait; je suis arrivé de la campagne ce matin, et, comme vous voyez, j'attends ma femme ce soir : c'est pourquoi mes bureaux sont fermés aujourd'hui.

LE COLONEL.

Ma foi, mon cher monsieur Duversin, je vous fais mon compliment; une jeune femme sans doute... (A part.) Ils épousent toujours de jeunes femmes.

M. DUVERSIN.

Vingt-deux ans.

LE COLONEL.

C'est charmant ! Mais vous disiez que vous ne vous remarieriez pas, à cause de vos enfants ?

M. DUVERSIN.

Oh! cela tient à des circonstances... Et cependant ils sont loin d'approuver mon mariage; au moins ils ont cru pouvoir se dispenser d'assister à la cérémonie; et en ce moment encore ils sont chez une tante.

LE COLONEL.

De l'humeur, du dépit? c'est assez l'usage.

M. DUVERSIN.

Il n'y a pas jusqu'à ma vieille gouvernante, que vous venez de voir, qui ne me déclare la guerre.

LE COLONEL.

Une gouvernante ! parbleu ! je crois bien, la voilà détrônée ; elle a maintenant une maîtresse.

M. DUVERSIN.

Et puis, ce que vous n'osez pas dire, c'est qu'à mon âge, j'ai fait, en me mariant, une extravagance.

LE COLONEL.

Moi ! je ne dis pas cela.

M. DUVERSIN.

Mais vous le pensez.

LE COLONEL.

Du tout ; chacun est libre, surtout quand c'est à ses risques et périls.

M. DUVERSIN.

Vous avez raison ; et pourtant je parie qu'à ma place le danger ne vous eût pas arrêté.

LE COLONEL.

Je crois bien, nous autres militaires, c'est notre état ; mais vous, un négociant, qui n'y étiez pas obligé. Elle est donc bien jolie ?

M. DUVERSIN.

Mieux que cela ; c'est un ange à qui je dois la vie et l'honneur. Fille d'un colon de Saint-Domingue, elle me fut autrefois confiée par un ami mourant ; et pendant le temps qu'elle fut ma pupille, j'eus le bonheur de lui rendre quelques services, de réaliser sa fortune qui, dans nos colonies, était fort exposée ; depuis elle à habité Strasbourg avec son frère.

LE COLONEL.

Strasbourg !

M. DUVERSIN.

Oui, Qu'est-ce donc ?

LE COLONEL.

Rien, rien ; c'est l'endroit où j'ai connu ma seconde ; et des souvenirs... Mais, pardon, continuez.

M. DUVERSIN.

[illegible] six mois, des retards, des malheurs, des spécula[illegible]rdées avaient mis ma fortune en péril ; j'étais près [illegible]ier ; et, décidé à ne pas survivre à mon déshon-

neur, j'avais éloigné de moi ma famille : j'avais envoyé ma fille en province, et mon fils aîné chez un de mes correspondants; encore quelques jours, et j'allais exécuter mon fatal dessein, quand je vois arriver ici, à Paris, ma jeune pupille qui venait d'atteindre sa majorité, et qui avait appris ma position. « C'ette fortune que je vous dois, me dit-elle, je viens vous l'offrir pour conserver la vôtre. »

LE COLONEL.

Il se pourrait!

M. DUVERSIN.

Je vous vois, comme moi, ému de tant de générosité; et quant à ma réponse, vous la devinez sans peine. « Eh bien! continua-t-elle, si mon tuteur, si mon ami me refuse, mon époux doit accepter. » Jugez de ma surprise; elle m'avoua qu'elle m'aimait; que depuis son enfance, mes soins, ma tendresse, avaient touché son cœur; et qu'étrangère en France, elle serait heureuse de trouver en moi un guide, un ami. Que vous dirai-je! j'étais trop heureux moi-même de croire à son amour, je me laissai persuader, je l'épousai, et le bonheur est entré avec elle dans ma maison. Voilà, colonel, toute l'histoire de mon mariage; voilà cette femme que mes enfants refusent de voir et contre laquelle vous-même peut-être aviez tout à l'heure des préventions.

LE COLONEL.

Eh bien! je n'en ai plus, sa conduite est admirable; et maintenant je suis pour vous, et surtout pour elle. J'espère bien que vous me présenterez à Madame.

M. DUVERSIN.

Comment donc! mais dès aujourd'hui, si vous le voulez; car cette fête est pour célébrer son arrivée; je ne vous savais pas à Paris; d'ailleurs je vous vois rarement; tenez, faites-moi le plaisir d'accepter mon invitation, restez.

LE COLONEL.

Monsieur...

M. DUVERSIN.

J'aurai du plaisir à vous présenter à ma famille, et nous vous distrairons de vos chagrins.

LE COLONEL.

Ah! vous avez raison; quand on a des peines... et j'aime la danse à la folie! J'accepte volontiers; mais permettez un quart d'heure à ma toilette, et je suis à vous. Ah! mon cher

monsieur Duversin, quand pourrai-je vous retenir au bal de ma noce!

M. DUVERSIN.

Avec la brune?

LE COLONEL.

Oui, oui, avec la blonde. (Il sort.)

M. DUVERSIN.

Je compte sur vous. C'est bien l'homme le plus aimable et le plus fou!

SCÈNE IV.

M. DUVERSIN, CHARLES, CLAIRE, JULES, MADEMOISELLE TURPIN.

MADEMOISELLE TURPIN.

Monsieur, voici vos enfants.

M. DUVERSIN.

Ah! ah! les rebelles! approchez, approchez, ne craignez rien. Charles, tu n'as pas coutume de m'aborder ainsi; est-ce que tu n'as pas de plaisir à me revoir?

CHARLES.

Moi! bien au contraire.

M. DUVERSIN.

Eh bien! Claire, tu ne viens pas m'embrasser?

CLAIRE.

Mon papa.

M. DUVERSIN, à Jules, qui se cache derrière sa sœur.

Jules se cache, je le croyais encore au collége.

JULES.

Non, mon papa, je n'y suis plus.

M. DUVERSIN.

Tant mieux, pour aujourd'hui! J'aurais bien quelques reproches à vous faire, ingrats! en n'assistant pas à mon mariage, vous m'avez désobéi, vous m'avez outragé. (Ils font un mouvement.) Mais ne craignez rien, vous dis-je; votre belle-mère a demandé grâce pour vous.

MADEMOISELLE TURPIN, à part.

Une belle-mère qui demande grâce!

M. DUVERSIN.

Ce n'est pas tout, Charles, tu as un cheval à la campagne; tu aurais dû venir le chercher; mais on te l'amènera.

CHARLES.

Comment! mon père, vous avez eu la bonté...

M. DUVERSIN.

Non, non, ce n'est pas moi; c'est un présent de ta belle-mère.

CHARLES, à part.

Oh! en ce cas...

M. DUVERSIN.

Jules. (Il lui donne une montre.)

JULES.

Une montre à répétition?

M. DUVERSIN.

Ta belle-mère espérait te la remettre elle-même; tu n'es pas venu, je m'en suis chargé.

JULES.

Ma belle-mère! oh! c'est égal, je la prends, mon papa.

M. DUVERSIN, à Claire.

Quant à toi, ma chère, depuis longtemps tu avais prié madame Germeuil, ta tante, de te procurer une demoiselle de compagnie pour t'aider dans tes études. Eh bien! j'y ai consenti; elle t'envoie aujourd'hui mademoiselle de Lussan, une jeune orpheline élevée par elle.

CLAIRE.

Ah! cette bonne tante! elle a bien senti le besoin que j'avais d'une amie, surtout dans ce moment-ci; et mademoiselle de Lussan sera reçue par nous à bras ouverts. (A mademoiselle Turpin.) Car celle-là, du moins, ne vient pas...

M. DUVERSIN.

De votre belle-mère; il paraît que ce nom-là suffit pour tout gâter.

MADEMOISELLE TURPIN.

Monsieur, je vous l'avais prédit.

M. DUVERSIN.

Vous êtes folle, vous; de grâce, plus de mutinerie! Préparez-vous à recevoir ma femme comme vous le devez; c'est à vous à faire les honneurs de la fête que je donne ce soir; je vous en prie; au besoin, je vous l'ordonne; et vous, mademoiselle Turpin, de la prudence. (Il sort.)

SCÈNE V.

CHARLES, CLAIRE, JULES, MADEMOISELLE TURPIN,

CHARLES.

Je vous l'ordonne! c'est la première fois qu'il nous parle ainsi.

MADEMOISELLE TURPIN.

Pauvres enfants! comme on sent bien tout de suite que c'est une belle-mère qui commande.

CLAIRE.

Cependant je croyais qu'il nous gronderait davantage.

MADEMOISELLE TURPIN.

Pourquoi? parce que vous avez refusé d'assister à la cérémonie? mais décemment vous ne le pouviez pas; et moi-même, qui ne suis que gouvernante, si votre père m'eût mandé d'aller à la campagne...

JULES.

Vous y auriez été?

MADEMOISELLE TURPIN.

Non, Monsieur.

JULES.

Laissez donc; une noce, c'est si bon. (A part.) Elle est gourmande, mademoiselle Turpin, très-gourmande.

MADEMOISELLE TURPIN.

Non, Monsieur; on peut vous gagner par des présents; mais moi...

JULES.

C'est pour la montre que vous me dites cela, n'est-ce pas? c'est papa qui me l'a donnée, je ne connais que lui, moi. Une montre est si utile à mon âge, surtout quand on commence à avoir des affaires, et des rendez-vous, pour ne pas confondre.

MADEMOISELLE TURPIN.

Oui, des rendez-vous; si vous en avez désormais, ce sera au collége avec votre professeur de grec et de latin.

JULES.

Comment! vous croyez que ma belle-mère me fera renvoyer au collége?

MADEMOISELLE TURPIN, avec colère.

Elle n'y manquera pas.

JULES.

Par exemple, voilà de l'arbitraire et du despotisme; moi qui ai fini mes humanités.

MADEMOISELLE TURPIN, toujours avec colère.

Oui, parlez d'humanité à une marâtre.

CHARLES.

Mes pauvres amis, c'est vous que je plains; car, moi je n'ai plus longtemps à rester ici.

CLAIRE.

Si vous saviez, si mon père savait qu'il s'est engagé, et qu'il part demain!

CHARLES.

AIR de *Oui et Non.*

Oui, je partirai; mais avant
Je prétends écrire à mon père,
Afin qu'il apprenne comment
Nous aimons notre belle-mère.

JULES.

C'est bien... écris-lui, fâche-toi;
Présent, on craint quelque riposte;
Mais on est bien plus fort, je croi,
Lorsqu'on se fâche par la poste.

MADEMOISELLE TURPIN.

Comment! vous êtes décidé?

CHARLES.

Oui, sans doute, mon père aurait pu me pardonner mes dettes, les folies que j'ai faites, s'il n'y avait pas là une belle-mère; mais maintenant il n'y a plus d'espoir, me voilà soldat. Le plus ennuyeux, c'est qu'on vient de me donner un nouveau colonel que je ne connais pas, et auquel il faut que je me présente demain.

MADEMOISELLE TURPIN.

Et tout cela, à cause de cette étrangère!

CLAIRE.

Et moi, mes amis, j'ai bien d'autres sujets de haine. Vous savez ce jeune officier qui venait si souvent nous voir dans cette ville où mon père nous avait envoyés en secret?

MADEMOISELLE TURPIN.

Eh bien?

CLAIRE.

Eh bien! après notre déport, son régiment fut appelé à

Strasbourg ; et là... oh ! c'est ma tante qui m'écrit tous les détails, il est devenu éperdument amoureux d'une demoiselle ; et cette demoiselle, c'est notre belle-mère.

MADEMOISELLE TURPIN.

Votre belle-mère ! quelle indignité !

CLAIRE.

Et personne qui partage mes peines ! Au moins quand mademoiselle de Lussan sera près de moi, nous pourrons en causer et en dire tout le mal qu'elle mérite.

MADEMOISELLE TURPIN.

Oui, ça soulage.

JULES.

Moi, je parierais qu'elle est laide, cette femme-là.

CHARLES.

Ce doit être une grande sèche, jaune.

CLAIRE.

Je ne crois pas ; c'est une grosse rouge.

JULES.

Ah ! dites-donc, c'est une Américaine, n'est-ce pas ? elle est peut-être noire. Tiens, ce serait drôle.

MADEMOISELLE TURPIN.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'est pas bonne ; et votre père veut que vous fassiez les honneurs...

CHARLES.

Aux étrangers, soit ; mais à elle, jamais.

JULES.

Oui, qu'elle vienne !

CLAIRE.

Oh ! je sens là que je ne pourrais pas lui dire un mot, si je ne pouvais la tourmenter.

MADEMOISELLE TURPIN.

Oh ! que ce serait bien fait ! Mais qu'entends-je ? une voiture ! C'est sans doute quelqu'un invité à la fête.

CHARLES.

Eh ! non, des cartons, des paquets ; c'est quelqu'un qui voyage.

CLAIRE.

Si c'était notre belle-mère !

CHARLES.

Non, une jeune personne.

CLAIRE.

Mademoiselle de Lussan.

CHARLES.

Il n'y a pas de doute : quelle jolie tournure !

JULES.

Oh! comme elle est bien !

CHARLES.

Eh! vite, je cours la recevoir.

JULES.

Attends, je mets mes gants, et j'y vais.

CHARLES.

Laisse donc! il veut recevoir les dames, lui!

JULES.

Tiens, pourquoi pas? une jolie demoiselle, tout comme un autre ; parce que mon frère Charles est militaire, il croit qu'il n'y a que lui de la famille qui doive être galant.

MADEMOISELLE TURPIN.

Galant, galant. Avant d'être galant, il vous faut passer encore quelques années au collége.

JULES.

Au collége, au collége! ils n'ont que cela à dire.

AIR de *l'Écu de six francs.*

Pour le latin, grec et logique,
Oh! j'en ai raisonnablement;
Je sais la danse et la musique;
J'ai de l'esprit, je suis charmant;
J'aime les dames, et que sais-je?
Je commence à plaire déjà ;
Dites-moi donc, après cela,
Ce qu'on peut m'apprendre au collége.

SCÈNE VI.

ÉLISA, CHARLES, CLAIRE, JULES, MADEMOISELLE TURPIN.

(Jules va au-devant d'Élisa, et prend son chapeau, qu'il met sur la table.)

ÉLISA, à Charles.

Monsieur, combien je vous remercie !

CHARLES.

Ma sœur, mademoiselle de Lussan. Je l'aurais deviné, rien

qu'au trouble de Mademoiselle, lorsqu'elle a appris que mon père n'y était pas. (A Élisa.) Mais rassurez-vous; nous sommes les enfants de M. Duversin. Voici mon frère Jules, ma sœur Claire...

CLAIRE.

Qui vous attendait avec impatience.

ÉLISA.

Et mademoiselle Turpin, sans doute? Une demoiselle très-respectable.

MADEMOISELLE TURPIN.

Mademoiselle... (à part.) Elle est charmante, cette jeune personne.

ÉLISA.

Quant à M. Charles, je l'ai reconnu tout de suite : on m'a si souvent parlé de toute la famille.

CLAIRE.

Oui, madame Germeuil, qui vous envoie.

ÉLISA.

Elle-même; et il me tardait bien de vous voir.

CLAIRE.

Et moi donc! j'en avais grand besoin.

JULES.

Car dans l'état de tyrannie et d'oppression où nous sommes...

CLAIRE.

C'est quelque chose qu'un allié de plus.

ÉLISA.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce donc?

CLAIRE.

Est-ce que ma tante ne vous a pas dit? est-ce que vous ne savez pas que nous avons une belle-mère?

ÉLISA.

Ah! oui, votre belle-mère.

MADEMOISELLE TURPIN.

Dites donc une marâtre.

ÉLISA.

C'est donc une bien méchante femme?

CHARLES.

Une intrigante qui vient ici pour nous désunir.

JULES.

Qui donne de mauvais conseils à mon père.

CLAILE.

Et qui veut être seul aimée de lui.

JULES.

Oui; mais en revanche, nous ne l'aimerons guère, voyez-vous.

ÉLISA.

Oh! ni moi non plus; et, d'après ce que vous dites-là, je la déteste déjà de confiance et sur parole.

CLAIRE.

Vrai! eh bien! tenez, embrassons-nous; car j'en mourrais d'envie. (Elles s'embrassent.)

MADEMOISELLE TURPIN.

Bravo! J'ai vu tout de suite que nous serions d'accord contre l'ennemi commun, car c'est moi qui ai formé la coalition. Ils n'y pensaient seulement pas.

ÉLISA.

Ah çà! il y a donc des motifs bien graves? des choses...

JULES.

Des choses affreuses.

ÉLISA.

Quoi! vous croyez qu'elle est capable?...

MADEMOISELLE TURPIN.

Elle est capable de tout. Tenez, ne voilà-t-il pas Mademoiselle à qui elle a enlevé un amant?

ÉLISA.

Un amant! et lequel? car on dit que votre belle-mère avait quelques adorateurs.

MADEMOISLLE TURPIN.

Quelques adorateurs! vous êtes bonne; je suis sûre qu'il y a mieux que cela. Et puis, ne voilà-t-il pas Monsieur, le fils aîné de la maison, qui, n'osant plus avouer ses étourderies à son père, a pris le parti de s'engager sous le nom de Charles, dans le 5e régiment de chasseurs, et qui part demain pour Strasbourg.

CHARLES.

Mademoiselle Turpin?

JULES.

Et ne voilà-t-il pas que moi, qui espérais rester à la maison, libre avec un précepteur, elle va me faire retourner au collége? Mais je ne lui pardonnerai de ma vie : aussi quand vous êtes arrivée, nous conspirions.

ÉLISA.

Une conspiration! c'est charmant, j'en veux être aussi.

CHARLES.

Sans doute, vous en serez.

MADEMOISELLE TURPIN.

Parce que d'abord il faut qu'elle ou moi sorte de la maison.

ÉLISA, souriant.

C'est trop juste.

CLAIRE.

Oh! d'abord, mon père veut que je paraisse au bal; mais j'y serai triste, ennuyée; je ne veux pas dire un mot de toute la soirée.

ÉLISA.

Vons avez raison; il sera bien puni.

CHARLES.

Pour moi, je suis fou de la danse, on le sait, eh bien! je ne danserai pas; mon père aura beau se fâcher, il n'y a pas de loi qui force un mineur à danser.

ÉLISA.

C'est cela, ne dansons pas.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Duo du MAÇON : *Traivaillons, dépêchons.*

TOUS.

Conjurons,
Conspirons;
Et nous réussirons;
Mais surtout du complot
Ne disons pas un mot.

JULES.

Grand Dieu! quelle malice!
Pour ce soir on comptait
Sur un feu d'artifice...
Mais j'ai là mon projet.
Je sais ce qu'il faut faire,
Afin qu'il n'ait pas lieu,
Et notre belle-mère
N'y verra que du feu.

(Il sort.)

TOUS.

Conjurons,
Conspirons,

Et nous réussirons;
Mais surtout du complot
Ne disons pas un mot.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DUVERSIN, sortant du cabinet à gauche.

MADEMOISELLE TURPIN, parlant.

Voilà, Monsieur.

Je vais, ma toute belle,
Vous présenter à lui.
(A M. Duversin, en lui présentant Élisa.)
Voici Mademoiselle!

M. DUVERSIN.

Grand Dieu! que vois-je ici?
(Il court à Élisa et l'embrasse.)

MADEMOISELLE TURPIN.

Quelles sont ces manières?

M. DUVERSIN.

Mais qui vous trouble ainsi?

MADEMOISELLE TURPIN.

Ces façons familières...

M. DUVERSIN.

Sont celles d'un mari.

CHARLES ET CLAIRE.

Que dit-il?

MADEMOISELLE TURPIN.

Ah! grands dieux?

CHARLES ET CLAIRE.

Quoi! c'est elle?

MADEMOISELLE TURPIN.

En ces lieux!

M. DUVERSIN.

C'est ma femme; eh! pourquoi
Ce trouble et cet effroi?

CHARLES, CLAIRE ET MADEMOISELLE TURPIN.

Je le voi,
C'est fait de moi.

ENSEMBLE.

CHARLES, CLAIRE ET MADEMOISELLE TURPIN.

Quel regret,

C'en est fait!
Elle a notre secret :
Mais aussi conçoit-on
Pareille trahison?

ÉLISA, à son mari.

Indiscret,
Qu'as-tu fait!
Découvrir mon secret!
Pour cette trahison
Il n'est point de pardon.

M. DUVERSIN, à Élisa.

Qu'ai-je fait?
Quel était
Ce prétendu secret?
De cette trahison
Quelle est donc la raison?

MADEMOISELLE TURPIN.

C'est affreux!

ÉLISA.

N'est-il pas vrai? se glisser dans un conseil, suprendre les secrets de l'État! c'est une perfidie. Mon ami, je suis arrivée ici, seule, inconnue, et déjà je gagnais l'amitié de vos enfants, même celle de mademoiselle Turpin; mais votre indiscrétion a tout gâté.

MADEMOISELLE TURPIN.

Certainement, Madame, je ne crains rien, je suis tranquille, et je répéterai ce que je vous ai dit... j'ai dit que je n'aimais point...

ÉLISA.

Les femmes qui venaient pour tout brouiller et pour tout désunir?

MADEMOISELLE TURPIN, bas.

Sans doute.

ÉLISA.

Vous n'aimez pas la concurrence?

MADEMOISELLE TURPIN.

La concurrence, la concurrence! me faire causer, m'arracher des secrets, c'est de l'inquisition, Madame.

M. DUVERSIN.

Mademoiselle Turpin!

CHARLES.

Oui, Madame, venir ainsi sous un nom supposé, sous le nom de mademoiselle de Lussan.

ÉLISA.

Ah! ce n'est pas moi qui l'ai pris, c'est vous qui me l'avez donné.

CLAIRE.

N'importe, Madame; c'est bien mal à vous; et moi qui l'ai embrassée!

ÉLISA.

Allons, songez que vous m'avez promis votre amitié; Charles, je danserai, moi, et je compte sur vous pour le bal; quant à vous, mademoiselle Turpin, il faut vous résigner; mais ce qui doit vous rassurer, c'est que tout le monde peut compter sur ma discrétion : vous pouvez être sûrs que votre belle-mère ne saura rien des secrets confiés à mademoiselle de Lussan.

CLAIRE, sortant.

Adieu, Madame, adieu... J'en pleurerais de dépit!

CHARLES.

Et moi aussi, je me retire; mais rappelez-vous, mon père, que vous aurez fait notre malheur. (Il sort.)

MADEMOISELLE TURPIN.

Ah! monsieur Duversin, je prévois des choses, des choses! Je ne puis rester plus longtemps chez vous, car j'ai de l'honneur.

M. DUVERSIN.

Et qui est-ce qui pense à votre honneur, et qui songe à l'attaquer? sortez. (Mademoiselle Turpin sort.)

ÉLISA.

De grâce, modérez-vous, car voici un étranger.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COLONEL.

M. DUVERSIN.

Eh! c'est notre jeune colonel; tant mieux, morbleu! car sa présence va dissiper la mauvaise humeur qui allait me gagner.

LE COLONEL.

Vous voyez, Monsieur, que je suis exact; moi, d'abord, j'ar-

rive toujours le premier. Ah! mon Dieu! cette jeune personne que j'aperçois!

M. DUVERSIN.

Qu'avez-vous donc?

LE COLONEL.

C'en est une, celle de Strasbourg.

ÉLISA, s'avançant.

M. de Givry! (A M. Duversin.) Comment! mon ami, vous le connaissez?

LE COLONEL.

Elle vous appelle son ami.

M. DUVERSIN.

Oui, vraiment; et je vais vous dire pourquoi. (Prenant Élisa par la main.) Colonel, je vous présente ma femme.

LE COLONEL.

Votre femme!

M. DUVERSIN.

Oui, colonel, et puisque vous la connaissez, vous me permettrez plus volontiers de vous laisser un instant. D'ailleurs, je ne suis pas fâché que Madame vous réponde elle-même.

ÉLISA.

Mon ami, n'oubliez pas de recommander à votre fils de danser la première contredanse avec moi.

M. DUVERSIN.

La seconde, s'il vous plaît; je tiens beaucoup à la première. (Au colonel.) Vous voyez, je suis redevenu danseur pour ma femme.

LE COLONEL, à part.

Voilà qui est piquant, par exemple.

M. DUVERSIN, bas, au colonel.

Dites donc, mon colonel, il faut vous en tenir à l'autre. (Il sort.)

SCÈNE IX.

LE COLONEL, ÉLISA.

LE COLONEL.

Il a l'air de se moquer de moi.

ÉLISA.

Ah! Monsieur, vous connaissez mon mari?

LE COLONEL.

Votre mari, Élisa? (A part.) Mais c'est qu'elle est encore mieux depuis son mariage.

ÉLISA.

Mon Dieu! colonel, vous paraissez troublé.

LE COLONEL.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Sans doute au plaisir que j'éprouve
Se mêle un mouvement d'effroi...
Ce bien charmant que je retrouve
Serait-il donc perdu pour moi?
Ah! je le sens au feu qui me dévore,
Ce triste hymen, source de mes regrets,
A mon amour ajoute encore
Comme il ajoute à vos attraits.

ÉLISA, souriant.

Ah! vous pensez encore à cela?

LE COLONEL.

Je conçois que ma constance vous étonne, vous qui m'avez oublié, vous qu'un autre hymen...

ÉLISA.

Ah! Brisons là, de grâce; des circonstances que vous ignorez...

LE COLONEL.

Je sais tout, Madame, la reconnaissance a fait plus que l'amour. Vous avez trahi un malheureux pour en sauver un autre; mais avez-vous pensé que je puisse oublier tant d'attraits, de si douces espérances? Car vous m'aimiez; oui, Madame, vous m'aimiez : mon hommage n'était pas rejeté, j'ai surpris dans vos regards un aveu...

ÉLISA.

Que vous avez cru y voir.

LE COLONEL.

Non, Madame, que j'ai vu; j'ai assez d'habitude pour m'y connaître, et vous étiez émue.

ÉLISA.

Ah! j'en conviens. Je voyais avec peine une passion qui alors était une folie, et qui maintenant mériterait un autre nom.

LE COLONEL.

Il faut se résigner, Madame, il faut vous fuir, et au moment où je croyais me rapprocher de vous; car depuis deux mois je sollicite du ministre, mon parent, pour que mon régiment soit envoyé à Strasbourg, et je partais demain dans l'espérance de vous revoir.

ÉLISA.

Demain à Strasbourg! Est-ce que par hasard vous seriez nommé au 5e de chasseurs ?

LE COLONEL.

Oui, Madame.

ÉLISA, à part.

Le régiment de Charles! c'est son colonel.

LE COMTE.

Adieu donc, puisque vous me bannissez, puisque je ne dois plus vous revoir. Ah! je suis bien malheureux! (Il s'éloigne.)

ÉLISA.

Colonel!

LE COLONEL, revenant précipitamment.

Madame, vous m'avez rappelé.

ÉLISA.

Oui, je pense qu'aujourd'hui, du moins, vous pouvez rester avec nous.

LE COLONEL.

Je resterais si je le pouvais sans vous aimer.

ÉLISA.

Alors je n'ose plus vous retenir, et j'en suis fâchée, car j'avais un service à vous demander.

LE COLONEL.

A moi! Expliquez-vous, je cours, je vole, que faut-il faire?

ÉLISA.

Un soldat, nommé Charles, s'est récemment engagé dans votre régiment; je voudrais avoir son congé, et de plus, j'aurais bien là une pétition que je voudrais présenter au ministre des finances; mais deux faveurs à la fois, c'est trop, sans doute?

LE COLONEL.

Non, Madame, donnez, je m'en charge, je cours chez mon oncle, et je compte sur sa tendresse encore plus que sur mon crédit.

ÉLISA.

En vérité! vous pouvez m'obtenir une réponse favorable?

LE COLONEL.

Assurément, Madame. Je suis trop heureux; mais me sera-t-il permis de vous l'apporter moi-même?

ÉLISA.

Oui, oui.

CHARLES, entrant et voyant le colonel.

Un jeune homme! un militaire inconnu! qu'est-ce que cela signifie? (Il se cache dans le cabinet à droite, dont il entr'rouvre de temps en temps la porte.)

LE COMTE.

Et cet aveu que j'implore?

ÉLISA.

Je vois que Monsieur met un prix à ses services?

LE COLONEL.

Non, madame; mais...

ÉLISA.

Mais il vous faut une récompense.

LE COLONEL.

AIR : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Une récompense... ah! grands dieux!
Pour moi, quel bien! quelle fortune!

ÉLISA.

N'en pas demander ça vaudrait mieux;
N'importe, on vous en promet une.

LE COLONEL.

Quoi! vous en faites le serment!

ÉLISA.

Cela doit suffire, je pense.

LE COLONEL.

Oui, sans doute; mais cependant...

ÉLISA.

Ne faut-il pas payer d'avance?
Monsieur, je vois, est exigeant,
Et veut être payé d'avance.

LE COLONEL.

Non, Madame, non, je crois à votre parole.

ÉLISA.

Eh bien, ce soir, pendant le bal.

LE COLONEL.

Ce soir?

ÉLISA.

Ce soir, n'oubliez pas.

LE COLONEL.

Ici ?

ÉLISA.

Ici. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE X.

LE COLONEL, puis CHARLES.

LE COLONEL.

A merveille! je crois que je suis aimé, (S'approchant de la table à gauche.) et je puis d'un trait de plume exécuter déjà la moitié de ses ordres. (Il écrit.)

CHARLES, sortant du cabinet.

Je ne puis le croire encore; et si je n'en avais pas été témoin... Et je le souffrirais! non, morbleu! Quoique je déteste ma belle-mère, son honneur est maintenant celui de mon père, c'est le mien, et je saurai quelles sont ses intentions.

LE COLONEL, achevant d'écrire.

Et ce cher banquier qui avait l'air de me défier!

AIR du vaudeville du *Charlatanisme*.

Mes chers financiers, ici-bas
On ne voit que des infidèles,
Et pour vous, sans doute, il n'est pas
De privilége auprès des belles.
Grâce à la caisse où chaque jour
Vous puisez vos petits mérites,
Vous pouvez jouer tour à tour
Sur les rentes et sur l'amour...
Mais attendez-vous aux faillites.

CHARLES.

C'est clair; et nous allons voir.

LE COLONEL. Il a pris son chapeau et va pour sortir : apercevant Charles.

Ah! il y a là quelqu'un? Pardon, Monsieur, êtes-vous de la maison?

CHARLES.

Oui, Monsieur.

LE COLONEL.

Voulez-vous me faire le plaisir de remettre cette lettre, une lettre d'affaires, à madame Duversin?

CHARLES, prenant la lettre. A part.

Morbleu! c'en est trop. (Haut.) Volontiers, Monsieur. Mais service pour service; car j'aurais un mot à vous dire.

LE COLONEL.

Un mot! ça me convient parfaitement; mais pas un de plus, car je suis pressé.

CHARLES.

Ce ne sera pas long; car ce n'est pas ici que nous pouvons nous expliquer. Ciel! mon père! (M. Duversin paraît au fond donnant quelques ordres à ses domestiques. Charles, bas, au colonel.) Je vous demanderai seulement votre nom et votre adresse.

LE COLONEL.

Et pour quelle raison?

CHARLES, de même.

Votre nom?

LE COLONEL.

M. de Givry, colonel au 5e de chasseurs.

CHARLES, à part.

Dieu! qu'allais-je faire? mon colonel!

LE COLONEL, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc? (Haut.) En tout cas, je vous prie de vous presser, car je pars demain pour Strasbourg. (Il va pour sortir.)

M. DUVERSIN, l'arrêtant.

Eh bien! colonel, vous nous quittez?

LE COLONEL.

Pour une affaire importante; mais soyez tranquille, je vous reviens. (A part, en s'en allant.) Un mari d'un côté, un amant de l'autre... Je crois que c'est le cas de battre en retraite. (Il sort.)

SCÈNE XI.

CHARLES, M. DUVERSIN.

M. DUVERSIN.

Comment! tu connais M. de Givry?

CHARLES.

Oui, mon père, oui, beaucoup... (A part.) Que faire à présent?

M. DUVERSIN.

C'est un galant homme, un homme d'honneur.

CHARLES.

Oh! sans doute. (A part.) Ils sont tous comme cela. (Haut.)

Mais, dans votre intérêt, je vous engage à ne plus le recevoir.

M. DUVERSIN.

Et pour quel motif?

CHARLES.

Pour des motifs que je voulais vous taire; car j'espérais que moi seul, et sans que vous en eussiez connaissance... Mais des obstacles que je ne pouvais prévoir...

M. DUVERSIN.

Ah çà! d'où vient ce trouble? qu'y a-t-il donc?

CHARLES.

Il y a... que M. de Givry a connu autrefois notre belle-mère.

M. DUVERSIN.

Oui, je le sais; après?

CHARLES.

On dit qu'il l'a aimée.

M. DUVERSIN.

Je le sais; après?

CHARLES.

Après, après! et s'il l'aimait encore, s'il osait le lui avouer, si cette lettre contenait la preuve de sa tendresse?

M. DUVERSIN.

Il se pourrait!

CHARLES.

Oui, mon père : voilà ce que je n'osais vous dire. Maintenant vous pouvez voir par vous-même.

M. DUVERSIN, prenant la lettre et lisant l'adresse.

C'est bien cela. A madame Duversin. (Il sonne.)

CHARLES.

Il est des circonstances où l'on peut vérifier, où il est permis de s'assurer... Enfin, mon père, puisque vous savez...

M. DUVERSIN, à un domestique qui entre.

Tenez, portez cette lettre à ma femme. (Le domestique sort.)

CHARLES.

Comment, mon père, vous l'envoyez?

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Monsieur, je pense au fond de l'âme
Qu'il est encor des vertus... j'y crois.
Du moins, jusqu'à présent, ma femme,
De me tromper n'a pas encor les droits,

Car jusqu'ici je n'ai rien fait moi-même
Qui méritât un tel oubli;
Mais soupçonner celle qu'on aime,
C'est mériter d'être trahi.

CHARLES.

Et si mes soupçons étaient fondés? si le colonel était aimé? si ce soir un rendez-vous?..

M. DUVERSIN.

Charles, taisez-vous; je ne croyais pas que chez vous la haine pût aller si loin.

CHARLES.

Quoi! vous m'accusez de calomnie! Eh bien! c'est vous qui me forcez à parler. Oui, je l'ai vu, je l'ai entendu; je le jure, je le jure sur l'honneur.

M. DUVERSIN.

O ciel!

CHARLES.

Et si vous voulez, je puis vous rendre témoin d'un entretien.

M. DUVERSIN.

Écoute; j'aime ma femme, je l'estime; et oser douter de son amour est un crime que je ne pardonnerais ni à moi, ni à qui que ce fût. Mais je veux te confondre, j'accepte; et souviens-toi bien d'une chose : si tu me trompes, si tes soupçons étaient injustes, je te chasse de chez moi, je ne te reverrai jamais.

CHARLES.

Mon père, je me soumets à tout.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, JULES.

JULES.

Mon frère, mon frère!

M. DUVERSIN.

Que nous veux-tu?

JULES.

Rien. Je croyais que mon frère... Et puis j'avais aussi, mon papa, une idée à vous communiquer.

M. DUVERSIN.

Dans un autre moment; je n'ai pas le temps. (*A Charles.*) Songe à tenir ta promesse, je tiendrai la mienne. (*Il sort.*)

JULES.

Mais toi, mon frère, dis-moi au moins...

CHARLES.

Plus tard; j'ai des affaires. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

JULES, seul.

C'est ça : aucun d'eux ne daigne me répondre... C'est singulier, le peu d'égards qu'on a pour moi dans la maison! moi qui, depuis une heure, suis dans le jardin à déficeler les pétards et à jeter de l'eau sur les soleils ! Je ne sais pas où en est la conspiration; et je tiens cependant à ce qu'elle réussisse, d'abord dans l'intérêt général, et puis ensuite dans le mien particulier, parce qu'il m'est venu une idée que je voulais communiquer à mon père. Ah! voilà mademoiselle de Lussan; elle est encore plus jolie.

SCÈNE XIV.

ÉLISA, JULES.

ÉLISA.

Vous trouvez?.. je vous plais?

JULES.

Oh! oui, beaucoup, et je vous aime depuis ce matin, depuis que vous êtes dans notre parti.

ÉLISA, à part.

Il paraît que celui-là n'est pas encore détrompé; c'est un allié qui me reste.

JULES.

Mais, dites-moi, où ça en est-il?

ÉLISA.

La belle-mère est arrivée; et dans ce moment, elle est dans une position assez délicate.

JULES.

Elle est embarrassée; tant mieux, parce qu'elle ne songera pas à moi, et qu'elle ne pensera pas à me mettre au collége.

ÉLISA.

Il vous ennuie donc beaucoup?

JULES.

Oui, habituellement; mais maintenant surtout, parce que depuis que vous êtes dans la maison, j'ai encore plus d'envie d'y rester.

ÉLISA.

Vraiment!

JULES.

C'est comme je vous le dis; à mon âge, à quinze ans passés, on est déjà quelque chose dans le monde; dans les fêtes, dans les bals où l'on se trouve, on se choisit déjà une inclination, celle avec qui on danse toujours de préférence...

ÉLISA.

Et vous aviez fait un choix?

JULES.

Pas encore, parce que j'hésitais entre mademoiselle Mimi, la nièce de l'agent de change, et mademoiselle Lolotte, la fille du notaire; mais depuis que vous voilà, je n'hésite plus, et si vous voulez ce soir danser avec moi la première contredanse?...

ÉLISA.

Impossible, je suis engagée.

JULES.

Et par qui?

ÉLISA.

Par M. Charles, votre frère.

JULES.

La! qu'est-ce que je disais? mais mon frère va partir pour son régiment, et c'est moi qui succéderai, n'est-il pas vrai? et puis, dans quelques années, il faudra bien penser à mon établissement; et quand j'aurai dit à mon père que je vous aime et que je veux vous épouser...

ÉLISA.

Comment, Monsieur, y pensez-vous?

JULES.

Est-ce que mon père peut blâmer les gens qui vous aiment et qui veulent vous épouser?

ÉLISA.

Non, sans doute, et lui moins que personne, mais il y aura probablement d'autres obstacles.

JULES.

J'entends, c'est la belle-mère qui ne voudra pas donner son consentement.

ÉLISA.

Précisément.

JULES.

Dieu! les belles-mères! voyez-vous à quoi ça sert, les belles-mères? mais soyez tranquille, me voilà son ennemi mortel, et pour commencer, j'ai mis bon ordre aux fusées et aux pétards.

ÉLISA.

Mais voilà qui est très-mal.

JULES.

Eh! mon Dieu! vous aimez peut-être les feux d'artifice; mais laissez manquer celui-là, nous en ferons d'autres exprès pour vous; car vous êtes si bonne, si aimable! Et! c'est ma sœur.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, CLAIRE.

JULES.

Claire, viens donc. Tiens, elle pleure un jour de bal; mais prends donc garde, tu auras les yeux rouges.

CLAIRE.

Et! que m'importe?

JULES.

Dame! si ça ne te fait rien; c'est cependant ce qui empêche les demoiselles d'avoir du chagrin.

CLAIRE.

Jules, laisse-nous un moment.

JULES.

Comment, et toi aussi, tu me renvoies; mon frère, à la bonne heure, mais je n'entends pas me laisser mener par une petite fille.

CLAIRE, avec un peu d'impatience.

Petite fille ou non, va-t'en.

JULES.

Et moi, je ne m'en irai pas, parce que ce n'est pas la peine de conjurer si on me met toujours hors de la conspiration.

CLAIRE.

Est-il obstiné!

JULES.

C'est que je sais bien ce qui arrivera. Je ne suis pas des secrets; mais s'il y a à être puni, j'en serai, et décidément je veux partager les chances.

ÉLISA, doucement.

Jules, mon bon ami, je vous prie de nous laisser un instant, vous n'en serez pas fâché.

JULES.

Elle a dit : « Mon bon ami, » et avec une voix si douce! Je m'en vais sur-le-champ, parce qu'au fait, c'est tout naturel, un secret? les demoiselles en ont toujours à se dire, et l'on renvoie toujours les messieurs. (A Claire.) Eh bien! rassure-toi, je vous laisse. Est-elle enfant, ma sœur, elle pleurait pour ça! (Bas à Élisa.) Vous me direz son secret, n'est-ce pas? (Il lui baise la main.) Comme mon grand frère. (Il sort.)

SCÈNE XVI.

ÉLISA, CLAIRE.

ÉLISA.

Eh bien! ma chère amie... Pardon, Mademoiselle, vous désirez me parler?

CLAIRE.

Oui, Madame.

ÉLISA.

Des larmes, des soupirs, qu'est-ce donc? si je pouvais vous rendre quelque service?

CLAIRE.

C'est moi, Madame, qui viens vous en rendre un. Quoique je n'aie aucune raison de vous aimer, au contraire, mais il y va de l'honneur de mon père; il y va de la vie de mon frère, et je n'ai pas hésité.

ÉLISA.

Expliquez-vous.

CLAIRE.

Ne devez-vous pas tantôt, ici, recevoir en secret un jeune colonel, M. de Givry?

ÉLISA.

Oui, sans doute, un charmant cavalier.

CLAIRE, à part.

O ciel! il est donc vrai? (Haut.) Eh bien! Madame, mon frère Charles, qui l'a appris, je ne sais comment, peut-être par le colonel lui-même, car les hommes sont si indiscrets, celui-là surtout; enfin, mon frère Charles l'a répété à mademoiselle Turpin, mademoiselle Turpin me l'a répété.

ÉLISA, souriant.

Voyez-vous comment les bonnes nouvelles se répandent!

CLAIRE.

Comme eux, j'avais juré votre perte; mais je n'ai pas eu le courage de tenir ma parole; et sans leur en faire part, je suis venue vous prévenir en secret.

ÉLISA.

C'est bien, c'est très-bien, et je n'oublierai jamais cette marque d'amitié.

CLAIRE.

Ne recevez pas le colonel, Madame; renvoyez-le, je vous en prie.

ÉLISA.

Et pourquoi donc le renvoyer?

CLAIRE.

Comment, pourquoi? puisque tout le monde le sait, puisque notre père lui-même en est instruit, et qu'il en est furieux.

ÉLISA.

Quoi! mon mari pourrait soupçonner?..

CLAIRE.

Vous voyez tous les malheurs qui vont arriver, et que vous pouvez détourner d'un seul mot; c'est de dire au colonel que vous ne voulez plus le voir, que c'est un infidèle, un perfide; que vous ne l'aimez plus, et vous aurez bien raison. Du moins, Madame, ce que je vous en dis c'est pour vous, et dans votre intérêt.

ÉLISA.

Vous croyez! c'est étonnant. Depuis un instant j'aurais pensé... mais j'aime mieux éloigner une pareille idée, et croire que dans le service que vous me rendez, il n'y a ni intérêt personnel, ni amour, ni jalousie.

CLAIRE, interdite.

Quoi! Madame, vous pourriez supposer?...

ÉLISA.

Cela serait, que je vous devrais encore de la reconnaissance pour un tel service.

CLAIRE.

De la reconnaissance! eh bien! non, Madame, vous ne m'en devez pas; et s'il faut tout vous avouer, avant de vous connaître, il m'aimait, ou plutôt il me le disait.

ÉLISA.

Quoi! c'est là cet amant que je vous avais enlevé?

CLAIRE.

Je ne l'aime plus, Madame; je l'oublierai, je vous le jure, du moins je tâcherai.

ÉLISA.

C'est bien, je lui dirai.

CLAIRE.

Eh! non, Madame; car pour le repos de mon père, pour le mien peut-être, ne le recevez pas chez vous, surtout ne le recevez pas ce soir; car j'en mourrais.

ÉLISA.

Pauvre enfant! (Lui prenant la main, et l'embrassant sur le front.) Vous serez contente de moi, je l'espère.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE TURPIN.

MADEMOISELLE TURPIN.

Monsieur le colonel de Givry demande à parler à Madame.

CLAIRE, à part.

Le perfide!

ÉLISA, froidement.

Faites entrer.

CLAIRE.

Quoi! ne venez-vous pas de me promettre?..

ÉLISA.

Sans doute; mais je désirerais lui parler un instant.

CLAIRE.

Comment, Madame, après ce que je vous ai appris, vous le recevez?

ÉLISA.

Oui, oui.

CLAIRE, allant s'asseoir sur le fauteuil à droite.

Eh bien! nous allons voir ce qu'ils vont se dire.

ÉLISA.

Non, je voudrais lui parler seule.

CLAIRE, se levant.

C'en est trop; je vous laisse, Madame. (A part.) Elle le reçoit? la méchante femme! (Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Madame, je...

ÉLISA va pour commencer la conversation avec le colonel ; mais s'apercevant que mademoiselle Turpin reste, elle lui dit :

Mademoiselle Turpin, laissez-nous.

MADEMOISELLE TURPIN.

Comment !

ÉLISA, plus sévèrement.

Laissez-nous.

MADEMOISELLE TURPIN.

Ah ! Dieu ! (Elle sort.)

ÉLISA.

Colonel, j'ai reçu votre lettre. On n'est pas plus aimable que vous. Oh ! je tenais beaucoup à ce congé.

LE COLONEL.

Une folie de jeune homme. Il n'y avait rien de terminé. Mais voici la réponse à votre nouvelle demande.

ÉLISA.

Le brevet déjà ! mais ce n'est pas possible.

LE COLONEL.

Quand je vous ai parlé de mon crédit, vous pouviez me croire ; et d'ailleurs, que n'eussé-je pas fait pour mériter la récompense que vous m'aviez promise !

ÉLISA, baissant les yeux.

La récompense ?

LE COLONEL.

Oui, Madame, et vous la connaissez comme moi celle que j'ai le droit d'attendre, que vous me devez, et que je réclame.

ÉLISA.

Colonel, vous êtes pressant, je ne vous demande qu'un moment, le temps seulement de vous adresser une question ; et quand vous m'aurez répondu avec franchise, je vous promets de m'acquitter envers vous.

LE COLONEL.

Il se pourrait ! parlez, Madame.

ÉLISA.

Eh bien ! lorsqu'à Strasbourg vous me faisiez une cour as-

sidue, avouez-le, colonel, vous ne cherchiez qu'à vous distraire de vos chagrins d'un amour plus tendre, plus vrai.

LE COLONEL.

Madame...

ÉLISA.

Ah! ne mentez pas, vous aimez encore cette jeune personne, que des raisons de famille forcèrent à vous taire son nom, et qui disparut tout à coup.

LE COLONEL.

Comment! vous savez?..

ÉLISA.

Oui, je sais tout, colonel, et que votre amour-propre n'aille pas interpréter à son avantage les informations que j'ai prises; on m'a parlé de cette jeune personne.

AIR : *Hier encor j'aimais Adèle.*

Elle est aimable, elle est belle, elle est sage;
Elle a surtout, dans ce siècle inconstant,
Un grand mérite, un très-grand avantage;
C'est qu'elle aime... et sincèrement.

LE COLONEL.

Que dites-vous?

ÉLISA.

Autrefois, auprès d'elle,
Vous lui juriez de l'aimer en tout temps;
Vous lui juriez d'être toujours fidèle,
Et c'est elle qui tient vos serments;
C'est elle, oui, c'est elle
Qui tient vos serments.

LE COLONEL.

Il serait vrai!

ÉLISA.

Et que diriez-vous, Monsieur, si je vous apprenais que je suis sa confidente, son amie, qu'elle m'a tout avoué, et que tout à l'heure encore j'ai vu couler ses larmes?

LE COLONEL.

O ciel! elle pleurait! et elle est ici! et elle m'aime encore! (Se reprenant.) Pardon, Madame; la surprise, l'étonnement...

ÉLISA.

Vous n'avez pas besoin d'excuses, je vous pardonne tout, même votre joie; car, grâce au ciel, je vois que vous n'avez jamais cessé de l'aimer; votre trouble, votre embarras, ce

bonheur même que vous cherchez à me déguiser, tout me le prouve. C'est le cas d'être infidèle, ou jamais : il y a si peu d'occasions où on puisse l'être avec l'approbation générale! et pour qui négligeriez-vous une jeune personne charmante? pour une femme qui s'est donnée à un autre, et qui s'est donnée par amour; car j'aime mon mari; il fut le guide, l'ami de mon enfance, je lui dois ma fortune et mon bonheur. J'ai promis de le rendre heureux, colonel, et je n'ai jamais manqué à ma promesse. Maintenant répondez : d'un côté le malheur d'un galant homme, le mien, le vôtre peut-être! de l'autre, l'estime de mon mari, mon amitié, à moi, l'amour de la belle inconnue : choisissez.

LE COLONEL.

Ah! Madame! pouvez-vous douter de ma réponse!

ÉLISA.

Je la devine; et comme vous méritez maintenant la récompense que je vous ai promise, je vais vous la donner.

LE COLONEL.

Que dites-vous?

ÉLISA.

Cette jeune personne dont je vous parle m'appelle sa belle-mère.

LE COLONEL.

Il se pourrait!

ÉLISA.

J'ai promis à mon mari de faire le bonheur de ses enfants; je veux commencer par sa fille, et c'est pour cela, colonel, que je vous la donne.

LE COLONEL.

Ah! Madame, c'est à vos genoux que je vous remercie.

ÉLISA.

A mes genoux, à la bonne heure; voilà comme je voulais vous y voir.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, M. DUVERSIN, CHARLES, CLAIRE, JULES, MADEMOISELLE TURPIN.

CHARLES, à M. Duversin.

Maintenant, mon père, le croirez-vous?



CLAIRE, à Élisa.

Oui, Madame, c'est affreux.

MADEMOISELLE TURPIN.

C'est indigne! un homme ici à genoux! Depuis trente ans ça n'était pas arrivé.

JULES.

Et c'est là notre belle-mère! Moi qui l'aimais déjà. Fi! Madame, c'est une perfidie de surprendre ainsi les gens.

M. DUVERSIN.

Taisez-vous; et vous, Madame, que tout le monde accuse ici, qu'avez-vous à répondre?

ÉLISA.

Rien.

MADEMOISELLE TURPIN.

Elle est confondue et démasquée.

ÉLISA.

C'est le colonel que je charge du soin de ma défense.

LE COLONEL, souriant.

Oui, Monsieur, j'étais aux genoux de Madame, et je vais aux vôtres, s'il le faut, jusqu'à ce que vous m'ayez accordé la main de votre fille.

CLAIRE.

Que dit-il?

M. DUVERSIN.

Ma fille!

LE COLONEL.

Oh! cette jeune personne qui voyageait avec sa tante, (A demi voix.) vous savez bien, l'autre, celle que j'aime le mieux.

M. DUVERSIN.

Il se pourrait! épousez vite; j'y gagne cent pour cent : j'ai un gendre de plus, et un rival de moins.

CLAIRE.

Quoi! Madame, c'est à vous que je devrais... Ah! je n'ose accepter.

ÉLISA.

Acceptez, ma chère enfant, acceptez, c'est mon présent de noces.

M. DUVERSIN, à Charles.

Quant à vous, Monsieur, vous savez nos conventions.

ÉLISA.

Mon ami, il me semble que, pour un jaloux, vous vous

rendez bien vite. (Donnant une lettre à Charles.) Tenez, Charles, lisez. (A M. Duversin.) Voilà encore une lettre que je viens de recevoir et qui pourrait donner gain de cause à votre fils.

CHARLES.

Comment! Madame, une place et mon congé!

M. DUVERSIN.

Son congé! qu'est-ce que cela veut dire?

ÉLISA.

Oh! c'est un secret entre nous.

CHARLES.

Mais je n'avais rien demandé?

ÉLISA.

Il est vrai; mais voilà votre place obtenue, soldat ou receveur, il faut opter.

CHARLES.

Une recette et le bonheur de ma sœur! Ah! Madame je suis indigne de vos bontés.

M. DUVERSIN.

Sans doute, et j'exige...

ÉLISA.

Mon ami, prenez garde; vous avez pu me soupçonner; qu'il ait son pardon, le vôtre est à ce prix; et de plus j'ai quelque chose à demander pour Jules, mon second fils; mais nous en reparlerons.

JULES.

Quel bonheur! je n'irai pas au collége; mais c'est égal, je suis toujours fâché que vous soyez ma belle-mère, à cause d'autres idées.

ÉLISA.

Vous danserez ce soir avec mademoiselle Mimi ou mademoiselle Lolotte; et quant à mademoiselle Turpin, l'âme de la coalition, qui voulait que l'une de nous deux sortît de la maison...

MADEMOISELLE TURPIN, à part.

C'est sur moi que va retomber toute sa colère.

ÉLISA.

Nous avons dans un château, en Bretagne, une place de femme de charge qui lui conviendra à merveille.

MADEMOISELLE TURPIN.

C'est ça, elle veut m'éloigner pour rester maîtresse de la maison. Dieu! les belles-mères!

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville du *Premier Prix*.

M. DUVERSIN.

Mes enfants, votre injuste ligue
Casse l'arrêt qu'elle a porté;
Où vous craigniez rigueur, intrigue,
Vous trouvez esprit et bonté :
La leçon est bonne ; à votre âge,
En toute chose il faut songer
A ce vieux proverbe du sage :
Ne nous pressons pas de juger.

LE COLONEL.

Je l'avouerai, de belle en belle,
J'ai cherché, lontemps incertain,
La plus tendre, la plus fidèle;
Je cherchais encor ce matin;
Douce blonde, piquante brune,
Tour à tour voulaient m'engager;
Un moment, disais-je, encore une...
Ne nous pressons pas de juger.

MADEMOISELLE TURPIN.

Autrefois, pour mieux me connaître,
On restait longtemps près de moi!
A présent, me voit-on paraître,
Soudain on s'éloigne... et pourquoi?
Je ne suis plus à mon aurore;
Mais faut-il vous décourager?
Le cœur peut-être est jeune encore...
Ne vous pressez pas de juger.

JULES.

Cet avoué célibataire
Doit sa charge... cent mille écus;
Dans son étude il fait litière
De procès gagnés ou perdus :
En menus frais comme il nous gruge!
Ah! dit-il, pour les allonger,
Soyons prudents, monsieur le juge,
Ne vous pressez pas de juger.

ÉLISA, au public.

Messieurs, vous jugez bien sans doute;
Mais il peut arriver, je crois,
Que le tribunal qu'on redoute

Se trompe... une première fois;
D'un arrêt trop prompt, ce soir même,
Ah! n'allez pas nous affliger...
Attendez à la cinquantaine :
Ne vous pressez pas de juger.

FIN DE LA BELLE-MERE.

L'ONCLE D'AMÉRIQUE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Mazères

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 14 mars 1826.

PERSONNAGES.

DERSAN.

ESTELLE, artiste.

LOUISE, couturière.

BONNICHON, conducteur de diligences.

BARTHÉLEMY, garçon sellier-carrossier.

La scène se passe à Paris dans un appartement occupé par Estelle.

Un petit salon servant de chambre de travail à Estelle; quelques bustes, quelques tableaux, un chevalet et autres objets formant l'atelier d'un peintre, et tout ce qu'il faut pour écrire, sur le premier plan, à gauche de l'acteur; à droite, la porte d'un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARTHÉLEMY, ESTELLE, LOUISE.

(Estelle est occupée à peindre Louise, qui travaille à l'aiguille; Barthélemy, avec le tablier de garçon sellier, est debout derrière la chaise d'Estelle, et la regarde peindre.)

BARTHÉLEMY.

Dieu! que c'est ressemblant! que c'est agréable de voir double les gens qu'on aime!

ESTELLE.

Vous trouvez, Barthélemy!

BARTHÉLEMY.

Oh! c'est mademoiselle Louise; c'est elle-même; on la reconnaîtrait les yeux fermés. Savez-vous, mademoiselle Estelle, que c'est un fameux honneur que vous faites-là à une petite couturière, de vouloir bien faire son portrait pour rien?

LOUISE.

Vous, qui êtes déjà une artiste distinguée, et dont les tableaux se vendent si cher!

ESTELLE.

Tant mieux, mes bons amis; ce sera mon présent de noces.

Louise n'est-elle pas ma voisine? ne demeurons-nous pas dans la même maison? Il y a quelques mois d'ailleurs, quand j'étais encore plus pauvre que je ne le suis, elle me faisait mes robes pour rien : je m'acquitte aujourd'hui.

BARTHÉLEMY.

C'est vrai; entre artistes, ça se trouve toujours; aussi, Mademoiselle, dépêchez-vous de devenir bien riche et de rouler carrosse. Alors vous vous adresserez à moi, qui suis sellier-carrossier, et vous verrez que je vous ferai du soigné; car je suis dans les fameux, je m'en vante; j'ai travaillé aux voitures du sacre.

ESTELLE.

Vraiment!

BARTHÉLEMY.

Et voilà souvent ce qui me désole, c'est de passer ma vie dans les landaux et les calèches, et d'aller toujours à pied.

LOUISE.

Oh! toi, Barthélemy, tu as toujours eu de l'ambition.

BARTHÉLEMY.

Pour ce qui est de ça, j'en conviens. Ferme sur l'essieu. Il n'y a que ça qui donne du ressort; et si je veux m'élever, et être quelque chose, c'est pour toi seule! Je voudrais, le jour de mes noces, te voir dans un tilbury de ma façon.

LOUISE.

Bah! un tilbury!

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Pourquoi tant de cérémonie?
Va, mon cher, pour un' fill' de bien,
Quand elle arrive à la mairie,
Cela suffit... l' reste n'est rien.
Et m'sieur l' mair' qui tient la séance,
Souvent, du modeste sapin,
Voit descendre plus d'innocence
Qu' des landaux du quartier d'Antin.

(A Estelle.) Vous saurez, Mademoiselle, que c'est dans huit jours... (A Barthélemy.) Et je parie que tu n'as pas encore tous tes papiers, le consentement de tes parents.

BARTHÉLEMY.

Ça ne sera pas long, j'en ai pas. Du côté paternel, rien, et

et de l'autre côté, un oncle, que je ne vois jamais; je ne sais pas ce qu'il devient.

ESTELLE.

C'est dans le genre de mon oncle d'Amérique, dont nous parlions l'autre jour, n'est-ce pas, Louise?

BARTHÉLEMY.

Oh! mais un oncle d'Amérique, ça vaut mieux! ça revient toujours riche.

ESTELLE.

Oui, quand cela revient jamais; et en attendant, le meilleur est de s'en passer, et de ne compter que sur soi.

BARTHÉLEMY.

Vous avez bien raison; car lorsqu'il faut faire son chemin, les parents, voyez-vous, les parents sont comme une cinquième roue à un carrosse; jamais mon oncle ne m'a donné un sou. Aussi, toute ma famille, à moi, c'est ma pauvre nourrice, la mère Joseph, qui demeure avec moi, et qui m'aime tant, que mademoiselle Louise en serait jalouse. Elle assistera à la noce, et elle vous racontera ses campagnes; car la mère Joseph, ma nourrice, a été vivandière, et pendant dix ans on l'a crue morte, et elle n'a reparu que depuis quelque temps. Mais vous entendrez tout cela; car j'espère bien que vous voudrez bien, mam'selle Estelle, honorer aussi notre mariage.

ESTELLE.

Avec grand plaisir; j'en éprouve tant à vous savoir heureux! vous, du moins, vous pouvez l'être.

BARTHÉLEMY.

Ah! si vous le vouliez, Mademoiselle, il ne tiendrait qu'à vous.

ESTELLE.

Que voulez-vous dire?

LOUISE.

Qu'il y a ici, n'est-ce pas, Barthélemy, un beau jeune homme qui ne demanderait pas mieux.

BARTHÉLEMY.

Ce M. Dersan, qui vient si souvent pour faire faire son portrait, et qui n'est jamais content.

LOUISE.

AIR de *Turenne.*

Tous les matins, depuis six s'maines,
Il vient poser... ça doit être ennuyeux!

Et vous r'commencez par douzaines
Les bouch's, les fronts, les nez, les yeux.

BARTHÉLEMY.

Y en a tant, et d' si magnifiques,
Qu'avec c' qui vous reste, je crois,
Vous pourriez fair' pendant six mois
Des portraits pour tout's vos pratiques.

ESTELLE.

Vous vous trompez; monsieur Dersan est fort aimable, sans doute; mais jamais je n'ai entendu de lui un seul mot qui pût me faire supposer...

LOUISE.

C'est qu'il n'ose pas parler...

BARTHÉLEMY.

Mais il fait mieux que cela; et si nous ne craignions pas de fâcher Mademoiselle, nous lui apprendrions bien des choses...

ESTELLE.

Et quoi donc?

BARTHÉLEMY.

Mademoiselle a bien du talent, sans doute; mais elle n'est pas encore connue; et ces portraits qu'elle vendait mille francs, c'est monsieur Dersan qui les faisait acheter par-dessous main.

ESTELLE.

O ciel!

LOUISE.

Ce joli appartement où il y a chambre à coucher, boudoir, salon et antichambre, Mademoiselle ne croit le payer que quatre cents francs; il en vaut quinze; c'est monsieur Dersan qui s'est entendu avec le propriétaire; non pas qu'il nous en ait rien dit; mais je le sais par la portière; car on sait toujours tout par les portières.

ESTELLE.

Grands dieux! que m'apprenez-vous là? et quelle idée va-t-on avoir de moi? Bien certainement je ne resterai pas un jour de plus dans cet appartement. Barthélemy, je vous en conjure, descendez dire à la portière qu'elle mette un écriteau, mais sur-le-champ, à l'instant même.

BARTHÉLEMY.

Y pensez-vous? ce n'était pas là notre intention; et je me garderai bien d'y aller.

ESTELLE.

Aimez-vous mieux que j'y descende moi-même?

BARTHÉLEMY.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Écoutez bien... j'entends une voiture...
Monsieur Dersan!.. c'est lui-même...

ESTELLE.

C'est lui!...

LOUISE.

Regarde donc, quelle aimable tournure!
Il est bien, lui... mais vois son tilbury!

BARTHÉLEMY.

Est-il possibl' de travailler ainsi!
Il faut qu' du cuir on n'ait aucun usage!
Gn'y en a qui s' vant'nt d'avoir étudié...
Et qui f'raient mieux d' racc'mmoder l'équipage
Des gens qui vont à pié.

SCÈNE II.

ESTELLE, puis DERSAN.

ESTELLE.

Je ne reviens pas de ma surprise, lui, Dersan, m'aimer à ce point! ah! depuis que je le sais, j'ai encore plus besoin de courage qu'auparavant. C'est lui, le voici.

DERSAN.

Mille pardons, Mademoiselle, d'arriver aujourd'hui de meilleure heure qu'à l'ordinaire; je venais vous prévenir que ce matin je ne pourrai prendre séance.

ESTELLE, froidement.

Il fallait envoyer, et ne pas vous donner la peine de venir.

DERSAN.

C'est que je voulais... parce que j'avais à vous parler, au sujet de cette affaire dont vous m'aviez chargé; j'ai pris des informations sur cet oncle que vous aviez en Amérique; j'ai idée qu'il est encore à Saint-Domingue, ou du moins qu'il y a laissé quelque fortune; et peut-être alors auriez-vous des droits à l'indemnité qu'on accorde maintenant.

ESTELLE.

J'en doute; mais en ce cas, quel indice, quelle preuve en avez-vous?

DERSAN.

Aucune, jusqu'à présent. Mais j'espère en obtenir; et je vous demanderai à venir vous rendre compte, chaque jour, du résultat de mes démarches. Le permettez-vous?

ESTELLE.

Non, Monsieur.

DERSAN.

O ciel! et pourquoi?

ESTELLE.

Je quitte cette maison, cet appartement, dès aujourd'hui.

DERSAN.

Que dites-vous? et pour quels motifs?

ESTELLE.

Je n'ai pas besoin de vous les dire; vous les connaissez mieux que moi, et j'aurais le droit de me plaindre d'une générosité qui me poursuit ainsi sans mon aveu.

DERSAN.

Vous savez tout.... eh bien! oui, je n'ai pu vous voir sans vous aimer, sans admirer votre courage, votre résignation dans le malheur... Orpheline à dix-huit ans, sans appui, sans autres ressources que votre talent, vous aviez tout refusé de moi, et malgré ma fortune, je me voyais dans l'impuissance de vous secourir, si je n'avais eu l'idée de vous tromper.

AIR :

Votre âme, et fière et généreuse,
Eût repoussé tous mes bienfaits;
Et c'était pour vous rendre heureuse
Qu'en silence je vous trompais.
Si d'une femme on encourt la vengeance
En faisant son bonheur... eh bien!
Égalez la peine à l'offense :
Vengez-vous en faisant le mien.

Je suis maître d'une fortune considérable, et quelles que soient les idées de ma famille, elle ne peut maintenant empêcher ce mariage.

ESTELLE.

Quoi! vous ne craignez pas d'offrir votre main à une pauvre orpheline, à une artiste? Jamais, Monsieur, je n'oublierai une telle marque d'estime. Mais je dois songer à mon tour à votre réputation, à votre avenir.

DERSAN.

Que-dites-vous?

ESTELLE.

Air de *Coraly* (d'Amédée de Beauplan).

Si j'oubliais mon indigence,
Et si j'osais vous épouser,
D'avoir recherché l'opulence
On viendrait bientôt m'accuser.

DERSAN.

Vous accuser!

ESTELLE.

C'est la règle commune...
Mais aux yeux du monde, je vais,
En refusant votre fortune,
Prouver que je la méritais.

DERSAN.

Dites plutôt que vous n'éprouvez rien pour moi, que mon amour n'a pu vous toucher.

ESTELLE.

Pourquoi me parler ainsi, quand vous savez, Monsieur, qu'il ne m'est pas permis de vous répondre? Je vous ai dit ma résolution, je la crois noble, généreuse, digne de vous, enfin, et c'est pour avoir le courage de la tenir, que je quitte aujourd'hui cet appartement, et que je vous laisserai ignorer celui que je vais choisir. (Elle entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE III.

DERSAN, seul.

Est-on plus malheureux! elle m'aime, j'en suis sûr! mais je connais son caractère. Rien au monde ne la fera manquer à ce qu'elle regarde comme un devoir : et je ne sais que résoudre, que faire. Inventer encore quelque ruse, imaginer quelque expédient pour l'enrichir malgré elle; mais maintenant qu'elle se méfie de moi, elle découvrira tout. Quant à son oncle de Saint-Domingue, il n'y faut pas penser; j'avais sur moi des renseignements que je me suis bien gardé de lui montrer; ce pauvre diable, nommé Dupré, est mort sans enfants, sans fortune; voilà son extrait mortuaire, et il faut qu'Estelle renonce à tout espoir.

Air : *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

Malgré mes vœux et ma tendresse,
Pour l'obtenir, aucun moyen...
Vous qui désirez la richesse,
Voyez quel destin est le mien.
La fortune en vain me protége;
De ses faveurs pourquoi m'environner?
Si je n'ai pas son plus beau privilége,
Si je n'ai pas le droit de la donner.

Hein! qui vient là?

SCÈNE IV.

DARSAN, BONNICHON.

BONNICHON.

Merci, la portière, restez à votre loge; puisqu'il y a du monde, je verrai sans vous l'appartement.

DERSAN.

Eh quoi! elle l'aurait déjà mis à louer!

BONNICHON.

Ah! diable! rien qu'au premier coup d'œil, je vois que c'est trop beau pour moi; ce n'est pas ce qu'il me fallait.

DERSAN, le regardant.

Eh mais! il me semble que je connais cette figure-là, et que je l'ai vue autrefois dans la maison de mon père; c'est Thomas.

BONNICHON.

Qui m'appelle?

DERSAN.

Thomas Bonnichon, ancien cocher de M. Dersan?

BONNICHON.

C'est cela même; ma dernière maison! M. Dersan, rue du Helder. Si je m'en souviens, il avait un fils et quatre chevaux.

DERSAN.

Il avait un fils, et tu ne te rappelles pas?...

BONNICHON.

Quoi! ce serait M. Jules, le fils de mon bon maître! Qui vous aurait reconnu? depuis dix ans! Dieux! comme les jeunes gens grandissent dans ce siècle-ci!

DERSAN.

Et qu'es-tu devenu, mon cher Bonnichon?

BONNICHON.

Monsieur, j'étais las des maisons bourgeoises. A la mort de monsieur votre père, je suis entré dans l'administration publique, rue Notre-Dame-des-Victoires, les grandes messageries, J'avais quelques protections du côté des femmes; j'ai été nommé conducteur de diligences.

DERSAN.

Diable! un bel état...

BONNICHON.

Un état superbe, un poste élevé, toujours sur l'impériale, toujours en course, sans bouger de place; voyageur sédentaire de Bordeaux à Paris et de Paris à Bordeaux, route de première classe, toujours du pavé, chéri des aubergistes et des marchands de comestibles, président-né des tables d'hôte, entouré d'égards, de considération et de pâtés de Périgueux. Je passais mon temps à m'engraisser et à faire des réflexions philosophiques; car que faire sur l'impériale, à moins d'y réfléchir? Ah! que de fois je me suis dit :

AIR de *Préville et Taconnet*.

La diligence et les célérifères
M'offrent l'aspect des États policés:
Je vois d'abord, dans les fonctionnaires,
Les voyageurs, parfois un peu pressés,
Mais satisfaits, pourvu qu'ils soient placés.
Bon conducteur et fidèle à son poste.
Veillant toujours, de crainte de broncher,
Le ministre, c'est le cocher.
Et l'bon bourgeois est le cheval de poste
Qui ne dit rien, et qui fait tout marcher.

Hélas! Monsieur, je vous parle du temps de ma gloire! mais ce n'est plus ça! la cabale, l'injustice... depuis quinze jours je suis à pied.

DERSAN.

Tu es destitué?

BONNICHON.

Oui, Monsieur, sous prétexte que j'allais trop vite, et que je risquais de verser. C'est cependant comme cela qu'on arrive; et je vous demande un peu, si l'on destituait tout ceux qui vont trop vite? Vous me voyez tout démonté, tout démo-

ralisé. J'ai bien un rendez-vous à deux heures, chez un de nos administrateurs, à qui je dois remettre une pétition; mais je n'ai pas grand espoir; et c'est le ciel qui m'a fait vous rencontrer; car si vous daignez seulement vous intéresser à moi...

DERSAN.

Volontiers, mon cher Bonnichon! quoique je sois peu disposé, dans ce moment, à protéger les autres.

BONNICHON.

Et qu'avez-vous, mon cher maître, qui peut vous inquiéter? Ce n'est point la fortune; ce ne sont point les amours. Quoi donc peut vous manquer?

DERSAN, montrant les papiers qu'il tient à la main.

Ce qui me manque? tiens, c'est un oncle, un oncle d'Amérique, dont j'aurais besoin, et voilà ce qui ne peut pas se trouver.

BONNICHON.

Et pourquoi donc, Monsieur? à Paris on trouve tout.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Avec de bon billets de banque,
Tout est possible, en général;
Pour trouver l'oncle qui vous manque
Vous avez là le principal.
Avec les parents les plus proches
On trouve peu d'écus comptants;
Avec des écus dans ses poches
On trouve toujours des parents.

Moi, je suis là, disposez de moi; je suis votre grand-père, votre oncle, tout ce qui pourra vous faire plaisir.

DERSAN.

Eh non! ce n'est pas le mien; mais celui d'une jeune orpheline que j'aime, que je voudrais enrichir malgré elle, et sans qu'elle s'en doutât.

BONNICHON.

Raison de plus; du romanesque, de la sensibilité; je suis votre homme.

DERSAN, à part.

Au fait, qu'elle idée! ce M. Dupré n'était pas connu. (A Bonnichon.) Quoi! vraiment, tu serais homme à arriver de Saint-Domingue ?

BONNICHON.

De Saint-Domingue, d'Haïti ! comme vous voudrez; de plus loin encore, s'il le faut; qu'est-ce que ça me fait ! moi qui ai l'habitude des voyages, ça me change d'élément, et voilà tout. J'arrive donc de Saint-Domingue, je reconnais ma nièce, je lui donne des millions, je vous enrichis, je vous marie, je vous bénis, et fouette cocher; ça va tout seul, comme sur une route royale.

DERSAN.

Il a un ton d'assurance qui me persuade malgré moi.

BONNICHON.

Ajoutez à cela que je suis grand amateur de spectacle, et que je sais comment sont faits tous les oncles d'Amérique. D'abord, j'ai déjà le costume, car les oncles d'Amérique commencent toujours par reparaître déguisés aux yeux de leurs parents étonnés et attendris. Je suis donc déguisé; j'ai le ton brusque et sans façon, je suis franc, loyal, j'ai une canne, je suis millionnaire, c'est-à-dire je n'ai pas le sou, mais...

DERSAN.

Tiens, ce portefeuille que je portais à mon agent de change, voilà dix mille francs.

BONNICHON, prenant.

Bien; et le portefeuille aussi ! ils ont toujours un portefeuille. Quand on verra de l'argent, on ne doutera pas de la parenté; ce sont les pièces à l'appui. Après la reconnaissance, vous serez le maître de me payer mes frais de représentation, si vous êtes content.

DERSAN.

Mais est-ce que tu sauras assez bien mentir?

BONNICHON.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, Monsieur, que j'arrive de Bordeaux. Comment s'appelle-t-elle, ma nièce?

DERSAN.

Estelle, Estelle Deschamps. Cet oncle se nommait Dupré; tiens, voilà l'extrait mortuaire, et la lettre que j'ai reçue.

BONNICHON.

Bien, je vais étudier mon rôle; d'ailleurs, vous me soufflerez.

DERSAN.

Moi, rester ici ! être témoin... je n'oserai jamais.

BONNICHON.

C'est juste, vous me feriez manquer ma réplique... Eh bien! laissez-moi, et revenez dans un moment; c'est l'affaire d'un quart d'heure, une demi-poste. Un peu de sang-froid, le menton dans la cravate, de la dignité, du tabac; justement je viens d'acheter une tabatière en chrysocale. Je parlerai, je m'attendrirai, je raconterai mes naufrages; je peux bien me passer au moins un naufrage, pour la vraisemblance. J'ouvrirai mes bras, elle s'y précipitera, et vous n'aurez plus qu'à marcher à l'autel, ou à vous y faire conduire en voiture, ce qui est bien plus commode.

DERSAN.

Allons, puisque je n'ai pas d'autres ressources, je m'abandonne à toi; mais de la prudence, des ménagements.

BONNICHON.

Oui, Monsieur, nous irons d'abord au pas, ensuite le trot, et nous verrons; ne vous éloignez pas.

DERSAN.

Je ne sors pas de la maison.

BONNICHON.

Dans un momeut vous allez me trouver en famille.

DERSAN.

On vient; c'est elle, sans doute.

BONNICHON.

Oui, mon cœur d'oncle me le dit, je l'entends qui parle déjà; la nature...

DERSAN.

Adieu, je me sauve.

SCÈNE V.

BONNICHON, LOUISE.

BONNICHON.

Allons, n'oublions pas que je suis oncle, oncle maternel, à ce que dit ce papier! Pas trop de sentiment d'abord, mais ensuite... Silence! voilà ma nièce...

LOUISE.

Que voulez-vous, Monsieur?

BONNICHON.

Mademoiselle, je voudrais me faire peindre... Elle est gentille, ma nièce.

LOUISE.

Allons, encore une pratique... Je vais prévenir mademoiselle Estelle.

BONNICHON.

Comment! est-ce que vous n'êtes pas?.. (A part.) La nature s'est trompée; c'est égal, je reporterai ma tendresse sur l'autre.

LOUISE, appelant.

Venez, Mademoiselle, venez, encore de l'ouvrage.

BONNICHON.

Voyons, lisons mes titres. Je me souviens bien de tout ce qu'il m'a dit; en route, marchons droit, et gare les ornières... Ah! la voilà; pour le coup, mon cœur ne me trompe pas. Diable! c'est mieux, c'est beaucoup mieux; au moins, voilà une nièce qui me fait honneur.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ESTELLE.

BONNICHON.

Mademoiselle, j'ai besoin de faire faire mon portrait, et je me suis décidé à venir vous trouver. Votre talent, votre réputation, votre nom même...

ESTELLE.

Mon nom!

BONNICHON.

Oui; mademoiselle Estelle, n'est-ce pas? C'est un nom que j'aime! Mademoiselle, pouvez-vous m'expédier un peu vite?

ESTELLE.

Est-ce en buste?

BONNICHON.

Non, parbleu! en pied, tout ce qu'il y a de plus beau, pendant que j'y suis.

LOUISE, lui donnant une chaise.

Si Monsieur veut s'asseoir?

ESTELLE.

Je vais toujours faire une esquisse.

BONNICHON.

Je voudrais être représenté au milieu de ballots de sucre et de café, et puis autour de moi trois ou quatre cents nègres.

LOUISE.

Trois ou quatre cents nègres!

BONNICHON.

Oui, ma belle enfant; je suis propriétaire en Amérique, à Saint-Domingue. C'est loin, n'est-ce pas? on n'y va pas en poste.

AIR de *Partie carrée*.

Négociant des plus intègres,
J'y suis fameux par mes plantations;
J'ai là des champs, des maisons et des nègres
A peu près pour deux millions!

LOUISE.

Eh quoi! des noirs?

BONNICHON.

Un produit magnifique!
Va, la couleur n'y fait rien, mon enfant:
Qu'il soit venu d'Europe où d'Amérique,
L'argent est toujours blanc.

LOUISE.

Mademoiselle, que c'est glorieux pour vous de faire un portrait qui ira en Amérique!

BONICHON, à part.

Je crois que c'est le moment... (Haut.) Il faut bien que j'y retourne, puisque je n'ai plus de liens qui m'attachent à la France; je ne suis que trop certain de la mort de ma pauvre sœur!

LOUISE.

Votre sœur! Oh! mon Dieu! Mademoiselle, il avait une sœur, et il arrive de Saint-Domingue!

BONNICHON.

Oui, j'avais une sœur. Hélas! elle n'est plus; elle est morte ici, à Paris! loin de son bon frère. J'aurais voulu la serrer dans mes bras, j'aurais voulu adopter sa fille.

ESTELLE.

Sa fille!

BONNICHON.

Cette chère Estelle Deschamps!

LOUISE.

Mademoiselle, c'est lui!

BONNICHON.

Que dites-vous! vous seriez?...

LOUISE.

Votre nièce...

ESTELLE.

Mon oncle!

BONNICHON.

Ma nièce, viens dans mes bras.

LOUISE.

Ah! que c'est heureux!

BONNICHON, à part.

Voilà le moment de pleurer. (Haut.) Ma nièce, que je suis aise de te voir! la joie, la sensibilité... (Apercevant Dersan.) Quel est ce Monsieur?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DERSAN.

LOUISE.

Ah! monsieur Dersan, il y a bien du changement; si vous saviez...

BONNICHON.

Monsieur vient sans doute pour un portrait; j'en suis fâché pour vous, mais Mademoiselle ne fera plus de portraits, elle fera le mien encore. N'est-ce pas que tu feras le mien, ma chère Estelle?

ESTELLE.

Oui, mon oncle!

DERSAN.

Votre oncle!

BONNICHON.

Oui, Monsieur; elle a retrouvé un oncle qui l'aime, qui la chérit, qui l'enrichit. (A Estelle.) Viens, que je t'embrasse encore (Bas.) C'est la règle; on embrasse toujours deux fois.

ESTELLE.

Oui, monsieur Dersan, oui, cet oncle dont vous aviez demandé des nouvelles, le voilà! vous concevez tout mon bonheur! Enfin, il me sera donc permis de reconnaître...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, BARTHÉLEMY.

LOUISE, allant à lui.

Ah! Barthélemy, si tu savais!

BARTHÉLEMY.

Qu'est-ce que vous avez donc, Louise? vous avez l'air d'un cheval échappé.

LOUISE.

Mademoiselle a retouvé son oncle d'Amérique!

BARTHÉLEMY.

Son oncle d'Amérique!

LOUISE.

Il est arrivé d'Amérique avec des millions! le voilà.

BARTHÉLEMY.

De l'Amérique! de Saint-Domingue, d'Haïti? tiens, il n'est pas noir!... Eh bien! est-ce que je me trompe? c'est mon oncle Bonnichon!

BONNICHON.

Barthélemy!

BARTHÉLEMY.

Mon oncle, mon cher oncle, Thomas Bonnichon! quoi, c'est vous qui avez des millions?

ESTELLE ET DERSAN.

Son oncle!

DERSAN, bas.

Je suis perdu!

BONNICHON, de même.

Non, morbleu! de l'audace! je vais continuer mon rôle. (Haut.) Oui, mon garçon, oui, je suis millionnaire.

BARTHÉLEMY.

Moi qui vous croyais mort! pour le moins.

BONNICHON.

AIR : *Il me faudra quitter l'empre.*

Oui, j'ai beaucoup voyagé... tu t'en doutes,
J'ai parcouru les mers.

BARTHÉLEMY.

C'est étonnant!
Jadis, mon oncl', vous couriez les grand'routes...

BONNICHON.

Pour réussir j'ai changé d'élément,
Et, s'il le faut, je te dirai comment.
D'abord, mon cher, ma fortune est très-grande...

BARTHÉLEMY.

Cela suffit, le reste est superflu;
En fait d' fortune, c'est un point convenu :
Arrivez-vous... jamais on ne demande
Par quel chemin vous êt's venu.

ESTELLE.

Barthélemy, votre neveu! comment cela se fait-il, vous qui étiez le frère de ma mère.

BONNICHON.

Sans contredit! Mais je vais t'expliquer... j'avais plusieurs sœurs : l'une, qui a épousé M. Deschamps, était ta bonne mère; la seconde, que tu n'as jamais connue, a épousé M. Barthélemy, un simple employé de roulage. La famille alors était pauvre! moi-même, je n'étais connu que sous le nom de Thomas Bonnichon, qui était notre raison de commerce. Ce Barthélemy a donc eu, dans notre famille, une femme...

BARTHÉLEMY.

Oui, une femme qui m'a eu, et qui, par conséquent, était ma mère. Ainsi, mademoiselle Estelle, les neveux et les nièces de nos oncles sont nos cousins et cousines; donc, en tirant la conséquence, nous sommes cousins.

ESTELLE, froidement.

Oui, je le vois bien. (A part.) Quoi! c'est là ma famille!

BONNICHON.

Mais n'importe, ma chère nièce, quoi qu'il arrive, quelle que soit notre famille, cela ne change rien à mes projets. En ta qualité d'artiste, tu ne dois pas être en fonds. Tiens voilà, pour commencer, dix mille francs que je te donne.

BARTHÉLEMY, tendant la main.

Ah! le bon oncle!.. Eh bien! et de l'autre côté! et l'équilibre!..

AIR : *En amour comme en amitié.*

Mon bon p'tit oncl' je vous attends!
Plus que moi vous aimez vot' nièce;
Quand je me plains de vos sentiments,
Je tiens à la justic' bien plus qu'à la richesse.
Traitez-nous donc également;
C'est c' que veut la délicatesse;
Et si je suis exclu de vot' tendresse,
Donnez-moi ma part en argent.

BONNICHON.

Laisse-moi donc tranquille; est-ce que je ne suis pas le maître? (A Estelle.) Ils sont à toi, à toi seule.

ESTELLE.

Je puis donc en disposer... (Elle prend le portefeuille.) Tenez, Barthélemy, partageons.

DERSAN ET BONNICHON, à part.

Oh! mon Dieu!

BARTHÉLEMY.

Bien, Mademoiselle. Vous êtes digne d'être ma cousine; je reconnais mon sang.

BONNICHON, bas, à Dersan.

Vous le voyez, Monsieur; ce n'est pas ma faute.

DERSAN, bas.

Il paraît que je vais enrichir toute la famille.

BONNICHON, regardant la pendule, et à part.

Ah! mon Dieu! deux heures moins un quart! il ne faut pas que la nature me fasse négliger les affaires; et je dois porter à nos administrateurs une pétition, qui n'est pas encore faite! (Haut.) Je crois, ma chère nièce, que je puis ici, sans façon, écrire.

ESTELLE, montrant la chambre à droite.

Tenez, mon oncle, vous trouverez là ce qu'il faut...

BONNICHON.

Adieu, mon enfant, adieu, ma nièce; je reviens dans l'instant. (Il entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE IX.

DERSAN, ESTELLE, BARTHÉLEMY, LOUISE.

DERSAN.

Quel bonheur est le mien! et combien je prends part à l'heureux événement...

ESTELLE.

Ne vous en réjouissez pas; il met au contraire entre nous un obstacle insurmontable.

DERSAN.

Que dites-vous?

ESTELLE.

Restez, je m'expliquerai quand ils seront partis.

BARTHÉLEMY, qui a causé bas avec Louise.

Oui, morbleu! tu entends bien que je vais sur-le-champ donner congé à mon bourgeois; est-ce que je peux rester à sa boutique? est-ce que je peux travailler? moi qui ai un oncle millionnaire! (Montrant les billets de banque.) Vois plutôt les certificats; ohé! ohé! en avant les billets de banque!

ESTELLE.

Mon pauvre Barthélemy! la fortune va vous faire perdre la tête.

BARTHÉLEMY.

Non, ma cousine; mais vous sentez bien que je ne peux plus rester dans les cabriolets; on n'en fait plus maintenant, on en achète. Dieux! ça va-t-il rouler! les carrosses, les dîners, les parties, les spectacles et les femmes!

LOUISE.

Comment! les femmes! et notre mariage?

BARTHÉLEMY.

Ça n'empêche pas... parce que vous pensez bien, Louise, que notre mariage... certainement, j'y songerai.

LOUISE.

Ah! mon Dieu, déjà, en un instant, se peut-il que la fortune l'ait ainsi changé?

BARTHÉLEMY.

Du tout, Louise; c'est ce qui vous trompe; je ne suis pas changé, je n'en suis pas plus fier; et la preuve, c'est que... Depuis longtemps, monsieur Dersan, je me suis aperçu de vos assiduités auprès de Mademoiselle, qui, alors, n'était pas ma cousine; mais qui, maintenant, est ma cousine... et croyez, monsieur Dersan, que pour ce qui est de mon consentement et de celui de mon oncle, je ferai mon possible; parce que de vous à moi...

DERSAN.

Allons! le voilà qui me protége.

BARTHÉLEMY.

Mais le plus pressé, dans ce moment, est de quitter le tablier et de prendre un habit plus convenable, sans compter le lorgnon et les bijoux. Adieu, ma cousine; adieu, monsieur Dersan; adieu, mon cousin.

AIR de *la Pénélope de la Cité* (de M. Ch. Plantade).

Je n' suis plus sellier!
Puisque la fortun' me seconde,
Puisque j' suis rentier,
Moi, je n' dois plus aller à pied.
En cabriolet,
Quand j' vas éclabousser tout l'monde,
Qui se douterait
Que jadis mon père en vendait?
Quand j' vais m'y placer,
Comme j'aurai bonne tournure!
Pour me voir passer,
Comme chacun va se presser!

LOUISE.

J' n'y dois plus penser.
Hélas! cette maudit' voiture
Va tout renverser.
Et not' mariag' vient de verser.

ENSEMBLE.

BARTHÉLEMY, LOUISE.

BARTHÉLEMY.

Je n' suis plus sellier,
Puisque la fortun' me seconde;
Puisque j' suis rentier,
Moi, je n' dois plus aller à pied.
En cabriolet,
Quand j' vas éclabousser tout l' monde,
Qui se douterait
Que jadis mon père en vendait?

LOUISE.

Il n'est plus sellier,
Puisque la fortun' le seconde,
Puisqu'il est rentier,
Il ne doit plus aller à pied.
En cabriolet,
Il doit éclabousser tout l' monde;
Qui se douterait
Que jadis son père en vendait?

SCÈNE X.

DERSAN, ESTELLE.

DERSAN.

Ils s'éloignent! eh bien! parlez vite, que voulez-vous dire?

ESTELLE.

Je n'ai plus rien à vous apprendre; vous venez de le voir, vous venez de l'entendre : je vous donnerais un semblable parent! Barthélemy serait le cousin de M. Dersan! non, Monsieur, un pareil obstacle est encore plus terrible que celui de la fortune.

DERSAN.

Que dites-vous?

ESTELLE.

Non pas que je rougisse de mes parents, ni de l'état qu'ils exercent.

AIR nouveau.

Vivre avec eux, telle est ma destinée;
Car loin de vous le sort les a placés.
En contractant un pareil hyménée,
Moi, je m'élève, et vous vous abaissez.
Oui, Monsieur, ce cœur qui vous aime
De votre honneur se montrera jaloux;
Je n'aurai point de fierté pour moi-même,
Mais je dois en avoir pour vous.

DERSAN.

Quoi que vous puissiez dire, je ne vous quitte pas, je vous suivrai partout.

ESTELLE.

Non, Monsieur, il faut que je sorte, que je reporte ce tableau; et s'il est vrai que vous ayez quelque amitié pour moi, la dernière preuve que j'en réclame est de m'obéir et de ne pas me suivre. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE XI.

DERSAN, puis BONNICHON.

DERSAN.

Au diable les sentiments et la délicatesse! me voilà moins avancé qu'auparavant! Ah! mon cher Bonnichon, si tu savais!

BONNICHON.

Je sais tout, Monsieur; j'étais là, et j'ai tout entendu...

BERSAN.

Cet imbécile de Barthélemy qui s'avise d'être garçon carrossier!

BONNICHON.

Que voulez-vous, Monsieur, ce n'est pas ma faute; notre famille a toujours été dans les voitures! mais rien n'est désespéré; si je me suis donné une nièce, je peux bien m'ôter un neveu.

DERSAN.

Et comment feras-tu?

BONNICHON.

C'est difficile, c'est une côte à monter; et, pour comble de désespoir, il faut, dans ce moment, que j'aille à mon rendez-vous, rue Notre-dame-des-Victoires.

DERSAN.

Je vais t'y mener dans ma voiture.

BONNICHON.

Bien de l'honneur, et nous rêverons, en route, à la ruse qu'il faut employer. D'abord, mon neveu ne sait pas lire, ce qui est déjà une bonne avance; et puis il a eu, de par le monde, une nourrice, la mère Joseph; j'arrange tout cela de manière à lui prouver qu'il n'est pas de la famille; après cela qui sait! c'est peut-être vrai!... Mais qui vient là?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE, pleurant.

LOUISE.

C'est horrible! c'est indigne!

BONNICHON.

Allons! qu'est-ce qu'elle a, celle-ci?

LOUISE.

Ah! monsieur Dersan! il ne veut plus de moi; il craint de se mésallier, à ce qu'il dit; et tout cela parce qu'il est riche.

BONNICHON.

Vous l'entendez; il n'était pas digne de ma fortune, et il mérite une leçon. Oui, Monsieur, tout en faisant nos affaires, la morale en chemin, ça ne peut pas nuire.

DERSAN.

Allons, ne te désole pas, d'autres te le feront oublier.

LOUISE, pleurant.

Jamais! j'aurai d'autres amants, c'est probable, mais je ne les aimerai jamais comme celui-là! Aussi c'est votre faute; sans cette maudite fortune...

BONNICHON.

Rassure-toi, il n'en a plus; il n'a plus rien.

LOUISE.

Puisqu'il est votre neveu.

BONNICHON.

Et s'il ne l'était pas?

LOUISE.

O ciel!

BONNICHON.

Autant commencer par elle. Apprends donc... mais non; *je n'ai pas le temps,* et tu le sauras plus tard. Venez Monsieur,

LOUISE, le retenant.

Ah çà! vous en êtes bien sûr? vous me le promettez?

BONNICHON.

Je te répète qu'il est ruiné, déshérité, et s'il a jamais un sou de moi, je te donne cinquante mille francs de dot.

LOUISE.

Ah! quel bonheur! et quel bon oncle!

BONNICHON.

AIR de *Turenne*.

Mais nous, Monsieur, changeons de batteries;
Je vous réponds de tout sur mon honneur!
J'en jure ici par les Messageries,
Par ma place de conducteur.
Mes vœux ne sont pas illusoires;
Nous reviendrons vainqueurs... et pourquoi non,
Quand nous marchons sous l'égide et le nom
De Notre-Dames-des-Victoires.

(Il sort avec Dersan.)

SCÈNE XIII.

LOUISE, puis BARTHÉLEMY, en tenue très-élégante.

LOUISE.

Il se pourrait! Barthélemy n'est pas plus riche que moi! ah! que c'est bien fait! mais il n'est pas assez puni; et je vais lui apprendre... Le voici.

BARTHÉLEMY.

AIR : *Tra, la, la, tra, la, la.*

J'ai d' l'argent, (*bis.*)
Moi, j' paye tout au comptant;
Chez le marchand, (*bis.*)
On a d' tout pour son argent :
L'habit, l' chapeau, l' pantalon,
La chain', la montre et l' lorgnon,
Tout est neuf, du bas en haut,
Et j' suis un homm' comme il faut.
J'ai d' l'argent. etc.
J' viens d' dire au maître carrossier
Qu'il cherche un autre ouvrier;
Moi, je n'ai plus maintenant
Besoin d'avoir du talent.
J'ai d' l'argent, etc.

Il n'y a plus qu'une chose qui m'inquiète; car quoique j'aie fait fortune, j'ai encore la duperie d'avoir de la délicatesse... c'est cette pauvre Louise que je vais retrouver dans les soupirs et dans les larmes; c'est ennuyeux, et puis ça fait mal.

LOUISE, devant la glace, arrangent ses cheveux.

Tra, la, la, tra, la, la.

BARTHÉLEMY.

Hé bien! elle chante à présent! Mademoiselle Louise... (A part.) J'espère que ma tenue va l'éblouir.

LOUISE, se retournant à peine.

Ah! c'est vous, monsieur Barthélemy... tra, la, la, tra, la, la.

BARTHÉLEMY.

Oui, que c'est moi; je viens du Palais-Royal, et à pied sec; car j'ai acheté un cabriolet, un que j'avais fait moi-même; on est très-bien dedans! c'est agréable, quand on n'est plus artiste, de s'asseoir et de rouler dans son ouvrage... Mais vous ne me dites pas comment vous me trouvez?

LOUISE.

Ah dieux! comme vous êtes mis simplement; quelle différence avec ce jeune Anglais qui sort d'ici!

BARTHÉLEMY.

Comment! un Anglais!

LOUISE.

Celui qui tournait toujours autour de moi, et dont tu étais si jaloux, quand tu n'étais pas riche.

BARTHÉLEMY.

Hé bien! il sort d'ici?

LOUISE.

Mieux que cela, il va revenir; désolé de mes rigueurs, il m'a proposé de m'épouser.

BARTHÉLEMY.

Et vous avez accepté?

LOUISE.

Sur-le-champ! tu m'as dit que c'était si beau d'être riche, que j'ai aussi voulu voir par moi-même.

BARTHÉLEMY.

Il t'épouse, toi! une couturière?...

LOUISE.

Pourquoi pas? tous les jours on épouse des marchandes de modes; ainsi, à plus forte raison...

BARTHÉLEMY.

Et moi, que tu ne devais jamais oublier?

LOUISE.

Je ne sais pas comment ça s'est fait! à mesure qu'il me parlait, mon amour pour toi s'en allait.

BARTHÉLEMY.

Il s'en allait!

LOUISE.

Ah! mon Dieu! il s'en allait petit à petit, tant il y a que lorsque milord a fini par me dire que je serais milady, je ne t'aimais plus du tout.

BARTHÉLEMY.

Et tu m'en fais l'aveu! Milady! toi, milady! ah! que les femmes sont ambitieuses! non, non, on ne se figure pas combien il entre d'ambition dans le cœur d'une femme! Louise, je ne vous ai jamais dit que je ne vous épouserais pas, vous devez vous le rappeler : je vous ai dit que je verrais, que j'y songerais ; c'était vous dire que je penserais à vous. Hé bien! maintenant, c'est tout vu, c'est tout résolu, et plutôt que de te laisser enlever par cet Anglais, je suis prêt à t'épouser.

LOUISE.

Il n'est plus temps.

BARTHÉLEMY.

Puisque je reviens à toi.

LOUISE.

Non, Monsieur, je veux être milady!

BARTHÉLEMY.

Va, tu n'es guère patriote! et si tu avais seulement un peu d'esprit national, ou un peu d'amour pour moi!.. Louise, je t'en supplie! veux-tu que je me mette à tes genoux; malgré mon pantalon neuf, ça m'est égal.

LOUISE.

Eh bien! Monsieur, je vous dirai, à mon tour, que je verrai; mais c'est à une condition.

BARTHÉLEMY.

Laquelle?

LOUISE.

C'est que vous renoncerez sur-le-champ à tout ce qui peut vous revenir de la fortune de votre oncle.

BARTHÉLEMY.

Y penses-tu? puisque je la partagerai avec toi.

LOUISE.

Et moi, je n'en veux pas.

BARTHÉLEMY.

Tiens, cette idée! Pourquoi veux-tu m'ôter ma fortune? Laisse-la-moi! songe donc que je t'achèterai de beaux châles, des cachemires, des marabouts et des pendants d'oreille.

LOUISE.

Je n'en veux pas, je ne veux rien; il faut que tu sois comme auparavant.

BARTHÉLEMY.

Laisse-moi seulement dix mille livres de rentes.

LOUISE.

Pas un sou, où je vais retrouver milord.

BARTHÉLEMY, haut.

Puisqu'il le faut! (Haut.) Allons, j'en garderai six sans lui rien dire.

LOUISE.

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs*.

Décid'-toi... j'attends ta promesse...

BARTHÉLEMY.

Te perdr' ferait mon désespoir!
Mais aussi perdre ma richesse!..

LOUISE.

Allons, Monsieur, fait's vot' devoir!

BARTHÉLEMY.

Dieux! qu'il est cruel de déchoir!
J'y consens, puisque tu l' réclames:
Plus d' fortune, plus de crédit!
J'abandonn' tout!.. J'ai toujours dit
Que je s' rais ruiné par les femmes.

LOUISE.

A la bonne heure; voilà ce que je voulais entendre! et tu as aussi bien fait.

BARTHÉLEMY.

Et pourquoi?

LOUISE.

Pourquoi? tiens, voilà ton oncle qui va te l'apprendre.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, BONNICHON.

BARTHÉLEMY.

Comme il a l'air rêveur ! Mon oncle, j'ai à vous parler.

BONNICHON.

Ah ! c'est vous, monsieur Barthélemy ! j'avais aussi à vous entretenir.

BARTHÉLEMY.

Tiens, ce ton solennel ! qu'est-ce qu'il lui prend donc, à mon oncle ?

BONNICHON.

Votre oncle ! je ne le suis plus ; non, Barthélemy, connais enfin la vérité ; tu n'es pas mon neveu !

LOUISE.

Voilà ce que tu ne savais pas.

BARTHÉLEMY.

Laissez donc, est-ce que c'est possible ? une place de neveu, ça n'est pas comme les autres ! ça tient toujours ; il n'y a pas moyen de vous destituer.

BONNICHON.

C'est ce qui te trompe ! et s'il te faut des preuves, j'en ai là ; des preuves malheureusement irrécusables ; car je t'aimais, Barthélemy ; on n'est pas pendant vingt-cinq ans l'oncle de quelqu'un, sans commencer à s'y habituer ; mais, hélas ! il a fallu se rendre à l'évidence.

LOUISE.

Achevez, de grâce.

BONNICHON.

Apprenez donc qu'il a été changé en nourrice !

BARTHÉLEMY.

Moi !

BONNICHON.

Toi-même ! je te défie de dire le contraire, tandis que j'ai là des témoignages, des attestations solennelles ! Vous saurez donc que la mère de Joseph, sa coupable nourrice, était vivandière.

BARTHÉLEMY.

C'est vrai, je ne le nie pas ; elle aimait à nourrir les braves.

BONNICHON.

Depuis dix ans, elle avait disparu.

BARTHÉLEMY.

C'est encore vrai.

BONNICHON.

Et l'on vient de recevoir de ses nouvelles! Dans la dernière guerre d'Espagne, au siége de Pampelune, au moment où elle portait le rogomme à nos grenadiers, elle fut blessée d'un obus qui la renversa elle et ses provisions. Elle fit, avant de mourir, une déclaration qu'on vient de me communiquer, et dans laquelle elle avoue que le nommé Barthélemy Bonnichon n'est point Bonnichon Barthélemy, mais un enfant anonyme substitué par elle, dans le criminel espoir de continuer les mois de nourrice.

BARTHÉLEMY.

La mère de Joseph aurait dit une chose comme ça! ça n'est pas possible, et je vais le lui faire avouer à elle-même.

BONNICHON.

A elle-même!

BARTHÉLEMY.

Oui, morbleu! car il n'y a qu'une difficulté; c'est qu'elle n'est pas morte, c'est qu'elle est revenue depuis deux mois, ici, à Paris, où je lui fais une pension alimentaire, ce qui équivaut à des mois de nourrice; et nous allons voir.

BONNICHON, à part.

Dieux! quel contre-temps! moi qui ne savais pas ça.

BARTHÉLEMY.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Pour prouver que j' suis votr' parent,
S'il faut une preuve anthentique,
J'amèn' ma nourrice à l'instant,
C'est devant elle que j' m'explique.
S'il faut des titres, j'ai les miens;
La mère Joseph, je m'en flatte,
En est un... et des plus anciens,
Car il a soixante ans de date.

(Il sort avec Louise.)

SCÈNE XV.

BONNICHON, seul.

Il ne me manquait plus que cela; me voilà dans un bel *embarras; d'autant* que ma nièce est plus adroite que mon

neveu, et que la découverte de cette ruse peut amener celle de la première ! Et monsieur Dersan qui va venir, monsieur Dersan, à qui j'ai promis un succès. Ma foi, essayons un nouveau moyen, il n'y a plus que celui-là qui puisse nous sauver. (Il se met à la table, et écrit.)

SCÈNE XVI.

BONNICHON, à la table, écrivant ; DERSAN.

BONNICHON.

Monsieur Dersan !...

DERSAN.

Eh bien ! quelle nouvelle ?

BONNICHON, écrivant toujours.

Je suis à vous.

DERSAN.

Pendant que tu travaillais pour moi, j'ai agi en ta faveur. J'ai vu le directeur des Messageries, il m'a promis qu'on allait en délibérer au comité, et l'on doit envoyer la réponse ici, chez ta nièce.

BONNICHON, se levant après avoir cacheté la lettre.

Ah ! mon généreux protecteur ! croyez que ma reconnaissance et mon zèle... Pour commencer, notre affaire a manqué, la cause de la nature triomphe, et mon neveu est toujours mon neveu.

DERSAN.

J'en étais sûr.

BONNICHON.

Mais j'ai déjà rétabli nos affaires, une autre ruse qui doit réussir. (Montrant la lettre qu'il vient d'écrire.) Un beau jeune homme, un millionnaire qui me demande, à moi, la main de ma nièce; il faudra bien qu'elle se prononce. Avez-vous là un de vos gens ! Holà ! qnelqu'un !

DERSAN.

Mais que veux-tu faire ?

BONNICHON.

Je vous le dirai tout à l'heure. (Au domestique qui entre.) Tu vas, dans une demi-heure, remettre cette lettre pour moi chez le portier, afin qu'on me la monte ici quand nous serons tous réunis. Surprise, coup de théâtre, dénouement pathétique et lacrymal ! dépêche-toi.

DERSAN.

Explique-moi, au moins...

BONNICHON.

Comment ! Monsieur, vous ne comprenez pas tous les avantages de ma position ? Je suis un oncle d'Amérique ou je ne le suis pas ; or, je le suis, donc j'ai le droit de commander.

DERSAN.

Tu vas lui commander de m'épouser ?

BONNICHON.

Je m'en garderais bien ! vous ne connaissez pas le cœur humain ; je m'en vais, au contraire, le lui défendre, et vous allez voir... Les femmes ! dieux ! les femmes !... C'est elle, je l'entends... à votre réplique, et ne vous effrayez pas.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, ESTELLE.

BONNICHON, bien haut.

Oui, Monsieur, vous sortirez à l'instant !

DERSAN, à demi voix.

Qu'est-ce que tu veux que je réponde ?

BONNICHON, de même.

Ce que vous voudrez... (Haut.) Moi je parle en oncle, et en oncle irrité.

ESTELLE, s'avançant.

Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

BONNICHON.

Ce Monsieur, que ce matin j'ai déjà vu chez toi, et qui vient de prime abord nous offrir sa main et vingt-cinq à trente mille livres de rentes ! c'est-à-dire que c'est avec un malheureux capital de cinq ou six cents mille francs qu'il se présente pour épouser la nièce d'un homme tel que moi ; aussi, Mademoiselle, je vous défends désormais de le revoir et de lui parler.

ESTELLE.

Mon oncle... un pareil procédé...

BONNICHON.

Est le seul convenable ; car j'ai déclaré à Monsieur que j'avais d'autres vues sur toi ; un capitaliste étranger, un confrère de *Saint-Domingue* ; et comme il est trois ou quatre fois

plus riche, c'est lui que nous préférons. C'est ce que je disais à Monsieur quand tu es entrée.

ESTELLE.

Qu'avez-vous fait!... (A Dersan.) Vous pouvez croire qu'un pareil motif...

DERSAN.

Dès que votre oncle le dit... dès que vous ne le désavouez pas.

ESTELLE.

Monsieur, je vous atteste...

DERSAN.

Épargnez-vous d'inutiles serments; dans la situation où nous sommes maintenant, il n'y a qu'une seule preuve au monde qui eût pu me faire croire à votre tendresse...

ESTELLE.

O ciel!

DERSAN.

Et dès que vous hésitez à me la donner...

ESTELLE.

Ne le croyez pas, je n'hésite pas un instant.

BONNICHON.

A la bonne heure. Vous l'entendez, nous sommes décidés; ma nièce épouse un jeune homme charmant, un élégant d'Haïti qui me demande sa main, et qui lui offre deux millions hypothéqués sur l'indemnité.

ESTELLE.

Serait-il vrai?

BONNICHON.

J'attends de lui une lettre que je vous montrerai.

ESTELLE.

Ah ! que je suis heureuse! il est donc un sacrifice que je peux vous faire! et puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de dissiper vos soupçons... Dersan, voulez-vous ma main? la voici.

DERSAN.

Ah! vous comblez tous mes vœux.

BONNICHON, à part.

A merveille!... (Haut.) Et quel est le rôle que je joue ici? vous croyez que, devant moi, je souffrirai...

ESTELLE.

Oui, mon oncle, vous vous laisserez fléchir, vous consentirez à *mon mariage*.

DERSAN.

Oui; il va donner son consentement, n'est-il pas vrai?

BONNICHON.

Non, Monsieur.

DERSAN, bas.

Veux-tu bien le donner ou je t'assomme!

BONNICHON.

Eh non, Monsieur... (A part.) Il n'est pas encore temps; il faut que nous soyons en famille... Précisément, c'est mon neveu Barthélemy.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, BARTHÉLEMY et LOUISE.

BARTHÉLEMY.

Mon oncle, la mère Joseph est en bas, et elle vous attend; car elle aime autant ne pas monter.

BONNICHON.

A l'autre, maintenant; il s'agit bien de cela.

BARTHÉLEMY.

Voici, en même temps, une lettre qu'on m'a remise en bas, à votre adresse.

BONNICHON.

Ah! je sais ce que c'est; remettez-la à votre cousine, à votre cousine qui brave mon autorité, et que désormais je déshérite en votre faveur; mais je veux qu'elle voie du moins ce qu'elle refuse. (A Estelle, qui prend la lettre.) Lisez, Mademoiselle, c'est la lettre du jeune insulaire. (A Barthélemy.) C'est la portière qui, sans doute, te l'a donnée pour moi.

BARTHÉLEMY.

Non; c'est, comme j'arrivais, un homme en pantalon et en veste de velours bleu, avec la plaque des Messageries.

BONNICHON.

Ah! mon Dieu! c'est de la rue Notre-Dame-des-Victoires.

ESTELLE, qui a ouvert la lettre et qui l'a lue.

Qu'est-ce que cela veut dire?... « Les administrateurs des « Messageries royales, à monsieur Bonnichon... Monsieur, d'a- « près la recommandation de monsieur Dersan, votre place de « conducteur, qui vous avait été enlevée depuis quinze jours, « vient de vous être rendue... »

BONNICHON.

Quel bonheur !... (*A part.*) Dieux ! qu'est-ce que je dis là ?

ESTELLE, *continuant.*

« Et vous êtes désormais attaché à la diligence de Lyon, qui « part demain. » Qu'est-ce que cela signifie ?

BONNICHON.

Que vous n'avez plus besoin de mon consentement. Hélas ! Mademoiselle, je ne suis plus votre oncle. (*A Barthélemy.*) Et toi, mon garçon, je suis toujours le tien, Thomas Bonnichon conducteur.

BARTHÉLEMY.

Vous ne venez donc pas d'Haïti ?

BONNICHON.

La diligence ne va pas jusque-là.

ESTELLE, *à Dersan.*

Quoi ! Monsieur, m'avoir trompée encore ?

DERSAN.

J'ai votre parole, et vous la tiendrez, ne fût-ce que pour m'empêcher de faire de nouvelles extravagances ; car je n'ai plus qu'une dernière folie à tenter, et si vous me refusez encore, j'y suis décidé ; c'est de me ruiner, pour que vous soyez aussi riche que moi.

ESTELLE.

Allons, je vois qu'il faut vous épouser pour sauver votre fortune.

DERSAN.

Est-ce là le seul motif ?

ESTELLE.

Vous savez bien le contraire.

BONNICHON.

Et comme, en qualité d'oncle, il faut que je marie quelqu'un, (*A Barthélemy et à Louise.*) mes enfants, je vous unis.

BARTHÉLEMY.

Et la dot ?

DERSAN.

Les cinq mille francs que tu as reçus d'avance.

LOUISE.

Et le présent de noces ?

BONNICHON.

Il est resté en Amérique.

BARTHÉLEMY.

Vous n'étiez qu'un parent de contrebande?

BONNICHON.

Comme tu dis, et je ne suis pas le seul.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville des *Drapeaux*.

BONNICHON,

Ici-bas, combien j'en vois
Qui devraient payer l'amende;
Ici-bas, combien j'en vois
Passer sans payer les droits.

TOUS.

Ici-bas, combien j'en vois, etc.

BONNICHON.

On voit, dans plus d'un quartier,
Bien des parents de commande;
Du premier jusqu'au dernier,
Souvent jusqu'à l'héritier...
Contrebande. (*bis*.)
Ici-bas, combien j'en vois
Qui devraient payer l'amende;
Ici-bas, combien j'en vois
Passer sans payer les droits.

LOUISE.

Le public dit: Quel succès!
Voyez, que la foule est grande!
Mais le caissier, aux aguets,
Dit, en comptant les billets:
Contrebande. (*bis*.)
Ici-bas, combien j'en vois, etc.

DERSAN.

Une nymphe d'Opéra,
Fraîche comme sa guirlande,
De loin me charmait déjà...
Quand un Anglais murmura:
Contrebande. (*bis*.)
Ici-bas, combien j'en vois, etc.

BONNICHON.

En route, dans le *Courrier*,
Un jour, je lus *Han d'Islande*;
Mais j'entendis un douanier:
Aux barrières s'écrier:

Contrebande. (*bis.*)
Ici-bas, combien j'en vois, etc.

BARTHÉLEMY.

Sur le pont des Arts, hier,
L'invalide qui commande
Disait, rien qu'en voyant l'air
D'un bourgeois en habit vert :
Contrebande. (*bis.*)
Ici-bas, combien j'en vois, etc.

ESTELLE, au public.

Au Parnasse on fraude aussi ;
Les flibustiers vont par bande :
Et de cet ouvrage-ci,
On pourra dire aujourd'hui :
Contrebande (*bis.*)
Laissez-le, pour cette fois,
Passer sans payer l'amende ;
Laissez-le, pour cette fois,
Passer sans payer les droits.

FIN DE L'ONCLE D'AMÉRIQUE.

LE DIPLOMATE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

En société avec M. G. Delavigne

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 23 octobre 1827.

PERSONNAGES

LE GRAND-DUC.
LE PRINCE RODOLPHE, son neveu.
LA MARQUISE DE SURVILLE.
LE COMTE DE MORENO, envoyé d'Espagne.
ISABELLE, sa fille.
LE BARON DE SALDORF, envoyé de Saxe.
CHAVIGNI, envoyé de France.
M. DE RHINFELD, secrétaire des commandements du prince Rodolphe.
HERMAN, domestique de madame de Surville.

La scène se passe dans une principauté d'Allemagne, dans une maison de campagne de la marquise de Surville.

ACTE PREMIER.

Un salon de campagne fort élégant; au fond, des jardins; à droite et à gauche, portes latérales conduisant aux appartements.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE RODOLPHE et LA MARQUISE DE SURVILLE, sortant de l'appartement à droite de l'acteur.

LA MARQUISE.

Partez, mon ami, il y a déjà longtemps qu'il est jour.

RODOLPHE.

Un instant; il est de si bonne heure, et tu me renvoies déjà! C'est toujours toi qui la première me dis adieu.

LA MARQUISE.

Que c'est mal à vous de parler ainsi!... J'ai déjà tant de peine à avoir du courage. Si vous me le reprochez, je n'en aurai plus, je vous en préviens.

RODOLPHE.

Chère Élise!...

LA MARQUISE.

Rodolphe, va-t'en, je t'en supplie. On sera inquiet au palais. (Baissant les yeux.) Et si quelqu'un à cette heure rencontrait Votre Altesse!...

RODOLPHE.

Ah! que j'aime ce respect! Mais rassure-toi; mon altesse n'a rien à craindre. Quand on me verrait sortir de cette maison de campagne, qui pourrait se douter que je suis ici en bonne fortune, auprès de ma femme?

LA MARQUISE.

On n'est pas obligé de savoir que nous sommes mariés, et si on le savait, ce serait encore pis, surtout quand on a, comme vous, Monsieur, le malheur d'avoir pour oncle un grand-duc, un souverain, un prince allemand, qui n'entend pas raison sur les mésaillances; vous auriez beau lui dire que, quand vous m'avez offert votre main, son fils existait encore, et que vous ne pouviez présumer alors être un jour l'héritier du trône; vous auriez beau lui répéter que depuis cinq ans, vous m'aimiez, vous m'adoriez... Ces raisons, que moi j'ai trouvées excellentes, n'auraient pas le même pouvoir auprès de votre oncle; le mariage serait rompu, et je vous demande, Monsieur, si cela serait juste?

RODOLPHE.

Non, car ce pouvoir, ces honneurs, qui m'attendent, je ne les veux, je ne les désire que pour toi.

AIR : *De ma Céline amant modeste.*

Si j'occupais le rang suprême,
Toi seule en ces lieux régnerais;
Et je ne suis déjà moi-même
Que le premier de tes sujets.

LA MARQUISE.

Un sujet à sa souveraine
Doit obéir.

RODOLPHE.

Ordonne de mes jours.

LA MARQUISE.

Ah! je voudrais, si j'étais reine,
T'ordonner de m'aimer toujours.

RODOLPHE.

Ne crains pas que nous soyons jamais séparés.

LA MARQUISE.

Je vous avouerai que, dans ce moment, j'ai quelque espoir.

RODOLPHE.

Il serait vrai!... Dites-moi vite.

LA MARQUISE.

Mais il est trop tard... Retournez au palais.

RODOLPHE.

On ne m'y attend pas... Il y a ce matin une partie de chasse dans ces environs, je dois y rejoindre le grand-duc; ainsi j'ai encore quelques instants... C'est bien le moins que nous parlions un peu de nos affaires, je ne viens que pour cela.

LA MARQUISE.

Et c'est au moment de partir que vous y pensez?

RODOLPHE.

A qui la faute? Parlez vite.

LA MARQUISE.

Vous vous rappelez qu'il y a quelques années, quand vous vîntes en France avec votre gouverneur...

RODOLPHE.

Oui, pour y faire mes études.

LA MARQUISE.

Et que vous m'y faisiez la cour; j'étais dame d'honneur de la plus aimable et de la meilleure des princesses. Je ne vous ferai pas son éloge, il nous mènerait trop loin... D'ailleurs, je ne vous apprendrais rien, vous la connaissez... Eh bien! Monsieur, c'est à elle seule que j'avais appris notre mariage. Depuis, et quoique éloignée d'elle, j'ai continué à lui confier mes inquiétudes, mes craintes pour l'avenir. Jugez si j'avais raison de compter sur son amitié : dans ce moment elle agit en notre faveur.

RODOLPHE.

Il se pourrait!

LA MARQUISE.

Elle m'écrivait, dans sa dernière lettre, que d'ici à peu de jours arrivera de la cour de France quelqu'un en qui nous pouvons avoir confiance, quelqu'un de fort habile, qui, sans aucune mission apparente, sera chargé en secret de pressentir le grand-duc sur notre mariage; et de l'amener par tous les moyens possibles à y donner son consentement.

RODOLPHE.

Ah! *c'est mon seul* espoir... Et jamais protection ne sera

arrivée plus à propos... Si vous saviez dans quel embarras je me trouve!

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc?... Achevez, je vous en conjure... Mon cœur ne connaît ni la défiance, ni la jalousie... mais quel est ce portrait qu'hier vous avez caché à mon arrivée?

RODOLPHE.

Quoi! vous auriez vu?

LA MARQUISE.

Oui, et je n'osais vous en parler.

RODOLPHE.

Ni moi non plus; car ce portrait, ce ne serait rien encore... Mais si vous saviez .. Apprenez qu'il y en a deux.

LA MARQUISE.

Que dites-vous?

RODOLPHE.

Silence, on vient...

LA MARQUISE.

Ne craignez rien; c'est un de nos gens, c'est Herman, que nous est dévoué...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HERMAN.

HERMAN.

Une lettre pour madame la marquise, et l'on attend la réponse.

RODOLPHE.

Qu'est-ce donc?

LA MARQUISE, lui donnant la lettre.

Voyez vous-même...

RODOLPHE, lisant.

« Un ancien ami, qui arrive de France, demande à madame
« la marquise de Surville la permission de lui offrir ses res-
« pects. Il a des nouvelles à lui donner de Paris et des amis
« qu'elle y a laissés; mais il n'ose se présenter ce matin, à la
« campagne, sans sa permission.
« *Signé* : le chevalier de CHAVIGNI. »

LA MARQUISE.

Le chevalier de Chavigni! Il est au service de la princesse, il vient de sa part, c'est celui que nous attendons. (A Herman.)

Qu'il vienne ce matin, sur-le-champ, le plus tôt qu'il pourra.

HERMAN.

Oui, Madame...

RODOLPHE.

Herman, un instant.

HERMAN.

Oui, mon prince.

RODOLHE.

Ne vaudrait-il pas mieux lui donner rendez-vous au palais? Car il faut absolument que je cause avec lui d'une affaire importante que vous ignorez...

LA MARQUISE.

Au palais! quelle idée!... Songez donc qu'il vient ici en secret s'entendre avec nous, avant de parler au grand-duc; et vous, dont toutes les démarches sont observées?

RODOLPHE.

Oui, vous avez raison... il serait imprudent... J'aviserai à quelque autre moyen. Adieu, je vous laisse, et maintenant quand pourrai-je vous revoir?

LA MARQUISE.

Je l'ignore.

RODOLPHE.

Par quel moyen me le ferez-vous savoir?

LA MARQUISE.

Cela dépendra de vous.

RODOLPHE.

Comment cela?

LA MARQUISE, baissant les yeux.

Ces deux portraits dont nous parlions tout à l'heure...

RODOLPHE.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Eh bien! vous pourrez venir... le jour où ils me seront remis.

RODOLPHE, vivement.

Vous les aurez aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Vraiment!... Adieu... adieu, partez vite. Herman, suivez Son Altesse, et voyez si rien ne s'oppose à son départ.

HERMAN.

Monseigneur sera obligé de sortir par la porte du parc; car de ce côté, au salon, il y a du monde.

LA MARQUISE.

Déjà, et qui donc?

HERMAN.

Un homme d'un certain âge, et sa fille... le comte de Moreno.

RODOLPHE.

L'envoyé d'Espagne?

LA MARQUISE.

Quand donc est-il arrivé?

RODOLPHE.

Hier soir... Vous le connaissez?

LA MARQUISE.

Je l'ai reçu quelquefois à Paris. Mais prenez garde qu'il ne vous voie... Il a tant d'habileté et de finesse, qu'il aurait bien vite deviné notre secret.

RODOLPHE.

Ne craignez rien... Herman, faites-le entrer... Moi, pendant ce temps, je traverserai le parc... Adieu, tout ce que j'aime.

LA MARQUISE.

A ce soir.

RODOLPHE.

Et plus tôt, si je le puis. (Il sort par le fond du théâtre.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE COMTE DE MORENO, ISABELLE, HERMAN, annonçant.

HERMAN.

Le comte de Moreno et dona Isabelle. (Il sort. Le comte de Moreno et dona Isabelle entrent par la porte à gauche.)

LA MARQUISE.

Quelle aimable surprise! Comment, monsieur le comte, vous voilà dans ce pays!

LE COMTE.

Oui, Madame, un voyage d'agrément; j'ai amené avec moi ma fille qui ne connaissait point l'Allemagne, et que j'ai *l'honneur de vous* présenter. J'ai voulu que notre première

visite vous fût consacrée, car nous arrivons à l'instant, nous descendons de voiture.

ISABELLE.

C'est-à-dire, mon père, hier au soir.

LE COMTE.

Hier après minuit, c'est comme si c'était aujourd'hui; et je sens déjà que ce voyage m'a fait beaucoup de bien.

ISABELLE.

Oh! non!... Vous étiez trop inquiet; à chaque instant vous vous informiez si le baron de Saldorf, si l'envoyé de Saxe ne nous avait pas précédés. Je vous demande ce que cela fait d'arriver une heure plus tôt?

LE COMTE.

Isabelle!...

ISABELLE.

Ah! mon Dieu! est-ce que j'ai eu tort de dire cela? est-ce que cela vous fâche?

LE COMTE.

Moi, en aucune façon.

ISABELLE.

Ne m'en voulez pas, je ne parlerai plus de ce voyage, d'autant plus que nous voilà arrivés, et j'espère bien me dédommager ici des ennuis de la route.

LA MARQUISE.

Je n'ose vous le promettre. Dans cette résidence, on est très-sérieux, il y a peu de plaisirs, peu de fêtes.

ISABELLE.

Il y en aura; du moins je m'en doute, car mon père ne me dit jamais rien, mais il m'a ordonné d'emporter mes robes de bal: et une robe de bal, vous savez ce que cela signifie... Moi, d'abord, j'ai compris de suite. Bien plus, il a eu la bonté (car excepté de parler, mon père ne me refuse rien), il a eu la bonté de commander un manteau de cour magnifique.

LE COMTE.

Moi!

ISABELLE.

Vous savez bien, comme ceux que portaient les dames d'honneur au mariage de notre reine.

LA MARQUISE.

O ciel!

ISABELLE.

C'est peut-être alors pour quelque cérémonie de ce genre-là.

LE COMTE, vivement.

Isabelle!..

ISABELLE.

Ah! mon Dieu! est-ce que j'ai encore tort de dire cela? Ne vous fâchez pas, je ne parlerai plus jamais de robe de cour, de bal, ni de mariage.

LA MARQUISE, affectant de sourire.

Au contraire, parlons-en. Comment, monsieur le comte, vous ne me prévenez pas; vous! un ancien ami! je ne vous reconnais pas là; car enfin comme Français, on a une réputation à soutenir; on ne veut point se laisser éclipser par les dames de la cour. Parlez vite, Monsieur, mon intérêt vous répond de ma discrétion.

LE COMTE.

Je suis fâché que l'étourderie de ma fille m'ait ôté le mérite d'une confidence que mon intention était de vous faire. Connaissant le crédit et l'estime dont vous jouissez, vous doutez bien que j'avais dessein de réclamer vos bons offices.

LA MARQUISE.

Vraiment! nous autres femmes, cependant, avons si peu de suite dans les idées, nous comprenons si peu les graves intérêts qui vous occupent! Moi, d'abord, si vous me parlez autre chose que modes nouvelles, je n'y suis plus.

ISABELLE.

C'est comme moi, aussi mon père ne veut jamais rien me confier.

LE COMTE.

Il me semble que je n'ai pas si grand tort. Aujourd'hui cependant, et par exception, je veux bien tout vous dire, vous n'en sentirez que mieux la nécessité de vous taire. Il s'agit du mariage d'une princesse de notre maison avec le prince Rodolphe.

LA MARQUISE, à part.

O ciel!.. (Haut.) Et il paraît qu'il y a des obstacles?

LE COMTE.

De très-grands.

LA MARQUISE, à part.

Je respire.

LE COMTE.

J'ai appris, à n'en pouvoir pas douter, par des moyens trop longs à vous expliquer, que la Saxe avait dans ce moment les mêmes intentions.

LA MARQUISE, à part.

Un ennemi de plus. Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Le baron de Saldorf, son envoyé, doit arriver incessamment pour négocier cette grande affaire. Il y a entre nous d'anciennes rivalités; et, à quelque prix que ce soit, il faut que je l'emporte sur lui.

LA MARQUISE.

Si cependant le prince ne voulait pas se marier...

LE COMTE.

Il n'est pas maître de s'y opposer, il se doit à l'État.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Des peuples voulant le bonheur,
Les princes, dans ces alliances,
Consultent rarement leur cœur;
Mais ils cèdent aux convenances.
Ils ne sont pas les seuls, je crois,
Et dans la ville et les provinces,
Je sais bien des maris bourgeois.
Qui sont heureux comme des princes.

Vous sentez bien que depuis son arrivée, depuis cette nuit, je n'ai pas perdu mon temps. J'ai déjà su me ménager des intelligences, qui me tiendront au courant de tout ce qui se passe; et de plus, j'ai eu ce matin une entrevue avec le grand-duc, qui est fort bien disposé, mais qui ne se prononce pas encore.

ISABELLE.

Tant de choses depuis hier! et je ne m'en doutais seulement pas. On ne dort donc point quand on est diplomate?

LE COMTE.

Maintenant, ce que je vous demande, Madame, c'est de parler dans notre sens, non-seulement au prince, mais à la cour, mais chez vous. C'est dans les salons que se fait l'opinion; aussi, quand on veut réussir à présent, il faut avoir pour soi les femmes, surtout les femmes d'esprit; car l'esprit maintenant est une puissance.

LA MARQUISE.

Sous ce rapport-là, je me défie de mon pouvoir.

LE COMTE.

Il y a des souverains qui ne connaissent pas leur force, et voilà où vous en êtes. Le second service que j'attends de votre amitié, c'est de vouloir bien, pendant mon séjour en cette résidence, garder ma fille auprès de vous; je ne connais pas de société ni de maison plus agréable que la vôtre.

LA MARQUISE.

Vous me demandez là un service dont je vous devrai de la reconnaissance. (La marquise passe du côté d'Isabelle.)

ISABELLE.

Ah! Madame, que vous êtes bonne! Mon père, je le vois, craint mes indiscrétions; c'est pour cela qu'il m'éloigne de lui.

LE COMTE.

Moi, quelle idée! Si vous voulez, ma chère amie, que je vous parle, là, bien franchement, diplomatie à part, je vous mets sous la protection de Madame, parce qu'il y a quelqu'un au monde dont je crains les assiduités, quelqu'un que vous connaissez très-bien, et que partout, en voyage, nous retrouvons sous nos pas...

ISABELLE.

C'est peut-être par hasard!

LE COMTE.

Un franc étourdi, qui avait un nom, de la naissance, qui pouvait parvenir à tout, le fils d'un ancien ami, à qui moi-même j'avais donné les premières leçons, mais que j'ai été forcé d'abandonner, car il ne fera jamais rien.

ISABELLE.

C'est-à-dire qu'il ne fera jamais un homme d'État; mais il peut faire autre chose. Croiriez-vous, Madame, que ce pauvre jeune homme, afin de plaire à mon père, et de mériter ma main, a essayé d'être diplomate? Il a étudié pendant deux ans, à Paris, aux affaires étrangères. Il ne peut pas, il n'y entend rien; ce n'est pas sa faute. Il n'a pas de vocation; c'est pour cela que mon père ne peut pas le souffrir. Et moi, si j'avais le droit d'avoir un avis, c'est pour cela que je le préférerais. Je ne veux pas être la femme d'un ambassadeur, je *ne suis pas assez* discrète pour cela. Quand il faut tous les *matins demander* à son mari la physionomie qu'on doit avoir

dans la journée, c'est terrible, c'est une contrainte, un déguisement continuel : la vie entière a l'air d'un bal masqué, et le bal masqué est si ennuyeux !

LE COMTE.

Pas toujours : n'est-il pas vrai, Madame? mais quelles que soient mes idées, ce n'est pas ici le moment de les discuter; l'important, d'abord, est de veiller sur ma fille, ce qui m'est impossible. J'ai trop d'affaires pour m'occuper des miennes, et, obligé par état à connaître ce qui se passe chez les autres, je n'ai pas le temps de savoir ce qui se fait chez moi; mais en vous la confiant, me voilà bien tranquille, et je défierai bien désormais M. de Chavigni.

LA MARQUISE.

Comment! M. de Chavigni, un Français?

ISABELLE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

C'est lui que vous craignez?

LE COMTE.

Je ne le crains plus, Madame; et ce n'est pas ici qu'il oserait venir.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, HERMAN, entrant par la porte à gauche.

HERMAN, annonçant.

Monsieur de Chavigni.

ISABELLE.

Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Comment se trouve-t-il en ces lieux? qui l'y amène?

LA MARQUISE, un peu troublée.

En vérité, je n'en sais rien, et j'ignore comme vous... (A part.) Quel contre-temps! et comment détourner ses soupçons?

LE COMTE.

Quand je vous disais qu'il nous poursuit partout, et qu'il semble prendre à tâche de déjouer mes projets!

ISABELLE, à part.

Mon père a beau dire; pour quelqu'un qui n'y entend rien,

ce n'est pas si maladroit. (Le comte de Moreno et sa fille se retirent au fond du théâtre à droite.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, CHAVIGNI.

CHAVIGNI, entrant et saluant la marquise.

Que je suis heureux, Madame, de pouvoir vous présenter mes hommages !

AIR de *Marianne*.

Après un aussi long voyage,
Combien il est doux pour mon cœur
De voir sur ce lointain rivage,
Une Française ? quel bonheur !
Fidèle aux lieux où je naquis,
Je regrettais partout ces bords chéris;
Vous retrouver en ce pays,
C'est retrouver et la France et Paris.
En voyant la grâce légère
Qui brille à mes yeux étonnés,
Je dis : « A tous les cœurs bien nés
« Que la patrie est chère ! »

(Les personnages sont placés en scène de la manière suivante : Isabelle, le comte de Moreno, Chavigni, la marquise.)

(Apercevant M. de Moreno et sa fille.) Eh ! mon Dieu, monsieur le comte de Moreno ! (Saluant.) Dona Isabelle, c'est aujourd'hui le chapitre des reconnaissances, et en voilà trois admirables selon moi.

LE COMTE.

Et surtout bien imprévues, n'est-il pas vrai ? vous ne vous attendiez pas à nous voir ici ?

CHAVIGNI.

D'honneur, la dernière fois que je vous ai rencontré, vous m'aviez dit que vous alliez en Danemark; ce qui me désolait, parce que je suis chargé d'affaires très-importantes qui me retiendront quelque temps dans cette résidence.

LE COMTE.

Vous, des affaires ?

CHAVIGNI.

Oui, vraiment, une grave négociation.

LA MARQUISE, à part.

Imprudent...

CHAVIGNI.

Cela étonne Votre Excellence, j'en étais sûr; vous avez de moi une si bonne opinion ! Vous ne me croyez pas en état de rédiger un protocole. Et c'est tout au plus, selon vous, si j'ai la capacité nécessaire pour porter des dépêches diplomatiques. Eh bien! on a une tout autre idée de moi à la cour de France. On consent à m'employer; et, comme nul n'est prophète en son pays, on m'envoie en Allemagne.

ISABELLE.

Ah! mon Dieu!... c'est tout ce que je craignais... Vous voilà embassadeur?

CHAVIGNI.

A peu près. (A Moreno.) Il faut que je vous conte cela; vous me conseillerez.

LA MARQUISE.

Y pensez-vous? faire jouer à Monsieur un rôle secondaire, un rôle de confident, à lui, à l'envoyé d'Espagne!

CHAVIGNI.

Vraiment! vous êtes aussi envoyé extraordinaire? J'aurai donc une fois par hasard l'honneur d'être votre collègue. C'est égal; ma nouvelle dignité ne m'éblouit pas, et je reconnais toujours votre supériorité. Voici ce dont il s'agit. Il y a à la fin de ce mois un bal, une fête magnifique que donne la cour; il y aura, dans ce bal, des quadrilles de différentes nations. On voudrait y paraître en costumes de ce pays, ces costumes villageois qui sont si piquants, si pittoresques! Mais comment les avoir bien exacts et bien fidèles? les grands sont si souvent trompés! Moi, alors, je me suis présenté, j'ai proposé de venir les chercher ici même, sur les lieux; et, connaissant mon intégrité et mon dévouement, on a daigné me charger de cette mission importante, avec les pouvoirs les plus étendus. Voilà ce qui m'amène.

LA MARQUISE, à part.

Il m'a compris, je respire, et c'est s'en tirer assez gaiement.

CHAVIGNI.

Jusqu'à présent, mon embassade s'annonce sous les plus heureux auspices. Ce matin déjà, à quelques lieues de la ville, l'aventure la plus amusante... J'étais seul dans ma chaise de poste, que je remplissais en entier de ma capacité diplomatique; et je ne sais pas comment cela s'est fait, j'ai

renversé, sans m'en apercevoir, un lourd landau, immense bâtiment de construction allemande, et je crois voir encore le propriétaire, quelque comte du Saint-Empire, qui me reprochait d'aller comme le vent. Moi, ce n'est pas ma faute : il faut qu'un Français aille vite, et qu'un ambassadeur ait toujours l'air pressé, vous me l'avez dit cent fois, n'est-il pas vrai ?

LE COMTE.

Certainement... et c'est pour un costume de bal que vous faisiez une telle diligence? c'est pour cela que vous faisiez vos quatre ou cinq cents lieues?

CHAVIGNI.

Vous en avez fait souvent le double pour des négociations moins difficiles. Celle-ci, vous en conviendrez, est des plus délicates; songez qu'elle me met en relation avec les plus jolies femmes du pays, et, pour ne point se laisser troubler ni influencer, pour ne point faire attention à la personne, et ne regarder jamais que le costume, savez-vous qu'il faut de la tête, et que vous, qui parlez, vous la perdriez peut-être? Moi, c'est différent, j'y ai moins de mérite qu'un autre, (Regardant Isabelle.) car depuis longtemps j'ai ma sauvegarde. (Il passe à la droite d'Isabelle.)

ISABELLE.

C'est égal, voilà toujours une mission bien singulière!

LE COMTE.

Si singulière, en effet, que, dans tout ce qu'il vient de nous dire, (Bas, à la marquise.) je parierais qu'il n'y a pas un mot de vrai.

LA MARQUISE, de même, et souriant.

Je pense comme vous; il y a quelqu'autre motif, (Montrant Isabelle.) que vous devinez sans peine.

CHAVIGNI, à part, et la regardant.

Qu'est-ce qu'ils ont donc? ils n'ont pas l'air de me croire; je leur ai pourtant dit l'exacte vérité.

LE COMTE.

Votre intention est-elle de vous présenter à la cour et au grand-duc?

CHAVIGNI.

Non vraiment, je n'ai pas de lettre de créance : je suis ici incognito, et sans caractère diplomatique; aussi je ne tenais à voir personne que madame de Surville, dont le goût et les

lumières peuvent me guider dans la mission difficile dont je suis chargé.

LA MARQUISE, avec intention.

Je ferai du moins mon possible pour vous seconder, mais il faut d'abord que je montre à cette aimable enfant l'appartement que je lui destine; car elle reste avec moi, sous ma surveillance, sous ma garde; son père me la confie.

CHAVIGNI, avec joie.

Vraiment! cela n'empêchera pas les graves conférences que nous devons avoir ensemble : au contraire, dona Isabelle en sera témoin.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Nous traiterons de puissance à puissance,
Et vous pourrez attester mes progrès :
Nous parlerons de certaine alliance
A laquelle, moi, je tiendrais,
Et pour ne la rompre jamais.
(A Isabelle.)
Dieu! quelle gloire en cette conjecture,
Si je pouvais, pour ma félicité,
Avec la vôtre unir ma signature
Sur le même traité!

LA MARQUISE.

Du tout, Monsieur; des affaires aussi importantes ne se traitent qu'en secret. (Avec intention.) J'aurai l'honneur de vous revoir tout à l'heure; mais seule, sans témoin, si toutefois le tête à tête ne vous effraie pas.

CHAVIGNI, fièrement.

Madame, un diplomate ne craint rien. (La marquise donne la main à Isabelle, et elles entrent ensemble dans l'appartement à droite.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, CHAVIGNI.

LE COMTE.

Maintenant que nous voilà seuls, parlons franchement; car vous savez que par état nous avons toujours deux vérités.

CHAVIGNI.

Oui, l'une qui n'est pas vraie.

LE COMTE.

C'est la première! Mais il s'agit ici de la seconde, et vous

entendez bien que je ne suis pas dupe du motif qui vous amène.

CHAVIGNI.

Je vous ai pourtant dit ce qui en est; je vous l'atteste sur l'honneur, je viens pour un costume de bal. Après cela, comme je ne veux pas jouer au fin avec vous qui êtes plus habile que moi, je conviendrai que je me suis chargé de cette affaire, qui me donnait six semaines de congé, pour avoir le plaisir de suivre vos traces. Il faut à peine quelques jours pour venir ici, et voilà plus d'un mois que je suis parti de Paris. Mais j'ai pris, pour remplir ma mission, le chemin que choisissait La Fontaine pour aller à l'Académie, j'ai pris le plus long. Vous étiez à Milan, cela m'a fait passer quelques jours en Italie. Vous êtes revenu à Genève par le Simplon, cela m'a fait voir la Suisse. Vous avez traversé le Rhin, cela m'a fait connaître l'Allemagne, et, par parenthèse, cela m'a remis dans mon chemin, ce qui est fort heureux. C'est donc vous, mon honorable maître, à qui je devrai tout, depuis les premières leçons qui ont commencé mon éducation diplomatique, jusqu'aux voyages qui l'ont perfectionnée.

LE COMTE, souriant.

Vraiment; écoutez, mon cher Chavigny, vous êtes un fort aimable jeune homme, que j'aime beaucoup, fort gai, fort spirituel.

CHAVIGNI.

Votre Excellence est bien bonne; est-ce sa première vérité?

LE COMTE, souriant.

Non, c'est la seconde, nous sommes convenus entre nous de n'employer que celle-là; car il ne s'agit ici que d'affaires de famille. Vous aimez beaucoup ma fille, et j'en suis fâché pour vous, car je ne veux pas vous laisser concevoir de fausses espérances; et pour vous faire connaître ici tout le fond de ma pensée, je vous déclare que vous ne serez jamais mon gendre.

CHAVIGNI.

Je vous remercie de votre franchise, c'est un extraordinaire que vous faites pour moi et dont je suis bien reconnaissant. Je sais que j'ai fort peu de fortune, et que vous en avez une *immense; mais* je ne tiens pas à vos richesses, je ne vous les *demande pas.*

LE COMTE.

Pouviez-vous croire, Monsieur, qu'un pareil motif me déterminerait? La preuve c'est qu'aujourd'hui, vous le savez, ce mariage était convenu entre nos deux familles. Mais, depuis, j'ai changé d'idée, j'ai d'autres vues sur ma fille; je veux un gendre que je puisse associer à mes pensées, à mes projets, un gendre qui suive avec honneur la carrière que je parcours, qui y brille au premier rang.

CHAVIGNI.

Je ne demanderais pas mieux, je ne m'y refuse pas, c'est mon mérite qui ne le veut pas. Je ne suis pas né diplomate, je n'y saurais que faire; mais il est d'autres carrières... où l'on peut se distinguer.

LE COMTE.

Celle-là est la seule que j'estime, la seule que j'honore.

CHAVIGNI.

Chacun son avis. N'entendant rien aux discussions de la politique, j'ai repris l'état militaire. Pour cela il ne faut ni détour, ni finesse; on a toujours assez d'esprit pour donner ou recevoir un coup d'épée.

AIR des *Scythes et des Amazones*.

J'aime la guerre, et, morbleu! je m'en flatte,
Dans la balance du combat,
La plume d'un bon diplomate
A moins de poids que le fer du soldat.
Sur le papier, toujours prêts à combattre,
Et toujours prêts à vous exterminer;
Vous raisonnez, mais sans jamais vous battre;
Nous nous battons sans jamais raisonner.

LE COMTE.

C'est un mérite; mais, par malheur, il n'y en a pas qui soit plus en opposition avec le genre de talent que je voudrais trouver dans mon gendre. Pour un homme sensé, est-il rien de plus absurde que la guerre? n'est-elle pas, de sa nature, l'ennemie née de la diplomatie? Quelle objection voulez-vous faire à cent mille baïonnettes? et quel argument opposer à un coup de canon? C'est l'abus, c'est le triomphe de la force; où règne le sabre, la pensée est muette, il n'y a plus de civilisation, c'est la Turquie; nous sommes à Alger. Mais, dans le silence du cabinet, par la seule influence du raisonnement,

par d'heureuses et d'habiles combinaisons, mettre un frein à l'ambition, maintenir l'équilibre, la paix entre les différentes puissances, et forcer enfin les hommes à être heureux, sans leur mettre les armes à la main et sans répandre leur sang, voilà ce qu'on ne peut trop admirer, voilà ce qui est beau, ce qui est sublime! C'est le triomphe et l'œuvre du génie.

CHAVIGNI.

Oui, en apparence; mais que dirait-on si l'on connaissait souvent les causes secrètes ou réelles des plus grands événements? Non pas que je veuille enlever à d'habiles ministres, à de grands négociateurs, la gloire qui leur appartient, mais convenez vous-même que, si l'on faisait la part des hasards, celle du mérite se réduirait souvent à bien peu de chose.

AIR : *Comme il m'aimait.*

C'est le hasard (*bis*.)
Que l'on doit invoquer sans cesse.
Qui d'un poltron fait un César?
Qui d'un valet fait un richard?
Qui d'un héros fait les prouesses?
Et qui parfois fait des Lucrèces?
C'est le hasard.

LE COMTE.

Et moi, je soutiens qu'il n'y a point de hasard pour un homme habile, que c'est le talent qui fait tout... Mais qui vient là? c'est M. de Rhinfeld, le secrétaire des commandements, qui a pour moi déjà une amitié à toute épreuve.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE RHINFELD, entrant par le fond, et faisant de grandes salutations.

CHAVIGNI.

A qui est donc celui-là? ce doit être quelque employé à la chancellerie, car il est mystérieux comme un secrétaire d'État, et long comme un protocole.

RHINFELD.

Ne pourrais-je pas dire un mot en particulier à M. le comte de Moreno?

CHAVIGNI.

Que je ne vous dérange pas. (Il aperçoit un grand portefeuille placé sur un fauteuil, à gauche.) Voilà justement un portefeuille de des-



sins et de gravures. Je trouverai peut-être là quelque idée pour le costume dont j'ai besoin. (Pendant qu'il parcourt le portefeuille, Rhinfeld s'approche de Moreno.)

RHINFELD.

Je viens de l'hôtel de monsieur le comte, et vous m'aviez fait dire que je vous trouverais ici.

LE COMTE, à voix basse.

Quelle nouvelle? Aurai-je cette audience du p[illegible]e Rodolphe?

RHINFELD.

J'ai fait ce que j'ai pu. Votre Excellence ne [illegible]ut douter de mon dévouement, de l'intérêt que je mets [illegible]ette affaire; mais Son Altesse ne reçoit pas ce matin.

LE COMTE.

Quel contre-temps! Est-ce que l'envoyé de [illegible]erait arrivé?

RHINFELD.

Non, Monseigneur.

LE COMTE.

Et ce retard qui m'est si favorable, je n'aurais pas l'esprit d'en profiter! Il n'y aurait pas moyen de voir le prince? (A demi voix.) Dites-moi, monsieur de Rhinfeld, il ne recevra donc personne?

RHINFELD, de même.

Personne : excepté un étranger que je ne connais pas, et qui vient d'arriver en ce pays. C'est un envoyé de France, un M. de Chavigni.

LE COMTE.

Silence! en êtes-vous bien sûr!

RHINFELD.

J'ai une lettre pour lui, une lettre que lui envoie le prince. Je suis chargé de la lui remettre dans le plus grand secre[illegible] je vais de ce pas à son hôtel...

LE COMTE, le retenant et à voix basse.

C'est inutile! il est ici; le voilà! (Il lui montre Chavig[illegible])

RHINFELD.

Il serait possible! Alors, si vous le connaissez, votre affaire est sûre. Il est dans la plus grande faveur auprès du prince, et vous obtiendrez par lui tout ce que vous désirerez.

LE COMTE.

Je ne m'y serais jamais attendu.

RHINFELD.

Ni moi non plus, et c'est le hasard le plus heureux. Votre Excellence n'oubliera pas qu'elle le doit à mon habileté et à ma pénétration.

LE COMTE.

Vous savez quelles sont mes promesses; je n'y ai jamais manqué; remplissez votre mission et laissez-nous.

RHINFELD.

Oui, monseigneur. (Allant à Chavigni, qu'il salue.) C'est à monsieur de Chavigni, envoyé de France, que j'ai l'honneur de parler?

CHAVIGNI.

Moi-même. Qu'y a-t-il pour votre service?

RHINFELD.

Une lettre que Son Altesse le prince Rodolphe m'a chargé de vous remettre, et dans le plus grand secret.

CHAVIGNI.

A moi? vous vous trompez sans doute.

RHINFELD, la lui donnant.

A vous-même. Et j'espère que vous voudrez bien rendre à Son Altesse un compte satisfaisant de la manière dont j'ai rempli ma mission. (Il salue, et sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

CHAVIGNI, LE COMTE.

CHAVIGNI, tenant la lettre et la regardant.

Il est de fait que, si on lui a ordonné de me la remettre mystérieusement, il s'en est acquitté à merveille, car je n'y conçois rien.

LE COMTE, souriant.

Vraiment!

CHAVIGNI.

Oui, sur l'honneur! je n'ai jamais vu le prince, et je ne pensais pas être connu de lui.

LE COMTE, de même.

Laissez donc.

CHAVIGNI.

Non, je vous le jure.

LE COMTE.

Vous n'avez pas encore l'habitude de feindre. Votre surprise

n'est pas naturelle, je m'y connais. Mais vous avez tort de dissimuler avec moi, car je me doute de ce que contient ce billet.

CHAVIGNI.

Vous êtes donc plus avancé que moi, car je l'ignore; et j'y tiens fort peu. Voyez plutôt.

LE COMTE.

Vraiment; vous êtes donc bien sûr qu'il ne m'apprendra rien !

CHAVIGNI.

Quelque invitation de bal.

LE COMTE, lisant.

« Je ne puis recevoir chez moi monsieur de Chavigni ; mais
« Je le prie de m'attendre à une heure dans le parc de Sur-
« ville : la proximité de la chasse me permettra de m'échap-
« per et de lui parler quelques instants. »

CHAVIGNI.

Par exemple ! voilà qui est bien singulier, et je vous demanderai ce que cela signifie.

LE COMTE.

C'est à vous, mon cher, que je ferai cette question ; car vous n'êtes pas venu ici sans motif.

CHAVIGNI.

C'est vrai. Je venais, comme je vous l'ai dit, pour un costume de bal.

LE COMTE.

A d'autres ; ce n'est pas à moi que vous ferez accroire de pareilles folies, qui sont bonnes tout au plus pour ma fille ou pour madame de Surville. Mais pour moi, faites-moi l'honneur de m'inventer de meilleures raisons, ou avouez-moi tout uniment que des motifs particuliers vous forcent au silence. Auquel cas, je comprends ce que cela signifie. Je n'insiste plus, et je ne vous demande plus rien.

CHAVIGNI.

Eh bien ! que vous disais-je tout à l'heure ? Voilà déjà votre génie diplomatique qui s'éveille et qui forge mille conjectures ; mais rassurez-vous...

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Vous auriez tort de vous troubler,
Car au plaisir seul je m'applique :

Je l'aime trop pour me mêler
Des secrets de la politique.
Et dans l'emploi que j'occupais,
Même aux affaires étrangères,
Je n'avais qu'un défaut, j'étais
Toujours étranger aux affaires.

Et, je vous le répète, votre défiance, votre finesse habituelle, vous font voir de graves événements là où il n'y a rien.

LE COMTE.

Ah! ce n'est rien à votre avis, lorsque aujourd'hui même le prince ne veut recevoir personne, excepté vous; et lorsque cette audience que, depuis ce matin, je sollicite, il vous l'accorde, et loin du palais, en secret, dans ce parc?

CHAVIGNI.

Il est de fait qu'il pourrait bien y avoir quelque chose... Le prince connaît peut-être ma mission. Tout se sait à la cour, et il veut peut-être me donner quelque conseil sur ce costume de bal...

LE COMTE.

Encore! c'en est trop...

CHAVIGNI.

J'en serais fâché, parce qu'un conseil, quand c'est un prince qui le donne, il faut le suivre; et si, en fait de costumes, le prince n'a pas de goût, c'est possible...

LE COMTE, avec colère.

Monsieur! c'est passer toutes les bornes... (Se reprenant.) Écoutez-moi, Chavigni; je vous porte beaucoup d'affection; et peut-être en avez-vous pour moi.

CHAVIGNI.

Pouvez-vous en douter?

LE COMTE.

Eh bien! je vous offre la paix ou la guerre. Quelle est votre mission auprès du prince, et quel doit être le sujet de votre entrevue? répondez.

CHAVIGNI.

Je le voudrais, et ne le puis, par une raison que vous approuverez vous-même.

LE COMTE.

Et laquelle?

CHAVIGNI.

C'est que je n'en sais rien.

LE COMTE.

Vous n'en savez rien ! cette réponse me dit tout; et je comprends maintenant..... Eh bien ! je vous déclare, moi, que j'empêcherai cette entrevue, ou j'en préviendrai, s'il le faut, le grand-duc, parce qu'au point où en sont les négociations, cet entretien secret de son neveu avec un envoyé de France est d'une grande inconvenance, pour ne pas dire plus; et, tenez ! tenez, voyez plutôt. C'est le prince lui-même que j'aperçois dans ces jardins.

CHAVIGNI.

C'est ma foi vrai. Est-ce que décidément il aurait raison? c'est possible; il s'y connaît mieux que moi.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, RODOLPHE.

RODOLPHE, apercevant Chavigni.

C'est lui, c'est Chavigni. Dieu ! l'envoyé d'Espagne ! Comment est-il encore ici?...

LE COMTE.

Je n'espérais pas être assez heureux pour rencontrer Son Altesse.

RODOLPHE.

C'est moi, monsieur le comte, qui m'estime heureux de ce hasard. Je me suis trouvé séparé du reste de la chasse, et près de ces beaux jardins que je ne connaissais pas. A qui appartiennent-ils?

CHAVIGNI.

A madame la marquise de Surville.

RODOLPHE.

Eh mais !.. n'est-ce pas M. de Chavigni?

CHAVIGNI.

Oui, mon prince.

LE COMTE.

Votre Altesse le connaît?

RODOLPHE.

Beaucoup. Nous nous sommes vus à la cour de France. Nous étions intimes, et j'espère bien que, pendant son séjour ici, il me traitera en ancien ami.

LE COMTE, à part.

Et *Chavigni qui prétendait* ne pas le connaître ! (Haut.) Ce

matin, mon prince, j'avais fait demander à Votre Altesse, par M. de Rhinfeld, son secrétaire, un instant d'audience.

RODOLPHE.

Il n'était pas nécessaire ; vous savez bien, monsieur le comte, que je suis toujours visible pour vous. Venez demain, après-demain, quand vous voudrez. Nous parlerons d'affaires. Aujourd'hui est tout au plaisir. Le grand-duc, que j'ai laissé au bout du parc, au rendez-vous de chasse, s'étonnait déjà de ne pas vous voir auprès de lui.

LE COMTE.

Il serait possible!..

RODOLPHE.

Ce soir, nous avons un bal, un concert, j'espère qu'on vous y verra, ainsi que M. de Chavigni. (A Chavigni.) Je crois me rappeler que vous êtes un grand musicien, un violon distingué.

CHAVIGNI, balbutiant.

C'est possible. (A part.) Je n'ai jamais essayé.

RODOLPHE.

Mais enfin, vous aimez la musique?

CHAVIGNI.

Oh! beaucoup.

RODOLPHE.

Nous en causerons. Ici, en Allemagne, d'abord, nous sommes pour la musique italienne, la cour est *rossiniste*, je vous en préviens...

CHAVIGNI, froidement.

J'en suis fâché, mon prince. Je tiens à l'indépendance de mes opinions. Je suis, moi, pour la musique allemande.

LE COMTE, à part.

Est-il courtisan!

RODOLPHE, bas, à Chavigni, montrant le comte.

Tâchez donc de le renvoyer.

CHAVIGNI.

Oui, mon prince. (S'approchant de Moreno, et à voix basse.) Mon cher professeur...

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Vous disiez vrai, Son Altesse me prie
De trouver un adroit moyen
D'éloigner Votre Seigneurie ;
J'ai beau chercher je ne vois rien.

Vous qui m'avez lancé dans la carrière,
Soyez encor mon guide en ce moment ;
Pour écarter un homme de talent,
Dites-moi comment il faut faire.

LE COMTE, avec dépit.

Je vous comprends ; mais vous ne jouirez pas longtemps de votre triomphe. (A part.) Je cours au rendez-vous de chasse prévenir le grand-duc. (Il salue Rodolphe et s'éloigne.)

SCÈNE X.

RODOLPHE, CHAVIGNI.

RODOLPHE.

Quel bonheur! il nous laisse! et pour cela vous n'avez eu qu'un mot à dire. Savez-vous que vous êtes un habile homme?

CHAVIGNI.

Votre Altesse est trop bonne.

RODOLPHE.

Ne perdons point de temps. Vous arrivez de France?

CHAVIGNI.

Ce matin même.

RODOLPHE.

Vous avez communiqué à madame de Surville les ordres dont vous êtes porteur?

CHAVIGNI.

Oui, mon prince.

RODOLPHE.

Dieu soit loué! Nous pouvons alors parler à cœur ouvert, et nous entendre tous trois. Venez, passons chez la marquise. Où est-elle?

CHAVIGNI.

Avec dona Isabelle, la fille de l'envoyé d'Espagne.

RODOLPHE.

Tant pis, c'est fâcheux! Comme je crains que d'aujourd'hui je ne puisse rejoindre ni vous, ni la marquise, voici d'abord... (S'arrêtant.) Mais je ne sais comment vous demander ce service.

CHAVIGNI.

Et pourquoi donc, Monseigneur, je vous prie de croire que *je vous suis tout dévoué.*

RODOLPHE.

Voici d'abord les deux portraits en question; de ce moment ils ne sont plus à moi, et je vous prie de les remettre à qui vous savez.

CHAVIGNI.

Quoi! vous voulez que je...

RODOLPHE.

Je pense du moins qu'entre nous, entre jeunes gens, cela ne vous blesse en rien; sans cela...

CHAVIGNI.

Comment donc mon prince?

RODOLPHE.

Pour parler maintenant de notre grande affaire, la présence seule de Moreno doit vous dire dans quel embarras je me trouve. Grâce au ciel, je ne sais par quel bienfait l'envoyé de Saxe n'a pas encore paru, et ce retard nous a donné le temps de prendre nos mesures; mais, dans ce moment, il faut avant tout...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, ISABELLE, sortant de l'appartement à droite.

ISABELLE.

Ah! mon Dieu! que de monde! Vous n'entendez pas?...

CHAVIGNI.

Quoi donc?

ISABELLE.

Des chevaux, des chiens, des piqueurs... C'est le grand-duc qui revient de la chasse, et qui entre se reposer chez madame de Surville.

RODOLPHE.

O ciel!

ISABELLE.

Mon père l'accompagne, et madame la marquise s'est hâtée d'aller recevoir Son Altesse.

RODOLPHE.

Qui peut l'amener en ces lieux?

CHAVIGNI.

J'y suis maintenant; c'est le comte de Moreno, l'envoyé d'Espagne. Il m'avait menacé d'interrompre notre entrevue.

RODOLPHE.

Grand Dieu! est-ce que vous lui auriez appris?

CHAVIGNI.

Je n'ai pas dit un mot ni à lui ni à personne. Je viens ici pour un costume de bal, et voilà tout.

RODOLPHE.

A merveille. Vous avez bien fait; mais c'est surtout avec le grand-duc que je vous recommande la plus grande circonspection.

CHAVIGNI.

Vous pouvez être tranquille.

ISABELLE, bas, à Chavigni.

Ah! Monsieur, quelle aimable femme que la marquise! elle s'intéresse à nous, elle nous protége, elle promet de nous unir. Ainsi, faites tout ce qu'elle vous dira, c'est là ce que je vous recommande. (S'éloignant de lui.) Voici mon père et Son Altesse.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LE GRAND-DUC, donnant la main à la marquise; LE COMTE DE MORENO, LE BARON DE SALDORF, suite de CHASSEURS ET PIQUEURS.

(Les acteurs sont en scène dans l'ordre suivant : Isabelle, le comte, la marquise, le grand-duc, Saldorf, Rodolphe, Chavigni.)

CHŒUR.

AIR du *Pas des Chasseurs* (MOÏSE).

Nous avons avec gloire
Réduit aux abois
Le léger chamois.
Pour chanter la victoire,
Que le son du cor
Retentisse encor.

LE COMTE.

Vive la chasse et ses nobles loisirs,
C'est le plaisir des rois et le roi des plaisirs.

CHŒUR.

Nous avons avec gloire, etc.

LE GRAND-DUC.

Me pardonnez-vous, madame la marquise, de venir ainsi vous rendre visite à l'improviste?

LA MARQUISE.

Je n'aurais voulu être prévenue que pour mieux recevoir Son Altesse.

LE GRAND-DUC.

C'est M. le comte de Moreno qui, en me faisant admirer votre parc, m'a donné le désir d'y entrer.

CHAVIGNI, bas, à Rodolphe.

Qu'est-ce que je vous disais?

RODOLPHE.

En effet, ces jardins sont délicieux, et comme rendez-vous de chasse, c'est un endroit charmant. (La marquise passe auprès d'Isabelle.)

LE GRAND-DUC.

Je le vois, car mon neveu m'y avait déjà devancé. Prince Rodolphe, je suis charmé de vous retrouver; voici monsieur l'envoyé de Saxe, M. le baron de Saldorf, qui arrive à l'instant, et qui demandait à vous présenter ses hommages.

SALDORF.

A parler franchement, je comptais, mon prince, jouir plus tôt de cet honneur; mais un accident survenu à ma voiture m'a retardé de quelques heures.

RODOLPHE, bas, à Chavigni.

Heureusement pour nous.

LA MARQUISE.

Et comment, monsieur le baron, cela vous est-il arrivé?

SALDORF.

A parler franchement, Madame, je n'en sais rien... une route superbe, et aussi large que possible... il faut, en honneur, qu'on l'ait fait exprès. C'était un monsieur sans façon, qui riait en français, et un air goguenard, que je reconnaîtrais entre cent. (Apercevant Chavigni.) Eh! parbleu, le voici!

FINAL.

(Second acte de LA NEIGE : *Oui, que la fête commence.*)

TOUS.

Eh quoi! c'est l'envoyé de France!

LE COMTE.

Il avait ses desséins, je pense.

RODOLPHE, bas, à Chavigni.

A merveille, c'est très-bien.

LA MARQUISE.

C'est un très-bon moyen.

RODOLPHE.

C'est très-bien.

LE GRAND-DUC.

Et comment se fait-il que l'envoyé de France
Soit à ma cour, sans s'être présenté?

CHAVIGNI.

C'eût été, Monseigneur, par trop de liberté;
Ma mission a si peu d'importance!
Je venais pour chercher un costume de bal.

LE COMTE, à part.

Quoi! même à Son Altesse!
C'est d'une hardiesse
Qui n'a rien d'égal.

LE GRAND-DUC.

Quels que soient ses desseins, je saurai les connaître.
(A Chavigni.)
Nous avons bal ce soir, et je compte sur vous.

RODOLPHE.

Acceptez.

CHAVIGNI.

D'y paraître
J'aurai l'honneur.

LA MARQUISE.

Et nous y serons tous.

RODOLPHE, à Chavigni.

En vous est notre seul espoir.

LE GRAND-DUC.

A ce soir..

CHAVIGNI.

A ce soir.

ISABELLE.

A ce soir.

LE COMTE, SALDORF, RODOLPHE, LA MARQUISE.

A ce soir, à ce soir.

ENSEMBLE.

LE PRINCE, LA MARQUISE.

Je tremble, j'espère.
Cet hymen téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

LE COMTE ET SALDORF.

Qu'il tremble; j'espère

Par notre savoir-faire
L'éloigner aujourd'hui.

CHAVIGNI.

Que dire? que faire?
O hasard tutélaire,
Viens me tirer d'ici.

LE GRAND-DUC.

Mon neveu, j'espère,
Dans ce jour saura faire
Un choix digne de lui.

ISABELLE.

Je tremble, j'espère,
Quel est ce mystère?
Comment finira tout ceci?

CHŒUR.

Quel est ce mystère? *bis.*)
Comment finira tout ceci?

(Le grand-duc donne la main à la marquise; Rodolphe, le comte, Saldorf et Chavigni sortent avec lui.)

ACTE DEUXIÈME.

Un petit salon du palais. A droite, la salle de bal; à gauche, la porte du cabinet du grand-duc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE MORENO, ISABELLE.

ISABELLE.

Quelle belle galerie nous venons de traverser! C'est admirable pour un bal; n'est-il pas vrai, mon père?

LE COMTE, préoccupé.

Oui, oui, ma chère amie.

ISABELLE.

Avez-vous remarqué quelle belle anglaise on pourrait y danser? Il est vrai qu'en Allemagne ils ne connaissent que la valse, qui a bien aussi son mérite. Mais pourquoi, lorsque tout le monde commence à arriver, venez-vous dans ce petit salon *où il n'y* a personne?

LE COMTE, sans l'écouter.

Rien n'égale mon inquiétude. Je ne puis nier que ce Chavigni n'ait déjà fait des progrès dans l'esprit du grand-duc. Est-ce que je me serais trompé sur son compte? Il est de fait qu'il a plus de fond, plus de portée que je ne croyais. Il a surtout, ce que j'ai trouvé le plus difficile, une gaieté, une liberté d'esprit, qui lui permettent de cacher à tous les yeux les desseins qui l'occupent. Pendant la chasse il a su amuser le grand-duc par une foule de contes plaisants. Il a même fait deux couplets aux dépens du grand veneur. J'espérais qu'il se fâcherait; mais il en a ri le premier.

ISABELLE.

Mon père, est-ce que nous ne rentrons pas dans la salle de bal?

LE COMTE.

A quoi bon? le prince n'y est pas encore.

ISABELLE.

C'est que je suis engagée pour la première valse.

LE COMTE.

Ah! tu es engagée!... avec qui?

ISABELLE.

Ah! mon père! vous devinez bien.

LE COMTE.

Comment! ce serait Chavigni! Il ne doute de rien; il est d'une audace... Je vous défends, Mademoiselle, de danser avec lui.

ISABELLE.

Il faudra donc alors me dégager; car j'avais accepté.

LE COMTE.

Vous dégager! non pas, cela aurait l'air d'une rupture.

ISABELLE.

Je pourrai donc accepter?

LE COMTE.

Pas encore; je ne suis pas décidé.

ISABELLE.

Mais, mon père, pouvez-vous voir de la politique dans une contredanse?

LE COMTE.

Pour un homme d'État, il y en a partout.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

En affaires, chacun s'observe;

On n'a garde de se trahir;
Mais dans un bal, plus de réserve,
Chacun ne pense qu'au plaisir.
Notre âme alors, sans défiance,
Laisse échapper tous ses secrets,
Et souvent une contredanse
Nous en apprend plus qu'un congrès.

Tout calculé, je te défends de valser avec lui.

ISABELLE.

O ciel!

LE COMTE.

Mais je te permets une contredanse... une seule.

ISABELLE.

Je comprends. C'est plus convenable.

LE COMTE.

Oui. Et puis, pendant une contredanse, on peut causer; et lui qui est si étourdi... Tais-toi, le voici.

SCÈNE II.

CHAVIGNI, LE COMTE, ISABELLE.

CHAVIGNI.

Ma foi, j'avais tort... Il y a du bon chez les Allemands. Le cuisinier de Monseigneur est à coup sûr un grand homme.

LE COMTE.

C'est vous, Chavigni; d'où venez-vous donc?

CHAVIGNI.

De dîner avec Son Altesse le grand-duc.

LE COMTE, à part.

O ciel! (Haut.) Et comment cela?

CHAVIGNI.

Par hasard. Je m'étais permis tantôt quelques plaisanteries sur la cuisine allemande, et Son Altesse a daigné m'inviter, pour détruire mes préventions.

LE COMTE, d'un air méfiant.

Ah! c'était là le motif?

CHAVIGNI.

Il n'y en a pas d'autre... Un dîner charmant, et puis une conversation si intéressante!...

LE COMTE.

Avec le prince?

CHAVIGNI.

Non, avec ces dames; je leur ai confié l'objet de ma mission... ce costume de bal que je venais...

LE COMTE.

Encore !...

CHAVIGNI.

Pour vous, c'est sans intérêt; mais pour ces dames, c'est une affaire d'État. Elles ont daigné me seconder, au point que j'ai maintenant tout ce que je désirais.

LE COMTE.

Tenez, Chavigni, je suis, comme tout autre, sujet à l'erreur; mais quand j'ai eu des torts, j'aime à les reconnaître, et surtout à les réparer. Eh bien! oui, je vous ai mal jugé; je ne vous soupçonnais point les talents et l'habileté que vous avez déployés aujourd'hui. Je reviens de ma prévention, et, pour vous le prouver, joignez-vous franchement à moi; confiez-moi le véritable motif de votre mission, et ma fille est à vous.

CHAVIGNI.

O ciel! il se pourrait!

ISABELLE.

Ah! que de bonté! de générosité!... Et vous ne tombez pas à ses pieds!

CHAVIGNI.

Si vraiment, c'était bien mon idée; mais c'est que...

LE COMTE.

Eh bien! vous hésitez?

CHAVIGNI.

Non, sans doute; mais un pareil bonheur... un coup si inattendu, et dans la situation où je suis... je désire au moins un instant de réflexion.

LE COMTE.

C'est trop juste.

CHAVIGNI, à part.

Que vais-je faire? lui avouer... quoi? que je ne sais rien, que je n'ai pas de secret, que je suis un sot! Il est capable de ne pas me croire; et s'il me croit, c'est encore pis; je perds son estime et tout espoir à la main de sa fille. Non, ma foi, conservons au moins l'honneur, c'est toujours cela de sauvé.

ISABELLE.

Eh bien! Monsieur, répondez donc.

LE COMTE.

Êtes-vous décidé ?

CHAVIGNI.

Oui, monsieur le comte. Placé entre le devoir et l'amour, j'ai été sur le point de céder à ce dernier; mais le talent que vous m'accordez, le mérite que vous avez cru reconnaître en moi, je perdrais tout si je disais un mot, et c'est pour rester digne de vous que j'ai résolu de me taire.

ISABELLE.

O ciel ! que viens-je d'entendre ?

LE COMTE.

Refuser la main de ma fille, repousser mes bienfaits ! c'est indigne, c'est affreux ! (*A part.*) C'est bien à lui... Je ne m'y attendais pas.

AIR de la valse des *Comédiens*.

Mais qu'ai-je vu ? Son Altesse s'avance.
Auprès du prince, à mon poste je cours.
(*A Chavigni.*)
Entre nous deux, Monsieur, plus d'alliance;
Mais mon estime est à vous pour toujours !
(*A part.*)
Déjà chez lui tant d'aplomb et d'adresse;
Il faut, morbleu ! l'observer avec soin;
Pour parvenir, immoler sa tendresse;
Je me trompais, ce jeune homme ira loin

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Dans ce salon Son Altesse s'avance, etc.

CHAVIGNI.

J'avais raison de garder le silence;
Il me sert mieux que les plus beaux discours.
De le fléchir je garde l'espérance,
Car son estime est à moi pour toujours.

ISABELLE.

Ah ! c'est affreux ! Peut-on, lorsque j'y pense,
A sa fortune immoler ses amours !
Oui, pour mon cœur il n'est plus d'espérance;
Je l'abandonne, hélas ! et pour toujours.

(*Le comte sort,* Isabelle se dispose à le suivre, Chavigni la retient, et la ramène sur le devant de la scène.)

SCÈNE III.

ISABELLE, CHAVIGNI.

CHAVIGNI.

De grâce, un mot encore, ne me condamnez pas sans m'entendre.

ISABELLE.

Non, Monsieur, laissez-moi. Je ne puis le croire encore; notre bonheur dépendait de vous seul, et c'est vous qui avez refusé ma main!

CHAVIGNI.

Oui, je sens qu'à vos yeux j'ai le plus grand tort; et cependant, vous-même, vous auriez été à ma place, que vous n'auriez pas pu faire autrement; car, s'il faut tout vous avouer... vous ne me trahirez pas... je ne sais rien.

ISABELLE.

Fi! Monsieur, c'est indigne, de vouloir dissimuler même avec moi, vous qui autrefois étiez la franchise, la vérité même... Je savais bien que la diplomatie vous gâterait... et qu'une fo[is] qu'on en a l'habitude...

CHAVIGNI.

Air de *l'Écu de six francs.*

Quoi! vous m'accusez d'imposture!
Et quel serait mon intérêt?
Je vous l'atteste, je le jure,
Je ne sais rien, voilà le fait,
Et je n'ai pas d'autre secret.
Mais dans ces lieux où tout respire
L'adresse et la malignité,
Pour déguiser la vérité,
Je vois qu'il suffit de la dire.

ISABELLE.

Et pourquoi, Monsieur, vous être mis dans une semblable position?

CHAVIGNI.

Comme si c'était de ma faute... Je me trouve ici sans savoir comment, et, sans m'en douter, lancé au milieu de tous les événements, comme un incident, comme une parenthèse... trop heureux jusqu'à présent de n'avoir pas fait quelques sottises... ce qui ne peut manquer d'arriver; car je marche au *hasard, sans savoir* où je vais... et si je réussis, on ne doit pas

m'en vouloir; car je n'aurai été un grand homme qu'à mon corps défendant.

ISABELLE.

Cependant, Monsieur, cette conférence, cette entrevue secrète que vous avez eue ce matin avec le prince, et que mon père ne peut s'expliquer...

CHAVIGNI.

Je le crois bien; car moi qui y ai assisté, je ne comprends pas encore ce que nous nous sommes dit. Son Altesse m'a adressé à la hâte quelques compliments sur mon arrivée, sur la mission dont j'étais chargé, et puis m'a remis sur-le-champ ces deux portraits, que voici.

ISABELLE.

Vraiment!

CHAVIGNI.

Et qu'il ne tient qu'à vous d'examiner. Vous en savez maintenant autant que moi.

ISABELLE.

Voyons vite.

CHAVIGNY.

Des diamants superbes, et deux jolies femmes, n'est-il pas vrai? Par malheur, je ne les connais pas.

ISABELLE.

Je le crois bien... L'une est une parente du roi de Saxe, et l'autre la cousine de notre souveraine. Et pourquoi vous les a-t-on remis?

CHAVIGNI.

Je vous ferai encore la même réponse, je l'ignore. Son Altesse m'a seulement dit : Remettez-les à qui vous savez. Et comme je ne savais pas, ils sont restés entre mes mains. Mais, d'après ce que vous me dites, je devine maintenant que c'est un cadeau qu'il voulait faire à nos deux ambassadeurs; parce qu'au fait, le portrait de leur souveraine... Ce présent peut flatter votre père, lui être agréable... cela pourrait peut-être nous remettre bien ensemble... Daignez vous en charger, et dites-lui que c'est moi, moi-même, qui, de la part du prince, lui envoie ce portrait.

ISABELLE.

J'y vais à l'instant. Mais vous me promettez bien que vous n'êtes diplomate que par hasard, et sans que cela tire à conséquence.

CHAVIGNI.

Je vous le jure.

ISABELLE.

Que vous ne serez jamais un homme d'État, un homme de talent.

CHAVIGNI.

Je vous le promets. Vous savez bien que je n'ai rien à vous refuser.

ISABELLE.

A la bonne heure. Je vais trouver mon père, et puis je reviens, car vous n'avez pas oublié notre contredanse.

CHAVIGNI.

Je n'oublie jamais les choses essentielles. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

CHAVIGNI, SALDORF.

CHAVIGNI.

Ah! quelle aimable femme j'aurai là, et que je serai heureux, lorsqu'une fois retiré des affaires... (Apercevant Saldorf qui le salue.) Ah! mon Dieu, en voici de nouvelles qui m'arrivent. C'est M. de Saldorf.

SALDORF.

J'ai l'honneur de saluer M. de Chavigni.

CHAVIGNI, lui rendant son salut.

Monsieur le baron... (A part.) Voyons-le venir.

SALDORF, à part.

Il garde le silence... c'est qu'il a quelque chose à me dire. Attendons. (Il se fait un grand moment de silence. Ils se regardent tous les deux, s'asseoient, Saldorf à droite, Chavigny à gauche; ils se regardent encore; à la fin, le baron de Saldorf, impatienté, prend la parole.)

SALDORF.

Monsieur, vous trouvez-vous bien fatigué de votre voyage?

CHAVIGNI.

C'est à vous, monsieur le baron, que je ferai cette demande.

SALDORF.

Mais, moi... à parler franchement...

CHAVIGNI, à part.

Il est vrai qu'il s'est reposé en route.

SALDORF.

Je suis assez satisfait du mien... Je viens de voir M. le comte de Moreno.

CHAVIGNI.

Moi aussi.

SALDORF.

Il me l'a dit... et comme je lui ai trouvé beaucoup d'éloignement pour vous, cela m'a fait penser que nous pourrions peut-être nous rapprocher.

CHAVIGNI, rapprochant de lui son fauteuil.

Moi, d'abord, j'y suis tout disposé.

SALDORF, après un moment de silence.

M. de Moreno a pris l'avance sur moi, et les chances sont maintenant pour lui.

CHAVIGNI.

C'est ce qui vous fâche?

SALDORF.

Du tout, cela m'est égal. A vous parler franchement, nous ne tenons pas à réussir; mais nous tenons beaucoup à ce que l'envoyé d'Espagne ne réussisse pas... et si nous pouvions nous entendre...

CHAVIGNI.

Cela ne ferait pas mal... mais c'est là le difficile.

SALDORF.

Pourquoi donc? Quelle est l'opinion du prince, et surtout la vôtre? Voilà tout ce que je vous demande.

CHAVIGNI.

Monsieur le baron, à vous parler franchement...

SALDORF, à part.

Il cherche des détours.

CHAVIGNI.

Mon opinion est telle qu'il m'est fort difficile de la dire, mais vous êtes trop habile pour ne pas la deviner.

SALDORF.

Je comprends.

CHAVIGNI.

J'en étais sûr.

SALDORF, à part.

Il est encore plus adroit que je ne croyais.

CHAVIGNI.

Et si quelque chose peut vous faire connaître les intentions

du prince, et mes dispositions à votre égard... c'est ce présent qui vous dira tout, et à la remise duquel je ne suis pas étranger... un portrait de votre connaissance qu'il m'a chargé de vous remettre. Vous comprenez?

SALDORF, à part, en examinant le portrait.

O ciel! (Haut, se levant.) Quoi! le prince Rodolphe, à votre instigation...

CHAVIGNI.

Oui, Monsieur.

SALDORF.

A moi, un pareil affront! un procédé aussi injurieux! Ce n'est pas le refus, je m'y attendais, je le désirais même; mais être congédié de la sorte, être la dupe d'un pareil complot, et la victime de vos intrigues?

CHAVIGNI.

Moi, Monsieur?

SALDORF.

AIR : *Dieu tout-puissant, par qui le comestible.*

Je cède enfin au dépit qui me gagne;
Oui, le grand-duc saura tout mot pour mot,
Et puis après, à l'envoyé d'Espagne
Je m'unirai contre vous, s'il le faut;
Pour vous chasser, nous allons nous entendre,
Et vos projets, que je sais, que je voi,
A tous ici je les ferai comprendre.

CHAVIGNI, à part.

Il aurait bien dû commencer par moi.

ENSEMBLE.

SALDORF.

Je cède enfin au dépit qui me gagne, etc.

CHAVIGNI.

Je sens enfin le dépit qui me gagne;
Quoi! je ne puis y comprendre un seul mot :
Allez, Monsieur, vous unir à l'Espagne,
Et je saurai résister, s'il le faut.

SCÈNE V.

CHAVIGNI, seul.

Cet homme, assurément, n'aime pas la peinture. Moi qui croyais avoir arrangé tout pour le mieux... il paraîtrait que *j'ai fait une gaucherie*, et me voilà en hostilité ouverte avec

la Saxe. S'il exécute ses menaces, pour qui me prendra-t-on? Pour un intrigant qui est venu se jeter au milieu de leurs secrets. Ma foi, le moyen le plus court qui me reste de sortir d'embarras serait de partir, et de les laisser s'expliquer entre eux. Partir! et sans savoir pourquoi, et sans réparer mon imprudence; car il paraît que, sans le vouloir, j'en ai fait une, et que j'aurais mis dans un grand embarras cet excellent prince auquel je suis tout dévoué, par reconnaissance d'abord, et, s'il faut le dire, par curiosité; car, malgré moi, je m'intéresse maintenant à notre entreprise, cette entreprise que je ne connais pas, et où je joue le principal rôle... D'un autre côté, ma contredanse avec dona Isabelle...

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

O toi, mon guide et mon dieu tutélaire,
Puissant hasard, ma sagesse et ma loi!
Viens m'inspirer, dis-moi ce qu'il faut faire.
Eh mais! quel bruit! C'est l'orchestre, je croi.
J'entends d'ici le violon sonore ;
C'est décidé, je ne dois pas partir,
Et ce conseil que du hasard j'implore,
C'est le plaisir qui vient de me l'offrir.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, RODOLPHE, CHAVIGNI.

RODOLPHE, à la marquise, en entraut.

Oui, vous ne vous en doutiez pas, l'orage est sur le point d'éclater... nous sommes perdus. (Apercevant Chavigni.) Ah! mon Dieu! c'est Chavigni! Comment! malheureux, vous êtes encore ici?

CHAVIGNI.

Oui, mon prince.

RODOLPHE.

Ignorez-vous les dangers qui nous menacent tous?

CHAVIGNI.

C'est pour cela que je reste.

LA MARQUISE, courant à lui.

Ah! Monsieur, cela ne m'étonne pas de vous. Nous avons donc encore un ami sur lequel nous pouvons compter.

CHAVIGNI.

A la vie et à la mort. (A part.) Ces pauvres gens! je me ferais

tuer pour eux. Il paraît que la marquise est aussi de la conspiration.

RODOLPHE.

Vous savez cependant que le grand-duc est furieux contre vous?

CHAVIGNI.

Contre moi?

RODOLPHE.

Et comme vous n'avez aucun caractère diplomatique, comme vous n'êtes point accrédité auprès de lui... il peut, sans manquer au droit des gens, vous faire jeter dans quelque prison d'État, d'où je ne serais pas sûr de vous retirer.

CHAVIGNI, à part.

Ah! mon Dieu!

LA MARQUISE.

Et qu'a-t-il donc fait?

CHAVIGNI.

C'est ce que je me demande.

RODOLPHE.

Si au moins vous m'eussiez prévenu : mais de vous-même... tenter un coup aussi audacieux. Vous savez bien que, placés entre deux puissances qu'il faut également ménager, notre seul espoir était de gagner du temps, en les opposant l'une à l'autre.

LA MARQUISE.

C'était notre plan.

RODOLPHE.

C'était le plus sage. Eh bien! il a tout rompu... Il a frappé un grand coup... Il a congédié, en mon nom, l'envoyé de Saxe et celui d'Espagne, qui, tous les deux, sont furieux.

LA MARQUISE, avec effroi.

O ciel! il aurait osé... (Avec fermeté.) Eh bien! il a eu raison.

CHAVIGNI, vivement.

Vous trouvez?..

LA MARQUISE.

Oui, une telle résolution peut seule vous sauver. J'ignore quelles en seront les conséquences; mais enfin, il eût toujours fallu en venir là, et jamais vous n'y auriez consenti, jamais vous ne l'auriez pris sur vous. Ce qui m'étonne même, c'est qu'il ait pu vous y amener.

RODOLPHE.

C'est bien malgré moi, sans m'en avertir. Il m'y a forcé...

la ruse la plus adroite et la plus infernale... ces deux portraits que vous m'aviez demandés, et que je vous destinais...

CHAVIGNI, à part.

Dieu! c'était pour elle!

RODOLPHE.

Il les a remis de ma part à l'envoyé d'Espagne.

LA MARQUISE.

Et à celui de Saxe.... je comprends.

CHAVIGNI, à part.

Elle est bien heureuse.

LA MARQUISE.

Ah! quelle reconnaissance nous vous devons!

CHAVIGNI.

Du tout, Madame, bien moins que vous ne croyez.

RODOLPHE.

En effet, il nous a sauvés d'un danger pour nous remettre dans un autre plus grand. Que dire maintenant au grand-duc? comment motiver ce double refus, ce double affront? faut-il tout lui avouer?

CHAVIGNI.

Et pourquoi pas?

LA MARQUISE.

O Ciel! est-ce votre avis?

CHAVIGNI.

Oui, Madame; il faut que tout s'éclaircisse; moi, je tiens à ce qu'on s'explique.

RODOLPHE, allant à Chavigni.

Eh bien! chargez-vous-en.

CHAVIGNI.

Moi?

RODOLPHE.

Oui, il n'y a que vous qui, avec vos talents et votre habileté, puissiez nous rendre ce dernier service. Moi, d'abord, je ne m'en mêle plus : vous avez commencé, c'est à vous d'achever.

CHAVIGNI.

Quoi! vous voulez?..

RODOLPHE.

Oui, déclarer au grand-duc que je chéris ma liberté, que je veux la conserver...

CHAVIGNI.

C'est si naturel...

RODOLPHE.

Et que je ne veux pas me marier...

CHAVIGNI, étonné.

Hein! comment?

LA MARQUISE.

Taisez-vous ; on vient.

SCÈNE VII.

RODOLPHE, ISABELLE, CHAVIGNI, LA MARQUISE.

ISABELLE, à Chavigni.

Ah! Monsieur, je vous cherchais. Vous faites de jolies choses, et vous tenez bien vos promesses!

CHAVIGNI.

Ah! mon Dieu! le bal est commencé... et notre contre-danse...

ISABELLE.

Il s'agit bien de cela! Je viens de voir mon père.

CHAVIGNI.

Il est furieux... je le sais.

ISABELLE.

Il devrait l'être, mais il s'est calmé, il s'est adouci. « Ma « fille, m'a-t-il dit, Chavigni m'a trompé avec un art, avec « une profondeur dont je ne l'aurais pas cru capable; mais « mon indignation ne m'empêche pas de lui rendre justice; « et je puis encore lui pardonner; je puis même le nommer « mon gendre, pourvu que la Saxe ne l'emporte pas. C'est tout « ce que je demande. »

CHAVIGNI.

O ciel!

ISABELLE.

Vous voyez donc bien, Monsieur, que vous me trompiez; que vous êtes mêlé dans tout cela; que tout ceci dépend de vous; et mon père consentirait à notre mariage, que c'est moi, Monsieur, qui refuserais.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc?

ISABELLE.

Pourquoi? Croyez-vous, Madame, que tout à l'heure en-

core, à moi, moi qu'il aime, il m'a assuré qu'il ne connaissait rien, qu'il ne savait rien de ce qui ce passait ici?

RODOLPHE.

Une pareille discrétion... c'est admirable.

ISABELLE.

Ce n'est rien encore! Mon père lui a offert ma main, à condition qu'il lui confierait le secret de son voyage et de sa mission : eh bien! Madame, il l'a refusée.

RODOLPHE, passant auprès de Chavigni.

Il se pourrait! O généreux ami, je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous; mais que j'arrive au pouvoir... que je règne... je ne veux pas d'autre ami, d'autre conseil.

LA MARQUISE.

Et vous ferez bien. En attendant, c'est moi qui me charge de la réconciliation. (A Isabelle.) Oui, ma chère enfant, vous lui pardonnerez, par amitié pour moi.

ISABELLE.

Il est bien heureux, Madame, que vous le protégiez; sans cela... Mais au moins que la Saxe ne l'emporte pas; voilà tout ce que je lui demande.

LA MARQUISE.

Et nous le lui demandons aussi.

ISABELLE.

N'est-il pas vrai? il peut bien faire cela pour nous, car qu'est-ce que cela lui fait, que la Saxe...

CHAVIGNI.

Eh, mon Dieu! si cela peut vous être agréable... mais notre contredanse que nous oublions...

LA MARQUISE.

Une contredanse! penser à cela dans un pareil moment!

CHAVIGNI.

Toujours...

Air : *Aux temps heureux de la chevalerie.*

J'aime le bal, le bruit et la musique!
Est-il un temps qui soit mieux employé?
Les noirs chagrins, les soins, la politique,
Tout dans un bal est bientôt oublié.
Un bal vaut seul un traité d'alliance.
Je formerais, si j'étais souverain,
Tous mes sujets en une contredanse,
Pour les forcer à se donner la main.

Venez, courons.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE GRAND-DUC.

(Le grand-duc arrive par le fond, au moment où ils vont pour sortir ; à son aspect, Rodolphe, la marquise, Chavigni et Isabelle s'arrêtent. Chavigni et la marquise sont à sa gauche; Rodolphe et Isabelle à sa droite.)

LE GRAND-DUC.

Un instant! Où allez-vous?

CHAVIGNI.

Mille pardons, Monseigneur : c'est une affaire des plus importantes, une contredanse avec mademoiselle de Moreno.

LE GRAND-DUC.

Je lui demanderai la permission de lui enlever son danseur pour quelques moments. (A Chavigni.) J'ai à vous parler, Monsieur... Ces dames peuvent rentrer dans la salle du bal, où on les désire. (A Rodolphe.) Vous, Monsieur, je vous prie de passer dans mon cabinet, et d'y attendre mes ordres.

LA MARQUISE, bas, à Chavigni.

C'est le moment de la crise... défendez nos intérêts.

RODOLPHE, de même.

Je n'ai d'espoir qu'en vous. (Rodolphe donne la main à la marquise et à Isabelle, et tous trois sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

LE GRAND-DUC, CHAVIGNI.

(Le grand-duc se promène quelques temps avec inquiétude, sans parler, pendant que Chavigni dit l'aparté suivant.)

CHAVIGNI, à part.

Cela devient plus sérieux... J'avais cru deviner qu'il s'agissait d'une conspiration où se trouvait madame de Surville, et où la liberté du prince était compromise. Mais, depuis qu'il m'a parlé de célibat, je n'y suis plus du tout. (Le grand-duc s'assied, Chavigni reste debout devant lui.)

LE GRAND-DUC.

Approchez, Monsieur. Les choses en sont venues au point, qu'il faut enfin que je connaisse vos intentions... Quoique arrivé ici sans aucun but ostensible, depuis ce matin, il n'est question que de vous; vous avez tout bouleversé dans ma cour.

CHAVIGNI.

Moi, Monseigneur ?

LE GRAND-DUC.

Oui, Monsieur : l'envoyé de Saxe vous accuse, celui d'Espagne se plaint de vous, et, moi-même, je suis très-mécontent de l'ascendant que vous avez pris sur mon neveu. (Il se lève.)

AIR d'*Aristippe*.

Pour échapper à mon regard sévère,
Par vos conseils il fait tout ce qu'il peut.

CHAVIGNI.

Mais, Monseigneur, moi, je les laisse faire,
Je lui conseille ce qu'il veut.

LE GRAND-DUC.

Il ne suit point d'autre avis que le vôtre.

CHAVIGNI.

En fait d'avis, un prince, on le sait bien,
Nous fait toujours l'honneur d'être du nôtre,
Quand nous avons l'esprit d'être du sien.

LE GRAND-DUC.

En fait d'esprit, je sais que vous en avez beaucoup, mais il s'agit de franchise, et je vais droit au fait. Puisque vous avez tant d'influence sur mon neveu, faites-lui comprendre qu'aujourd'hui même j'entends et j'exige qu'il fasse un choix.

CHAVIGNI.

Un choix !.. oserai-je vous demander lequel ?

LE GRAND-DUC.

Peu m'importe : il est le maître; je ne prétends pas le contraindre, mais je m'en prends à vous, si ce soir même, d'une manière ou d'une autre, il n'est pas marié.

CHAVIGNI.

Marié! ô ciel, c'est fait de moi!

LE GRAND-DUC.

Et pourquoi donc?

CHAVIGNI.

C'est qu'ici, à l'instant même, Son Altesse venait de m'expliquer ses intentions, qui ne se trouvent pas parfaitement d'accord avec celles de Monseigneur, vu qu'il désire rester célibataire.

LE GRAND-DUC.

Comment! il refuse! j'en suis fâché pour vous, Monsieur, et je ne reconnais pas là votre adresse : comme hier il y était

décidé, je sais à qui attribuer ce changement de résolution. Oui, Monsieur; on ne vient pas ainsi, par des intrigues habilement combinées, jeter le trouble dans un État, le désordre dans une famille. Je ne me soucie pas, grâce à vous, de me trouver en hostilité avec deux puissances. Il leur faut une réponse, une réponse satisfaisante, ou du moins qui ne mécontente ni l'une ni l'autre; c'est vous que cela regarde; et, puisque vous avez tant de talent, tant d'habileté, trouvez quelque moyen pour sortir de là; mais n'oubliez pas, je vous le répète, qu'il faut qu'aujourd'hui même mon neveu soit marié, sinon, c'est vous que j'accuse de sa désobéissance; et comme vous n'avez ici aucun caractère officiel, vous ne serez point étonné que je m'assure de votre personne. Adieu; je vous laisse. (Il entre dans son cabinet.)

SCÈNE X.

CHAVIGNI, puis LA MARQUISE.

CHAVIGNI.

Où diable me suis-je fourré? et à qui en ont-ils avec leur double mariage? Depuis que je crois comprendre quelque chose, cela me paraît plus embrouillé que jamais. L'oncle qui veut, le neveu qui ne veut pas; et au fait, pourquoi ne veut-il pas? cela serait tout de suite fini; je m'en vais lui dire.

LA MARQUISE.

Eh bien! quelles nouvelles?

CHAVIGNI.

De très-bonnes. Si Son Altesse le veut, cela peut s'arranger.

LA MARQUISE.

Et comment?..

CHAVIGNI.

Écoutez-bien. Voici, de peur de me tromper, les propres paroles du grand-duc : « Je ne me soucie pas d'être en hostilité avec deux puissances. Il leur faut aujourd'hui même une réponse satisfaisante, ou qui, du moins, ne mécontente ni l'une ni l'autre. »

LA MARQUISE.

Et c'est justement là le difficile.

CHAVIGNI.

Attendez *donc*, ce n'est pas fini... C'est toujours le grand-

duc qui parle. « Il faut donc qu'aujourd'hui même mon neveu soit marié, n'importe avec qui, sinon, c'est vous qui êtes responsable. »

LA MARQUISE.

O ciel!.. que dites-vous! vous l'avez amené là?

CHAVIGNI.

Oui, Madame, et sans beaucoup de peine, car il y est venu de lui-même; mais vous sentez bien que cela ne peut pas durer plus longtemps, et qu'il faut que le prince se décide.

LA MARQUISE.

Oui, vous avez raison; c'est le moment, ou jamais; c'est offrir au grand-duc le moyen de sortir d'embarras; c'est, comme il le désire, ne donner de préférence à personne, ne mécontenter ni l'une ni l'autre; c'est la force seule des événements... n'est-il pas vrai?

CHAVIGNI.

Eh! oui, Madame.

LA MARQUISE.

Ainsi donc, vous conseillez au prince...

CHAVIGNI.

Certainement; il n'y a plus à hésiter.

LA MARQUISE.

Eh bien! attendez-moi ici; je me charge de tout, et ne vous mêlez de rien.

CHAVIGNI.

Je ne demande pas mieux, parce qu'après tout, ce que j'ai fait aujourd'hui...

LA MARQUISE.

Je vais trouver le grand-duc, et cette idée seule me cause un effroi dont je ne suis pas maîtresse.

CHAVIGNI.

C'est pourtant vrai... cette pauvre marquise... je crois qu'elle tremble... Allons, Madame, allons, du courage.

LA MARQUISE.

Oui, j'en aurai, je suivrai vos avis, il faut que notre sort se décide. Dans quelques instants, nous serons perdus tous trois, ou tous trois nous serons au faîte des honneurs et de la fortune. Adieu, adieu... Attendez-moi. (*Elle entre dans le cabinet du grand-duc.*)

SCÈNE XI.

CHAVIGNI, seul.

Voilà la frayeur qui me prend à mon tour; cette pauvre femme s'exposer ainsi pour moi. Je ne sais en honneur si je dois la retenir ou la laisser faire; parce que ce qu'elle va faire là est quelque chose de si hardi, de si... Diable m'emporte si je sais ce que c'est, mais ce doit être terrible. Et c'est moi qui ai combiné, qui ai conduit tout cela, qui suis la cause de tous ces grands événements... Ah! si M. de Moreno était ici! lui qui soutenait ce matin que le génie faisait tout; si cette entreprise, quelle qu'elle soit, vient à réussir, ils seront tous persuadés de mes immenses talents; mais si elle ne réussit pas, je suis le plus ridicule et le plus absurde des hommes. Que se passe-t-il là-dedans? Suis-je un sot ou un homme de génie? Cela se décide en ce moment, sans qu'il y ait de ma faute, et sans que mon mérite influe en rien sur la décision. La marquise ne revient pas; mauvais présage. Allons, c'est décidé, je suis un sot, et voilà M. de Sardorf qui vient m'en apporter la nouvelle officielle.

SCÈNE XII.

CHAVIGNI, LE BARON DE SALDORF.

SALDORF, entrant vivement et prenant Chavigni à part.

Je sors du cabinet du grand-duc, et je suis content de vous; vous avez fait ce que je vous demandais.

CHAVIGNI.

Moi!

SALDORF, à demi voix.

Oui, nos rivaux ne l'emportent pas; c'est tout ce que je voulais. Je rendrai compte à mon souverain de la part que vous avez prise à tout ceci, et si jamais vous avez besoin de lui, je vous réponds de sa bienveillance.

CHAVIGNI.

O ciel!.. que dites-vous? Est-ce qu'on s'est prononcé pour la Saxe?

SALDORF.

Du tout; mais *on vient*; du silence.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE DE MORENO, ISABELLE.

LE COMTE, à Chavigni.

Mon ami, ma fille est à vous.

CHAVIGNI.

Il serait possible?

LE COMTE.

Supérieurement conduit; et je vous remercie en mon particulier de m'avoir servi autant que vous le pouviez.

CHAVIGNI.

J'entends; le prince s'est décidé en votre faveur.

LE COMTE.

Non pas, vous y aviez mis bon ordre; (A demi voix.) mais au moins l'honneur est sauvé; la Saxe ne l'emporte pas; c'est tout ce que j'exigeais, et tout ce que vous pouviez faire.

ISABELLE, bas.

Et d'abord il me l'avait bien promis.

LE COMTE.

Je conviens qu'aujourd'hui vous nous avez étonnés; un aplomb, une finesse, et, au milieu de deux rivaux intéressés à vous nuire, marcher d'un pas ferme, les écarter de votre chemin, et arriver à votre but : car il y est parvenu; c'est une Française qui l'emporte.

CHAVIGNI.

Vraiment!

LE COMTE, souriant.

Eh bien! direz-vous encore que, dans nos combinaisons, le génie et l'adresse sont inutiles?

CHAVIGNI.

Non, monsieur le comte, je viens de voir par moi-même... (A part.) C'est fini, il paraît que décidément je suis un homme de génie.

SCÈNE XIV.

ISABELLE, CHAVIGNI, LE GRAND-DUC, LA MARQUISE DE SURVILLE, RODOLPHE, LE COMTE DE MORENO, SALDORF.

RODOLPHE.

Victoire! mon cher Chavigni, tout est avoué, tout est connu.

LE COMTE.

Je viens de le lui raconter.

LE GRAND-DUC.

Vous savez alors que tout est pardonné, que j'ai donné mon consentement. Approchez, Monsieur... (A demi voix.) Vous vous en êtes tiré à merveille, et je n'attendais pas moins de vous; cependant je ne suis pas tout à fait votre dupe, et je parierais que ce prétendu mariage n'est pas encore fait.

CHAVIGNI.

Comment, Monseigneur!

LE GRAND-DUC, à demi voix.

Vous avez eu raison de le dire, et c'est une heureuse idée, puisqu'elle nous tire de l'embarras où nous étions. (Haut.) Pour vous prouver ma satisfaction, si votre cour pouvait se décider à se priver de vos talents, je serais trop heureux de les employer, et de vous attacher à ma personne.

RODOLPHE.

Non, Monseigneur, c'est à moi de me charger de son avancement, et j'espère qu'il ne nous quittera plus, car nous avons des dettes à acquitter envers lui.

SALDORF, passant auprès de Chavigni.

Moi, Monsieur, j'ai une grâce à vous demander.

CHAVIGNI.

A moi, Monsieur... et laquelle?

SALDORF.

J'écris des Mémoires du temps, c'est la mode; et je vous prierai, vous qui avez conduit cette affaire, de me donner, sur cette importante négociation, tous les renseignements...

CHAVIGNI.

Il s'adresse bien!

LE GRAND-DUC.

Il suffit; rentrons dans la salle du bal, où l'on doit être étonné de notre absence. Je demanderai à ces Messieurs, ainsi qu'à M. de Chavigni, de garder encore le silence pour ce soir; je me réserve demain le plaisir d'apprendre cette nouvelle à toute ma cour, et, de plus, je veux que cette affaire, qui vous fait beaucoup d'honneur, soit insérée dans la gazette officielle avec tous ses détails.

CHAVIGNI, s'inclinant.

Quoi! Monseigneur, vous voulez que demain... (A part.) Quel bonheur! je pourrai donc enfin connaître ce que j'ai fait.

CHOEUR.

Air du dernier chœur de *l'Arbitre*.

Honneur à la diplomatie!
Il triomphe par son secours;
Il aura pour charmer sa vie,
La politique et les amours.

LA MARQUISE, au public.

Air du vaudeville des *Frères de lait*. (Musique de M. Heudier.)

Messieurs, pour notre diplomate,
Voici le moment dangereux;
La circonstance est pour lui délicate :
Jusqu'à présent il fut toujours heureux.
Le hasard seul a comblé tous ses vœux;
Si par hasard de plaire il a la gloire;
S'il peut trouver un public indulgent,
Plus que jamais, dans ce jour il va croire
Que le bonheur nous tient lieu de talent.

FIN DE LE DIPLOMATE.

SIMPLE HISTOIRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. de Courcy

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 26 mai 1826.

PERSONNAGES.

LORD ELMVOOD.
MISS MILNER, sa pupille.
LE DOCTEUR SANDFORT, ancien précepteur de lord Elmvood.
LORD FRÉDÉRIC, jeune lord, amant de miss Milner.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe dans un hôtel habité par lord Elmvood et miss Milner.

Un riche salon ; grande porte au fond, deux portes latérales sur le premier plan, et deux croisées latérales sur le second ; sur le devant, à gauche de l'acteur, une table couverte d'un riche tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANDFORT, LORD ELMVOOD.

SANDFORT.

Oui, morbleu ! je vous répète que vous avez eu un grand tort.

ELMVOOD.

Mais, mon cher Sandfort...

SANDFORT.

Vous en avez eu deux, le premier d'accepter une pareille tutelle, et le second de prendre avec vous une pupille de dix-sept ans.

ELMVOOD.

Et le moyen de faire autrement ? la fille d'un ancien ami.

SANDFORT.

N'importe, on refuse toujours, et vous aviez vingt raisons à alléguer ; car à trente-trois ans, on est encore un jeune homme. Ensuite votre position dans le monde, le célibat auquel vous vous êtes engagé, les vœux que vous avez prononcés.

ELMVOOD.

Quoi! vous pensez?...

SANDFORT.

Oui, Monsieur, l'ordre de Malte vous compte parmi ses premiers commandeurs. Ce titre seul vous impose des devoirs, des obligations, une sévérité de principes et de conduite à laquelle vous avez dérogé en cette circonstance. J'ai donc raison de vous dire ce que je vous dis depuis trente ans : Vous avez tort.

ELMVOOD.

Mais...

SANDFORT.

Vous avez tort, et je ne sors pas de là. Parce que vous êtes grand seigneur, que vous êtes riche, que vous êtes puissant, vous croyez peut-être que j'oublierai qu'au collége d'Oxford vous avez été mon élève, et que j'ai le droit de vous gronder.

ELMVOOD.

M'en préserve le ciel!

SANDFORT.

A la bonne heure, et cette fois vous avez raison; car, entre nous, voyez-vous, il faut que la partie soit égale, sinon, votre serviteur.

Air de *Préville et Taconnet.*

Qnand on jugea ma présence inutile,
Quand je quittai la classe où je régnais,
Je voulus bien partager votre asile,
Car de vous seul j'accepte des bienfaits;
Mais vous savez la clause que j'y mets?
De mon humeur je prétends rester maître,
Libre aujourd'hui comme j'étais hier...
Si je donnais, je me tairais peut-être;
Mais je reçois, j'ai le droit d'être fier.

ELMVOOD.

Rassurez-vous, mon cher professeur, je n'ai pas voulu porter atteinte à votre indépendance; vous avez le droit de remontrance, c'est vrai; mais j'ai au moins celui de discuter et de vous répondre.

SANDFORT.

C'est juste, la réplique est permise, comme autrefois dans *nos thèses de logique* et de théologie.

ELMVOOD.

Eh bien donc, puisque vous me rappelez ce temps-là, je vous dirai que ces graves conférences, que vous présidiez au collége avec tant de talent...

SANDFORT.

Vous êtes bien bon.

ELMVOOD.

Vous ont donné dans le monde l'habitude de la controverse et de la discussion. Vous êtes rarement de l'opinion générale, et si je ne craignais de vous fâcher, j'ajouterais...

SANDFORT.

Allez toujours; je serai enchanté d'entendre la vérité, à charge de revanche...

ELMVOOD.

J'ajouterais que vous, qui êtes la bonté même, vous avez l'air quelquefois d'en manquer, non pas avec moi, mais avec miss Milner, ma pupille; vous vous plaisez à la contredire; vous n'êtes jamais de son avis.

SANDFORT.

C'est elle qui n'est jamais du mien, parce que la raison et elle ne peuvent pas être d'accord, mais vous, son tuteur, vous êtes aveuglé sur son compte, vous ne voyez que ses perfections.

ELMVOOD.

Et vous, Sandfort, vous ne voyez que ses défauts. Elle en a, je ne puis le nier, mais ils tiennent à sa jeunesse, à son inexpérience, à sa fortune même, qui attire autour d'elle cette foule de jeunes gens à la mode, d'adorateurs passionnés, toujours épris d'une jolie femme, et de cent mille livres de rente. Mais à côté de ces légers travers qui frappent vos yeux, que d'excellentes qualités vous ne voulez pas voir!

AIR du vaudeville des *Maris ont tort.*

Est-il un esprit plus aimable?
Est-il un cœur plus généreux?
Pour la trouver plus excusable,
Interrogez les malheureux.
Et si de ses étourderies
Vous ne voyez que les effets,
C'est qu'elle montre ses folies,
Et qu'elle cache ses bienfaits.

SANDFORT.

Et qui vous parle de cela, ou qui vous dit le contraire? Ce que je blâme en elle, c'est... c'est vous, c'est votre partialité à son égard, c'est la chaleur avec laquelle vous la défendez, vous que j'ai toujours vu le calme et la gravité même; ce que je blâme surtout, c'est la liberté que vous laissez à une jeune personne de son âge.

ELMVOOD.

Liberté qui ne doit vous blesser en rien; car nos usages l'autorisent.

SANDFORT.

C'est la coutume de Londres, je le sais; et ce n'en est pas mieux pour cela. Chez nos voisins d'outre-mer, en France par exemple, ce n'est pas ainsi qu'on élève une demoiselle : elle ne quitte pas sa mère; elle ne sort jamais seule.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

En France, avant qu'on la marie,
On la surveille avec rigueur;
Il n'est rien qu'on ne sacrifie
A la décence, à la pudeur.

ELMVOOD.

Plus tard peut-être elle s'en dédommage;
Et si j'en crois quelques journaux français,
Des sacrifices du jeune âge
L'hymen souvent paya les intérêts.

SANDFORT.

Fort bien; mais ici, comment justifierez-vous les assiduités de lord Frédéric, ce jeune seigneur tant connu par ses duels et ses galantes aventures, et qui, pour avoir été trois mois à Paris, se croit l'oracle du goût et de la mode; ce brillant militaire, qui a fait toutes ses campagnes à Londres dans les boudoirs de nos ladys, ou dans les foyers de l'Opéra? Eh bien! c'est le chevalier, l'amant déclaré de miss Milner; tout le monde le sait; mais ce qu'on ne sait pas encore, et ce dont je ne puis douter, c'est la préférence qu'elle lui accorde.

ELMVOOD.

Il serait vrai?

SANDFORT.

Hier encore, dans cette brillante cavalcade qui se rendait au parc Saint-James, qu'ai-je aperçu? Lord Frédéric à côté de miss Milner; et celle-ci l'écoutait avec tant d'attention

qu'elle en oubliait même le soin de son cheval, l'animal le plus vif et le plus fougueux, qui soudain s'est emporté.

ELMVOOD.

O ciel! elle est blessée?

SANDFORT.

Eh! non, eh! non, vous savez bien le contraire, puisque vous l'avez vue hier au soir, quand elle est revenue de l'Opéra, où elle était allée avec la tante de Frédéric, qui probablement avait accompagné ces dames. Eh bien! eh bien! qu'avez-vous donc? A peine si vous êtes remis de votre frayeur.

ELMVOOD.

Qui? moi! si vraiment : mais je pensais aux nouvelles que vous venez de m'apprendre. Vous savez que depuis longtemps je cherche à marier ma pupille, et voilà plus de vingt partis qu'elle a refusés. A coup sûr, lord Frédéric n'aurait pas été l'époux que j'aurais désiré pour elle; mais enfin il est d'une grande famille, d'une illustre naissance; et puis, comme vous le dites, s'il est vrai qu'elle l'aime, il n'y a rien à répondre...

SANDFORT.

Oui, morbleu! c'est un mariage qu'il faut faire le plus tôt possible.

AIR des *Scythes*.

Un étourdi qui prend une coquette,
C'est convenable, et la moralité
Doit elle-même en être satisfaite;
Car si chacun, d'un beau feu transporté,
Eût, hélas! fait un choix de son côté,
Cela nous eût fait deux mauvais ménages;
  Mais, par cet hymen fortuné,
Ça n'en fait qu'un : en fait de mariages,
C'est, vous voyez, cent pour cent de gagné.

Mais taisons-nous, il ne s'agit plus de parler raison; car voici miss Milner.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MISS MILNER, précédée par un domestique qui porte un tableau.

MISS MILNER, à la cantonade.

Portez chez moi les vases, les porcelaines, et prenez garde de rien abîmer. (Au domestique.) Vous, placez là ce tableau. (Le domestique place le tableau à gauche en entrant.)

ELMVOOD.

Eh! mon Dieu, miss Milner, qu'est-ce donc?...

MISS MILNER.

Ah! vous voilà; bonjour, milord, comment avez-vous passé la nuit?

ELMVOOD.

Fort bien, je vous remercie; mais je vois que vous êtes déjà sortie.

MISS MILNER.

Je rentre à l'instant. Je viens de la vente de lady Sydenham; c'était charmant, c'était admirable, nous avons été trois quarts d'heure pour descendre de voiture; une foule, un monde, une cohue de gens comme il faut; et surtout une chaleur! deux dames se sont trouvées mal. Miss Arabelle, que vous connaissez, et pour laquelle vous avez une admiration particulière.

ELMVOOD.

Miss Arabelle, et vous me dites cela bien gaiement.

MISS MILNER.

D'abord, il n'y avait pas de danger, et puis imaginez-vous qu'elle mettait du rouge, ce qu'on ne savait pas; de sorte qu'elle s'est évanouie sans changer de couleur!

SANDFORT.

Que de légèreté, et quelle folie!

MISS MILNER.

Hein, qui a parlé? pardon. (Lui faisant la révérence.) Si je n'avais pas vu monsieur Sandfort, je l'aurais deviné à l'obligeance ordinaire de ses réflexions; me permettra-t-il de l'en remercier?

SANDFORT.

Je vous permettrais plutôt d'en profiter, si vous étiez femme à user de la permission..

MISS MILNER.

Trop aimable; mais, vous avez beau faire, vous ne me fâcherez pas ce matin; je suis trop heureuse. Imaginez-vous, milord, que j'ai fait des acquisitions charmantes; en autres, ce tableau que vous désiriez tant, ce fameux portrait de Villiers de L'Isle-Adam, grand maître de l'ordre de Malte.

ELMVOOD.

O ciel! que dites-vous?

MISS MILNER, montrant le tableau.

Le grand maître est là!

ELMWOOD, courant au tableau et l'examinant.

Je n'en reviens pas encore, une pareille surprise...

SANDFORT.

Eh bien! milord, vous voilà séduit par une prévenance, une flatterie : comme si le désir de vous causer cette surprise était le seul motif qui l'eût conduite à cette vente. Elle y allait parce que la belle société de Londres s'y était donné rendez-vous; elle y allait pour y paraître, pour y briller; elle y allait parce que lord Frédéric y était.

MISS MILNER.

Et pourquoi pas? parmi nos jeunes gens à la mode, en est-il un plus brave, plus spirituel, qui soit de meilleur ton? Je conviens qu'à ses hommages se mêle beaucoup de flatterie, et que peut-être tous ses éloges ne sont pas vrais; mais, à n'en croire que la moitié, c'est déjà très-satisfaisant; et si vous aviez entendu ce qu'il me disait ce matin sur cette course de Hyde-Park, où nous devons aujourd'hui nous trouver ensemble!

ELMWOOD.

Il y a une course à Hyde-Park?

MISS MILNER.

Eh! oui, sans doute, un pari de dix mille guinées; on en parle depuis un mois : chacun a déjà fait emplette de ses chevaux, de ses livrées...

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Que d'équipages élégants!
Jugez quelle magnificence!
Ce sera, dit-on, comme en France,
Dans les plus beaux jours de Longchamps.

SANDFOFT.

Oui, je connais ce passe-temps;
Mais parmi ceux qui se hasardent
Dans ces lieux de foule inondés,
Quels sont, de grâce, répondez,
Les plus sots, de ceux qui regardent,
Ou de ceux qui sont regardés?

MISS MILNER, prête à sortir.

Je vous le dirai à mon retour, car je vais m'occuper de ma toilette.



ELMVOOD.

Eh! mon Dieu, miss Milner, qu'est-ce donc?...

MISS MILNER.

Ah! vous voilà; bonjour, milord, comment avez-vous passé la nuit?

ELMVOOD.

Fort bien, je vous remercie; mais je vois que vous êtes déjà sortie.

MISS MILNER.

Je rentre à l'instant. Je viens de la vente de lady Sydenham; c'était charmant, c'était admirable, nous avons été trois quarts d'heure pour descendre de voiture; une foule, un monde, une cohue de gens comme il faut; et surtout une chaleur! deux dames se sont trouvées mal. Miss Arabelle, que vous connaissez, et pour laquelle vous avez une admiration particulière.

ELMVOOD.

Miss Arabelle, et vous me dites cela bien gaiement.

MISS MILNER.

D'abord, il n'y avait pas de danger, et puis imaginez-vous qu'elle mettait du rouge, ce qu'on ne savait pas; de sorte qu'elle s'est évanouie sans changer de couleur!

SANDFORT.

Que de légèreté, et quelle folie!

MISS MILNER.

Hein, qui a parlé? pardon. (Lui faisant la révérence.) Si je n'avais pas vu monsieur Sandfort, je l'aurais deviné à l'obligeance ordinaire de ses réflexions; me permettra-t-il de l'en remercier?

SANDFORT.

Je vous permettrais plutôt d'en profiter, si vous étiez femme à user de la permission..

MISS MILNER.

Trop aimable; mais, vous avez beau faire, vous ne me fâcherez pas ce matin; je suis trop heureuse. Imaginez-vous, milord, que j'ai fait des acquisitions charmantes; en autres, ce tableau que vous désiriez tant, ce fameux portrait de Villiers de L'Isle-Adam, grand maître de l'ordre de Malte.

ELMVOOD.

O ciel! que dites-vous?

MISS MILNER, montrant le tableau.

Le grand maître est là!

ELMVOOD, courant au tableau et l'examinant.

Je n'en reviens pas encore, une pareille surprise...

SANDFORT.

Eh bien! milord, vous voilà séduit par une prévenance, une flatterie : comme si le désir de vous causer cette surprise était le seul motif qui l'eût conduite à cette vente. Elle y allait parce que la belle société de Londres s'y était donné rendez-vous; elle y allait pour y paraître, pour y briller; elle y allait parce que lord Frédéric y était.

MISS MILNER.

Et pourquoi pas? parmi nos jeunes gens à la mode, en est-il un plus brave, plus spirituel, qui soit de meilleur ton? Je conviens qu'à ses hommages se mêle beaucoup de flatterie, et que peut-être tous ses éloges ne sont pas vrais; mais, à n'en croire que la moitié, c'est déjà très-satisfaisant; et si vous aviez entendu ce qu'il me disait ce matin sur cette course de Hyde-Park, où nous devons aujourd'hui nous trouver ensemble!

ELMVOOD.

Il y a une course à Hyde-Park?

MISS MILNER.

Eh! oui, sans doute, un pari de dix mille guinées; on en parle depuis un mois : chacun a déjà fait emplette de ses chevaux, de ses livrées...

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Que d'équipages élégants!
Jugez quelle magnificence!
Ce sera, dit-on, comme en France,
Dans les plus beaux jours de Longchamps.

SANDFOFT.

Oui, je connais ce passe-temps;
Mais parmi ceux qui se hasardent
Dans ces lieux de foule inondés,
Quels sont, de grâce, répondez,
Les plus sots, de ceux qui regardent,
Ou de ceux qui sont regardés?

MISS MILNER, prête à sortir.

Je vous le dirai à mon retour, car je vais m'occuper de ma toilette.

ELMVOOD.

Un instant, miss Milner, comme votre tuteur, comme votre ami, il faut que je vous parle, ici même, d'un sujet très-important.

SANDFORT.

Je me retire.

ELMVOOD.

Au contraire, je désire que vous soyez présent à notre conversation; j'ai besoin que vous m'aidiez de vos lumières.

MISS MILNER.

Quant à moi, je serais désolée de gêner Monsieur.

SANDFORT, s'asseyant à gauche du spectateur.

Je reste donc; car les moindres désirs de milord sont des ordres pour moi.

ELMVOOD, de l'autre côté, près de la table, prenant aussi un siége, et faisant signe à miss Milner d'en faire autant.

Depuis deux ans que vous êtes sous ma tutelle, j'ai pu remarquer en vous de la légèreté, de l'étourderie; mais j'ai toujours rendu justice à votre extrême franchise; c'est elle que j'invoque aujourd'hui; c'est elle seule qui doit dicter votre réponse à la question que je vais vous adresser. Est-il vrai, comme on le dit, que vous aimiez lord Frédéric?

MISS MILNER.

En vérité, Monsieur, une pareille demande a droit de m'étonner; mais moins encore que le ton avec lequel vous me l'adressez. Je ne vous ai jamais vu avec moi un air aussi froid et aussi sévère.

SANDFORT.

Le ton n'y fait rien; on vous demande, oui, ou non.

MISS MILNER.

Est-ce à vous, Monsieur, ou à mon tuteur que je dois répondre?

ELMVOOD.

C'est à moi, à moi seul. Eh bien! pourquoi hésitez-vous?

SANDFORT.

Pourquoi? pourquoi? c'est bien facile à voir : c'est qu'elle l'aime, c'est qu'elle l'adore.

ELMVOOD.

Enfin, de grâce, répondez! aimez-vous lord Frédéric?

MISS MILNER, froidement.

Non, Monsieur.

SANDFORT.

Qu'entends-je, vous ne l'aimez pas?

MISS MILNER, de même, et d'un ton résolu.

Non, Monsieur, je ne l'aime pas.

SANDFORT.

Eh bien! Mademoiselle, je n'en crois pas un mot.

ELMVOOD.

Et pour quelle raison?

SANDFORT.

Je n'en sais rien ; mais je suis sûr qu'elle nous trompe.

ELMVOOD.

Quant à moi, miss Milner, qui n'ai aucun motif de douter de votre sincérité, je vous crois; mais je vous demanderai alors pourquoi vous avez encouragé à ce point les assiduités de ce jeune homme?

MISS MILNER.

Je ne sais : pour des motifs que je ne pourrais peut-être m'expliquer moi-même.

ELMVOOD.

Il faut cependant se décider : ou le nommer votre époux, ou ne plus recevoir ses visites.

MISS MILNER.

J'aimerais mieux qu'il pût les continuer.

SANDFORT.

Et pourquoi?

MISS MILNER.

Parce qu'il m'amuse.

SANDFORT, se levant.

O honte! vous l'entendez, si ce n'est pas là de la coquetterie!...

ELMVOOD, se levant, ainsi que miss Milner.

Eh bien! Miss, j'exige que vous me promettiez de ne plus revoir lord Frédéric.

MISS MILNER.

Je vous le promets, Monsieur.

ELMVOOD.

Dès aujourd'hui?

MISS MILNER.

Dès aujourd'hui! je le voudrais; mais cette course à Hyde-Park, depuis longtemps je m'en faisais un plaisir, j'en ai rêvé cette nuit, et puis j'ai promis à lady Seymour, et je n'y puis

manquer; car vous savez, Monsieur, qu'un engagement antérieur...

ELMWOOD.

Et ceux que vous venez de prendre avec moi, vous n'y attachez aucune importance?

MISS MILNER.

Beaucoup! si vous y en attachez vous-même; mais le sujet dont il s'agit en mérite si peu, que je ne puis croire, milord, que vous, qui d'ordinaire êtes si bon et si indulgent...

ELMWOOD, vivement.

Il est des circonstances où l'indulgence est faiblesse, et je vous ai fait connaître mes intentions.

MISS MILNER.

Vos intentions?

SANDFORT.

A la bonne heure, voilà ce qu'il fallait dire tout de suite, et si l'on suivait mes conseils, si vous étiez ma pupille...

MISS MILNER.

Si j'étais votre pupille, Monsieur je...

SANDFORT.

Eh bien! que feriez-vous?

MISS MILNER.

Je ferais... ce que je ferai aujourd'hui, car bien certainement j'irai à cette course.

ELMWOOD.

Et moi, je vous défends de sortir d'aujourd'hui. Je vous le défends, entendez-vous? (Il entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE III.

MISS MILNER, SANDFORT.

MISS MILNER.

L'ai-je bien entendu? un pareil langage! C'est là première fois...

SANDFORT.

C'est là le mal.

MISS MILNER.

Lui! milord Elmvood se fâcher contre moi! me parler avec colère!

SANDFORT.



[illegible] *Dieu oui!* Il a dit : Je vous le défends ; ces prô-

pres paroles ; il n'y a pas moyen de rien changer au texte.

MISS MILNER.

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Quoi ! dans ces lieux, contre mon gré,
Il faut que son ordre m'enchaîne !
Puisqu'il le veut, je resterai ;
J'obéis, mais non sans peine.

SANDFORT.

Fort aisément je le conçois ;
Le sacrifice est des plus rudes ;
Il veut, abusant de ses droits,
Que vous soyez raisonnable une fois...
C'est déranger vos habitudes.

MISS MILNER.

Monsieur...

SANDFORT.

C'est fâcheux ; mais quand on a un tuteur, et un tuteur qui montre du caractère, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de céder.

MISS MILNER.

Si je cède, Monsieur, ce n'est point dans la crainte de son ressentiment, mais dans la crainte de l'affliger en lui désobéissant.

SANDFORT.

A la bonne heure, vous avez raison ; il vaut mieux le prendre comme cela. C'est ce que nous appelons une capitulation d'amour-propre.

MISS MILNER.

Moi, de l'amour-propre ?

SANDFORT.

Ou, si vous l'aimez mieux, une retraite honorable et prudente. On se retranche dans les sentiments et dans le sublime, quand on ne peut pas faire autrement.

MISS MILNER.

Il me semble, Monsieur, que si je voulais faire autrement, cela dépendrait de moi.

SANDFORD.

Je ne le pense pas.

MISS MILNER.

Et qui m'empêcherait de répondre à l'invitation de lady

Seymour? de me rendre ce matin à cette partie de plaisir où je suis attendue?

SANDFORT.

Qui vous en empêcherait? vous-même.

MISS MILNER.

Moi?

SANDFORT.

Oui, sans doute; vous réfléchirez aux ordres de votre tuteur, à la défense qu'il vous a faite; défense très-sage et très-judicieuse, que je louerais davantage encore, si la modestie me le permettait.

MISS MILNER.

Je comprends, c'est Monsieur qui la lui a suggérée.

SANDFORT.

Comme vous dites; conseils purement désintéressés, et pour lesquels je ne demande pas même de reconnaissance; ma satisfaction intérieure me suffit.

MISS MILNER.

Votre satisfaction; et laquelle?

SANDFORT.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

J'ai pour moi l'heureuse pensée
Que vous allez être forcée,
Malgré vous, indirectement,
De m'obéir en ce moment.

MISS MILNER.

Vous, Monsieur, me parler en maître!
Alors, je dois le reconnaître,
Je vous devrai donc un plaisir,
Celui de vous désobéir.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame, on demande à vous parler.

MISS MILNER.

Et qui donc?

LE DOMESTIQUE.


Frédéric.

MISS MILNER, avec joie.

Lord Frédéric! ah! tant mieux.

SANDFORT.

Miss Milner sait bien qu'il lui est défendu de le recevoir; mais vous pouvez avertir lord Elmvood. Où est-il dans ce moment?

LE DOMESTIQUE.

Il s'est enfermé dans son cabinet pour lire des papiers qu'un courrier venait de lui apporter. Il ne veut recevoir personne, et ne descendra que pour le dîner.

SANDFORT.

Alors, j'en suis fâché pour le jeune seigneur; mais vous pouvez lui dire qu'il n'y a personne au logis. Allez. (Le domestique va pour sortir.)

MISS MILNER.

Georges, restez. Je voudrais savoir, Monsieur, qui vous a permis de donner des ordres à mes gens?

SANDFORT.

Qu'est-ce à dire, Mademoiselle? Qu'est-ce que cela signifie?

MISS MILNER.

Que je suis chez moi.

SANDFORT.

D'accord. Cet hôtel vous appartient; mais il me semble qu'en l'absence de milord...

MISS MILNER.

C'est à moi seule de commander; j'en ai le droit, et j'en use. (Au domestique.) Dites à lord Frédéric que je serai charmée de le recevoir. Allez. (Le domestique sort.)

SANDFORT.

Quoi, Mademoiselle! une pareille audace! braver ainsi la défense de votre tuteur!

MISS MILNER.

C'est à lui seul, et non à ses conseillers intimes, que je dois compte de ma conduite.

SANDFORT.

Vous ne connaissez point milord Elmvood; et quand il sera instruit de ce qui se passe, car il le saura...

MISS MILNER.

Je n'en doute point, et déjà, je le suppose, vous avez préparé votre rapport.

SANDFORT.

Des rapports; et pour qui me prenez-vous?

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Moi, des rapports! vous êtes mal instruite;
Sachez, morbleu! que le docteur Sandfort,
Des gens, tout haut, peut blâmer la conduite,
Mais n'a jamais su faire de rapport.
Il est des gens bien francs en apparence,
Qui lorsque, hélas! on les blessa,
Pour mieux vous perdre attendent votre absence;
Pour attaquer, moi, j'attends qu'on soit là.

(Il entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE V.

MISS MILNER, FRÉDÉRIC.

MISS MILNER.

A merveille; je l'ai mis en fuite, et le champ de bataille me reste. (A lord Frédéric qui entre et qui la salue respectueusement.) Lord Frédéric! Je ne m'attendais pas, Monsieur, au plaisir de cette visite.

FRÉDÉRIC.

Aussi, n'aurais-je pas pris la liberté de me présenter; mais je viens par ordre supérieur. Un message important que lady Seymour, ma tante, m'a chargé de vous transmettre, et je me suis empressé d'obéir; car vous savez que les ordres des dames...

MISS MILNER.

Oh! je sais, milord, que vous êtes la galanterie même.

FRÉDÉRIC.

Oui, depuis mon voyage en France; et si j'ai obtenu quelques succès, c'est à cela seul que je les dois, parce que vous sentez bien que toutes nos ladys, qui sont habituées à la gravité et à la pesanteur nationales, voyant tout à coup un jeune gentleman qui joint à un fond anglais des formes parisiennes, elles n'y sont plus, cela les trouble, les étonne, et on ne peut plus se défendre.

MISS MILNER.

...ccès de surprise.

FRÉDÉRIC.

... dites; il est vrai que cela m'a valu quelques

querelles de la part des maris, et de nos jeunes lords, qui m'appellent fat!

MISS MILNER.

Fat!

FRÉDÉRIC.

Oui, fat! c'est un mot français qui veut dire un homme aimable, un homme aimé des dames; aussi je trouve l'expression originale et je me fais gloire d'être fat, d'autant que ça ne m'empêche pas d'être brave; et depuis les trois coups d'épée que j'ai donnés, et les deux que j'ai reçus, on me permet d'être fat à volonté.

MISS MILNER.

Je ne vois pas en effet qui pourrait s'opposer...

FRÉDÉRIC.

Nous avons mon oncle Clarendon, un pair du royaume, véritable Anglais, qui de sa nature est toujours de l'opposition, et qui goûte peu mes manières françaises; aussi nous sommes brouillés : vous ne croiriez pas qu'il refuse de payer mes dettes?

MISS MILNER, riant.

Vous en avez donc et beaucoup?

FRÉDÉRIC.

Oui, depuis mon voyage en France, parce que, voyez-vous, à Paris, cela s'apprend si facilement; mais à dater de mon mariage, je deviens raisonnable, et vous savez mieux que personne de qui dépend ma raison.

MISS MILNER.

Moi! milord, je n'en sais rien, je vous jure. Mais revenons au message dont vous a chargé lady Seymour.

FRÉDÉRIC.

Comment, je ne vous en ai pas encore parlé! c'est admirable; mais à qui la faute? à vous seule qui me faites tout oublier. Je voulais donc vous prévenir que lady Seymour viendra vous prendre ici à deux heures pour se rendre à Hyde-Park.

MISS MILNER.

A Hyde-Park? je suis désolée; mais je voulais vous prévenir qu'il m'est impossible de m'y rendre.

FRÉDÉRIC.

O *ciel! que me dites*-vous! et pour quelle raison?

MISS MILNER.

Pour une raison très-grave; j'ai une migraine, des vapeurs qui me font souffrir horriblement.

FRÉDÉRIC.

Cela n'est pas possible : je ne puis croire à une pareille indisposition.

MISS MILNER.

Comment, milord, vous ne croyez pas aux vapeurs et aux migraines?

FRÉDÉRIC.

Non, Madame, depuis mon voyage en France; et j'en appelle à vous-même et à votre miroir, jamais vous n'avez été plus jolie.

MISS MILNER.

Vraiment! Alors, c'est dommage; car décidément, il ne m'est pas permis...

FRÉDÉRIC.

Pas permis! et qui donc peut vous en empêcher? J'y suis! lord Elmvood, votre sévère tuteur.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Est-il donc vrai, comme on l'assure,
Qu'il est soupçonneux et jaloux?
Est-il vrai qu'il vous fait l'injure
De vous tenir sous les verrous?
C'est un vrai scandale chez nous.
Ici, grâce à nos lois fidèles,
Les droits de tous sont respectés,
Et nous ne permettons qu'aux belles
D'attenter à nos libertés.

Enfin, il paraît que c'est un véritable tuteur à l'italienne; et vous savez comment on les traite?

MISS MILNER.

Je sais, Monsieur, que, depuis mon enfance, il veille sur moi avec la tendresse d'un père et d'un ami. Au milieu des circonstances les plus difficiles, c'est sa prudence qui a conservé, qui a augmenté mon héritage. Dans cette maladie si dangereuse qui mit mes jours en péril, c'est à ses soins que je dus la vie. Enfin, Monsieur, c'est le meilleur des hommes, la perfection même. Mais, pardon de vous parler ici de perfection; *il est des genres* de mérite trop graves et trop sérieux pour

que ni vous ni moi puissions jamais y atteindre; et ce que nous avons de mieux à faire, c'est de les respecter sans les comprendre.

FRÉDÉRIC.

Je vois, d'après votre raisonnement, que votre tuteur a un genre de mérite incompréhensible, et je le croirais assez d'après les bruits qui courent dans le monde.

MISS MILNER.

Des bruits sur lui! et que peut-on dire?

FRÉDÉRIC.

Quoi! vous ne le savez pas? On dit que ce grave tuteur, cet homme si admirable, qui tient de la perfection et presque de la Divinité, est amoureux comme un simple mortel.

MISS MILNER.

Amoureux! et de qui?

FRÉDÉRIC.

Dans ces cas-là, on ne sait jamais au juste, parce que souvent les personnes elles-mêmes n'en sont pas bien sûres; mais on cite surtout miss Arabelle, cette jeune prude si sévère et si froide.

MISS MILNER.

Miss Arabelle! ce n'est pas possible. Oubliez-vous, Monsieur, que lord Elmvood est engagé dans l'ordre de Malte, et que les vœux qu'il a prononcés l'empêchent de jamais se marier?

FRÉDÉRIC.

Je le sais comme vous; mais cela n'empêche pas d'être amoureux et de s'occuper d'une jolie femme.

MISS MILNER.

Comment! vous pensez que miss Arabelle?..

FRÉDÉRIC.

Franchement, je le croirais assez; une prude a des attraits pour un sage : en l'aimant, il croit encore aimer la vertu, et c'est commode pour les principes. Du reste, lord Elmvood ne perd pas une occasion de louer miss Arabelle, et de la citer partout comme un modèle à suivre.

MISS MILNER.

Il est vrai?

FRÉDÉRIC.

Au point qu'il approuve en elle ce qu'il blâme dans les autres. *Tenez, aujourd'hui*, par exemple, cette fête brillante où

l'on vous défend d'assister, elle y sera, et certainement lord Elmvood trouvera cela tout naturel.

MISS MILNER.

Vous croyez?

FRÉDÉRIC.

Tandis que vous, il vous est défendu de vous amuser; vous êtes sa pupille. Et si vous saviez cependant de quels plaisirs il prétend vous priver! Ce spectacle si varié et si piquant, ce monde, cette foule, ces riches landaux, ces brillantes cavalcades qui entourent votre char et qui vous servent d'escorte; cette arène magnifique, où mille femmes viennent disputer le prix des grâces et de la parure, et où vous verrez tous les regards vous chercher et vous proclamer la plus belle!

MISS MILNER.

La plus belle; c'est pourtant bien séduisant, surtout si miss Arabelle y doit être.

FRÉDÉRIC.

Elle y sera, je vous le jure; car elle l'a promis à lady Seymour. Ces dames doivent s'y rencontrer.

MISS MILNER.

Eh bien! j'irai, j'irai aussi, quand je devrais forcer mon tuteur à m'y accompagner; je vous le promets maintenant.

FRÉDÉRIC.

Et maintenant je suis le plus heureux des hommes. Je cours prévenir lady Seymour, et je reviens à l'instant. (Il sort.)

SCÈNE VI.

MISS MILNER, seule.

Au fait, il a raison; lord Elmvood est mon tuteur, mais il n'est pas mon maître, je ne suis pas son esclave, et s'il osait me refuser, je lui dirai que je le v..., ou plutôt je ne vois pas pourquoi je lui demanderais cette permission; il ne doit descendre de son cabinet que pour dîner, je cours à ma toilette: par bonheur ma nouvelle parure est délicieuse, le chapeau le plus à la mode; c'est bien fait, je serai charmante; ce n'est pas pour moi, ça m'est égal, je n'y tiens pas; mais nous verrons ce que dira miss Arabelle. Oui, courons vite. Dieux! lord Elmvood.

SCÈNE VII.

MISS MILNER, LORD ELMVOOD.

ELMVOOD.

Ah! vous voici, miss Milner, le ciel en soit loué!

MISS MILNER.

Et pourquoi donc, Monsieur? (A part.) Allons, du courage et de la fermeté.

ELMVOOD.

J'avais entendu de mon cabinet le bruit d'une voiture, et je craignais que ce ne fût la vôtre; pardon d'avoir pu vous soupçonner. Je vois à votre toilette que vous n'avez pas même eu l'idée de me désobéir; je vous en remercie, miss Milner; car c'eût été une offense que je n'aurais jamais pardonnée, et si vous saviez combien je suis malheureux quand il faut me fâcher contre vous, combien il m'en coûte de vous traiter avec sévérité...

MISS MILNER.

Vous, Monsieur?

ELMVOOD.

Mais daignez m'écouter maintenant, et permettez-moi de me justifier à vos yeux.

MISS MILNER, à part.

O ciel! voilà à quoi je ne m'attendais pas. (Haut.) Vous, milord! vous justifier auprès de moi!

ELMVOOD.

Oui, votre réputation est un bien qui m'a été confié et dont je suis responsable, c'est la plus belle dot que je puisse offrir à celui que vous choisirez, et je veux qu'elle lui soit remise comme vos autres richesses, pure et intacte.

AIR : *T'en souviens-tu?*

Voilà pourquoi, me montrant si sévère,
J'ai cependant dérangé vos plaisirs,
  Moi, ce matin, qui d'ordinaire
  Vole au-devant de vos désirs.
  Jugez alors si je vous aime,
Puisque l'espoir seul de vous protéger,
  Aujourd'hui m'a fait braver même
  La crainte de vous affliger.

Il m'a donc semblé que les assiduités de lord Frédéric...

MISS MILNER.

Lord Frédéric? Ne vous ai-je pas dit, milord, ce que je pensais de lui?

ELMVOOD.

M'avez-vous dit votre pensée tout entière? Peut-être avez-vous été retenue par la présence de Sandfort, par la crainte de voir désapprouver votre choix; mais vous êtes seule avec moi, avec votre ami, avec celui qui donnerait ses jours pour vous, et qui d'avance vous assure de son consentement. Eh quoi! vous vous taisez? allons, miss Milner, ma fille, mon enfant, ne craignez rien; quand votre aveu devrait m'affliger, votre confiance est déjà un bonheur, et je serai toujours heureux par l'idée seule que vous allez l'être.

MISS MILNER.

Et je le suis en effet; car jamais rien n'a été plus doux pour mon cœur que l'amitié que vous me témoignez en ce moment.

ELMVOOD.

Eh bien donc, répondez-moi; lord Frédéric serait-il l'époux de votre choix? a-t-il reçu de vous quelque espérance?

MISS MILNER.

Lord Frédéric n'est pas celui que je choisirais. Je n'ai jamais encouragé sa tendresse; mon seul désir est de rester auprès de vous comme je suis, et de vous obéir en tout.

ELMVOOD.

M'obéir! Eh bien! dans ce moment, j'exige une preuve de votre soumission et de votre amitié. Habillez-vous, et allez à cette fête où l'on vous attend.

MISS MILNER.

Que dites-vous?

ELMVOOD.

C'est moi maintenant qui vous le demande et qui vous en supplie.

MISS MILNER.

Ah! je ne suis pas digne de tant de bonté, je ne la mérite pas; cette fête maintenant me serait odieuse : permettez-moi de ne pas vous quitter, de passer ma journée ici avec vous en famille.

ELMVOOD.

Vous m'accuserez encore d'être l'ennemi de vos plaisirs?

MISS MILNER.

Oui, si vous me forcez à sortir; ainsi vous n'insisterez plus, n'est-ce pas? je reste.

ELMVOOD.

Si telle est vraiment votre volonté?..

MISS MILNER.

Oui, ma volonté, mon désir, je n'en ai pas d'autre.

ELMVOOD.

Eh bien! tant mieux; car je voulais vous parler, ainsi qu'à Sandfort, d'un événement très-important pour moi, d'un changement qui arrive dans ma fortune.

MISS MILNER.

Parlez vite, quel bonheur! j'ai donc aussi une part dans votre confiance : eh bien! Monsieur...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, annonçant; puis FRÉDÉRIC.

LE DOMESTIQUE.

Lord Frédéric.

MISS MILNER.

Lord Frédéric! ah! mon Dieu! je l'avais oublié.

FRÉDÉRIC.

J'ai l'honneur de saluer lord Elmvood que je ne me croyais pas assez heureux pour rencontrer. (A miss Milner.) Comment! Miss, vous n'êtes pas encore prête? ces dames sont en bas qui vous attendent; et j'ai réclamé l'honneur de vous donner la main. (Regardant lord Elmvood.) Eh bien! est-ce arrangé? est-ce convenu? Monsieur nous priverait-il de sa présence? ou est-il des nôtres? vient-il avec nous?

ELMVOOD.

Où donc?

FRÉDÉRIC.

A Hyde-Park, à cette course si brillante où miss Milner m'a permis d'être son chevalier!

ELMVOOD.

Vous, son chevalier?

MISS MILNER, à lord Elmvood.

Oui, Monsieur; (A lord Frédéric.) mais je voulais vous dire...

FRÉDÉRIC.

Oh! je n'accepte pas d'excuse, j'ai votre parole.

ELMVOOD.

Je croyais que miss Milner m'avait dit qu'elle n'avait aucun engagement; il paraît qu'elle aura oublié...

FRÉDÉRIC.

Oublié, c'est impossible; car c'est aujourd'hui, c'est ici même que miss Milner a daigné me promettre...

ELMVOOD.

Aujourd'hui! comment! Monsieur nous avait déjà fait l'honneur de nous rendre visite?

FRÉDÉRIC.

Oh! mon Dieu, oui; il n'y a qu'un instant, je me suis présenté; par malheur vous n'y étiez pas; c'est votre aimable pupille qui, en votre absence, a daigné me recevoir.

ELMVOOD.

Vous recevoir (A demi voix, à miss Milner.) ici même, aujourd'hui; quand ce matin vous m'aviez juré... Ah! miss Milner...

MISS MILNER.

Permettez, Monsieur, je dois avant tout vous expliquer...

ELMVOOD.

C'est inutile; il est fâcheux que pour me persuader vous ayez besoin d'explication : autrefois, un mot aurait suffi; mais, comme je vous le disais tout à l'heure, je n'ai jamais prétendu vous contraindre; permis à vous d'aller à cette fête avec lady Seymour et avec Monsieur.

FRÉDÉRIC.

C'est admirable! vous êtes le modèle des tuteurs. Eh bien! partons-nous?

MISS MILNER.

Non, Monsieur : (Regardant lord Elmvood.) j'espère que plus tard on pourra m'entendre; mais, en attendant, je vous prie de faire mes excuses à lady Seymour et à ces dames; car, bien décidément, je reste ici, et je ne sortirai pas. (Elle fait la révérence et sort.)

SCÈNE IX.

LORD ELMVOOD, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Comment, milord, elle s'éloigne, elle refuse de nous suivre

à cette fête, qui tout à l'heure encore était l'objet de tous ses vœux? Qu'est-ce que cela signifie?

ELMVOOD.

Cela signifie qu'elle a changé d'idée.

FRÉDÉRIC.

Non, morbleu! ce n'est pas naturel; ni moi, ni ces dames ne seront dupes d'une pareille conduite; sa réponse était dictée par vous, et ce consentement que vous donnez en apparence et avec tant de générosité, n'était qu'un prétexte adroit.

ELMVOOD.

Un prétexte; je pourrais vous répondre, Monsieur, que je suis maître ici, et quand je commande, chacun obéit; mais en supposant, comme vous le dites, que j'aie besoin de prétexte, il me semble que je n'en manquerais point, et que, comme tuteur de miss Milner, j'aurais droit de défendre les visites et les assiduités d'un jeune homme dont j'ignore même les intentions et les motifs.

FRÉDÉRIC.

Si jusqu'ici, Monsieur, j'ai tardé à me déclarer, c'est que ma position ne me le permettait pas; c'est que je sollicitais un régiment que je n'ai encore pu obtenir; c'est que, brouillé avec lord Clarendon, le chef de ma famille, je craignais qu'il ne refusât son consentement; mais, puisque vous l'exigez, Monsieur, je viens formellement vous demander miss Milner en mariage; je vous déclare que je l'aime, que je l'adore, que je suis aimé...

ELMVOOD.

Aimé? et quelles raisons avez-vous de le croire?

FRÉDÉRIC.

Là-dessus, Monsieur, c'est moi que cela regarde. Dieu merci, je m'y connais, et j'ai su lire dans son cœur; mais si, après un tel aveu, vous hésitez encore; si vous refusez un parti aussi brillant qu'honorable, modestie à part, parce qu'en affaires la vérité avant tout; si vous refusez enfin d'agréer ma recherche, je commencerai à croire à un bruit auquel, pour votre honneur, je refusais d'ajouter foi : c'est que vous êtes amoureux, non pas, comme on le dit, de miss Arabelle, mais de votre pupille elle-même.

ELMVOOD.

Moi! Monsieur, on pourrait supposer!... apprenez que, dans ma position, un tel doute est une offense.

FREDÉRIC.

Comme vous voudrez, Monsieur ; mais si je me suis trompé, il faut me le prouver autrement que par des discours ; car, malgré la sévérité de vos principes, je vous déclare que je n'ai point de confiance dans les protestations d'un tuteur hypocrite.

ELMVOOD.

Et moi, Monsieur, heureusement pour vous, je n'attache pas d'importance aux discours d'un fat.

FRÉDÉRIC.

Un fat! encore un qui emploie l'expression; eh bien! oui, Monsieur, je suis un fat; car tel est mon plaisir, et je ne vois pas pourquoi, dans l'Angleterre, qui est le pays de la liberté, il ne serait pas permis à chacun d'être comme il lui plaît; je suis ainsi parce que je le trouve bon, et je vous demanderai raison de ce que vous le trouvez mauvais.

ELMVOOD.

Vous auriez fort à faire, Monsieur, s'il vous fallait chercher querelle à tous ceux qui partagent mon opinion sur votre compte. Mais, dans tous les cas, vous me trouverez toujours à vos ordres.

FRÉDÉRIC.

Aujourd'hui même, milord, à moins que sur-le-champ vous ne me donniez votre consentement pour épouser votre pupille.

ELMVOOD.

Voilà une condition qui rend le mariage impossible.

FRÉDÉRIC.

Et c'est ce que nous verrons; car je vous déclare que malgré vous-même, malgré votre tyrannie, miss Milner sera à moi ; et quand je devrais la soustraire à votre pouvoir, l'enlever de ces lieux.

ELMVOOD, mettant la main à son chapeau.

L'enlever! enlever miss Milner! c'est trop fort, Monsieur; et si je ne me respectais moi-même, je vous aurais déjà fait chasser par mes gens; mais vous avez besoin d'une leçon, et c'est un soin que je me réserve. Sortons.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, SANDFORT.

SANDFORT.

Eh bien! eh bien! où courez-vous donc ainsi comme des étourdis?

FRÉDÉRIC.

Ne faites pas attention. C'est une demande en mariage que je vais faire à Monsieur.

ELMWOOD.

Oui, Sandfort, nous avons à sortir ensemble. Laissez-nous.

SANDFORT.

Non, parbleu! je saurai auparavant ce dont il s'agit, et quelle est cette calèche qui depuis une heure est à la porte, et où sont des dames qui s'impatientent.

FRÉDÉRIC.

Dieu! lady Seymour, ma respectable tante. Milord, je vais lui faire mes excuses, la prier de partir sans miss Milner et sans moi; de là je passe chez un ami, et dans un quart d'heure je serai ici dans votre jardin avec deux témoins.

SANDFORT.

Deux témoins!

AIR de *Turenne*.

Vous voulez donc vous battre, je suppose?

FRÉDÉRIC.

Comme vous dites, dans l'instant.

SANDFORT.

Quoi! vous pouvez d'une pareille chose
Parler aussi tranquillement?

FRÉDÉRIC.

Et pourquoi pas? il est permis, je pense,
De se brûler la cervelle en riant.
Moi, j'y suis fait.

SANDFORT.

Et depuis quand?

FRÉDÉRIC.

Mais... depuis mon voyage en France.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LORD ELMVOOD, SANDFORT.

SANDFORT.

Qu'est-ce que cela signifie? depuis quand avez-vous des relations avec un pareil étourdi? Est-ce que vous savez avec qui il va se battre?

ELMVOOD, froidement.

Oui, c'est avec moi.

SANDFORT.

Bonté de Dieu! que m'apprenez-vous là?

ELMVOOD.

Taisez-vous, Sandfort, taisez-vous. Il n'y a pas moyen de faire autrement; mon honneur, celui de miss Milner...

SANDFORT.

Miss Milner! j'en était sûr. C'est elle qui est cause de tout.

ELMVOOD.

C'est ce qui vous trompe, c'est moi qui ai insulté, qui ai outragé ce jeune homme; je l'ai menacé de le mettre à la porte, de le faire chasser par mes gens; et, entre gentilshommes, ce sont des injures qui ne se pardonnent point.

SANDFORT.

Et que m'importe à moi? Est-ce que vous croyez que je le souffrirai?

ELMVOOD.

Sandfort! au nom du ciel! si l'on vous entendait.

SANDFORT.

Et je veux qu'on m'entende, je veux que l'on connaisse votre extravagance, votre folie; je veux que l'univers entier...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MISS MILNER.

MISS MILNER.

Ah! mon Dieu! d'où vient ce bruit? et qu'y a-t-il donc?

SANDFORT.

Ce qu'il y a, Mademoiselle, ce qu'il y a...

ELMVOOD, lui mettant la main sur la bouche.

Sandfort, je vous en conjure...

SANDFORT.

Je me tairai, milord, je me tairai pour votre honneur, mais *il n'est pas moins* vrai que je l'avais prévu, que je l'ai tou-

jours dit ; et sans les caprices, sans les inconséquences de Mademoiselle, le plus honnète homme d'Angleterre ne serait pas exposé à aller aujourd'hui se couper la gorge avec un étourdi.

MISS MILNER.

O ciel ! que dites-vous ?

SANDFORT.

Eh bien ! oui, c'est plus fort que moi, je ne veux pas me taire. Tel que vous le voyez, il va dans l'instant même se battre avec lord Frédéric.

MISS MILNER.

C'est fait de moi. Je me meurs.

ELMVOOD.

Sandfort ! elle se trouve mal.

SANDFORT, allant à elle.

Eh non ! morbleu ! eh non ! il ne s'agit pas de cela ; il faut le détourner de ce dessein, il faut qu'il y renonce ! il faut qu'il nous donne sa parole, et encore il nous la donnerait que je n'y croirais pas, car je n'ai plus de confiance en lui ni en son caractère. Lui qu'engagent des vœux sacrés et solennels ! lui, un chevalier de Malte, aller se battre pour une femme !

MISS MILNER.

Grand Dieu ! c'est pour sa pupille ?

SANDFORT.

Et pour qui donc ? à coup sûr ce n'est pas pour moi. Mais s'il est sourd à mes prières, s'il résiste à notre amitié, j'ai mon projet, je saurai bien l'en empêcher. (A milord Elmvood.) Milord, je ne vous quitte pas, je vous suivrai partout, je m'attache à vos pas ; je me mettrai entre vous deux, et si je suis tué, vous penserez quelquefois à votre vieux précepteur et à la dernière leçon qu'il vous aura donnée.

MISS MILNER, joignant les mains.

Monsieur Sandfort, monsieur Sandfort, je vous demande pardon d'avoir jamais pu vous offenser.

SANDFORT.

Eh ! il n'est pas question de pardon, il faut qu'il nous réponde. (Regardant par la fenêtre.) Dieu ! lord Frédéric qui entre dans le jardin. (Allant à lord Elmvood qui veut sortir.) Milord, vous ne sortirez pas d'ici.

ELMVOOD.

Mes amis, mes chers amis, un instant de réflexion vous prouvera à tous deux qu'il est impossible que ce combat n'ait pas lieu. Mais pourquoi d'avance vous alarmer? considérez combien il y a peu de duels vraiment funestes.

MISS MILNER.

Quelles qu'en soient les suites, c'est moi, milord, c'est moi qui serai éternellement malheureuse; car j'aurai été la cause de ce combat, et s'il renversait toutes mes espérances, s'il devait me donner le coup de la mort, ne renonceriez-vous pas à ce cruel dessein?

ELMVOOD.

Que dites-vous?

MISS MILNER.

Qu'il est quelqu'un au monde qui possède mes plus chères affections; l'idée seule que ses jours sont menacés me ferait tout sacrifier; et s'il faut vous avouer enfin un amour que je n'ai pu vaincre...

ELMVOOD.

Achevez.

MISS MILNER.

Ah! J'en rougis de honte; mais les dangers rendent cet aveu nécessaire, j'aime...

SANDFORT.

Eh qui donc, malheureuse?

MISS MILNER.

Lord Frédéric.

SANDFORT.

Eh bien! qu'est-ce que je vous disais ce matin? et que de peine n'a-t-il pas fallu pour le lui faire avouer?

ELMVOOD.

Je ne vous cache pas, miss Milner, que je suis profondément affecté de tant de ruses et de tant de contradictions, moi qui tout à l'heure encore vous suppliais de me dire la vérité.

MISS MILNER.

Je ne suis pas digne de votre amitié, Monsieur, et dès ce moment, abandonnez-moi.

ELMVOOD.

Non, pas en ce moment; car grâce à vous, je connais enfin le moyen d'assurer votre bonheur : oui, Mademoiselle, je

vous promets, et je ne vous tromperai pas, quoique vous m'ayez si souvent trompé vous-même, que dès ce moment lord Frédéric ne court aucun danger : au prix du monde entier, je ne voudrais pas maintenant mettre ses jours en péril. Vous pouvez, Sandfort, me laisser sortir; je vais le trouver, et j'espère que vous serez tous contents de moi. Adieu.

SCÈNE XIII.

MISS MILNER, SANDFORT.

SANDFORT.

Mademoiselle, je ne risquerai pas un mot sur ce qui vient de se passer; car, dans ce moment-ci, j'ai trop d'avantage, et, en ennemi généreux, je ne veux pas en profiter; mais comme depuis longtemps je cherche à connaître le cœur humain, surtout celui des femmes, je vous demanderai seulement, pour mon instruction et mes études particulières, pourquoi, lorsqu'on vous offrait lord Frédéric pour mari, vous n'avez jamais voulu en entendre parler, et pourquoi maintenant?...

MISS MILNER.

Pardon, monsieur Sandfort; je suis si troublée, si enquiète... Quelle idée lord Elmvood va-t-il avoir de moi? lui qui est si noble, si généreux.

SANDFORT.

Cette fois vous avez raison; et voilà un sujet du moins sur lequel nous n'aurons pas de dispute; c'est le premier.

MISS MILNER.

Croyez-vous, monsieur Sandfort, que cela s'arrange?

SANDFORT.

Parbleu! maintenant il n'y a plus rien à craindre, et tout va se terminer à l'amiable. Votre tuteur racontera à lord Frédéric ce que vous venez de lui avouer; il lui apprendra que vous l'aimez.

MISS MILNER.

Comment, Monsieur, vous croyez qu'il le lui dira?

SANDFORT.

Le moyen de faire autrement?

MISS MILNER.

Voilà ce qui me désespère, s'il avait pu ne pas lui en parler, le lui laisser ignorer...

SANDFORT.

C'est cela, pour qu'ils se disputent encore.

MISS MILNER.

Non vraiment, et j'espère bien qu'il ne sera plus question de duel et de combat. (On entend un coup de pistolet.) Dieu! que viens-je d'entendre? lord Elmvood m'a donc trompée. (Sandfort court à la fenêtre qu'il ouvre, et il regarde dans le jardin.) Eh bien! est-il blessé?

SANDFORT.

Qui? lord Frédéric?

MISS MILNER.

Eh non! milord Elmvood.

SANDFORT.

Grâce au ciel, je les vois tous les deux; les témoins les entourent; ils s'embrassent, ils se séparent : l'un revient de ce côté, et l'autre remonte à cheval.

MISS MILNER.

Dieu soit loué! et vous êtes bien sûr qu'il ne lui est rien arrivé?

SANDFORT.

A lord Frédéric?

MISS MILNER.

Et non! je vous parle de lord Elmvood, de mon tuteur, de celui à qui je dois tout.

SANDFORT.

Eh! tenez, le voici.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LORD ELMVOOD.

MISS MILNER, courant à lui.

Ah! c'est vous, milord! qu'est-il donc arrivé?

ELMVOOD.

Rassurez-vous : celui que vous aimez n'a couru aucun danger.

SANDFORT.

Mais ce bruit que nous venons d'entendre?

ELMVOOD.

En essuyant le feu de lord Frédéric, je lui ai accordé la satisfaction qu'il me demandait.

SANDFORT.

Ah! milord, je ne vous reconnais pas là; c'était manquer à votre parole.

ELMVOOD.

Non, car en refusant de tirer sur lui. (A miss Milner.) j'ai tenu la promesse que j'avais faite de ne point exposer sa vie.

SANDFORT.

Et la vôtre, morbleu! la vôtre, qui nous appartenait?

ELMVOOD, lui prenant la main.

Pardon, j'avais oublié qu'il me restait un ami.

MISS MILNER.

Ah! Monsieur!

ELMVOOD.

Alors seulement j'ai pu avouer à lord Frédéric que vous l'aimez, que vous l'acceptez pour époux.

MISS MILNER.

O ciel! il le sait!

ELMVOOD.

J'ai ajouté que désormais ce mariage était mon seul vœu, mon seul désir. Si vous aviez vu quelle joie il a fait éclater! avec quelle reconnaissance il s'est jeté dans mes bras en me demandant pardon! Eh bien! Miss, qu'avez-vous?

MISS MILNER.

Rien, Monsieur; je suis contente, je suis heureuse; j'ai sauvé des jours qui m'étaient bien précieux! mais je ne puis vous dire ce que j'éprouve.

ELMVOOD.

Ah! je le devine, vous êtes inquiète de ne pas le voir paraître; malgré mes protestations, vous tremblez encore pour lui. Rassurez-vous: dans son impatience, il m'a quitté pour tout disposer, car il faut que ce mariage se fasse aujourd'hui même.

MISS MILNER.

Quoi, Monsieur! il pourrait exiger...

ELMVOOD.

C'est moi qui l'ai voulu; c'est moi, miss Milner, qui vous le demande.

MISS MILNER.

Et moi, si je vous suis chère, je vous supplie de différer de quelques semaines.

ELMVOOD, *vivement.*

Pas d'un jour, pas d'un instant, ou je ne le pourrais pas...

SANDFORT.

Que dites-vous?

ELMVOOD, *froidement.*

Je ne pourrais pas y assister; car demain, de grand matin, je pars, je quitte l'Angleterre.

MISS MILNER.

O ciel!

SANDFORT.

Vous partez seul?

ELMVOOD.

Non, car j'ai pensé que vous viendriez avec moi.

SANDFORT.

Et vous avez bien fait.

ELMVOOD, *à miss Milner.*

Des affaires particulières m'appellent en Italie. Depuis quelque temps, depuis la mort de mon frère, j'étais le seul descendant des comtes d'Elmvood. Or, on a pensé qu'il ne fallait point, après moi, laisser passer à une branche protestante les biens et les titres d'une famille catholique; et c'est dans l'intérêt même de notre cause que la cour de Rome vient de me délier de mes vœux.

MISS MILNER.

Que dites-vous?

ELMVOOD.

Ce sont là ces papiers que j'ai reçus ce matin, et dont je voulais vous faire part à tous deux; ce changement d'état, que, du reste, je voyais avec indifférence, m'affligeait seulement par l'idée de vous laisser seule.

AIR : *Faut l'oublier.*

J'avais promis à votre père
De remplir un devoir bien doux;
Et je suis resté près de vous
Tant que je vous fus nécessaire.
Je vous guidais avec effroi
Sur une route périlleuse;
Mais un autre obtient votre foi :
Un autre peut vous rendre heureuse,
Vous n'avez plus besoin de moi.

Oui, lord Frédéric a ma parole, il a la vôtre; il faut donc, avant mon départ, hâter ce mariage.

SANDFORT.

Vous avez raison.

ELMVOOD.

Et comme lord Clarendon, l'oncle de Frédéric, est le seul qui pourrait former obstacle à cette union, j'y vais de ce pas.

MISS MILNER.

Milord!

ELMVOOD.

Avez-vous quelques ordres à me prescrire, quelque chose à me demander?

MISS MILNER.

Non, milord, je n'ai plus rien à vous dire, je suis prête à vous obéir.

ELMVOOD.

Adieu donc. (A Sandfort.) Adieu. (Il sort par le fond.)

SCÈNE XV.

MISS MILNER, SANDFORT.

SANDFORT.

Enfin, nous voilà donc tous d'acord; ce n'est pas sans peine. Je puis vous le dire maintenant, j'ai cru que jamais nous n'en sortirions; mais, grâce au ciel, tout est fini à la satisfaction générale, et j'espère que vous devez être bien contente.

MISS MILNER.

Ah! je n'y tiens plus; j'en mourrai, je crois.

SANDFORT.

Eh bien! qu'avez-vous donc? n'allez-vous pas pleurer? maintenant que vous êtes heureuse, maintenant que vous épousez celui que vous aimez?...

MISS MILNER.

Et si je ne l'aimais pas?

SANDFORT.

Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que nous allons recommencer?

MISS MILNER.

Monsieur Sandfort, daignez m'écouter.

SANDFORT.

Non, Mademoiselle, c'en est trop, et je n'écoute rien. Il s'agit ici de l'aimer une fois pour toutes, et que cela finisse.

MISS MILNER.

Et je ne le puis... Si j'en aime un autre ?

SANDFORT.

Un autre! est-ce que cela est possible? est-ce que je puis récuser le témoignage de mes yeux? est-ce que je n'ai pas vu tout à l'heure encore la tendresse que vous portez à lord Frédéric? votre pâleur, votre effroi au moment du combat...

MISS MILNER.

Était-il donc le seul dont les jours étaient menacés? Êtes-vous donc si aveugle, monsieur Sandfort, et pensez-vous que je ne prenne aucun intérêt à lord Elmvood?

SANDFORT.

Lord Elmvood!

MISS MILNER.

Oui, je l'aime, et c'est lui seul que j'ai toujours aimé.

SANDFORT.

Bonté de Dieu! que me dites-vous là? et que de malheurs je prévois! dans ce moment surtout, après ce duel, ce combat, après la parole donnée. Pourquoi aussi ne pas dire ce que vous pensez? et pourquoi ne pas le dire tout de suite?

MISS MILNER.

Est-ce que je le pouvais, lorsque mon tuteur n'était pas libre, quand des nœuds sacrés l'enchaînaient à jamais? Cette idée même était un crime; et, loin d'avouer un tel amour, j'aurais voulu me le cacher à moi-même. De là les conséquences, les contradictions que vous blâmiez dans ma conduite, ces adorateurs dont j'encourageais les hommages, ces soirées brillantes, ces plaisirs dont je m'environnais : tout cela était autant d'armes que je cherchais contre lui; et, loin de l'oublier, je me trouvais encore plus malheureuse.

SANDFORT.

Eh bien! alors, puisque cela vous rendait malheureuse, pourquoi l'aimiez-vous?

MISS MILNER.

Ah! c'est que ces tourments mêmes avaient leur charme.

SANDFORT.

Par exemple, voilà des choses dont je n'avais jamais eu l'idée!

MISS MILNER.

Je suis bien coupable, sans doute; mais je souffre, et je n'ai plus d'amis; je n'en avais qu'un, et il ne m'est pas permis de lui confier mes peines. Il ne me reste donc que vous, mon bon monsieur Sandfort! soyez mon guide, mon conseil; que dois-je faire?

SANDFORT.

Pauvre jeune fille! vous êtes venu à moi dans le jour de l'affliction, et je ne tromperai point votre confiance. Quoique ce soit la première fois que je sois consulté dans une pareille affaire, il me semble qu'il faut de la franchise avant tout; et puisque vous aimez lord Elmvood, eh bien! dites-le-lui.

MISS MILNER.

Y pensez-vous? un pareil aveu... plutôt mourir de honte.

SANDFORT.

C'est juste, cela ne se peut pas: cela ne serait pas convenable; mais pourquoi l'aimez-vous? Il n'y aurait qu'un moyen, c'est de faire cet aveu à lord Frédéric.

MISS MILNER.

C'est encore pis: après ce qui s'est passé, il croira que l'on s'est joué de lui, et ce duel que je voulais empêcher sera maintenant inévitable, ce sera un combat à mort.

SANDFORT.

Vous avez raison, il y va de ses jours; mais alors je vous demanderai encore, pourquoi l'aimez-vous? est-ce donc une chose si difficile? que diable! on se raisonne, on se dit: Je n'y dois plus penser; et on n'y pense plus.

MISS MILNER.

Monsieur Sandfort, vous n'avez jamais aimé.

SANDFORT.

C'est vrai, et je m'en félicite; car cela m'a permis au moins de conserver quelque rectitude dans le jugement, et quelque suite dans les idées. Or, voici mon raisonnement: Si lord Elmvood était resté dans l'ordre de Malte, s'il n'avait pas été dégagé de ses vœux, vous auriez fini par renoncer à lui, et vous auriez épousé Frédéric.

MISS MILNER.

Je ne sais; cela se peut.

SANDFORT.

Eh bien! ce sacrifice, que la nécessité vous forçait de faire, faites-le de vous-même, mais sans autre mobile que votre générosité, que le sentiment de vos devoirs; dites-vous, pour

mieux vous y décider, que vos goûts, vos humeurs, votre caractère, ne conviennent peut-être point à lord Elmvood; dites-vous que peut-être vous n'auriez pas fait son bonheur.

MISS MILNER.

C'est que je crois que si.

SANDFORT.

C'est égal, il faut vous dire le contraire; il faut vous dire surtout que ce généreux sacrifice vous acquitte envers lui de tout ce que vous lui devez; que vous lui conservez l'honneur; que vous lui sauvez la vie.

MISS MILNER.

Air : *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

En m'offrant une telle idée,
Vous m'enchaînez, et pour toujours :
Oui, ce seul mot m'a décidée,
Je me tairai pour conserver ses jours.
Je cacherai mon trouble extrême,
J'en aurai la force aujourd'hui!
Vous ne voulez pas que je l'aime,
J'y consens... par amour pour lui.

SANDFORT.

Voilà encore de ces raisonnements qui ne sont pas à ma portée; mais c'est égal, c'est bien; vous en serez récompensée par la paix de l'âme que vous retrouverez, par votre propre estime.

MISS MILNER.

Obtiendrai-je la vôtre? c'est tout ce que je demande.

SANDFORT.

Si je vous l'accorde! écoutez-moi, miss Milner, vous pouvez maintenant me fâcher, me contrarier, me poursuivre comme autrefois de vos railleries; je vous permets tout; je vous pardonne tout; car vous avez en moi un ami véritable, et si jamais... C'est le bruit d'une voiture.

MISS MILNER.

Ah! mon Dieu! serait-ce lord Elmvood? je suis toute tremblante.

SANDFORT.

Non, non, rassurez-vous; ce n'est que lord Frédéric; c'est celui-là, par exemple, que nous devons détester, c'est-à-dire *pas vous*, c'est votre mari, et vous devez l'aimer; mais moi

qui n'y suis pas obligé... Adieu, mon enfant; allons, du courage. (Il entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XVI.

MISS MILNER, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, à la cantonade.

Qu'on exécute mes ordres, et que tout soit disposé. Mais nous attendrons pour partir le retour de lord Elmvood. (A miss Milner.) Miss Milner, vous voilà; qu'il me tardait de vous voir et de vous faire part de mon bonheur! Je quitte mon oncle, lord Clarendon, chez qui je me présentais en tremblant! Devinez qui je trouve avec lui? Lord Elmvood, votre tuteur, qui venait de plaider pour moi, et de gagner ma cause. Mon oncle me pardonne, il consent à notre union; et de plus, à payer toutes mes dettes; c'est-à-dire que c'est une ivresse générale parmi tous les fournisseurs et marchands de Londres, qui sont dévoués...; et ce soir, à l'occasion de notre mariage, je pense qu'on illuminera dans la Cité.

MISS MILNER.

De sorte que vous êtes revenu avec lord Elmvood, et qu'il est ici?

FRÉDÉRIC.

Non. Il est allé chez le ministre solliciter pour moi. Vous aviez raison, c'est le meilleur, c'est le plus généreux des hommes; et je crois que pour lui, maintenant, je ferais tout au monde.

MISS MILNER.

Que dites-vous?

FRÉDÉRIC.

Oui, tout, excepté, par exemple, de renoncer à vous. Mais un projet auquel je m'oppose, c'est que lord Elmvood veut partir ce soir après notre mariage.

MISS MILNER.

O ciel!

FRÉDÉRIC.

Il a donné devant moi des ordres pour que sa voiture fût prête au sortir de l'église; mais nous sommes là...; vous me seconderez, et je compte sur vous pour le retenir. Tenez, tenez, le voici. Ah! mon Dieu! comme il a l'air triste et défait! Est-ce qu'il y aurait de mauvaises nouvelles?

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LORD ELMVOOD.

FRÉDÉRIC.

Hé bien! milord?

ELMVOOD.

Ah! vous voilà, mes amis!

FRÉDÉRIC.

Est-ce que mon oncle, est-ce que l'honorable membre du parlement aurait changé d'opinion?

ELMVOOD.

Non vraiment.

FRÉDÉRIC.

C'est donc le ministre qui a refusé ma nomination?

ELMVOOD.

La voici.

FRÉDÉRIC.

Je suis colonel!

ELMVOOD.

Et rien maintenant ne s'oppose à votre bonheur. Tout est prêt, et l'on vous attend. Venez.

MISS MILNER.

Un moment, Monsieur: est-il vrai, comme on me l'a annoncé, que vous êtes décidé à nous quitter aujourd'hui même?

FRÉDÉRIC.

Nous espérons du moins que nos prières...

EMLVOOD.

Non, milord, elles seraient inutiles; des motifs imprévus, des raisons que vous ne pouvez connaître, me forcent à m'éloigner de vous; il y va de mon repos et de mon honneur.

FRÉDÉRIC.

S'il en est ainsi, je n'ose plus insister.

ELMVOOD.

Je serais déjà parti si, comme tuteur de miss Milner, je ne devais assister à son mariage, et la conduire moi-même à l'autel.

FRÉDÉRIC,

Cela, c'est trop juste.

ELMVOOD.

Oui, c'est mon devoir, et aujourd'hui je les remplirai tous. *(Au domestique.)* Avertissez monsieur Sandford, et priez-le de

descendre. (A miss Milner.) C'est lui qui, avec moi, vous servira de témoin, si toutefois ce choix ne vous déplaît pas, et si votre haine pour lui...

MISS MILNER.

Je ne le hais plus, je ne hais personne; d'ailleurs, Monsieur, dès que vous l'ordonnez, vous savez bien que j'obéirai toujours avec empressement et avec plaisir.

ELMVOOD.

Et d'où vient donc ce trouble, d'où viennent donc ces larmes?

MISS MILNER.

Ne sont-elles pas naturelles? quand je pense que vous vous éloignez, que nous allons être séparés, peut-être pour toujours.

ELMVOOD.

AIR : *Rappelez-moi, je reviendrai* (de M. AMÉDÉE DE BEAUPLAN).

Non, si j'en crois mon espérance,
J'attends un meilleur avenir;
Je serai, malgré la distance,
Près de vous par le souvenir.
Errant sur un autre rivage,
De loin encor je vous suivrai,
Et sur vous si grondait l'orage,
Rappelez-moi, je reviendrai.

Va, ma fille, sois vertueuse, aime ton époux, pratique tes devoirs; tranquille et heureuse dans ton ménage, tâche surtout de défendre ton cœur de toute funeste passion; car si la raison nous donne la force d'en triompher, elle ne nous donne pas celle de nous en consoler; elle n'empêche pas les regrets qui nous poursuivent, les tourments qui nous déchirent. Venez, mon enfant, venez, miss Milner; embrassez-moi et partons! (Miss Milner se jette dans ses bras en pleurant, tandis que Frédéric les regardent en souriant et en essuyant une larme.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, SANDFORT.

SANDFORT, entrant par le fond, et apercevant ce tableau.

Que vois-je! miss Milner dans ses bras! (Courant à Frédéric.) Tout est donc connu et arrangé?

FRÉDÉRIC.

Eh! sans doute!

SANDFORT.

Comment cela est-il arrivé? comment avez-vous su qu'elle l'aimait?

FRÉDÉRIC.

Hé! qui donc?

SANDFORT.

Son tuteur.

ELMVOOD ET FRÉDÉRIC.

Qu'ai-je entendu?

MISS MILNER, allant à Sandfort pour le faire taire.

Malheureux! ils l'ignoraient!

SANDFORT.

Dieu! qu'ai-je fait! non, non, elle ne l'aime pas; mettez que je n'ai rien dit; (à Frédéric.) c'est vous seul qu'elle aime, ou du moins qu'elle épouse; il n'y a que cela de vrai.

FRÉDÉRIC.

Vous avez raison; telle est la vérité qu'on voulait me cacher, et que, grâce à vous, je connais enfin.

ELMVOOD.

Monsieur, vous pourriez supposer?

FRÉDÉRIC.

Oui, milord, c'est vous que j'accuse de m'avoir méconnu, de m'avoir outragé. Avez-vous pu penser que, dans la lutte qui s'établit entre nous, je resterais continuellement chargé du poids de vos bienfaits? ou me jugez-vous incapable de m'acquitter jamais? C'est là un affront dont, en véritable Anglais, je vous demanderais raison si je pouvais tourner contre vous l'épée de colonel que vous m'avez fait obtenir; mais à défaut de cette vengeance, j'en trouverai une à laquelle vous ne pourrez vous soustraire; vous avez épargné mes jours; vous m'avez raccommodé avec mon oncle; vous avez assuré ma fortune, mon avenir : voilà de grands bienfaits, de grands services sans doute; eh bien! d'un seul mot je les égalerai, je les surpasserai encore. (Regardant miss Milner.) Je l'aime, je l'adore, elle est à moi, vous me l'avez donnée : eh bien! (Prenant la main de lord Elmvood et celle de miss Milner.) épousez-la, et soyons quittes.

ELMVOOD.

Dieu! qu'entends-je?

MISS MILNER.

Quelle générosité!

FRÉDÉRIC.

Je savais bien que je prendrais ma revanehe, et vous voyez, miss Milner, qu'un fat peut quelquefois avoir du bon ; mon seul tort est d'avoir pu me croire aimé ; cela m'était arrivé tant de fois, que l'habitude peut-être pouvait me servir d'excuse.

SANDFORT.

Monsieur, malgré cette dernière phrase-là, votre conduite est belle, et je l'approuve.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes bien bon.

SANDFORT.

Et vous, mis Milner, me pardonnerez-vous d'avoir, malgré moi, trahi votre secret?

MISS MILNER.

Ah! je ne vous en veux plus.

FRÉDÉRIC.

Ni moi, docteur ; au contraire, cela doit me porter bonheur ; et s'il y a une justice en ce monde, d'autres belles me doivent des consolations.

SANDFORT.

Voilà un vrai philosophe! perdre une maîtresse et prendre aussi gaiement son parti!

FRÉDÉRIC, gaiement.

Oh ! j'y suis habitué.

SANDFORT.

Habitué!

FRÉDÉRIC.

Oui, depuis mon voyage en France.

CHŒUR.

AIR du *Maçon*.

O moment plein d'ivresse!
Pour nous quel heureux sort!
L'amour et la sagesse
Vont se trouver d'accord.

MISS MILNER.

AIR du vaudeville des *Frères de lait*. (Musique de M. HEUDIER.)

O vous, Messieurs, qui, sous votre tutelle,
Prenez toujours les auteurs, les acteurs...

Dans chaque pièce, ancienne ou bien nouvelle,
Vous savez comme agissent les tuteurs :
On sait comment agissent les tuteurs :
De leur pupille imprudente, indocile,
Ils ont toujours pardonné les erreurs...
Par mes défauts quand j'agis en pupille,
Par vos bontés agissez en tuteurs.

FIN DE SIMPLE HISTOIRE.

L'AMBASSADEUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Mélesville

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 10 juillet 1826.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'ARANZA, envoyé d'Espagne à Naples.
JULIETTE, sa fille.
FRÉDÉRIC DE CERNAY, jeune Français.
SAINT-JEAN, valet français attaché au comte d'Aranza.
ZANETTA, jeune Napolitaine.
UN DOMESTIQUE.
PLUSIEURS VALETS.

La scène se passe à Naples, dans l'hôtel du comte d'Aranza.

Un salon richement meublé. Une table près de la cheminée, à droite de l'acteur. A droite et à gauche, des portes qui conduisent aux appartements du comte et de sa fille. Au fond, deux fenêtres et une porte donnant sur le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, JULIETTE.

LE COMTE.

Eh bien! ma chère Juliette, tu ne parais pas très-enchantée de notre nouvelle habitation?

JULIETTE.

Non, mon père, et je vous avoue que je ne puis m'empêcher de regretter ce joli hôtel de la rue de Tolède, si élégant, si commode. C'était là un logement digne du comte d'Aranza, de l'envoyé d'Espagne.

LE COMTE.

Il était trop petit, et puis un quartier bruyant, un air épais et malsain.

JULIETTE.

Qu'est-ce que vous dites donc, mon père? le plus beau quartier de Naples, près de tous les spectacles et des magasins de mode, un air excellent.

LE COMTE, souriant.

Il ne peut valoir celui que je respire ici, dans un faubourg écarté, aux portes de la ville; ce beau jardin, le Vésuve en face de nous; c'est bien meilleur pour ta santé.

JULIETTE.

Est-ce aussi pour ma santé que vous n'allez plus dans le monde; que vous refusez toutes les invitations de bals et de concerts, et que vous me condamnez à une retraite absolue? moi qui voulais écrire mon voyage à Naples.

Air de *l'Artiste*.

Comment puis-je connaître
Ce séjour séduisant,
Lorsque de ma fenêtre
Je le vois seulement?..

LE COMTE.

C'est conforme aux usages...
Que d'écrivains fameux,
Qui font tous leurs voyages
Sans sortir de chez eux!

JULIETTE.

Oui, oui; voilà comme vous êtes toujours. Vous plaisantez quand vous ne voulez pas répondre; je vous dirai, mon père, que c'est là de la diplomatie.

LE COMTE.

Tu veux que je te parle sérieusement. Eh bien! ma chère Juliette, lorsqu'une mission temporaire me força de partir pour Naples, je ne pus me résoudre à me séparer de ma fille unique, je te retirai du couvent; et, en arrivant ici, je cédai à un petit mouvement d'orgueil paternel bien excusable; je te menai partout; j'étais heureux de tes triomphes, des éloges qu'on te prodiguait; peu à peu le cercle des admirateurs s'est augmenté au point d'alarmer ma prudence. Nous avions vraiment à nous deux trop de succès; j'ai remarqué que l'on nous suivait à la sortie des promenades, que l'on épiait nos démarches...

JULIETTE, un peu embarrassée.

Quoi! mon père, vous croyez?..

LE COMTE.

Oui, et c'était, je crois, pour toi seule; car, quelque agréable que soit la vue d'un ambassadeur, ils ne sont pas assez

rares pour produire sensation; or, tu connais mes intentions à cet égard.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

Si jamais je choisis un gendre,
Je veux qu'il vive en Espagne... avec moi;
D'après cela, tu dois comprendre
Qu'un étranger n'aura jamais ta foi.
A ma patrie est mon premier hommage,
Mon pays doit avant tout l'emporter.
(Regardant sa fille.)
Et des trésors que je crois mon ouvrage,
Je veux au moins qu'il puisse profiter.

Voilà pourquoi je ne reçois chez moi que des compatriotes. Voilà pourquoi j'ai supprimé les spectacles et les promenades. Il y a dans ce moment à Naples beaucoup de Français fort aimables, fort séduisants, de jeunes militaires, de jeunes poëtes qui viennent sous le ciel napolitain chercher des inspirations. Tu aurais pu te préparer des chagrins, faire un choix.

JULIETTE, troublée.

Ah! mon père!

LE COMTE.

Eh bien! chère enfant, te voilà tout émue! qu'as-tu donc? Juliette, est-ce que mes précautions auraient été prises trop tard?

JULIETTE, baissant les yeux.

J'en ai peur!

LE COMTE, effrayé.

Ah! mon Dieu! tu as distingué quelqu'un?

JULIETTE, hésitant.

Je le crois; un jeune homme qui nous suivait partout; vous l'avez sans doute remarqué?

LE COMTE.

Ma foi, non; pour un père tous ces messieurs-là se ressemblent.

JULIETTE, vivement.

Oh! celui-ci a une physionomie si douce, si modeste. Je suis tentée de croire que c'est un compatriote.

LE COMTE.

Un Espagnol? impossible, il se serait fait présenter chez moi; et quel est son nom?

JULIETTE.

Je n'ai point osé le demander, quoique Saint-Jean le connaisse et en dise le plus grand bien.

LE COMTE.

Saint-Jean! ce valet de chambre français, que j'ai pris en arrivant à Naples! Je me doutais que le coquin était mêlé dans tout cela.

JULIETTE.

Mon père!..

LE COMTE.

Un drôle qui a mille fois abusé de mes bontés; qui se donne effrontément pour tout savoir; qui ne m'est utile à rien, et qui s'avise d'intriguer dans ma maison. Je suis charmé d'avoir enfin trouvé l'occasion de le mettre à la porte.

JULIETTE.

Je serais cause que ce pauvre garçon... Ah! je vous en conjure...

LE COMTE.

Il suffit, mon enfant, calme-toi, et surtout prends courage; ce n'est qu'une impression légère, n'est-il pas vrai? tu n'y pense pas souvent?

JULIETTE.

Oh! non, mon père, de temps en temps; le matin, le soir...

LE COMTE, à part.

Oui, toute la journée. (A Juliette.) Mais chut! chut! on vient, calme-toi, et n'en parlons plus.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ZANETTA, en petit costume de grisette napolitaine, un carton à la main.

ZANETTA, apercevant le comte et s'arrêtant toute décontenancée.

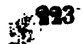
Ah! mon Dieu! je me serai trompée de porte. Je vous demande bien pardon, Monsieur.

LE COMTE.

Que voulez-vous, mon enfant?

JULIETTE.

Ah! c'est la petite Zanetta, ma lingère et ma marchande de modes!



ZANETTA.

Je croyais être dans l'appartement de Mademoiselle. C'est la première fois que je me présente à votre nouvel hôtel, et...

JULIETTE.

C'est bien, c'est bien. Je vous avais fait demander quelques broderies, mais maintenant ce serait inutile, je n'en ai plus besoin.

LE COMTE.

Pourquoi donc, ma chère amie? Je n'entends pas que mes projets de retraite te fassent négliger ta parure; la toilette, d'ailleurs, est, dit-on, une occupation, une consolation.

ZANETTA.

Monsieur a bien raison.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Oui, la toilette a toujours fait merveille;
A tous les maux c'est un remède sûr;
La mariée, en voyant sa corbeille,
Souvent oublie, hélas! son vieux futur.
J'ai vu même veuve gentille et belle,
Quelques instants suspendre ses hélas,
Pour demander à sa glace fidèle
Si l'habit noir nuisait à ses appas.

Et tout le monde vous dira ici qu'il n'y a point de désespoir qui tienne contre une pointe d'Angleterre, ou une toque à la française.

LE COMTE, à sa fille.

Ne fût-ce que pour me plaire, allons, mon enfant, j'exige que tu choisisses ce qu'il y a de plus beau, de plus élégant, n'importe le prix.

ZANETTA.

Dieu! l'excellent père!

LE COMTE, à Zanetta.

Vous avez là sans doute quelques objets de goût?

ZANETTA.

Oui, monsieur le comte, des pèlerines à la Neige, des plumes Robin des Bois, des échantillons de rubans à la Jocko, c'est déjà un peu vieux... (Elle présente une boîte d'échantillons à Juliette, qui les examine avec son père.) parce que le dernier envoi de Paris nous a manqué; car toutes les modes nous viennent de là, c'est un joug qu'il faut subir : vous conviendrez que c'est bien humiliant d'être obligé de copier servilement les bonnets

de la rue Vivienne, les robes de mademoiselle *Victorine* ou les chapeaux d'*Herbaut*, quand on se sent capable de créer soi-même; mais ces dames ne veulent rien que ça ne soit de l'école française.

LE COMTE, souriant.

C'est affreux!

ZANETTA.

Et cependant l'école italienne a bien son mérite! Aussi, si je pouvais jamais aller en France, m'établir à Paris... avec les dispositions que j'ai, je suis sûre que je formerais une maison distinguée; je pourrais à mon tour me livrer à la composition; mais les frais de voyage, quand on est orpheline et que l'on a éprouvé des malheurs. Ah!... (Elle s'essuie les yeux.) J'ai aussi une nouvelle forme de berret qui a fait sensation à la dernière représentation de madame Méric-Lalande, au théâtre *Saint-Charles*... Si Mademoiselle veut l'essayer?

LE COMTE.

Sans doute, sans doute, passe dans ton appartement, ma chère Juliette, achète tout ce qui te conviendra.

AIR de la valse des *Comédiens*.

Pour adoucir l'ordre dont tu murmures,
Choisis, ma chère, au gré de ton désir.

ZANETTA.

C'est juste, il faut de nouvelles parures,
Pour apaiser chaque nouveau soupir.
Combien ainsi la douleur a de charmes!
Ah! croyez-moi, loin de vouloir guérir,
Sans vous gêner, laissez couler vos larmes;
Par le chagrin vous allez embellir.

ENSEMBLE.

Pour adoucir l'arrêt dont { je murmure, / tu murmures,
{ Je vais / Tu vas } choisir au gré { de mes / de tes } désirs.
{ Et je verrai / Et tu verras } si vraiment la parure
{ Peut de mon / Peut de ton } cœur apaiser les soupirs.

(Juliette entre dans son appartement, à droite de l'acteur; Zanetta la suit après avoir salué le comte.)

SCÈNE III.

LE COMTE, seul.

Voilà justement ce que je craignais, une rencontre, un amour de roman; mais je suis averti à temps, Dieu merci, et je réponds bien... Voici fort à propos ce fripon de Saint-Jean; commençons par me débarrasser de lui.

SCÈNE IV.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

SAINT-JEAN, avec un paquet.

Monsieur le comte, ce sont les lettres et les dépêches arrivées de Madrid par l'estafette.

LE COMTE.

Bien.

SAINT-JEAN.

J'ai porté moi-même les invitations pour le dîner que doit donner monsieur le comte, chez le consul de France, l'envoyé de Portugal, l'ambassadeur de Prusse, parce que les affaires diplomatiques, c'est si délicat... Je ne m'en rapporte qu'à moi seul.

LE COMTE, ironiquement.

C'est beaucoup de zèle.

SAINT-JEAN.

De là, je suis passé à l'Opéra pour louer la loge de Votre Excellence, dont l'abonnement était expiré.

LE COMTE.

Qui te l'avait ordonné?

SAINT-JEAN.

Personne; cela allait sans dire; un diplomate sans loge à l'Opéra, ça a l'air (A demi voix et à part.) d'un ambassadeur à la demi-solde.

LE COMTE.

Quand je dis que c'est lui qui commande ici.

SAINT-JEAN.

D'ailleurs, Votre Excellence sait bien que c'est utile au progrès des beaux-arts.

AIR : *Ces postillons.*

Votre présence encourage, électrise
Les beaux-arts et les entrechats;

Car l'amateur remarque avec surprise
Que l'Opéra danse mal, lorsqu'hélas!
Les ambassadeurs n'y sont pas.
Pour quel motif?.. qu'un autre ici l'explique;
Mais il est donc quelques rapports secrets
Entre le corps diplomatique
Et celui des ballets?

Du reste, monsieur le comte n'a pas d'autres ordres à me donner?

LE COMTE, de même.

Je n'en ai plus qu'un; quels sont vos gages chez moi?

SAINT-JEAN, à part.

Une augmentation, déjà? Peste, cela va très-bien! (Haut.) Excellence, certainement ce n'est pas l'intérêt qui me guide; il est vrai que, remplissant auprès de monsieur le comte les fonctions de valet de chambre interprète, cela mérite...

LE COMTE.

Interprète... oui, je me rappelle que c'est en cette qualité que tu t'es présenté à mon arrivée à Naples, et tu ne sais pas deux mots d'espagnol, ni d'italien. C'est tout au plus si tu sais le français.

SAINT-JEAN.

C'est possible; depuis deux ans que j'ai quitté Paris, la langue a peut-être changé, ça commençait déjà; mais Son Excellence parle si bien français, cela revient au même, et nous nous entendons parfaitement.

LE COMTE, avec impatience.

Au fait... vos gages?

SAINT-JEAN, humblement.

Deux cents piastres, Excellence.

LE COMTE.

Il y a deux mois que nous sommes ici; dites à mon intendant de vous compter cinquante piastres; vous pouvez aller chercher fortune ailleurs.

SAINT-JEAN, stupéfait.

Comment, monsieur le comte! Cela signifie?...

LE COMTE, sèchement.

Que je te chasse, et que je ne veux pas que dans une heure on te trouve chez moi. Ceci n'est pas de l'espagnol, je crois *que tu m'entends*?

SAINT-JEAN.

Est-il possible! on m'aura calomnié auprès de monsieur le comte; après les marques de dévouement, d'attachement!...

LE COMTE.

Oui, un attachement à deux cents piastres par an; il suffit, point d'explication; vous ne me convenez plus.

SAINT-JEAN.

Et pour quelle raison, Monseigneur? car encore faut-il donner des raisons aux gens que l'on destitue; c'est une indemnité.

LE COMTE.

Vous êtes trop ignorant pour un diplomate, et il faut à mon service des gens habiles.

SAINT-JEAN.

La modestie m'empêche de répondre; et, plus tard, Monsieur rendra peut-être plus de justice à mes talents; en attendant, Excellence, mon premier devoir est de vous obéir; je vais faire mon paquet, et voir si l'ambassadeur de Russie a besoin d'un interprète. (Il sort.)

SCÈNE V.

LE COMTE, seul.

L'effronté! il sait le russe comme l'espagnol! N'importe, m'en voilà débarrassé; les intelligences, que l'on s'était sans doute ménagées dans ma maison, se trouvent rompues sans espoir, et ma fille est sauvée! (Il s'approche du bureau.) Voyons les dépêches de l'Escurial. (Il ouvre plusieurs lettres.) Note à communiquer, renseignements à demander; (Il écrit en marge.) renvoyé à mes secrétaires. (Il prend une lettre.) Quelle est cette écriture inconnue? (Il l'ouvre et regarde la signature.) Le marquis d'Aveiro, mon ancien protecteur, celui à qui je dus autrefois ma fortune à la cour. On l'attendait à Naples d'un jour à l'autre. Il aura donc changé d'idée : voyons vite. (Il lit.) « Mon cher comte, « pour la première fois que je vous écris... » (S'interrompant.) C'est vrai. (Lisant.) « Vous me trouverez bien indiscret de dé- « buter par réclamer un service de votre amitié. » (S'interrompant.) Il aurait besoin de moi; quel bonheur! quoique depuis vingt ans nous nous soyons perdus de vue, je serais si heureux... (Il lit.) « J'ai un fils unique qui faisait tout mon espoir, « et dont la conduite m'abreuve de chagrins et de honte.

« Après avoir parcouru la France et l'Italie, la chevalier s'est « arrêté à Naples. Je ne savais à quoi attribuer les retards « qu'il apportait toujours à son retour auprès de moi. Je « viens d'apprendre enfin qu'un amour insurmontable et « indigne de lui en était la seule cause. » (S'interrompant.) Ah! bon Dieu! (Il lit.) « Oui, mon ami, c'est pour une petite fille « sans naissance, sans éducation; enfin, je rougis de le dire, « pour ce que l'on appelle à Paris une grisette, que l'héritier « des d'Aveiro, le fils d'un grand d'Espagne, va peut-être re- « noncer pour toujours à sa famille et à son pays. » (S'interrompant.) Est-il possible! (Il lit.) « Les dernières nouvelles que je re- « çois m'annoncent qu'il se cache à Naples sous le nom de « Frédéric, et qu'il loge au faubourg de la Chiaya, près du « vieux palais. Au nom de notre amitié, mon cher comte, « usez du pouvoir que votre mission vous donne, pour cher- « cher, pour découvrir le chevalier; emparez-vous de lui; « qu'il ne quitte pas votre maison; j'approuve d'avance tous « les moyens que vous emploierez pour le guérir de sa folie, « et l'empêcher de faire un pareil mariage! Si vous me rendez « mon fils, ma vie entière de suffira pas pour reconnaître un « pareil bienfait! *Postscriptum*. Pour vous aider dans vos re- « cherches, je joins ici le portrait du chevalier... Vingt-cinq « ans, etc. » (Fermant la lettre.) Pauvre père! ah! sans doute, je ferai pour le chevalier ce que je ferais pour mon propre fils! mais une intrigue... un jeune homme!...

AIR de *Turenne*.

Pour le découvrir, comment faire,
A Naples, où l'on en voit tant?
Un tel emploi ne convient guère
A mon âge ainsi qu'à mon rang.
D'ailleurs, et mon temps et mes peines
Sont consacrés au service du roi;
Et je serai forcé d'avoir, je croi,
Quelqu'un pour faire ici les miennes.

Parbleu! voilà une occasion où j'aurais eu besoin d'un intrigant de profession; et je viens de renvoyer le seul que j'eusse à mon service; ce Saint-Jean, c'était l'homme qu'il nous fallait. Chut! le voici.

SCÈNE VI.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

LE COMTE.

Ah! c'est encore toi!

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur le comte... l'injustice ne me rendra jamais ingrat; j'ai voulu vous présenter mes devoirs avant de partir.

LE COMTE.

Tu as eu raison, car aussi bien je voulais te parler.

AIR du vaudeville du *Colonel*.

Ta conduite aurait pu suffire
Pour te valoir, à coup sûr, ton congé;
Mais j'ai changé d'idée.

SAINT-JEAN.

Oui, c'est-à-dire
Que la circonstance a changé.

LE COMTE.

Peut-être aussi, du moins je le désire,
Ai-je eu des torts ce matin, avec toi.
Et l'équité...

SAINT-JEAN.

J'entends... cela veut dire
Que Monsieur a besoin de moi...
Monseigneur a besoin de moi?

LE COMTE.

Précisément. (A part.) Au fait, je le chasserai toujours après. (Haut.) Je l'avoue, j'ai une affaire assez délicate qui demande de l'adresse, de l'activité, et pour laquelle ta récompense est toute prête.

SAINT-JEAN.

Parlez, monsieur le comte, que faut-il faire?

LE COMTE.

Me découvrir aujourd'hui même un jeune Espagnol qui se cache à Naples sous un nom supposé, et qui est amoureux fou d'une petite grisette.

SAINT-JEAN.

Un jeune Espagnol?

LE COMTE.

Le fils du marquis d'Aveiro.

SAINT-JEAN, jouant la surprise.

Le fils du marquis d'Aveiro! Ah! c'est lui qui est amoureux! Comme c'est désagréable pour sa famille! c'est peut-être un parent de monsieur le comte?

LE COMTE.

Il ne s'agit pas de cela: peux-tu me le trouver sur-le-champ?

SAINT-JEAN.

C'est difficile; les notions que vous me donnez sont bien vagues.

LE COMTE.

Comment! toi qui es lié avec tous les mauvais sujets?

SAINT-JEAN.

Pas de ce rang-là, Monseigneur; mais encore faut-il un point de départ; l'intrigue est comme l'algèbre, on ne peut aller que du connu à l'inconnu.

LE COMTE.

D'abord, il se cache sous le nom de Frédéric.

SAINT-JEAN.

Ah! c'est quelque chose.

LE COMTE.

Il loge à la Chiaya, près du vieux palais.

SAINT-JEAN.

Le numéro?

LE COMTE.

Ah! parbleu! si je le savais... c'est justement ce qu'il faut deviner.

SAINT-JEAN.

Nous avons un moyen d'opéra, d'un joli opéra français; je crois qu'il n'a pas encore été employé dans ce pays-ci; je vais rassembler quelques matelots, quelques ouvriers; je les conduis à la Chiaya; nous crions au feu à tue-tête, tout le monde se met aux fenêtres; vous reconnaissez votre homme, et alors...

LE COMTE.

Eh! imbécile, je ne l'ai jamais vu...

SAINT-JEAN.

Ah! je conçois, vous pourriez vous tromper : autre chose, Excellence; si nous faisions insérer dans les petites affiches de Naples, car il y en a partout des petites affiches, que le jeune Frédéric est invité à se présenter à l'ambassade d'Espagne pour une affaire importante?

LE COMTE.

Il se doutera du piége et ne viendra pas.

SAINT-JEAN.

Parfaitement juste! Votre Excellence a un tact qui saisit sur-le-champ le côté faible de mes projets; il y en a bien un auquel j'avais d'abord pensé, mais c'est si simple, si naturel...

LE COMTE.

Ce sera probablement le meilleur.

SAINT-JEAN.

Puisqu'il est amoureux, il doit écrire à sa belle, on doit lui répondre dix fois par jour au moins; vous savez que ce sont les amoureux qui font la fortune de la petite poste. Alors je me disais qu'il serait facile au premier bureau, ou par les facteurs, de savoir l'adresse exacte.

LE COMTE.

C'est cela, parbleu! le moyen est sûr.

SAINT-JEAN.

Moyen excellent.

LE COMTE.

Mais comment l'attirer chez moi? mon nom seul va l'épouvanter?

SAINT-JEAN.

Un Espagnol qui se cache sous un faux nom, vous pouvez le réclamer, obtenir l'ordre de le faire conduire au fort Saint-Elme ou au château de l'Œuf.

LE COMTE.

Fi donc! le fils d'un ami, un éclat... c'est justement ce que je veux éviter.

SAINT-JEAN.

Alors, monsieur le comte, un enlèvement subit; avec quatre ou cinq *lazzaroni* on enlèverait tout Naples, sans que personne s'en aperçût; et si vous daignez me charger de l'expédition, je vous promets que dans dix minutes...

LE COMTE.

Non, non, je ne veux pas que tu t'en mêles, je vais donner mes ordres en conséquence : une voiture sans armes, des valets sans livrées. Allons, Saint-Jean, c'est bien.

AIR : *Dieu tout-puissant, par qui le comestible.*

Je suis content de ton rare génie.

SAINT-JEAN.

J'avais raison de vous parler d'abord
De mes talents pour la diplomatie.

LE COMTE.

Dis pour l'intrigue, et nous serons d'accord.

SAINT-JEAN.

Quels préjugés! Dans cette ville ingrate,
Tout, je le vois, dépend du traitement...
Cent mille écus, et l'on est diplomate;
A cent louis, l'on est qu'un intrigant.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Je suis content de ton rare génie, etc.

SAINT-JEAN.

Il est content de mon rare génie, etc.

(Le comte sort.)

SCÈNE VII.

SAINT-JEAN, seul; il suit le comte des yeux.

Allez, allez, monsieur le comte; allez chercher notre jeune homme, et amenez-le ici, c'est tout ce que je vous demande. (Se frottant les mains.) Vous êtes bien fin! mais vous avez donné dans tous mes piéges avec une grâce parfaite. Il ne se doute pas que celui qu'il va installer chez lui avec tant de précautions est un Français, juste l'amant de sa fille; et ce jeune Frédéric est loin de s'attendre à la manière dont je vais l'amener auprès de sa belle! Au fait, il m'a attendri, ce jeune homme; il ne m'a dit que deux mots, en courant, mais avec cet accent qui part du cœur : « Saint-Jean, deux mille pias- « tres pour toi, si tu parviens à m'introduire chez l'ambassa- « deur. » Deux mille piastres!.. Il est clair que c'est un amour véritable et honnête, la séduction n'a pas ce langage franc et décidé, deux mille piastres!.. mais il n'était pas facile de les gagner. L'ambassadeur n'est pas homme à se laisser duper, comme un tuteur de comédie! Soupçonneux, défiant, il fallait un moyen neuf, hardi. Rien n'a effrayé mon audace, une seule lettre, glissée parmi les dépêches de Son Excellence, a tout fait, tout prévu. Il faut convenir aussi que cette lettre du marquis d'Aveiro est le chef-d'œuvre du genre; sans connaître ni lui ni son fils; sans savoir même s'il en a un; je me rappelle seulement avoir entendu parler de ses anciennes liaisons avec mon maître, et sur-le-champ ma lettre est composée.

« Rare et sublime effort d'une imaginative!... »

dont j'ai bien fait cependant de ne pas prévenir notre jeune amoureux, parce que ce sont des gens scrupuleux, délicats, qui jettent les hauts cris à la moindre petite ruse, et qui, après l'événement, ne demandent pas mieux que d'en faire leur profit; quand il sera ici je n'aurai que deux mots à lui dire, et il ira bien. Voyons un peu. (Il regarde à la fenêtre.) Bon, la voiture est déjà partie! monsieur le comte y met une activité... il se donne un mal pour me faire gagner mes deux mille piastres! Le voilà qui se promène sous le péristyle, d'un air inquiet, impatient; je suis sûr qu'il prépare déjà son discours au chevalier sur le danger des passions. Ah! mon Dieu! à propos de passions, j'ai oublié l'essentiel... il faut que j'en trouve une à mon jeune homme, moi...

AIR du *Ménage de garçon.*

Dans ces lieux, où je veux qu'il vienne,
Bientôt il sera détenu;
Mais, pour que mon maître y retienne
Ce jeune amoureux prétendu,
Il faut lui trouver impromptu
Quelque amour tenant du prodige,
Quelque passion d'opéra,
Qui commence quand on l'exige,
Et finisse quand on voudra.

Voyons, il me faut une petite fille, jolie, adroite, ça ne doit pas être difficile à trouver. Qui vient là? c'est la modiste de Mademoieelle. Eh mais! elle est gentille, ma foi! autant celle-là qu'une autre.

SCÈNE VIII.

SAINT-JEAN, ZANETTA, sortant de l'appartement de Juliette.

ZANETTA.

Là, il faut encore refaire ce berret. Mon Dieu! que ces grandes dames qui ont du chagrin sont difficiles à habiller; rien ne leur va.

SAINT-JEAN, s'approchant.

Mademoiselle?

ZANETTA.

Ah! pardon, Monsieur, je ne vous voyais pas.

SAINT-JEAN.

Un mot, je vous en supplie, j'ai peu de temps, et je suis

forcé d'aller droit au fait; dites-moi, avez-vous un amoureux?

ZANETTA, étonnée.

Comment! Monsieur! qu'est-ce que c'est que ces questions-là?

SAINT-JEAN.

Je conçois qu'avec une figure aussi piquante, ma demande doit vous paraître une impertinence; mais j'ai le plus grand intérêt à savoir...

ZANETTA, à part.

Est-ce qu'il voudrait se proposer? un valet de chambre d'ambassade, un homme titré; ce serait un parti très-sortable.

SAINT-JEAN.

Eh bien?

ZANETTA.

Monsieur, on ne répond pas à des demandes aussi indiscrètes, et à moins que vous ne vous expliquiez plus clairement...

SAINT-JEAN.

C'est que, moi, j'en ai un à vous proposer.

ZANETTA.

Un amoureux! quoi! Monsieur?

SAINT-JEAN.

Il ne s'agit que d'une ruse innocente, d'un amour sans conséquence, d'une passion à part; ça ne vous obligera à aucun sacrifice contraire à vos sentiments particuliers, si vous en avez.

ZANETTA.

Ah çà! qu'est-ce qu'il dit donc?

SAINT-JEAN.

Qu'il y a cent piastres destinées à la jolie Zanetta, si elle veut, pour quelque temps seulement, aimer monsieur Frédéric.

ZANETTA.

Air de *Marianne*.

Ah! grand Dieu! quelle audace extrême!

SAINT-JEAN.

Vous ne me comprenez pas bien.
Il suffit d'avouer qu'on l'aime,
Cela ne vous engage à rien.

ZANETTA.

Eh quoi! vraiment,
C'est un semblant?

SAINT-JEAN.

Qui n'a rapport en rien au sentiment.

ZANETTA.

Ah ! c'est égal,
C'est toujours mal
De feindre, hélas !
Un amour qu'on a pas.
Dût-on me traiter de bégueule,
J'aimerais mieux, et pour raisons,
Éprouver quinze passions,
Que d'en feindre une seule.

SAINT-JEAN.

Rien ne vous empêche de l'éprouver; ça n'en vaudrait que mieux... un jeune homme charmant, le fils du marquis d'Aveiro.

ZANETTA.

Un marquis!

SAINT-JEAN.

Eh! oui, sans doute; je n'irai pas vous proposer une mésalliance; tout ce qu'on vous demande, c'est de répéter à l'ambassadeur, à tout le monde : « J'aime Frédéric, j'aime Frédéric ! » mais d'un ton, là... vous savez bien... quand vous aimez, ou quand vous voulez qu'on le croie.

ZANETTA.

Mais encore faudrait-il connaître les gens, crainte seulement de se tromper.

SAINT-JEAN.

N'est-ce que cela? je m'en charge... ainsi donc, c'est décidé.

Air des *Maris ont tort.*

A mes vœux vous daignez vous rendre,
J'en étais sûr; car, en honneur,
Tous deux nous devons nous entendre,
Frédéric a donc votre cœur;
Mais ne redoutez nulle erreur :
Avec nous, sans vous compromettre,
Vous devez vous y retrouver;
Car l'amour qu'il va vous promettre,
Je me charge de l'éprouver.

ZANETTA.

Du tout, du tout; si vous vous avisez de me faire des ques-

tions, vous allez m'embrouiller. Dites-moi, avant tout, monsieur Saint-Jean, qu'est-ce qu'il faudra faire?

SAINT-JEAN.

Vous laisser adorer.

ZANETTA.

Me laisser adorer! bon, je sais; ça n'est pas difficile; mais, si on me parle, que répondre?

SAINT-JEAN.

Je vous l'ai déjà dit; *j'aime Frédéric*, et ne sortez pas de là.

ZANETTA.

Mais enfin, pourquoi cette ruse?

SAINT-JEAN, écoutant.

Vous le saurez. J'entends une voiture, c'est lui. Vite, descendez par le petit escalier; je vous rejoindrai bientôt, et j'achèverai de vous donner les instructions...

ZANETTA.

C'est bien pour vous rendre service, au moins, monsieur Saint-Jean; car c'est terrible d'aimer comme ça quelqu'un, sans avoir eu le temps de s'y préparer! (Saint-Jean la fait sortir par l'escalier dont la porte est sur le premier plan à gauche de l'acteur.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

LE COMTE, entrant par le fond.

Saint-Jean!

SAINT-JEAN.

Eh bien! monsieur le comte, notre petite expédition?

LE COMTE.

Elle a réussi.

SAINT-JEAN.

Ah! et le jeune Frédéric?

LE COMTE.

Il est là, dans l'appartement voisin.

SAINT-JEAN.

A merveille! En l'interrogeant adroitement, il nous sera facile... (A part.) Car, avant tout, il faut le prévenir, (Haut.) et si monsieur le comte le veut, je vais le faire entrer.

LE COMTE.

Non, non, je n'ai plus besoin de toi; (Lui donnant une bourse.)

voilà trente piastres; tu sais ce que je t'ai dit ce matin, tu peux t'en aller.

SAINT-JEAN, déconcerté.

Comment, Excellence! après le service que je viens de vous rendre!..

LE COMTE.

Je te le paye, nous sommes quittes; mais pour d'autres raisons, à moi connues, je ne veux pas que tu remettes le pied chez moi; je t'ai même fait consigner à la porte, ainsi va-t'en. (Il va s'asseoir auprès de la table.)

SAINT-JEAN, à part.

Oh! maledetto! Impossible de prévenir ce jeune homme... il va tout gâter.

LE COMTE, élevant la voix.

Vous m'avez entendu, monsieur Saint-Jean?

SAINT-JEAN.

J'obéis, monsieur le comte, j'obéis. (A part.) Ma foi, qu'il s'en tire comme il pourra, jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque moyen de le secourir. (Il sort du même côté que Zanetta.)

LE COMTE, seul.

Ah! voici notre jeune homme; (Souriant.) il doit être furieux.

SCÈNE X.

LE COMTE, FRÉDÉRIC, suivi de deux valets.

FRÉDÉRIC, avec colère.

Morbleu! m'enlever ainsi de chez moi, sans me dire un seul mot, sans daigner m'expliquer... (Le comte fait signe aux valets de se retirer. Frédéric se tournant du côté du comte.) Saurai-je enfin chez qui je suis?

LE COMTE, se levant et allant à Frédéric.

Chez moi, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

Dieu! le comte d'Aranza! le père de celle que j'aime!

LE COMTE.

Je vois que vous ne pouvez me pardonner la manière un peu brusque dont je vous ai forcé à me rendre visite.

FRÉDÉRIC.

Moi, Monsieur! (A part.) C'est tout ce que je désirais; je ne cherchais qu'un moyen de me présenter.

LE COMTE.

Je vous prouverai bientôt que j'avais le droit d'agir ainsi : en attendant, je vous prie de m'écouter. Vous serez traité ici avec tous les égards que vous méritez ; vous mangerez à ma table, vous serez servi par mes gens ; mais vous ne verrez personne et n'aurez d'autre société que la mienne et celle de ma fille.

FRÉDÉRIC, avec joie.

Quoi ! Monsieur.

LE COMTE.

Toutes vos réclamations sont inutiles ; j'ai ordre de vous surveiller, et vous ne me quitterez pas ; ainsi vous pouvez tout avouer, et reprendre votre véritable nom.

FRÉDÉRIC.

Mon nom ! je ne prétends pas le cacher ; je suis Frédéric de...

LE COMTE, l'interrompant.

Je vous ai dit, Monsieur, qu'il n'était plus temps de feindre, et j'exige maintenant que vous me disiez la vérité.

FRÉDÉRIC, à part.

Pour rester ici je dirai tout ce qu'il voudra. (Haut.) Mais je vous demanderai, Monsieur, ce qu'il faut vous avouer ?

LE COMTE.

Que vous êtes le fils du marquis d'Aveiro, mon ancien ami.

FRÉDÉRIC.

Du marquis d'Aveiro !... quoi ! Monsieur, vous exigez ?...

LE COMTE.

Oui, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

Je ne puis pas alors vous dire le contraire.

LE COMTE.

Le bel effort ! croyez-vous que je l'ignorais ? plus tard, jeune homme, nous parlerons de vous, de votre père, du chagrin que vous lui causez.

FRÉDÉRIC.

Moi, Monsieur !

LE COMTE.

En attendant, je ne vous demande qu'une chose : un noble Castillan n'a que sa parole ; promettez-moi, sur l'honneur, de *ne pas* vous échapper de cette maison.

FRÉDÉRIC.

Oh ! pour cela, je vous le jure.

LE COMTE.

C'est bien, j'espère que nous finirons par nous entendre.

FRÉDÉRIC, à part.

Ça ne fera pas mal.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, JULIETTE, sortant de son appartement.

TRIO de *Michel et Christine*.

LE COMTE, allant au-devant de Juliette.

Approche donc, ma chère amie,
Monsieur n'est pas un étranger ;
L'Espagne est sa patrie,
(A demi voix.)
Et tu peux le voir sans danger.

JULIETTE, s'avançant et lui faisant la révérence.

O grands dieux ! ô surprise extrême !

LE COMTE.

Quoi donc ?

JULIETTE.

C'est lui.

FRÉDÉRIC, à part.

C'est elle-même.

JULIETTE.

Ce jeune homme qui nous suivait.

FRÉDÉRIC, à part.

Je crois qu'elle me reconnaît.

ENSEMBLE.

JULIETTE.

Quel trouble j'éprouve à sa vue !
Et combien mon âme est émue !
Oui, de surprise et de bonheur,
Ah ! je sens là battre mon cœur !

FRÉDÉRIC.

Combien elle paraît émue !
Moment charmant ! ô douce vue !
Ah ! je sens là battre mon cœur
Et d'espérance et de bonheur !

LE COMTE.

Ah ! quelle rencontre imprévue !

Moi qui vais l'offrir à sa vue!
Pour déjouer un séducteur,
Cachons mon trouble et ma fureur.

JULIETTE, à part.

Oui, vraiment, c'est cet inconnu
Dont parlait Saint-Jean.

LE COMTE, à part.

Quelle audace!
Ce fripon aurait-il voulu
Introduire un autre à la place
Du chevalier d'Aveiro?

JULIETTE.

Dieux!
Comme il fixe sur moi les yeux!

ENSEMBLE.

JULIETTE.

Ah! quel plaisir! chez lui mon père
Reçoit celui qui m'a su plaire.
Ah! je sens là battre mon cœur
Et de surprise et de bonheur!

FRÉDÉRIC.

Je n'entends rien à ce mystère;
Mais je vois celle qui m'est chère,
Et je sens là battre mon cœur
Et de plaisir et de bonheur.

LE COMTE.

On me trompe, la chose est claire;
Mais je connaîtrai ce mystère;
Pour déjouer un séducteur,
Cachons mon trouble et ma fureur.

LE COMTE.

Oui, je puis savoir si c'est réellement le fils du marquis d'Aveiro; car, par bonheur, cette lettre que j'ai reçue ce matin contient son signalement. (Il la prend et regarde.)

FRÉDÉRIC, à part.

Le signalement!... je suis perdu.

LE COMTE, lisant bas et regardant Frédéric.

Non, non, parfaitement conforme; c'est bien lui.

FRÉDÉRIC.

Je suis sauvé; ma foi, je ne sais pas comment.

JULIETTE.

Eh mais! qu'avez-vous donc, mon père? Vous êtes tout ému?

LE COMTE.

Rien, rien, mon enfant; holà! quelqu'un. (Un domestique entre.) Conduisez Monsieur à l'appartement qui lui est destiné. (A Frédéric.) Nous nous reverrons bientôt; jusque-là, je vous laisse à vos réflexions.

Air du vaudeville de *la Somnambule.*

Mais songez-y, la fuite est impossible;
Car sur l'honneur vous êtes prisonnier.

FRÉDÉRIC.

Une prison est toujours bien terrible;
(Regardant Juliette.)
Mais en ces lieux, quand je pense au geôlier,
Je me soumets sans murmure et sans peines.
Loin de gémir de ma captivité,
Puissé-je, hélas! trop heureux de mes chaînes,
Ne retrouver jamais la liberté!

(Il sort.)

SCÈNE XII.

LE COMTE, JULIETTE.

JULIETTE.

Quoi! mon père, il va loger ici? avec nous? et c'est un Espagnol?

LE COMTE.

Oui, le fils du marquis d'Aveiro.

JULIETTE.

Du marquis d'Aveiro?

LE COMTE.

Mais il n'y faut plus penser; tu dois l'oublier.

JULIETTE.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

Qu'il est indigne de toi, qu'il en aime une autre; en un mot, qu'il ne mérite ni ta tendresse, ni tes regrets.

JULIETTE.

Il en aime une autre!

LE COMTE.

Et si tu savais, ma Juliette, quelle est la rivale qu'il te préfère; une fille sans éducation, sans naissance, une petite ouvrière, sans doute.

JULIETTE.

Il serait possible! non, je ne puis le croire : on le calomnie, mon père.

LE COMTE.

On le calomnie, quand j'ai la preuve! (Lui donnant une lettre.) Tiens, regarde.

AIR d'*Une heure de mariage*.

Vois toi-même, par cet écrit,
Que c'est une autre qu'il adore.

JULIETTE.

Mon cœur et s'indigne et frémit;
Mais je ne puis le croire encore...
Oui, c'est moi dont il est épris.

LE COMTE.

Son père atteste le contraire.

JULIETTE.

N'importe, en pareil cas, un fils
Doit en savoir plus que son père.
En pareil cas, je crois qu'un fils
Doit en savoir plus que son père.

LE COMTE.

Alors, s'il n'est pas possible de te convaincre.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-JEAN, dans le fond.

SAINT-JEAN, à part.

Je n'ai pas d'autre moyen de rentrer ici et de venir à son secours : voyons s'il en est encore temps. (Haut.) Monsieur le comte ?..

LE COMTE, l'apercevant.

Comment, drôle, vous osez reparaître chez moi?

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur le comte, malgré vos ordres, j'ai forcé la consigne, j'ai bravé votre colère pour vous rendre un service signalé, tant il est vrai qu'un attachement véritable survit même aux plus mauvais traitements.

LE COMTE.

Qui te ramène?

SAINT-JEAN.

Votre intérêt. (En confidence.) Je viens vous garantir d'un *piége infernal*; on vous trompe.

LE COMTE.

Moi?

SAINT-JEAN.

Je le sais mieux que personne, vous pouvez m'en croire; je vous jure, sur l'honneur, qu'on vous trompe; je ne peux pas mieux vous dire.

LE COMTE.

Et comment cela?

SAINT-JEAN.

C'est au sujet du fils du marquis d'Aveiro; il est retenu chez vous, il est enchanté d'y être, car celle qu'il aime est ici.

LE COMTE, à part.

O ciel! ma fille aurait-elle raison! (A Saint-Jean.) Tu la connais?

SAINT-JEAN.

Oui, Monsieur, mais il est inutile de vous la nommer; maintenant que j'ai satisfait au besoin de mon cœur en vous donnant un avis salutaire, je me retire, monsieur le comte.

LE COMTE, le retenant.

Non, non, reste donc. (A part.) On a beau faire, ces coquins-là nous sont indispensables. (Haut.) Achève, dis-nous quelle est celle qu'il aime?

SAINT-JEAN.

Vous l'exigez?

JULIETTE.

Eh! oui, sans doute, parle vite.

SAINT-JEAN.

Eh bien! Mademoiselle, qu'elle vous réponde elle-même, car la voici.

JULIETTE ET LE COMTE.

Que dis-tu? Zanetta! ce n'est pas possible!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, ZANETTA, entrant et plaçant un carton sur la table.

ZANETTA.

Mademoiselle, je vous rapporte votre berret; maintenant je crois qu'il ira à merveille.

LE COMTE.

Il ne s'agit pas de cela; venez ici, Mademoiselle.

ZANETTA, d'un air interdit.

Monsieur le comte!

LE COMTE.

Ne tremblez pas, je ne veux que savoir la vérité de votre bouche.

ZANETTA, hésitant.

La vérité!

LE COMTE.

Vous connaissez, dit-on, un jeune homme nommé Frédéric?

ZANETTA, affectant un grand trouble.

Frédéric! O ciel! quoi! Monsieur, vous savez... Je suis perdue. (Bas, à Saint-Jean.) Est-ce bien?

SAINT-JEAN.

Sublime.

JULIETTE, à part.

Il est donc vrai?

LE COMTE, à Zanetta.

Remettez-vous, je sais tout; mais il importe que vous me fassiez vous-même un aveu franc et sans réserve.

ZANETTA.

Je n'ai rien à vous avouer, Monsieur, je n'ai rien à vous dire, sinon que j'aime Frédéric.

LE COMTE.

Mais enfin?..

ZANETTA.

J'aime Frédéric.

LE COMTE.

Mais, Mademoiselle?...

ZANETTA.

J'aime Frédéric, j'aime Frédéric, et je ne sors pas de là. (A Saint-Jean.) N'est-ce pas?

SAINT-JEAN, bas.

Parfait.

LE COMTE.

Impossible de lui faire entendre raison. Et savez-vous du moins quel est ce Frédéric dont vous partagez la folle passion? vous a-t-il instruite de son nom, de son rang?

ZANETTA.

Je sais comme vous, Monsieur, que c'est le fils du marquis *d'Aveiro*.

LE COMTE.

Eh bien! ma fille.

JULIETTE.

Il est donc vrai! plus de doute. (A Zanetta.) Il suffit, Mademoiselle, vous ne travaillerez plus pour moi. Je vous prie de ne plus vous représenter ici.

ZANETTA.

Comment! Mademoiselle. (Bas, à Saint-Jean.) Ah çà! si cet amour-là va me faire du tort?

SAINT-JEAN.

Silence!

JULIETTE, à son père.

Et quant à mon mariage, mon père, je suis décidée maintenant; j'épouserai qui vous voudrez, et le plus tôt sera le mieux! (A part.) J'en mourrai, mais c'est égal. (Elle rentre dans son appartement.)

SAINT-JEAN, à part.

Eh bien! voilà un danger que je n'avais pas prévu. Il faut la détromper. (Il veut la suivre.)

LE COMTE.

Où vas-tu donc?

SAINT-JEAN.

Moi, Monsieur, nulle part; j'allais prendre les ordres de Mademoiselle.

LE COMTE.

Reste ici, et ne me quitte pas.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté JULIETTE.

SAINT-JEAN, à part.

Diable! ça se complique.

ZANETTA.

Certainement, Mademoiselle est bien injuste. Si on perdait toutes ses pratiques parce que l'on a une inclination, il n'y a que les prudes qui feraient fortune.

LE COMTE, à part.

Décidément je n'ai que ce moyen de sauver le fils de mon ami. (A Saint-Jean.) Des siéges, je suis sûr que le marquis ne me désavouera pas. (A Zanetta.) Asseyez-vous, Mademoiselle. (Saint-Jean a placé un fauteuil pour Zanetta, et rapproché celui de l'ambassadeur.)

ZANETTA, hésitant.

Monsieur le comte!

LE COMTE.

Asseyez-vous et écoutez-moi. (A Saint-Jean.) Et toi, reste là.

SAINT-JEAN.

Que va-t-il faire? (Le comte s'assied. Zanetta, assise, est à gauche. Saint-Jean se tient debout derrière le fauteuil du comte, de manière qu'il peut faire des signes à Zanetta, sans que le comte s'en aperçoive.)

LE COMTE.

C'est une négociation toute nouvelle pour moi, et je ne sais pas trop comment m'y prendre; ma foi, allons au fait, et sans préambule. (A Zanetta.) Mademoiselle, vous aimez Frédéric?

ZANETTA, voulant se lever.

Oh! oui, Monsieur, j'aime...

LE COMTE, la faisant rasseoir.

Je le sais, vous l'avez déjà dit; mais il a aussi une famille qui l'aime, qui le chérit; une famille puissante qui est décidée à employer contre vous des moyens de rigueur.

ZANETTA.

Des rigueurs! qu'est-ce que c'est que ça? (Saint-Jean lui fait signe de se tranquilliser.)

LE COMTE.

Je vois que vous n'êtes point pour les rigueurs, ni moi non plus; je les désavoue; et comme vous me parliez ce matin du désir que vous aviez de vous établir en France, je me disais : si mademoiselle Zanetta, dont j'honore et dont j'estime le talent, veut transplanter à Paris les modes et les grâces napolitaines, je me fais fort de subvenir aux frais de voyage et d'établissement.

ZANETTA.

Quoi! Monsieur, vous auriez la bonté?..

LE COMTE.

Je pensais que mille piastres pourraient peut-être suffire...

ZANETTA.

Mille piastres! (Saint-Jean lui fait signe de refuser.) mille piastres pour quitter ces lieux, pour quitter Frédéric!

LE COMTE.

Deux mille!

ZANETTA.

Comment! Monsieur, vous pouvez supposer qu'une passion

comme celle-là, aussi pure, aussi délicate... non certainement, non jamais!..

LE COMTE.

Trois mille.

ZANETTA veut se lever, et Saint-Jean lui fait toujours signe de refuser.

Trois mille! ah! j'ai besoin de me répéter que j'aime Frédéric. Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi, craignez de m'outrager, craignez d'insister...

LE COMTE.

Quatre mille.

ZANETTA.

Quatre mille! (Même signe de Saint-Jean. A part, en se levant.) Ma foi, M. Saint-Jean dira tout ce qu'il voudra. (Haut.) Certainement, monsieur le comte, j'aime Frédéric, et je l'aimerai toujours; d'abord ce pauvre Frédéric!.. mais l'intérêt d'une famille, le devoir, quatre mille piastres, et puis, ce qu'il y a de plus précieux pour une demoiselle, c'est la perspective d'un établissement, car enfin Frédéric ne pouvait pas m'épouser.

LE COMTE.

Non, sans se brouiller avec sa famille; et vous ne voudriez pas faire son malheur.

ZANETTA.

Dieu! que me dites-vous là! Le malheur de Frédéric! plutôt me sacrifier!

LE COMTE.

AIR de *Céline*.

Ainsi, quelle est votre réponse?

SAINT-JEAN.

Ah! je tremble de la prévoir!

ZANETTA.

Il le faut, à lui je renonce;
J'immole l'amour au devoir.

LE COMTE.

Quand c'est le devoir qu'on écoute,
Il finit toujours, mon enfant,
Par rapporter plus qu'il ne coûte.

ZANETTA.

Ah! je le vois en ce moment.

LE COMTE.

Il rapporte plus qu'il ne coûte.

ZANETTA.

Ah! je le vois en ce moment.

SAINT-JEAN, frappant du pied. A part.

La petite sotte! qui s'avise de penser à sa fortune.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Monsieur le comte, je venais... Ah! pardon, vous êtes occupé.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas de trop, approchez, jeune homme. (Le prenant par la main et le menant devant Zanetta.) Il est temps de parler franchement.

QUATUOR.

FRAGMENT du final de LA DAME BLANCHE : *Je n'y puis rien comprendre.*

LE COMTE, à Frédéric.

Voyez Mademoiselle!

FRÉDÉRIC, regardant Zanetta.

Elle est gentille et belle;
Mais, dites-moi, quelle est-elle?
Car je ne la connais pas.

ENSEMBLE.

ZANETTA.

Quel est donc ce jeune homme?
Dites-moi comme il se nomme,
Car je ne le connais pas.

LE COMTE.

Quel est donc ce mystère?
Celle qui sut lui plaire
Lui semble une étrangère;
Il ne la reconnaît pas.

SAINT-JEAN.

Cette reconnaissance
Finira mal, je pense :
Comment sortir d'embarras?

LE COMTE, à Frédéric.

Eh quoi! l'aspect de cette belle
N'a pas sur vous des droits?

FRÉDÉRIC.

Je vois ici Mademoiselle
Pour la première fois.

LE COMTE.

Et toi, Saint-Jean, qui nous écoute,
Que penses-tu de tout ceci?

SAINT-JEAN.

Qu'il a bien ses raisons, sans doute,
Pour vouloir en agir ainsi.

LE COMTE, à Frédéric.

Vous vous croyez forcé, peut-être,
De méconnaître ses attraits;
Mais cet amour que ses yeux ont fait naître?

FRÉDÉRIC.

Moi! non, jamais... je ne l'aimai jamais.

ENSEMBLE.

ZANETTA.

Quel est donc ce jeune homme?
Dites-moi comme il se nomme?
Car je ne le connais pas.

FRÉDÉRIC.

Quelle est donc cette belle?
Dites-moi, quelle est-elle?
Car je ne la connais pas.

LE COMTE.

Oui, le trait est original.

SAINT-JEAN.

Pour nous cela finira mal.

LE COMTE.

Vous êtes donc bien sûr de ne pas aimer Mademoiselle?

FRÉDÉRIC.

Faut-il, Monsieur, vous faire de nouveaux serments?

LE COMTE.

Non, Monsieur; mais j'en voudrais une preuve.

FRÉDÉRIC.

Et laquelle?

LE COMTE.

Me promettez-vous?..

ZANETTA.

Mais, Monsieur...

LE COMTE.

Taisez-vous ! (A Frédéric.) Me promettez-vous de renoncer à Mademoiselle ?

FRÉDÉRIC.

Sans hésiter.

SAINT-JEAN, à part.

Le maladroit !

LE COMTE.

Vous consentirez à la quitter ?

FRÉDÉRIC.

Eh ! mais, sans doute.

LE COMTE.

C'est tout ce que je demande, je suis content de vous.

FRÉDÉRIC.

Vous me rendez votre amitié ?

LE COMTE.

Oui, jeune homme, mon amitié, mon estime ; dans une demi-heure vous ne serez plus ici.

FRÉDÉRIC.

Comment ! Monsieur, qu'est-ce que cela veut dire ?

LE COMTE.

Que maintenant vous êtes digne d'embrasser votre père ; qu'il vous attend avec impatience ; la chaise de poste, les chevaux, l'argent nécessaire pour votre départ, tout sera prêt dans la minute.

FRÉDÉRIC.

O ciel !

LE COMTE, à Zanetta.

Quant à vous, Mademoiselle, restez ici ; il faudra bien m'expliquer ce mystère. (Regardant Saint-Jean.) et si l'on m'a trompé....

SAINT-JEAN.

Oui, Monsieur, c'est ce que je vais tâcher de savoir ; car je suis comme vous : je m'y perds.

LE COMTE.

Eh bien ! par exemple... Allons, allons, n'importe, il partira, c'est tout ce que je désire. Attendez-moi là, je reviens dans l'instant. (Il sort par le fond.)

SCÈNE XVII.

FRÉDÉRIC, SAINT-JEAN, ZANETTA.

FRÉDÉRIC.

Me renvoyer dans une demi-heure, et pour quel motif?

ZANETTA.

Oui, sans doute; maintenant qu'on peut parler, qu'est-ce que ça signifie?

SAINT-JEAN.

Que nous sommes perdus, ruinés, ruinés, et par votre faute à tous deux.

FRÉDÉRIC ET ZANETTA.

Par la mienne?

SAINT-JEAN.

Depuis une heure je vous fais des signes, et vous ne comprenez rien; j'avais tout prévu, tout arrangé; l'ambassadeur voulait garder chez lui le fils du marquis d'Aveiro pour le guérir d'une inclination roturière; le fils du marquis de... c'était vous; l'inclination, c'était Mademoiselle.

ZANETTA.

Comment! c'est *j'aime Frédéric?* il fallait donc le dire.

SAINT-JEAN.

Et vous avez la maladresse de ne pas vous reconnaître.

ZANETTA.

Quand on ne s'est jamais vu.

FRÉDÉRIC.

Et surtout quand on n'est pas prévenu.

SAINT-JEAN.

Impossible depuis ce matin de vous voir et de vous parler... Que faire maintenant?

ZANETTA.

Tout avouer à Son Excellence.

SAINT-JEAN.

Non pas, c'est moi qui paierais tous les frais.

FRÉDÉRIC.

Écrire à ce marquis d'Aveiro dont tu m'as donné le nom; c'est l'ami de l'ambassadeur, mais c'est aussi celui de ma famille; et j'ai vu de lui une lettre où il promettait de parler en ma faveur.

SAINT-JEAN.

Il est à Madrid, et ne servira pas de si loin; en attendant,

vous perdez votre maîtresse, moi mes deux mille piastres.

ZANETTA.

Et moi, mes quatre mille.

SAINT-JEAN.

Il n'y a donc qu'un moyen qui peut tout réparer; monsieur le comte va revenir : tenez-vous à demeurer chez lui, à rester près de sa fille?

FRÉDÉRIC.

Tu me le demandes?

SAINT-JEAN, montrant Zanetta.

Eh bien! alors, redevenez amoureux de Mademoiselle.

FRÉDÉRIC.

Et Juliette, que dira-t-elle?

SAINT-JEAN.

Quand vous serez de la maison, ne trouverez-vous pas vingt occasions de lui parler, de lui avouer la vérité?

FRÉDÉRIC.

Il a raison. Eh bien! soit, si Mademoiselle veut me le permettre, je l'aime, je l'adore, j'en suis fou. Ah! son nom?

SAINT-JEAN.

Zanetta... (A Zanetta.) Vous, ma petite, vous connaissez nos conventions, notre premier plan.

Air du *Piége*.

Vous dévouant pour le salut public,
Que de nouveau l'un pour l'autre soupire.

ZANETTA.

Je le veux bien. Je r'aime Frédéric;
Mais permettez-moi de le dire :
A chaque instant changer ainsi soudain,
J'en conçois de l'inquiétude.
Ce n'est qu'un jeu, je le sais; mais enfin,
Ça peut en donner l'habitude;
On peut en prendre l'habitude.

SAINT-JEAN.

Et les principes qui sont là, et dont vous ne parlez pas. On vient, allons, allons, du feu, du désordre, du pathétique, c'est le père. (A Frédéric, montrant Zanetta.) Tombez à ses pieds... (Tirant son mouchoir.) Dieu! quel tableau! (Frédéric se jette aux pieds de Zanetta.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE.

LE COMTE, voyant Frédéric aux pieds de Zanetta.

Que vois-je?

SAINT-JEAN.

O spectacle touchant! triomphe de l'amour et de la sensibilité! je ne puis retenir mes larmes. Ah! c'est vous, monsieur le comte! (Frédéric se relève.) Venez être témoin d'une réconciliation qui aurait attendri un barbare.

LE COMTE.

Une réconciliation!.. Eux qui ne se connaissaient pas!..

SAINT-JEAN.

Vous l'aviez bien deviné, c'était une ruse, ou plutôt c'était une querelle d'amoureux; car c'est au moment de la séparation que l'explosion a éclaté; deux volcans, monsieur le comte! J'ai voulu les arrêter, impossible; ils se sont précipités dans les bras l'un de l'autre, en criant qu'ils ne voulaient plus se quitter, non jamais! plutôt mourir; enfin le délire de la passion...

LE COMTE.

Quoi! Monsieur, au moment où j'avais tout préparé pour votre départ?

FRÉDÉRIC.

Maintenant, Monsieur, il est impossible! je reste.

LE COMTE.

Et vous, Mademoiselle, qui étiez déjà décidée à vous sacrifier?

ZANETTA.

J'avais trop présumé de mes forces, et je ne puis que vous repéter ici ce que je vous ai notifié ce matin : j'aime Frédéric, Monsieur.

LE COMTE.

C'est connu. (A part.) Allons, il y a là-dessous quelque chose d'inexplicable; mais on se moque de moi, c'est clair; nous allons voir. (Haut.) Je n'ai rien à dire, j'ai voulu vous rendre à la raison, j'ai rempli mon devoir; mais puisque rien ne peut vaincre cette grande passion, je me rends.

TOUS.

Quoi! Monsieur.

LE COMTE.

Votre père, le marquis d'Aveiro, n'est point un barbare, un tyran. « Si après avoir tout tenté, m'a-t-il dit, vous pensez « que cette jeune fille soit nécessaire au bonheur de mon fils, « je vous permets de les unir. »

FRÉDÉRIC, quittant la main de Zanetta.

Comment?

SAINT-JEAN, étourdi.

Oh! *Diavolo!*

ZANETTA, à part.

Dieu! épouser un marquis.

LE COMTE, les observant.

Votre constance méritait bien un pareil prix, et c'est dans la chapelle de l'ambassade, en ma présence, que vous allez être mariés.

FRÉDÉRIC.

Un moment.

SAINT-JEAN, bas.

Tenez ferme.

ZANETTA.

AIR du *Fleuve de la vie.*

Qui? moi, je deviendrais marquise!

LE COMTE.

Eh quoi! vous semblez refuser!

SAINT-JEAN, bas.

Déguisez moins votre surprise.

FRÉDÉRIC.

Veux-tu que j'aille l'épouser?

SAINT-JEAN, de même.

Afin d'éclairer ce mystère,
C'est une ruse, je le voi.
Je le laisserais dire.

ZANETTA.

Et moi
Je le laisserais faire.

LE COMTE.

Eh mais! quelle froideur! vous ne me remerciez pas? vous ne tombez pas dans mes bras?

FRÉDÉRIC.

Monsieur, certainement que je suis touché, mais mon père?...

LE COMTE.

Je vous ai dit qu'il m'avait envoyé son consentement.

SAINT-JEAN, vivement.

Permettez, ce n'est pas dans la lettre.

LE COMTE.

Hein! Comment le sais-tu?

SAINT-JEAN, embarrassé.

Je le sais, je... c'est-à-dire je présume, parce qu'un homme comme le marquis d'Avéiro ne peut consentir à une mésalliance.

LE COMTE.

Saint-Jean...

SAINT-JEAN.

Monsieur.

LE COMTE.

Je te ferai mourir sous le bâton.

SAINT-JEAN.

Plaît-il, Monsieur? et pourquoi?

LE COMTE.

Je n'en sais rien; mais ce jeune homme, cet amour, ton trouble; tu me trompés.

SAINT-JEAN.

Moi! monsieur le comte peut-il penser que je sacrifie ses intérêts à ceux d'un inconnu?

LE COMTE.

Un inconnu! Monsieur le valet de chambre interprète, expliquez-moi comment il se fait que ce chevalier d'Aveiro soi précisément l'inconnu dont vous avez parlé à ma fille; expliquez-moi comment ces jeunes gens s'aiment et ne se connaissent pas, se raccommodent et ne veulent pas se marier?

SAINT-JEAN.

Monsieur, on ne peut pas expliquer les bizarreries du cœur humain; mais la vérité est que je ne suis pour rien dans tout ceci, et, si vous en doutez.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET.

LE COMTE, lisant une carte que le valet lui remet.

Comment! il est ici?

LE VALET.

Il attend monsieur le comte dans son cabinet.

LE COMTE, avec joie.

Quel bonheur! Oh! pour le coup, je vais savoir la vérité. (Au valet.) Que personne ne puisse sortir de l'hôtel, (Aux autres.) et malheur à qui s'est joué de moi! restez tous. (Il sort avec le valet.)

SCÈNE XX.

FRÉDÉRIC, ZANETTA, SAINT-JEAN.

FRÉDÉRIC, croisant les bras.

Eh bien! Saint-Jean?

SAINT-JEAN.

Je n'y suis plus du tout.

ZANETTA.

Qu'est-ce que cela veut dire?

FRÉDÉRIC.

Ce nouveau personnage!

SAINT-JEAN.

Qui doit tout découvrir.

ZANETTA.

Je commence à avoir peur.

FRÉDÉRIC.

Voilà pourtant le résultat de tes ruses, de tes finesses, et du personnage ridicule que tu m'as fait jouer; mais songes-y bien, j'ai pu m'abaisser à cette feinte pour obtenir Juliette; mais si je la perds, c'est à toi que je m'en prends, et je t'assomme.

SAINT-JEAN.

C'est cela; l'ambassadeur d'un côté, vous de l'autre, et pas de petite porte pour se sauver.

ZANETTA.

Ah çà! dites-moi au moins si j'aime toujours Frédéric.

SAINT-JEAN.

Il est bien question de cela! Que devenir? quel parti prendre; l'ambassadeur est sur la trace; l'intrigue va s'éclaircir; nous n'avons plus qu'une ressource, Monsieur, c'est de la compliquer tellement que monsieur le comte, ni nous-mêmes ne puissions plus nous y reconnaître. Comme ces gens qui, au moment d'une liquidation, embrouillent toujours les affaires; c'est le seul moyen de faire les siennes. Qui vient là? est-ce l'ennemi? non, c'est mademoiselle Juliette.

FRÉDÉRIC.

Ah! je pourrai du moins la détromper.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, JULIETTE.

JULIETTE, apercevant Zanetta.

Comment, Mademoiselle, encore ici? je vous trouve bien hardie.

FRÉDÉRIC.

Un mot seulement, car les instants sont précieux; votre père était dans l'erreur, je vois aujourd'hui Mademoiselle pour la première fois.

JULIETTE.

Il serait possible!

FRÉDÉRIC.

C'est vous seule que j'aime et que j'aimerai toujours.

JULIETTE.

Ah! je le disais bien; c'est cette lettre de votre père qui avait tout embrouillé; il se trompait aussi, n'est-ce pas, Monsieur? mais grâce au ciel, tout va s'éclaircir, car il arrive, il vient d'entrer dans le salon.

FRÉDÉRIC.

Eh! qui donc?

JULIETTE.

Votre père, le marquis d'Aveiro.

SAINT-JEAN.

Ah! grands dieux!

JULIETTE.

J'ai bien retenu son nom, lui et mon père se sont enfermés pour parler de nous, de notre mariage, et voilà, j'espère, de bonnes nouvelles.

FRÉDÉRIC, à part.

Oui, joliment, le marquis d'Aveiro... il ne nous manquait plus que cela.

SAINT-JEAN.

Voilà ce que je demandais, surcroît d'ambarras.

JULIETTE.

Ne craignez rien, il vous pardonnera tout; il a l'air d'un si honnête homme.

FRÉDÉRIC, perdant la tête.

Oui, vous croyez... Quelle figure a-t-il?

JULIETTE.

Comment, Monsieur?

ZANETTA.

Allons, il ne connaît pas son père à présent; il ne connaît personne, ce jeune homme.

FRÉDÉRIC, apercevant le comte.

Dieu, monsieur le comte!

ZANETTA ET SAINT-JEAN, en même temps.

Monsieur le comte!

SAINT-JEAN.

De l'audace, et tenons-nous bien.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE.

JULIETTE, à son père, qui s'avance lentement en les regardant tous.

Eh bien! mon père, le marquis d'Aveiro?

LE COMTE.

Je le quitte à l'instant.

JULIETTE.

Vous venez sans doute chercher son fils pour le conduire dans ses bras?

LE COMTE.

Je le voudrais, mais il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que le marquis d'Aveiro n'a jamais eu de fils.

JULIETTE, regardant Frédéric.

Comment?

SAINT-JEAN.

De mieux en mieux.

FRÉDÉRIC, à part.

Quel supplice!

ZANETTA.

Ah çà! il paraît que le père n'aime donc pas Frédéric?

LE COMTE, à Frédéric.

C'est vous dire assez, Monsieur, que, si j'ignore encore qui vous êtes, et les moyens que vous avez employés pour me tromper, je me doute du moins du motif qui vous a conduit chez moi; et pour que vous perdiez tout espoir, pour que vous renonciez à jamais à la main de Juliette, je vous apprendrai que, cédant aux sollicitations du marquis d'Aveiro, je marie ma fille au fils d'un de ses amis.

JULIETTE ET FRÉDÉRIC.

O ciel!

LE COMTE.

Oui, Monsieur, si mon gendre a le tort à mes yeux de ne pas être Espagnol, c'est du moins un homme estimable, un Français plein d'honneur et de franchise, qui vient d'être nommé secrétaire d'ambassade à Madrid; et ce gendre, dont le nom seul va déjouer tous vos projets, c'est le fils du baron de Cernay.

FRÉDÉRIC, se jetant à ses genoux.

Ah! quel bonheur!

LE COMTE, JULIETTE ET ZANETTA.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc?

FRÉDÉRIC.

C'est moi-même, vous le voyez à vos pieds; apprenez...

LE COMTE.

A d'autres, Monsieur; on ne me trompe plus ainsi.

FRÉDÉRIC.

Non, cette fois je vous jure que c'est la vérité; je suis Frédéric de Cernay.

SAINT-JEAN.

Je l'affirme.

FRÉDÉRIC.

Et le marquis d'Aveiro va vous l'attester.

LE COMTE.

Pardon, Monsieur; mais je ne reconnais pas en vous cette loyauté et cette franchise dont il me parlait.

FRÉDÉRIC.

Moi, Monsieur, je ne vous ai jamais trompé.

LE COMTE.

Comment! Monsieur, quand vous vous introduisez dans ma maison...

FRÉDÉRIC.

Non; c'est vous-même qui m'avez fait arrêter et conduire chez vous.

LE COMTE.

C'est vrai; mais prendre un faux nom.

FRÉDÉRIC.

Je vous ai dit le mien; c'est vous qui avez exigé que j'en prisse un autre.

LE COMTE.

C'est vrai; mais feindre d'aimer une petite grisette.

FRÉDÉRIC.

Je n'y ai jamais pensé; vous avez été témoin que je n'ai pas reconnu Mademoiselle.

LE COMTE, souriant.

C'est encore vrai, je suis forcé d'en convenir. (Vivement.) Mais ce maudit mystère, je ne pourrai pas venir à bout... (A Frédéric et à Juliette.) Eh bien! je vous pardonne, je vous marie, à une seule condition, c'est que vous m'expliquerez tout; cette lettre que j'ai reçue, cet amour prétendu, pour quel motif? dans quel but?

FRÉDÉRIC.

J'en suis désolé, mais je n'en sais encore rien.

JULIETTE.

Ni moi.

ZANETTA.

Ni moi.

LE COMTE.

Ah! c'est trop fort! je donnerais cent piastres à celui qui me dirait qui m'a écrit cette lettre.

SAINT-JEAN, tendant la main.

Je les prends.

LE COMTE.

Comment?

SAINT-JEAN.

C'est moi, Monsieur.

LE COMTE.

Toi, coquin.

SAINT-JEAN.

Oui, Monsieur; par humanité, par bonté d'âme, je voulais servir l'amour de ce jeune homme et vous contraindre à le retenir chez vous.

LE COMTE.

Je comprends. Ah! morbleu! mais je n'ai que ma parole, tu auras tes cent piastres. Si je ne craignais d'ébruiter l'aventure, j'y joindrais autre chose.

SAINT-JEAN.

Tout ce que je demande à monsieur le comte, c'est un certificat de talents diplomatiques.

LE COMTE.

En quoi l'as-tu mérité?

SAINT-JEAN.

Pour avoir tenu en échec pendant deux heures un diplomate aussi distingué que monsieur le comte; avec cela je suis sûr d'être placé tout de suite.

LE COMTE.

Comment! drôle.

ZANETTA.

Ah çà! et moi, mon établissement, mon voyage à Paris?

SAINT-JEAN.

Je vous y conduirai, aimable Napolitaine, si vous voulez accepter ma main; je vous ai promis un amoureux. (Présentant sa main.) Eh bien! je vous offre un mari.

ZANETTA.

Ce n'est pas tout à fait la même chose; mais c'est égal, je me risque et je pars pour Paris.

CHŒUR FINAL.

AIR nouveau de M. HEUDIER.

Allons nous mettre en voyage;
L'amour embellit notre sort;
Et sans éprouver de naufrage,
Puissions-nous arriver au port!

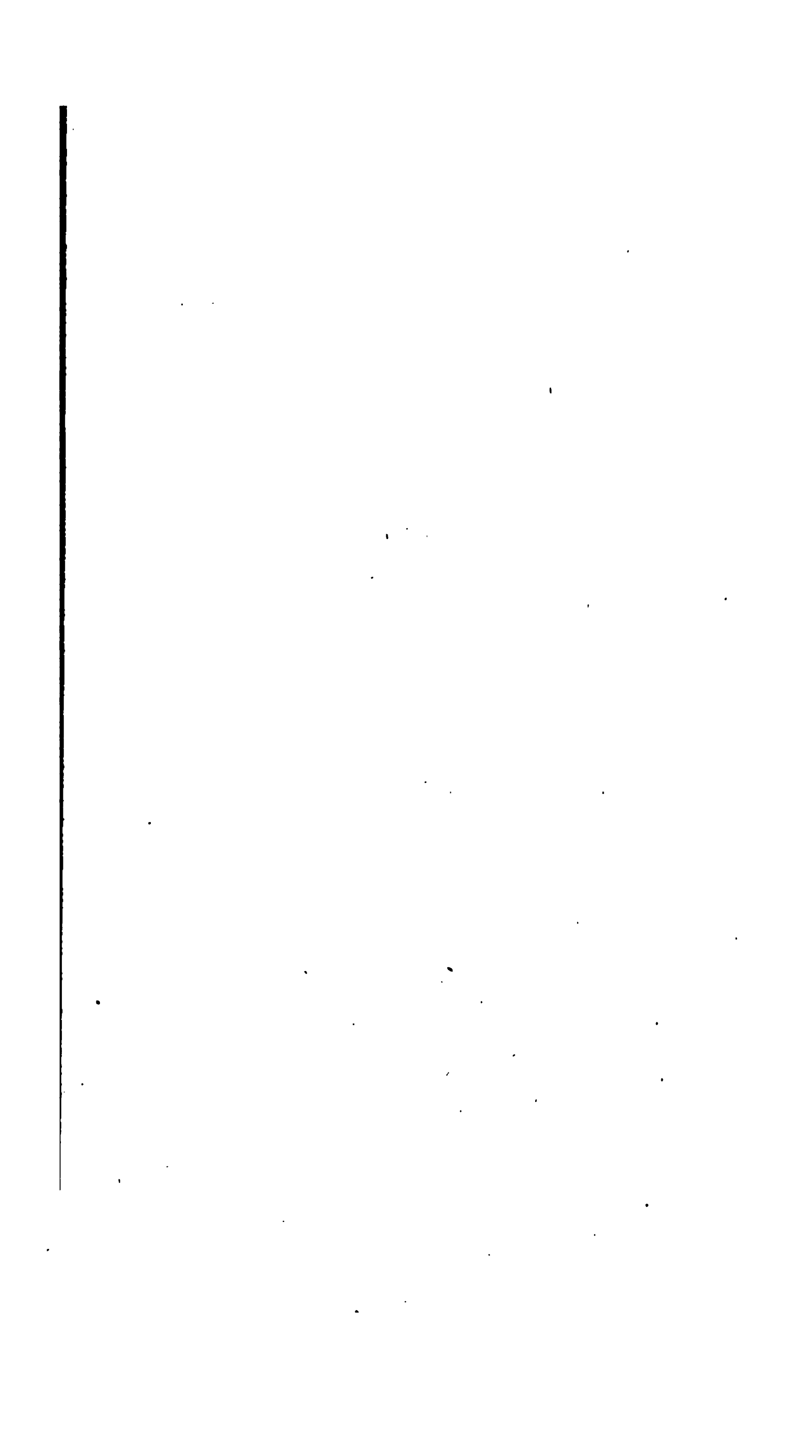
ZANETTA, au public.

Je quitte Naples pour la France;
Ce voyage offre des dangers;
Mais on dit qu'avec indulgence
On y traite les étrangers.
Suivant cette heureuse méthode,
Daignez, Mesdames, dès demain,
Mettre la modiste à la mode,
En adoptant son magasin.

CHŒUR.

Allons nous mettre en voyage, etc.

FIN DE L'AMBASSADEUR.



LE
MARIAGE DE RAISON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

En société avec M. Varner

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 10 octobre 1826.

PERSONNAGES

M. DE BREMONT, officier général.
ÉDOUARD DE BREMONT, son fils, capitaine.
BERTRAND, sergent.
PINCHON, fermier.
SUZETTE, jeune orpheline, femme de chambre de madame de Bremont.
MADAME PINCHON, fermière.
PLUSIEURS CAVALIERS ET PLUSIEURS DAMES, invités au château.

La scène se passe au château de M. de Bremont, dans le Lyonnais.

ACTE PREMIER.

Une salle du château de M. de Bremont; porte et deux croisées au fond; deux portes latérales. La porte à gauche de l'acteur est celle de la chambre d'Édouard; auprès de cette porte, un guéridon sur lequel il y a une théière, une tasse et la soucoupe. De l'autre côté, auprès de la porte, une table et deux fauteuils. Au fond, à gauche, une psyché.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUZETTE, occupée à travailler près de la table, à droite; PINCHON, parlant à la cantonade.

PINCHON.

Soyez donc tranquille, cousin, je ne réveillerai personne, et j'attendrai qu'on soit levé. (Entrant et apercevant Suzette.) Eh! qu'est-ce que me disait donc Bertrand, mon cousin, que tout le monde dormait au château? voilà mademoiselle Suzette qui est déjà sur pied.

SUZETTE.

C'est monsieur Pinchon, le fermier de M. le comte?

PINCHON.

Eh! oui, vraiment. Aujourd'hui, à cinq heures du matin, moi et ma femme, madame Pinchon, nous étions hors du lit,

parce qu'à la ferme on dort aussi bien qu'au château; mais l'on dort plus vite, excepté le dimanche; car on fait son dimanche. Mais pardon, mademoiselle Suzette, ce sont là des détails de ménage. Ma petite femme m'a dit comme ça : « Pinchon, je vais au marché, où tu viendras me rejoindre. Toi, pendant ce temps-là, va compter avec M. le comte, et lui porter le prix de ses fermages; » car, afin que vous le sachiez, c'est aujourd'hui la Toussaint.

SUZETTE.

Oh! l'on sait combien vous êtes exact.

PINCHON.

C'est vrai. Au jour de l'échéance, il faut que tout soit payé; point d'arriéré, point de retard : c'est ma femme qui m'a mis sur ce pied-là, parce que, là-dessus, madame Pinchon n'entend pas la plaisanterie.

AIR du vaudeville du *Charlatanisme*.

Depuis que de payer comptant
Ma femm' m'a fait prendr' l'habitude,
Nos richess's vont en augmentant,
V'là c' que c'est que l'exactitude.

SUZETTE.

Votre femme?

PINCHON.

Des r'mercîments :
Sur ell' n'ayez pas d'inquiétude;
Fraîche et vermeille.

SUZETTE.

Et vos enfants?

PINCHON.

Fort bien : un de plus tous les ans;
V'là c' que c'est que l'exactitude.

Mais vous ne venez plus à la ferme; voilà un siècle qu'on ne vous y a vue.

SUZETTE.

Il y a tant de monde au château, que je ne l'ose quitter! Voilà quinze personnes au moins qui nous arrivent de la capitale; des belles dames, des jeunes gens à la mode. On va à la chasse ou à la pêche le matin; on joue la comédie tous les soirs. Hier encore il y avait un bal où l'on a dansé jusqu'après

minuit. Enfin, c'est la ville à la campagne, c'est Paris au milieu du Lyonnais.

PINCHON.

Dieu! s'amusent-ils ces Parisiens! et c'est M. le comte qui reçoit, qui héberge tout cela. V'là un digne homme!

AIR de *l'Écu de six francs*.

C'est un brave et bon militaire,
Un honnête homme, Dieu merci;
Quand on s' mêl' d'être millionnaire,
Il faudrait l'être comme lui.
Aussi chacun l'aime à la ronde;
Car son bras est à son pays,
Son cœur est à tous ses amis,
Et sa fortune à tout le monde.

Et son fils, not' jeune maître, c'est un gaillard celui-là! Ah! ah!

SUZETTE.

Taisez-vous donc; ne parlez pas si haut, car il est là; il dort. (Désignant la chambre à gauche.)

PINCHON.

Ah! c'est la porte de sa chambre! Est-ce qu'il est malade, par hasard?

SUZETTE.

Eh! vraiment oui. Hier, il est sorti de ce bal avec la fièvre: et cela n'a fait qu'augmenter cette nuit, du moins à ce que m'a dit Bertrand, qui est déjà entré dans son appartement.

PINCHON.

Ça ne m'étonne pas. Avec un air si doux et si gentil, il paraît que c'est un diable, du moins à ce que m'a dit madame Pinchon; et quand on est le fils d'un général, qu'on a dix-huit ans, de la fortune et une jolie tournure, on fait tout ce qu'on veut, n'est-ce pas, mademoiselle Suzette? Mais vous-même qu'avez-vous donc? plus je vous regarde, et plus je vous trouve changée; non pas que vous soyez toujours fraîche et bien gentille, mais les autres années vous étiez si gaie, si étourdie, toujours sautant, toujours courant; et maintenant je vous vois triste et rêveuse. Est-ce que par hasard il vous serait survenu des chagrins?

SUZETTE.

Est-il étonnant d'en avoir lorsqu'on est orpheline, lorsqu'on *est seule au monde?*

PINCHON.

Seule! vous ne l'êtes pas. N'avez-vous pas été recueillie et élevée par madame la comtesse, auprès de laquelle vous étiez femme de chambre, il est vrai, mais qui vous a toujours traitée comme son enfant; et après la mort de cette digne dame, son mari, à qui elle vous a recommandée, n'a-t-il pas toujours eu pour vous les mêmes soins, la même tendresse? Et voyez-vous, mademoiselle Suzette, j' gagerais que l'intention de M. le comte est de vous donner une dot et un épouseur.

SUZETTE.

Il serait vrai?

PINCHON.

Tout le monde le dit dans le pays.

SUZETTE.

Je l'en remercie; mais je ne tiens pas à me marier.

PINCHON.

Bah! madame Pinchon disait aussi comme vous, et maintenant demandez-lui-en des nouvelles. En tout cas, et si vous vous décidez, j'ai un parti à vous proposer, un parti auquel je pense depuis longtemps; mais ma femme vous en parlera, parce que, dans notre ménage, c'est moi qui ai les idées et c'est elle qui a la parole. (On entend une sonnette dans la chambre du fond.)

SUZETTE.

Tenez, tenez, c'est M. le comte qui sonne son valet de chambre, qui vous dira si vous pouvez entrer.

PINCHON.

Air : *Dieu tout-puissant par qui le comestible.*

Dépêchons-nous, il sortirait peut-être,
Et je m'en vais, en fermier diligent,
A son lever, offrir à notre maître
Mes humbl's respects, ainsi que mon argent.

(A Suzette.)

Pour vous, quittez cet air triste et sévère;
Que la gaîté vienne charmer vos jours;
Et si l' château ne vous en offre guère,
V'nez à la ferme, on en trouve toujours.

ENSEMBLE.

SUZETTE.

Dépêchez-vous, etc.

PINCHON.

Dépêchons-nous, etc.

(Pinchon sort par le fond.)

SCÈNE II.

SUZETTE, seule. Elle va s'asseoir sur le fauteuil auprès de la table, à droite.

De la gaieté! ils n'ont que cela à dire; et il a bien fait de s'en aller. Je ne conçois pas comment ils peuvent être gais; j'ai beau faire, depuis une heure je suis là à travailler, et je pense à tout, excepté à mon ouvrage. (S'approchant de la porte à gauche et écoutant.) Je n'entends rien, il repose; tant mieux. Dieux! la porte s'ouvre.

SCÈNE III.

SUZETTE, ÉDOUARD, s'appuyant sur le bras de BERTRAND.

BERTRAND.

Ne craignez rien, mon capitaine, je suis là pour soutenir le corps d'armée.

SUZETTE, courant à lui.

Y pensez-vous, Bertrand, avec votre jambe.

ÉDOUARD, prenant le bras de Suzette.

Elle a raison. Tu aurais besoin toi-même de soutien.

BERTRAND, frappant sur sa jambe.

Laissez donc, c'est aussi solide qu'une autre, et quand ça casse, on en a de rechange. Vous ne pourriez pas en dire autant.

SUZETTE, donnant toujours le bras à Édouard, et le conduisant vers le fauteuil qui est à droite.

Ne vous pressez pas, et appuyez-vous sur moi. Comment cela va-t-il ce matin?

ÉDOUARD, s'asseyant.

Mal. Je souffre horriblement.

BERTRAND.

Allons donc, mon capitaine, qu'est-ce que c'est que de s'écouter comme une petite maîtresse? Je vous ai vu marcher gaiement sous le feu du canon, et pour un misérable accès de fièvre, voilà que vous avez le frisson?

ÉDOUARD.

Tu en parles bien à ton aise. Si tu avais dansé hier, comme moi, douze contredanses.

BERTAND.

Il est de fait que dans le moment je ne pourrais pas en faire autant, parce que chez moi les amours et les zéphyrs ne battent plus que d'une aile. Mais vous, morbleu!

SUZETTE.

N'allez-vous pas le gronder parce qu'il souffre, et lui faire mal à la tête?

BERTRAND.

C'est juste; je n'entends rien à tout cela.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Des médecins et de la pharmacie
Un bon soldat connaît peu les secrets;
Est-il blessé, le schnik et l'eau-de-vie
D'une compresse ont bientôt fait les frais.
Et je m' souviens qu' souvent, à l'ambulance,
Pour nous panser quand arrivait l' flacon,
(Faisant le geste de boire.)
En d'dans, morbleu! je prenais l'ordonnance,
Et la victoire ach'vait la guérison.

(Pendant ce couplet, Suzette va s'asseoir auprès de la table à droite d'Édouard.)

Aussi, je vous laisse avec mademoiselle Suzette, parce qu'en fait de garde-malade, elle vaut mieux que moi; si attentive, si diligente! Ce matin, vous ne croiriez pas qu'elle était levée à quatre heures?

ÉDOUARD.

Il se pourrait!

BERTRAND.

Peut-être plus tôt; car, en sortant de votre appartement, je l'ai trouvée qui m'a demandé de vos nouvelles avec tant d'intérêt, que ça m'en a fait peur. Je vous ai cru plus malade que vous n'étiez.

ÉDOUARD.

Bonne Suzette!

BERTRAND.

Vous avez raison, c'est une bonne fille; ça ne fait pas de phrases ni d'embarras, comme toutes les femmes de chambre de ces dames, qui font tant de coquetteries dans l'antichambre, que quelquefois on se croirait au salon. Mais en revanche, *c'est modeste*, c'est honnête, c'est attaché à ses maîtres, c'est *sage surtout;* car parmi tous ces jeunes gens, vos amis, il

n'y en a pas un qui n'en soit amoureux, et qui ne coure après elle.

ÉDOUARD, se levant.

Vraiment!

BERTRAND.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? v'là ses vertigos qui le reprennent. Je vous le laisse, mademoiselle Suzette, tâchez de le calmer. (A part.) C'est fini, je n'y tiens plus; elle est trop gentille. (Montrant sa jambe.) Et malgré les inconvénients, en avant. (Suzette passe de l'autre côté du théâtre, s'approche du guéridon et verse dans la tasse.) Je vais de ce pas me consulter avec le cousin Pinchon qui vient d'arriver au château, et de là la demander à mon général, parce que, dans ce monde, il faut toujours marcher droit, autant que possible. Adieu, mademoiselle Suzette; adieu, mon capitaine. (Il sort.)

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, SUZETTE.

ÉDOUARD.

Adieu, mon brave. En voilà un qui est bien le meilleur soldat et le plus mauvais garde-malade que je connaisse.

SUZETTE.

Comment vous trouvez-vous?

ÉDOUARD.

Mieux, depuis que je suis ici.

SUZETTE.

Eh bien! ne parlez pas, je vais travailler auprès de vous, ou bien je vous lirai, si vous l'aimez mieux. (Elle prend une chaise, se place à la gauche d'Édouard, et se met à travailler.)

ÉDOUARD.

Comme tu voudras.

AIR : *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

D'autre docteur il n'est pas nécessaire.

SUZETTE.

Je serai le vôtre aujourd'hui.
Il faut rester et tranquille, et vous taire,
C'est mon arrêt, et je l'ordonne ainsi,
Pour vous forcer au repos, au silence,

Je reste là.

ÉDOUARD.

Moyen très-incertain;
Car je suis sûr d'oublier l'ordonnance
En regardant le médecin.

SUZETTE, allant prendre sur le guéridon, à gauche, la tasse, qu'elle présente à Édouard.

Ne regardez pas, Monsieur, et prenez ce que je vous donne.

ÉDOUARD.

Eh mais! Suzette, comme ta main tremble!

SUZETTE.

Oui, oui; je craignais de renverser. (Pendant qu'il boit.) Cela vous fait du bien, n'est-ce pas? cela doit vous calmer, vous rafraîchir. (Au moment où elle veut prendre la soucoupe, Édouard saisit sa main qu'il porte à ses lèvres.) Eh mais! que faites-vous?

ÉDOUARD.

Ne m'est-il pas permis de te remercier?

SUZETTE.

Édouard, Édouard, finissez; vous voulez que je m'en aille? (Elle s'éloigne de lui, et s'avance sur le bord du théâtre.)

ÉDOUARD, se levant et allant à elle.

Suzette, n'es-tu pas la fille adoptive de ma mère? n'es-tu pas ma sœur? n'avons-nous pas été élevés ensemble? Autrefois tu ne te défiais pas de mes caresses; à présent elles te font de la peine.

SUZETTE.

A moi? ce ne serait rien, peu importe; mais c'est à vous qu'il faut penser. Vous souffrez, vous êtes malade. Hier, avoir suivi cette chasse pendant cinq heures, et puis danser à ce bal une partie de la nuit. Vous n'êtes pas raisonnable; vous ne vous ménagez pas, vous mourrez.

ÉDOUARD.

Eh bien! tant mieux; c'est ce que je veux, c'est ce que je désire. Ici, comme à Paris, ces folies, ces plaisirs extravagants auxquels je me livre, me sont devenus nécessaires; j'en ai besoin pour m'étourdir, pour ne pas rester seul avec moi-même; car je souffre trop, je suis trop malheureux.

SUZETTE.

Vous, malheureux! quelle peut en être la cause?

ÉDOUARD.

Toi seule.

SUZETTE.

Moi! grand Dieu!

ÉDOUARD.

Oui, Suzette; je t'ai toujours aimée, je t'aime comme un insensé, comme un malheureux en délire.

SUZETTE, se cachant la figure avec la main.

Ah! Monsieur, que me dites-vous là?

ÉDOUARD.

D'abord, je l'avoue, j'ai cherché à me faire aimer de toi; puis j'ai rougi de mes projets : j'ai voulu te fuir, te traiter avec froideur, avec dureté, te parler comme un maître, mais ta bonté et ta douceur m'ont toujours désarmé; et ce qui a achevé de renverser toutes mes idées, toutes mes résolutions, c'est que cet amour qui me dévorait, il m'a été facile, depuis quelque temps, de voir que tu le partageais.

SUZETTE, naïvement.

C'est vrai.

ÉDOUARD.

Tu m'aimes donc, maintenant?

SUZETTE.

Maintenant! non, ça a toujours été de même; mais c'est depuis quelque temps seulement que je m'en suis aperçue.

ÉDOUARD.

Grand Dieu!

SUZETTE.

Mais vous, monsieur Édouard, vous ne devez pas le savoir; vous devez l'ignorer. Obtenez de votre père que je quitte ces lieux, que je m'en aille.

ÉDOUARD.

Tu veux quitter ces lieux!

SUZETTE.

Oui; je ne puis pas y vivre; je souffre trop; tout m'y rappelle les bienfaits de votre mère; votre état, le mien, et la distance qui nous sépare; et jugez, Monsieur, jugez des tourments que j'éprouve, lorsque je vous dirai qu'hier, pendant ce bal, de la première pièce dont les portes étaient ouvertes, je vous ai vu, dans ce salon qui m'est interdit, je vous ai vu toute la soirée danser avec mademoiselle de Luceval.

ÉDOUARD.

C'est mon père qui me l'avait ordonné.

SUZETTE.

Parce qu'il veut vous marier avec elle : je n'en puis douter; j'en suis sûre.

ÉDOUARD.

Qui te l'a dit? où l'as-tu vu?

SUZETTE, montrant son cœur.

Là. Il est des pressentiments qui ne trompent jamais.

ÉDOUARD.

Et moi je jure que jamais je ne consentirai à une pareille union; ou plutôt il est un moyen de te rassurer, et de la rendre impossible.

SUZETTE.

Quel est-il?

ÉDOUARD.

Ce n'est ici ni le lieu, ni le moment de te confier mes projets. Voici l'heure où l'on descend dans le salon, et l'on peut nous surprendre. Mais tantôt, après le déjeuner, ils partent tous pour la chasse, mon père, ainsi que ces dames. Moi, grâce à mon indisposition, il me sera permis de rester. Nous serons seuls dans la maison, je t'attendrai ici.

SUZETTE.

Seule... ici... avec vous? Non, Édouard, ce ne serait pas bien; je ne le puis.

ÉDOUARD.

Tu veux donc encore ajouter à mes maux! tu veux me voir mourir, et en être la cause!

SUZETTE.

Que me dites-vous là? moi vouloir votre mort! c'est mal à vous d'employer un tel moyen pour me décider. Vous êtes le fils de ma bienfaitrice, vous ne pouvez pas me tromper; je viendrai.

ÉDOUARD, lui prenant la main.

Ah! je suis trop heureux!

SUZETTE, apercevant M. de Bremont qui entre par le fond.

Ciel! monsieur le comte! (Elle va auprès du guéridon à gauche, comme pour y ranger quelque chose.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BREMONT.

M. DE BREMONT.

Ah ! ah ! Édouard, vous voilà levé ! Pour un homme qu'on disait si malade...

ÉDOUARD.

Cela va mieux, mon père.

M. DE BREMONT.

C'est ce que je vois.

SUZETTE, troublée.

Oui, Monsieur ; j'étais là occupée à le soigner.

M. DE BREMONT.

C'est bien, mon enfant ; je connais ta bonté, ton excellent cœur (A Édouard.) Édouard, vous verra-t-on au déjeuner ? serez-vous de notre partie de chasse ?

ÉDOUARD.

Non, mon père, et dans ce moment même je me sens tellement faible, que je vous demanderai la permission de rentrer dans mon appartement.

M. DE BREMONT.

Là-dessus, liberté entière. On ne doit pas contrarier un malade.

ÉDOUARD, bas, à Suzette.

Tu entends, Suzette ? (Il prend le bras de Suzette, qui le conduit jusqu'à la porte, et au moment où elle va entrer avec lui.)

M. DE BREMONT, à haute voix.

Suzette, Suzette, mon fils, je crois, n'a plus besoin de tes services ; et mademoiselle de Luceval t'attend pour l'aider dans sa toilette.

SUZETTE.

Oui, Monsieur. (Montrant l'appartement où Édouard vient d'entrer.)

AIR : d'*Aristippe.*

Mais je voulais, moi son guide ordinaire,
Soutenir ses pas.

M. DE BREMONT.

Je le croi.
Il est fort beau, fort généreux, ma chère,
De protéger un plus puissant que soi.
Mais au danger alors qu'il est en butte,

A quoi lui sert un trop fragile appui?
Bien rarement on empêche sa chute,
Et parfois on tombe avec lui.

SUZETTE, étonnée.

Comment, Monsieur?

M. DE BREMONT, lui prenant les mains avec douceur.

Suzette, tu es une bonne fille que j'aime, que j'estime, que j'ai promis de protéger.

SUZETTE.

Ah! Monsieur!...

M. DE BREMONT.

Plus tard, et après avoir habillé mademoiselle de Luceval, tu viendras me parler. Va, mon enfant, va d'abord à tes devoirs; c'est l'essentiel. (Suzette sort.)

SCÈNE VI.

M. DE BREMONT, seul.

Oui, je m'en aperçois enfin, et j'aurais dû m'en douter plus tôt. Élevés ensemble, se voyant tous les jours, ils s'aiment, peut-être même sans le savoir, Suzette, du moins, car pour mon fils, je le connais; il sait très-bien ce qu'il fait. C'est donc par lui qu'il faut commencer; et quoiqu'on dise qu'il n'y a pas de remède contre l'amour, j'en connais un auquel rien ne résiste, pas même... les grandes passions : le tout est de l'employer à temps.

SCÈNE VII.

M. DE BREMONT, BETRAND.

BERTRAND, au fond.

Pardon, excuse, mon général.

M. DE BREMONT.

Ah! c'est toi, Bertrand? Eh bien! que fais-tu donc là, immobile et l'arme au bras? (Il s'assied sur le fauteuil à droite.) Avance à l'ordre.

BERTRAND, s'avançant.

C'est que, voyez-vous, mon général, je ne suis pas à mon aise, parce que j'ai quelque chose à vous demander.

M. DE BREMONT.

Toi, me demander quelque chose; tant mieux; car c'est la *première fois* de ta vie.

BERTRAND.

Il est vrai de dire, mon général, que vous ne m'en avez jamais laissé le temps, comme à Wagram; vous savez, ce jour où les autres n'ont pas même pu tirer un coup de fusil : ce n'était pas mauvaise volonté de leur part. (Faisant signe de croiser la baïonnette.) Mais rapport à ce que nous avions abordé spontanément.

M. DE BREMONT.

Eh bien! après?

BERTRAND.

Après : c'était pour vous dire, que je suis le fils d'un de vos fermiers, que je suis parti conscrit, que je ne vous ai jamais quitté, et que je vous dois tout; c'est vous qui m'avez mis au feu; c'est vous qui m'avez nommé caporal, puis sergent; c'est vous, mon général, qui, en Russie, et quand je tombais de froid, vous avez ôté votre manteau pour en couvrir le corps de votre soldat. Aussi, maintenant, quand je vous vois une attaque de rhumatisme, ce qui vous arrive tous les mois, j'aimerais mieux sentir la pointe de mille baïonnettes.

M. DE BREMONT.

Eh bien! enfin où veux-tu en venir?

BERTRAND.

J'en veux en venir à vous apprendre que je suis chez vous logé, nourri, hébergé, de l'argent dans ma poche, le verre d'eau-de-vie à discrétion, et le cigarre à volonté : c'est ce qui fait que je n'ai besoin de rien, et que je n'ai rien à vous demander.

M. DE BREMONT.

Que diable me disais-tu donc tout à l'heure?

BERTRAND.

Permettez : quand je dis que je n'ai rien, c'est que j'ai quelque chose; un bon conseil qu'il me faudrait; mais j'aurais à reprendre cela de trop haut; et comme je vois que vous étiez occupé...

M. DE BREMONT.

Eh oui, morbleu! mais n'importe, parle toujours, puisque nous y voilà.

BERTRAND.

Du tout, mon général; j'ai bien attendu deux ans, je peux aller encore; et puisque ma présence vous dérange. (Il veut se retirer.)

M. DE BREMONT, le retenant.

Au contraire, tu arrives à propos, car j'ai besoin de toi. (Il se lève.)

BERTRAND, revenant.

Il se pourrait, mon général! alors ne pensons plus à mon idée, et voyons la vôtre.

M. DE BREMONT.

Je crois, en effet, que nous aurons plus tôt fini, car tu n'abordes pas les sujets de conversation aussi *spontanément* qu'autrefois les Autrichiens.

BERTRAND, froidement.

Aujourd'hui, je ne dis pas; ça se peut bien à cause de ma jambe.

M. DE BREMONT.

Eh! qui diable te parle de cela? voici de quoi il s'agit. Mon fils ne fait rien ici, il perd son temps; je veux l'éloigner, et je vais l'envoyer voyager en Italie, à Naples, en Grèce s'il le faut.

BERTRAND, froidement.

Comme mon général le voudra.

M. DE BREMONT.

C'est encore un secret; mais je veux qu'il parte, non pas demain, mais aujourd'hui, et dans quelques heures.

BERTRAND.

Je ne m'y oppose pas.

M. DE BREMONT.

Des affaires personnelles, des ordres supérieurs me retiennent en France. Il me faut auprès de lui quelqu'un en qui j'aie autant de confiance qu'en moi-même. Ce n'est pas un serviteur qu'il me faut, car Jacques et Guillaume l'accompagneront : ce que je veux avec lui, c'est un ami, et j'ai pensé à toi.

BERTRAND, vivement.

Milzieux! mon général!

M. DE BREMONT.

Tu acceptes donc?

BERTRAND.

C'est-à-dire, général, ça me rendra bien heureux; ce n'est pas que, pour le moment, ça me vexe.

M. DE BREMONT.

Et pourquoi?

BERTRAND.

Parce qu'avec l'aveu du cousin Pinchon, que je viens de consulter, j'avais des idées de mariage.

M. DE BREMONT.

Toi, te marier!

BERTRAND.

C'est le bon moment; je n'ai plus que cela à faire.

M. DE BREMONT.

Et c'est sur un prétexte pareil que tu me refuses?

BERTRAND.

Un prétexte!

M. DE BREMONT.

Oui, morbleu! et si tu ne pars pas avec mon fils, c'est que tu ne m'aimes pas.

BERTRAND.

Ah çà! général, pas de plaisanteries, ni de mots équivoques.

M. DE BREMONT.

Je le répète : c'est que tu ne nous aimes pas.

BERTRAND.

Sarpejeu! si ce n'était pas vous, il faudrait m'en rendre raison, et je vous montrerais bien si je vous aime, oui ou non. Mais vous le voulez, je n'aurai peut-être que cette occasion de m'acquitter envers vous. Dans une demi-heure j'aurai dit adieu à mes amis, j'aurai fait mon sac, et je suis à vos ordres.

M. DE BREMONT.

C'est bien, je te reconnais, et je ne doutais pas de toi; je n'en ai jamais douté. Si je t'ai offensé, pardonne-moi. (Il lui tend la main.)

BERTRAND.

Ah! mon général!

M. DE BREMONT.

Je reviens dans l'instant, et je te donnerai mes dernières instructions. (Il entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE VIII.

BERTRAND, puis PINCHON.

BERTRAND, seul, essuyant une larme.

Ah! le brave homme! Mais c'est toujours bien désagréable de partir ainsi, au moment...

PINCHON, entrant par la porte du fond.

Eh bien! tu as vu le général?

BERTRAND.

Oui; il sort d'ici.

PINCHON.

Et tu lui as parlé?

BERTRAND.

Sans doute.

PINCHON.

Eh bien! tant mieux, cousin. Tout ce que je demandais, et ma femme aussi, c'était de te voir marié. Il est si doux d'être en ménage! Moi, avec madame Pinchon, qui fait tout ce que je veux, je suis le plus heureux des hommes; je suis là comme un roi.

BERTRAND.

Morbleu! c't autre qui vient me parler d' ça au moment où je pars!

PINCHON.

Il se pourrait!

BERTRAND.

AIR de *Marianne*.

Mon général me le demande;
Pouvais-je refuser, hélas!

PINCHON.

Oui, la complaisance est trop grande,
Et je dirais : « Je ne veux pas. »

BERTRAND.

Sur des soldats,
Tu ne sais pas
C' qu'un général et l' devoir
Ont d' pouvoir :
Qu'il dis' seul'ment :
Marche... en avant!
Fût-ce au trépas,
On y va l'arme au bras.
Quand d'obéir on a l'usage,
Lorsque la discipline est là,
Ça ne coûte rien.

PINCHON.

J' connais ça :
C'est comm' dans mon ménage.

BERTRAND.

Du reste, je te conterai tout cela pendant notre dîner, car *nous allons* dîner ensemble avant mon départ.

PINCHON.

Je ne demanderais pas mieux, mon ami; mais je ne peux pas, parce que madame Pinchon est au marché, où je dois l'aller reprendre; et si j'y manquais, vois-tu, cela serait mal.

BERTRAND.

J'en suis fâché! alors... je voulais te dire... Il me faudra de l'argent pour mon voyage; et comme je ne veux pas en demander à M. le comte, il faut que tu m'en prêtes.

PINCHON.

Pour ça, cousin, et avec plaisir. Mais auparavant, il faut que j'en parle à madame Pinchon, parce que si je faisais quelque chose sans la consulter...

BERTRAND.

Ah çà! quel diable d'homme es-tu donc? tu ne peux rien faire sans sa permission?

PINCHON.

C'est là le bonheur du ménage, mon ami; c'est ce qu'il y a de plus doux, tu le verras.

BERTRAND.

A la bonne heure. Je n'ai plus qu'un service à te demander, si toutefois madame Pinchon, ma cousine, ne s'y oppose pas. Écoute, je vais partir d'ici avec M. Édouard. Nous allons voir les Grecs.

PINCHON.

Les Grecs!

BERTRAND.

Oui. Je n'ai jamais servi dans ce régiment-là; mais les Grecs, vois-tu, ce sont de braves gens, des malins qui ne boudent pas. Il paraît qu'on se bat chez eux, et gaillardement; c'est même le seul endroit dans ce moment où il y ait des coups à gagner; et comme je connais M. Édouard, il ira en amateur.

PINCHON.

Tu crois?

BERTRAND.

Or, malgré ma jambe, tu sens bien que je ne le laisserai pas en route.

PINCHON.

Quoi! tu n'es pas content de ce que tu as déjà?

BERTRAND.

Non; l'appétit vient en mangeant, comme on dit; et si le hasard voulait... tu m'entends bien, c'est dans les possibles,

je te prie de remettre cette lettre et ces papiers à la personne que tu sais bien. Ce n'est pas pour cela que je les avais pris; mais enfin, c'est dans ces cas-là que l'on compte sur ses amis.

PINCHON.

Et tu peux compter sur moi à la vie et à la mort. Dieux! pour un cousin, pour un ami, il n'y a rien que je ne puisse braver. Dis donc, je pourrai parler de cette commission-là à madame Pinchon; ça ne te fâchera pas?

BERTRAND.

Du tout; j'aurais voulu seulement l'embrasser avant mon départ.

PINCHON.

Eh bien! sois tranquille, je vais la prendre au marché, et de là, tous les deux, nous reviendrons par chez toi. Que diable, d'ici à tantôt, tu ne seras pas parti; il n'est encore que..... (Regardant sa montre.) Ah! mon Dieu, onze heures! et pendant que je cause là, mes affaires ne se font pas. (Allant à la fenêtre, à gauche.) Jean, attelle toujours Grisette à la carriole.

BERTRAND.

Mais écoute-moi donc.

PINCHON.

Nous parlerons de cela en marchant, parce que ma femme va m'attendre.

AIR de la valse des *Comédiens*.

Depuis c' matin je suis séparé d'elle;
De mon absence ell' me gronde toujours.

BERTRAND.

C'est un tourment qu'un amour si fidèle.

PINCHON.

Ce tourment-là, c'est l' bonheur de mes jours.
Quand ell' se fâche, hélas! elle est si bonne!
C'est pour mon cœur un plaisir toujours neuf;
Et quand près d' moi j' n'entends gronder personne,
La peur me prend, il m' sembl' que je suis veuf.

ENSEMBLE.

Depuis c' matin { je suis / il est } séparé d'elle;
De { mon / son } absence elle { me / le } gronde toujours.
C'est un tourment qu'un amour si fidèle;
Mais c' tourment-là, c'est l' bonheur de { mes / ses } jours.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, sortant de sa chambre; il va à la porte du fond, et regarde en dehors pour s'assurer que Pinchon et Bertrand sont partis.

Enfin, ils s'éloignent; j'ai vu mon père et ces dames monter en voiture; tout le monde est parti, et, grâce au ciel, me voilà seul dans la maison. Sans cette maladie, que j'ai si heureusement imaginée, impossible de rester en tête-à-tête avec Suzette. Je tremble, je ne puis rester en place; et ce que j'éprouve cependant a un charme indéfinissable. Moments d'inquiétude et d'espoir, de crainte et de plaisir; moments qui précédez un premier rendez-vous! ah! vous êtes plus doux encore que tous ceux qui le suivent. J'entends du bruit, c'est elle, je la reconnais au bruit léger de ses pas, et plus encore aux battements de mon cœur; mon sang se précipite avec violence. Quelques moments de plus, et j'y succomberais; mais non, plus de doute, voici Suzette, courons. Ciel! mon père!

SCÈNE X.

ÉDOUARD, M. DE BREMONT.

M. DE BREMONT.

Eh bien! mon ami, comment cela va-t-il? je venais savoir de tes nouvelles. (Le regardant.) Ah! mon Dieu! toi que j'avais laissé en négligé, te voilà en grande tenue.

ÉDOUARD.

Oui, je me suis senti beaucoup mieux, et j'allais sortir. Mais vous, mon père, comment n'êtes-vous pas à la chasse?

M. DE BREMONT.

J'étais parti, je me suis senti indisposé, et j'ai préféré rester ici pour te tenir compagnie.

ÉDOUARD.

Vous êtes bien bon. (A part.) O ciel! (Haut.) C'est étonnant, malgré cela, que vous qui, ce matin, vous portiez si bien, vous soyez tout à coup malade!

M. DE BREMONT.

Il est bien plus étonnant encore que toi qui, ce matin, étais si malade, tu te portes tout à coup aussi bien. En tout cas, l'avantage est pour toi, et j'aimerais mieux ta situation que la mienne.

ÉDOUARD, à part.

Oui, elle est jolie! Je n'y tiens plus, je suis sur les épines. Allons du moins prévenir Suzette. (Il va pour sortir.)

M. DE BREMONT.

Eh bien! où vas-tu donc?

ÉDOUARD.

Rien. J'allais au jardin, j'allais à la ferme de Pinchon, pour régler avec lui.

M. DE BREMONT.

S'il en est ainsi, je t'accompagnerai.

ÉDOUARD, à part.

Quel supplice!

AIR : *Fils imprudent, époux rebelle.*

D'une affaire qui m'intéresse
Je m'occupais...

M. DE BREMONT.

Parlons-en sur-le-champ.
Eh quoi! ma demande te blesse,
Et mon aspect t'importune!

ÉDOUARD, vivement.

Comment?
Non pas, mon père, non vraiment.
(D'un air embarrassé.)
Mais le motif de cette affaire...

M. DE BREMONT, sévèrement.

Ne saurait être honorable, mon fils,
Dès qu'il vous fait redouter les avis
Et les regards de votre père.

ÉDOUARD.

Quoi! vous pourriez supposer... je ne savais pas moi-même où j'allais.

M. DE BREMONT, sévèrement.

Eh bien! moi, je vais te l'apprendre. Tu vas chercher Suzette pour retrouver ce rendez-vous que tu lui avais donné, et auquel elle ne viendra pas.

ÉDOUARD.

O ciel! qui a pu vous dire?...

M. DE BREMONT.

Suzette elle-même que je viens d'interroger, et qui, en fondant en larmes, m'a tout avoué.

ÉDOUARD, à part, et comme anéanti.

Grand Dieu!

M. DE BREMONT, s'approchant d'Édouard, et avec douceur.

Édouard! c'est la protégée de ta mère, c'est presque ta sœur; c'est une jeune fille sans expérience, dont tu aurais dû être le protecteur et l'appui. C'est elle que tu voulais séduire.

ÉDOUARD.

Mon père!

M. DE BREMONT.

Oui, tels étaient tes desseins.

ÉDOUARD.

Eh bien! oui, mon père. Mon seul espoir était de vous cacher un amour qui devait exciter votre colère. Mais puisque vous savez tout, et que je n'ai plus rien à ménager, je vous dirai que j'adore Suzette, que je ne puis vivre sans elle, que mon seul bonheur, mon seul désir, est d'en faire ma femme.

M. DE BREMONT.

L'épouser! Écoute, Édouard, je ne te rappellerai pas ce que disent en pareils cas les oncles et les pères; mais tu me connais, tu sais que rien ne me fait dévier de mon devoir; et, malgré ma tendresse pour toi, je te déclare que, plutôt que de consentir à un pareil mariage, j'aimerais mieux te voir mort.

ÉDOUARD.

Eh bien! vous serez satisfait, car si vous me refusez Suzette, si je ne puis l'obtenir, je me tuerai.

M. DE BREMONT.

Ah! vous voulez vous tuer! c'est là que je vous attendais. Eh bien! asseyez-vous là, Monsieur, et écoutez-moi. (Ils s'asseyent.)

ÉDOUARD, à part.

Que veut-il me dire?

M. DE BREMONT.

Autrefois, Monsieur, à dix-huit ans, j'étais un fou, un extravagant comme vous. J'aimais une jeune ouvrière, qui m'adorait, et qui était fort aimable, et jolie... comme Suzette; mais j'avais, par bonheur, un père sage et raisonnable... comme je le suis aujourd'hui. Je voulais aussi épouser l'objet de ma passion; car, à votre âge, Monsieur, on épouse toujours; et comme vous, c'est l'usage, je menaçais de me tuer. Savez-vous quelle fut la réponse de mon père?

ÉDOUARD.

Non vraiment.

M. DE BREMONT.

Exactement celle que je viens de vous faire : « J'aime mieux te voir mort. » J'avais une mauvaise tête, et, quoique à dix-huit ans il me parût cruel de renoncer à la vie, à la gloire, à la brillante carrière qui s'ouvrait devant moi, je ne voulus point en avoir le démenti; et un beau jour, ma maîtresse et moi, nous prîmes le dernier chapitre de Werther, une dose d'opium, et nous nous empoisonnâmes de compagnie.

ÉDOUARD.

O ciel!

M. DE BREMONT.

Par malheur, on vint à notre secours, et par un plus grand malheur encore, mon père, en voyant un tel amour, se relâcha de ses principes, et eut la faiblesse de consentir à cette union. Un an après, nous plaidions en séparation, et j'étais le plus malheureux des hommes. Voilà, Monsieur, voilà comment, la plupart du temps, commencent et finissent les mariages d'inclination.

ÉDOUARD.

Que m'apprenez-vous là?

M. DE BREMONT.

Ce que vous auriez dû toujours ignorer. Quelque temps après, je devins veuf, et cette fois je contractai un mariage de raison. J'épousai votre mère, que j'appréciais, que j'estimais, mais que je n'adorais pas. L'amour est venu plus tard, vous le savez; non cet amour qui tient du délire des sens ou de l'imagination, mais cet amour véritable, cimenté par le temps, par notre bonheur mutuel, par toutes les vertus que je découvrais en elle. Cette félicité de tous les instants, cette paix intérieure du ménage, vous en avez été témoin : que ce souvenir-là vous guide; pensez à votre mère et choisissez.

ÉDOUARD.

A cela je n'ai rien à dire, sinon que votre première inclination était indigne de vous; mais que Suzette a été recueillie, élevée par ma mère, et que les vertus qu'elle en a reçues peuvent répondre d'elle et de sa constance.

M. DE BREMONT, se levant; Édouard se lève aussi.

Et qui me répondra de la vôtre? Quoiqu'un père doive *ignorer bien* des choses, elle n'est pas la première que vous

aimez, je le sais; et quand cette première ardeur sera évaporée, que votre amour pour elle sera dissipé, il ne vous restera plus rien que le sentiment de votre faute et le regret de l'avoir commise. Ce sont ces regrets que ma prudence veut vous épargner; et jusqu'à ce que la raison vous revienne, je saurai bien vous rendre heureux malgré vous. Dès ce soir donc vous quitterez ces lieux.

ÉDOUARD.

Moi!... que dites-vous?

SUZETTE, qui est entrée sur ces derniers mots, mais qui reste au fond du théâtre.

O ciel! il va partir!

M. DE BREMONT.

Et voici Suzette elle-même, à qui j'ai ordonné de venir ici pour recevoir vos adieux.

ÉDOUARD, allant à elle.

Jamais je n'y consentirai; et si vous me forcez à quitter Suzette, le dessein dont je vous parlais tout à l'heure, je vous jure que je l'exécute à l'instant.

M. DE BREMONT.

Malheureux!

AIR du vaudeville des *Scythes*.

Un pareil mot est sorti de ta bouche !
Tu veux t'armer de mes propres aveux :
Eh bien! ingrat, puisque rien ne te touche,
Va, laisse-moi, va mourir, tu le peux !
D'autres que toi me fermeront les yeux.
Par un châtiment bien sévère,
Mes anciens torts aujourd'hui sont punis :
Ainsi jadis j'abandonnais mon père,
J'ai mérité d'avoir un pareil fils,
Je devais avoir un pareil fils.

ÉDOUARD, se jetant à ses pieds.

Pardon! pardon, mon père!

M. DE BREMONT.

Oui, ce nom me rappelle mes devoirs, et je sais maintenant ce qu'il me reste à faire. Allez au salon retrouver ces dames; plus tard vous connaîtrez mes ordres. Laissez-nous. (Édouard s'incline et rentre dans la chambre à droite.)

SCÈNE XI.

M. DE BREMONT, SUZETTE.

M. DE BREMONT.

Ainsi, et pour la première fois de sa vie, mon fils me désobéit. Vous voyez, Suzette, ce dont vous êtes cause.

SUZETTE.

Oui, Monsieur, je vois que j'ai apporté le trouble et le désordre dans cette maison, où je n'ai reçu que des bienfaits. Mais je ne souffrirai pas que votre fils s'éloigne; je ne veux pas que pour moi vous soyez privé de sa présence et de sa tendresse. Qu'il reste dans la maison paternelle, et moi, Monsieur, chassez-moi.

M. DE BREMONT.

Et où iras-tu? Non, Suzette, non, mon enfant, je ne suis point injuste; si tu as des torts, ils sont involontaires, et ta conduite de ce matin, la franchise de tes aveux, suffiraient pour me les faire oublier. Je te dirai plus, je t'estime, je t'aime, et je reconnais en toi des qualités et des vertus que je voudrais voir dans la femme de mon fils. Mais je n'ai pas besoin d'ajouter qu'une pareille union est impossible, non parce que je suis noble et que tu ne l'es pas, ma noblesse ne date que d'hier, et je ne la dois qu'à mon épée, mais je parle pour ton bonheur, pour celui d'Édouard. Il est des convenances qu'on doit respecter, et la société se venge sur ceux qui osent les braver. Si mon fils épousait la femme de chambre de sa mère, dans ce monde où il voudrait t'introduire, l'opinion te repousserait, lui-même s'en apercevrait. C'est dans toi qu'il serait humilié, et bientôt il ne t'aimerait plus; car l'amour-propre est malheureusement le premier mobile de l'amour. Alors, dédaignée par le monde, abandonnée par ton mari, il ne te resterait que moi, ma fille, que moi, qui suis bien vieux, et qui ne te consolerais pas longtemps.

SUZETTE.

Oui, oui, vous avez raison, je serais bien malheureuse; mais dussé-je l'être plus encore, qu'importe? je serais à lui.

M. DE BREMONT, à part, la regardant avec compassion.

Pauvre enfant, c'est toujours le même langage; voilà comme j'étais. (Haut.) Tu l'aimes donc bien?

SUZETTE.

Plus que moi, plus que ma vie, mais non plus que mes devoirs.

M. DE BREMONT.

Eh bien! ce sont ces devoirs que j'invoque et que je te rappellerai. Orpheline, abandonnée de tous, tu allais périr quand ma femme t'a recueillie; elle t'a élevée comme son enfant, mais bientôt sa tendresse inquiète s'alarma de l'attachement qu'Édouard te portait, et prévoyant à son lit de mort les malheurs de l'avenir, elle t'a écrit, et sa lettre, la voici.

SUZETTE.

Oui, c'est bien son écriture, et c'est à moi qu'elle s'adresse. (Elle baise la lettre, l'ouvre, puis la lit tout bas avec émotion.) O ciel! ma bienfaitrice implore ma pitié! elle me recommande votre bonheur et celui de son fils. (Tombant aux pieds de M. de Bremont.) Monsieur, je suis à vos pieds; ordonnez de moi et de mon sort.

M. DE BREMONT, la relevant.

Suzette, Suzette, c'est moi qui te remercie; ne parle plus de bienfaits, c'est moi qui suis maintenant ton débiteur.

SUZETTE.

Que dois-je faire?

M. DE BREMONT.

Renoncer à Édouard, à ton amour.

SUZETTE.

Je vous l'ai déjà promis.

M. DE BREMONT.

C'est peu encore, il faut lui ôter tout espoir; il faut te faire à toi-même un devoir de l'oublier, et pour cela, Suzette, il faut te marier, et sur-le-champ.

SUZETTE.

O ciel! (Se reprenant.) Je tiendrai ma parole, Monsieur; je vous obéirai.

M. DE BREMONT.

Tu peux t'en rapporter à moi-même du soin de ton bonheur, du soin de te choisir un honnête homme, un galant homme.

SUZETTE.

Présenté par vous, cela suffit; je l'accepterai.

M. DE BREMONT.

Et, quant à votre avenir, quant à votre fortune...

SUZETTE, l'interrompant.

Ah! Monsieur...

M. DE BREMONT.

Pardon, je t'ai offensée : on ne paye pas de pareils sacrifices; mais l'amitié, du moins, peut les acquitter, et la mienne est à toi pour la vie.

SUZETTE, se jetant dans ses bras.

Ah! voilà tout ce que je demande.

M. DE BREMONT.

Allons, allons, il faut du courage; laisse-moi, laisse-moi, mon enfant; je vais penser à tout cela, et je compte sur toi; j'y compte.

SCÈNE XII.

M. DE BREMONT, seul.

Ah! sans doute, il faut du courage, il en faut; car vingt fois j'ai été tenté de l'appeler ma fille, et de lui donner mon consentement. Voilà comme on fait des folies, comme on se prépare des regrets. (S'essuyant les yeux.) Allons, allons, la sensibilité ne vaut rien en pareille affaire. Ma raison, ma propre expérience, tout me dit que j'agis bien, qu'un chagrin d'un instant doit assurer leur bonheur à tous. En un mot, c'est mon devoir, et ma devise, à moi, c'est : « *Fais ce que dois, advienne que pourra.* » L'important est de presser les événements, et de chercher d'abord ce mari. (Il réfléchit un instant.) Mais quand j'y pense; et pourquoi pas? Je ne connais pas au monde de plus brave homme que celui-là : de l'honneur, de la probité, la bonté même.

SCÈNE XIII.

M. DE BREMONT, BERTRAND, en costume de voyageur, redingote bleue, chapeau militaire, et le sac sur l'épaule.

BERTRAND, au fond, et portant la main à son chapeau.

Mon général, présent, avec armes et bagages, et prêt à partir au premier roulement.

M. DE BREMONT.

J'ai changé d'idée; tu ne partiras pas.

BERTRAND, transporté de joie, mettant son sac et son chapeau sur un fauteuil, et s'approchant de M. de Bremont.

Que dites-vous? il serait possible!

M. DE BREMONT.

J'ai un autre service à te demander.

BERTRAND.

Qu'est-ce que c'est?

M. DE BREMONT.

Il faut te marier.

BERTRAND.

Me marier!

M. DE BREMONT.

J'attends cela de ton attachement et de ton amitié.

BERTRAND.

Permettez, général; c'est autre chose.

Air du vaudeville de *la Somnambule.*

Je sais c' que j' dois de r'connaissance
A vos bontés, à vos soins généreux;
Mais ça n' va pas jusqu'à braver la chance
D'un hymen plus que périlleux :
Mieux vaut cent fois affronter un' batt'rie;
Car, vous l' savez, j' vous ai voué mon bras,
J' vous dois mon cœur, et mon sang, et ma vie;
Mais, général, la tête n'en est pas.

M. DE BREMONT.

Cela va sans dire; aussi tu ne risques rien; un ange de douceur et de bonté, un vrai trésor.

BERTRAND.

C'est égal, j'ai déjà pris la liberté de vous dire (Montrant son cœur.) que la position était occupée par des forces supérieures; ce qui veut dire que j'aime quelqu'un.

M. DE BREMONT.

Quelle que soit cette personne, elle ne peut valoir Suzette.

BERTRAND.

Suzette!... est-il possible!... mais c'est elle que j'aime, et que je n'osais vous demander.

M. DE BREMONT.

Vraiment!... eh bien! il me sera doux d'assurer le bonheur des deux personnes que j'estime et que j'aime le plus au monde.

BERTRAND.

Je n'y tiens plus; ça m'étouffe, cela me suffoque; et je n'ai *qu'un regret,* c'est de ne pouvoir me faire tuer pour vous.

M. DE BREMONT.

Aujourd'hui, cela ne se peut pas; cela dérangerait ton mariage.

BERTRAND.

C'est juste, vous avez raison; mais ça se retrouvera, mon général, ça se retrouvera, faut l'espérer. Avant tout, cependant, vous m'assurez que mademoiselle Suzette y consent.

M. DE BREMONT.

Oui, mon garçon, pourquoi pas? tu as trente-six ans, tu es jeune encore, tu es bien fait.

BERTRAND, montrant sa jambe.

Oui, si ce n'était ce qui me manque.

M. DE BREMONT.

Qu'importe? c'est un malheur, et tu ne m'as jamais expliqué comment cela t'arriva il y a deux ans. Que diable! dans notre état on n'a jamais vu se casser la jambe en tombant.

BERTRAND.

Il est de fait que je méritais mieux que cela; mais de ce temps-ci les boulets sont rares; il n'y en a pas pour tout le monde. Enfin c'est toujours là ce qui me faisait trembler.

M. DE BREMONT.

Tiens, voilà Suzette elle-même qui va te rassurer.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, SUZETTE, entrant par le fond.

FINALE.

FRAGMENT du finale du deuxième acte de *la Dame Blanche*.

M. DE BREMONT, allant au-devant de Suzette.

Approchez-vous, ma chère fille.

BERTRAND, à part.

Dieu! qu'elle est aimable et gentille!

M. DE BREMONT.

Vous m'avez promis ce matin
De prendre un époux de ma main;
Et le voici.

SUZETTE.

Grand Dieu!

BERTRAND, bas, à M. de Bremont.

Mon général, je tremble.
Je ne pourrai jamais lui plaire, ce me semble.

M. DE BREMONT, à Suzette.

Et je ne l'aurais pas choisi,
Si j'en avais connu de plus digne que lui.

BERTRAND.

Elle se tait, plus d'espérance.

M. DE BREMONT, à Suzette.

Parlez.

SUZETTE, avec émotion.

Vous étiez sûr de mon obéissance.

BERTRAND.

Qu'entends-je! quel bonheur!
(A Suzette.)
Vous consentez?

SUZETTE.

Oui, Monsieur.

(M. de Bremont fait passer Suzette auprès de Bertrand.)

ENSEMBLE.

BERTRAND.

Allons, allons, je r'prends courage:
Eh quoi! j'ai su toucher son cœur!
Aussi, dans notre heureux ménage,
Je ne vivrai qu' pour son bonheur;
Qu'elle est jolie! et quel est mon bonheur!

M. DE BREMONT.

Par sa vertu, par son courage,
De mon fils je sauve l'honneur.
Tout va bien, et ce mariage
De nous tous fera le bonheur.

SUZETTE.

Oui, c'en est fait, l'hymen m'engage,
Immolons-nous pour son bonheur;
Allons, redoublons de courage,
Cachons le trouble de mon cœur.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, TOUTES LES DAMES ET LES CAVALIERS DU CHATEAU; puis ÉDOUARD, qui arrive après eux.

M. DE BREMONT.

Venez, mes amis, venez tous,
Car aujourd'hui pour nous s'apprête
Nouveau plaisir, nouvelle fête.
Nous signons au château le contrat d'un époux;
Toute la compagnie à la noce est priée.

ÉDOUARD, qui vient d'entrer.

Ces époux, qui sont-ils?

M. DE BREMONT, lui présentant Suzette.

Voici la mariée.

TOUS.

Quoi! c'est Suzette?

ÉDOUARD.

O ciel!

SUZETTE.

Moi-même.

M. DE BREMONT.

Eh! oui, vraiment.
Faites-lui votre compliment.

(Bertrand prend Suzette par la main, et la présente aux dames de la société, dont elle reçoit les compliments.)

ÉDOUARD, interdit.

Je n'y puis croire encor : quel est donc ce mystère!

M. DE BREMONT.

Oui, c'est elle qui l'a voulu.

(A voix basse.)

Pour son honneur sachez vous taire,
Et rougissez d'avoir moins de vertu.

ÉDOUARD, à part.

Cet hymen, qui me désespère,
N'aura pas lieu, je le promets.

M. DE BREMONT, de même, l'observant.

Et moi,
Je promets de veiller sur toi.

ENSEMBLE.

BERTRAND.

Allons, allons, prenons courage :
Puisque j'ai su toucher son cœur,
Je veux, dans l'hymen qui m'engage,
Ne vivre que pour son bonheur.
Qu'elle est jolie, et quel est mon bonheur!

M. DE BREMONT.

Par sa vertu, par son courage,
De mon fils je sauve l'honneur;
Tout va bien, et ce mariage
De nous tous fera le bonheur.

SUZETTE.

Oui, c'en est fait, l'hymen m'engage,

Immolons-nous pour son bonheur;
Allons, redoublons de courage,
Cachons le trouble de mon cœur.

ÉDOUARD.

Oui, je romprai ce mariage
Qui doit me ravir le bonheur;
De dépit, d'amour et de rage,
Je sens là tressaillir mon cœur.

CHŒUR DE CAVALIERS ET DE DAMES.

A la noce, moi, je m'engage;
Je veux y danser de bon cœur :
Chantons cet heureux mariage,
Chantons, chantons tous leur bonheur.

(Bertrand donne la main à Suzette, et sort avec elle, les dames la suivent. M. de Bremont arrête Édouard, qui voulait aussi suivre Suzette. Édouard, accablé de douleur, se jette sur un fauteuil. La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Un pavillon élégamment décoré. Porte au fond. A la droite de l'acteur, une croisée garnie d'une persienne. A gauche, un appartement dont la porte reste toujours fermée; auprès de la porte, à droite, un paravent non déployé.

SCÈNE PREMIÈRE.

PINCHON, MADAME PINCHON.

MADAME PINCHON.

Et moi je ne le veux pas.

PINCHON.

J'entends bien, ma petite femme; aussi ce n'est pas moi qui le veux, c'est le général.

MADAME PINCHON.

N'importe, tu ne devais pas le souffrir; laisser partir ce brave Bertrand, qui est notre parent, notre ami. Enfin, c'est l'honneur de la famille; c'est le seul militaire que nous ayons; et s'il était tué, ça n'est pas toi qui le remplacerais.

PINCHON.

Ce n'est pas là ce que tu me disais il n'y a pas bien longtemps encore.

MADAME PINCHON.

Mon Dieu, monsieur Pinchon, il y a temps pour tout, et

ne s'agit pas de cela dans ce moment. Bertrand est-il parti?

PINCHON.

Je le crois, car il a été chez lui prendre son paquet, et d'puis on ne l'a plus revu.

MADAME PINCHON.

Et nous ne l'avons pas embrassé! nous ne lui avons seulement pas demandé s'il avait besoin de nos services!

PINCHON.

Si fait, si fait, à telles enseignes que c'est lui qui m'a demandé de l'argent; mais je ne voulais pas sans te prévenir...

MADAME PINCHON.

Est-ce que tu as besoin de mon consentement pour obliger un ami? Faut-il être bête!

PINCHON.

Est-elle bonne; a-t-elle un bon cœur! Il n'y a pas une femme comme celle-là.

MADAME PINCHON.

De sorte que ce matin, pendant que j'étais au marché, pendant que je m'occupais des affaires de la maison, tu n'as rien fait que des bêtises; tu n'as pas même eu l'esprit de payer nos arrérages, et d'avoir notre quittance.

PINCHON.

Puisque dans cette famille personne ne veut d'argent. Le père dit que cela regarde son fils, parce que c'est le bien de sa mère, et qu'il est majeur; et le fils m'a dit qu'il n'avait pas le temps, et que, d'ailleurs, il compterait plus tard avec toi, et qu'il t'attendrait ici, dans le pavillon.

MADAME PINCHON.

Et moi, j'ai voulu que tu vinsses avec moi.

PINCHON.

Et pourquoi?

MADAME PINCHON.

Parce que... Je n'ai pas besoin d'autre raison. Je te dis... parce que.

PINCHON.

C'est juste. Fallait me le dire plus tôt.

MADAME PINCHON.

C'est que ces hommes... celui-là surtout, ça ne se doute de rien, ça ne pense à rien; et si on n'avait pas de la tête pour deux, je ne sais pas ce que deviendrait la sienne.

PINCHON.

Comment, ma femme?

MADAME PINCHON.

Tout ça, ce sont des affaires de ménage qui ne te regardent pas. Puisque Bertrand est parti, il faut au moins, en son absence, veiller à ses intérêts. As-tu vu mademoiselle Suzette? lui as-tu parlé de notre cousin?

PINCHON.

Puisque tu t'en étais chargée.

MADAME PINCHON.

C'est juste; mais ce départ-là changeait tout.

PINCHON.

Il fallait donc me le dire. Quand tu ne me dis pas le matin ce qu'il faut faire le soir, moi qui n'ai pas l'habitude de penser tout seul...

MADAME PINCHON.

Allons, allons, rien n'est désespéré, je r'arrangerai cela.

PINCHON.

Mais c'est qu'aussi tu me grondes sans cesse.

MADAME PINCHON.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Oui, plaignez-vous, mon cher époux;
En vérité, je suis trop bonne :
Mais si j'eus des torts envers vous,
Faisons la paix, je te pardonne.

PINCHON.

Voyez l' beau dédommagement;
C'tte paix-là pour toi n'est pas chère.

MADAME PINCHON, tendant la joue, et lui faisant signe de l'embrasser.

C'est quelque chose cependant,
Que d' payer les frais de la guerre.

PINCHON.

Dieu! quelle femme j'ai là, quelle bonne petite femme! (Il va pour l'embrasser.)

MADAME PINCHON.

Mais finissez donc, monsieur Pinchon; car voici monsieur le comte.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BREMONT, SUZETTE, en costume de mariée.

M. DE BREMONT.

Bien, Suzette, très-bien; je suis content de toi, mon enfant. (Au moment où M. de Bremont entre avec Suzette, Pinchon et sa femme s'éloignent un peu vers la gauche du théâtre.)

MADAME PINCHON.

M. le comte qui donne la main à Suzette. Suzette en belle parure; qu'est-ce que cela signifie?

M. DE BREMONT.

Cela signifie, madame Pinchon, que Suzette vient de se marier.

PINCHON ET MADAME PINCHON.

Se marier!

M. DE BREMONT.

A l'instant même, le contrat est signé.

MADAME PINCHON.

Ah! mon Dieu! (A son mari.) Tu vois ce que tu as fait, ce dont tu es cause; il est trop tard, maintenant.

M. DE BREMONT.

Trop tard! et pourquoi?

MADAME PINCHON.

Pour lui parler de quelqu'un qui, depuis deux ans, l'aime comme un fou, sans oser en dire un mot; et c'est moi, monsieur le comte, qui m'étais chargée de l'apprendre à Suzette; car c'est bien l'amour le plus vrai, le plus honnête!

M. DE BREMONT.

Je le crois; mais il est maintenant trop tard.

MADAME PINCHON, pleurant.

Hélas! c'est vrai, elle est mariée; je dois me taire: mais quand je pense à ce pauvre Bertrand!

M. DE BREMONT.

Bertrand!

MADAME PINCHON.

Hé oui! c'est lui qui l'adorait.

M. DE BREMONT.

Hé! c'est lui qui vient de l'épouser.

PINCHON ET MADAME PINCHON.

Il serait possible!

M. DE BREMONT.

Oui, mon enfant; parle maintement; parle tant que tu voudras, je ne t'en empêche pas. (Madame Pinchon et son mari passent du côté de Suzette, qui se trouve entre eux; M. de Bremont est à sa gauche.)

MADAME PINCHON.

Que je suis contente! et que je lui en fasse mon compliment. Cette chère Suzette, la voici donc notre cousine. Mais comment ça s'est-il fait? vous vous en êtes donc doutée, vous l'avez donc deviné? car ce pauvre Bertrand n'aurait pris sur lui-même... Imaginez-vous que tous les soirs il venait à la ferme, et il me disait : « Je n'ose pas, elle ne voudra pas de moi, elle me repoussera. » En parlant ainsi, de grosses larmes roulaient dans ses yeux; et si vous saviez ce que c'est que de voir pleurer un militaire, ça fait mal.

PINCHON.

Et ce matin, quand il croyait partir, ces papiers qu'il m'avait confiés pour vous, et que je devais vous remettre en cas de malheur; tout ce qu'il avait, tout ce qu'il tenait de la générosité de M. le comte, c'est à vous, Mademoiselle, qu'il le donnait.

SUZETTE.

Que me dites-vous?

PINCHON.

Les voilà; ça appartient maintenant, non pas à lui, non pas à vous, mais à tous les deux, ce qui vaut bien mieux, sans compter ce que fera encore M. le comte; car je suis bien sûr...

SUZETTE.

Monsieur Pinchon.

M. DE BREMONT.

Il suffit, cela me regarde; maintenant, mes amis, laissez-nous.

MADAME PINCHON.

C'est que nous voulions parler à monsieur votre fils pour nos arrérages, et nous l'attendions ici.

M. DE BREMONT.

Il n'habite plus ce pavillon, j'en ai disposé; mais si vous voulez le voir au château, ne perdez pas de temps, dépêchez-vous, car dans deux heures il sera sur la route de Paris.

MADAME PINCHON.

Eh! vite! dépêchons-nous. Adieu, monsieur le comte; au revoir, cousine. Je n'ai pas encore osé vous embrasser, quoique j'en aie bien envie.

SUZETTE.

Ah! Madame! Ah! ma cousine!

MADAME PINCHON.

Quoique élevée mieux que nous, je sais que vous êtes bonne, que vous n'êtes pas fière, et vous nous permettrez de vous aimer comme nous aimons Bertrand, n'est-il pas vrai? Eh bien! monsieur Pinchon, tu me laisses là, et v'là que j' m'attendris. Viens-t'en donc vite. Adieu, monsieur le comte; adieu, madame Bertrand. (Elle sort avec Pinchon.)

SCÈNE III.

M. DE BREMONT, SUZETTE.

M. DE BREMONT.

Nous sommes seuls enfin, et je puis te remercier de ton courage et de ta générosité; tu en seras récompensée, j'aime à le croire, et Bertrand te rendra heureuse; tu sais maintenant combien il t'aime; et malgré cet amour, tu as vu sa soumission; son respect, quand tu lui as dit que tu désirais me parler, rester seule avec moi.

SUZETTE.

Ah! je lui en sais gré; ce que vous m'avez dit, ce que je viens d'entendre, tout cela me rassure. Je pense, comme vous, que Bertrand est un honnête homme; je désire l'aimer, j'y ferai tout mon possible.

M. DE BREMONT.

Et tu y parviendras. (Après un instant de silence.) Je vais partir, Suzette, et j'emmène avec moi mon fils.

SUZETTE fait un mouvement et se reprend.

Ah! tant mieux.

M. DE BREMONT.

Il n'a pas assisté à ton mariage.

SUZETTE.

Je l'en remercie.

M. DE BREMONT.

Ce remerciement-là, je le garde pour moi; car j'avais eu *soin de l'enfermer* à la clé, et je viens seulement tout à

l'heure de lui rendre la liberté. Je donne à Bertrand et à toi, Suzette, ce pavillon qui est à l'extrémité de mon parc, et les trente arpents qui en dépendent : c'est bien peu, j'en conviens ; mais j'ai craint que si l'on se doutait déjà de l'amour de mon fils, un présent plus considérable ne confirmât les soupçons ; et avant de songer à la fortune de ton mari, j'ai songé d'abord à son honneur, à son repos : plus tard, je verrai.

SUZETTE.

Ah ! monsieur le comte, c'est déjà trop ; et par une telle générosité, c'est porter préjudice à votre fils.

M. DE BREMONT.

Que ta délicatesse se rassure, je lui ai montré cet acte ; il l'a eu entre les mains, et c'est lui qui l'a signé et cacheté ; tu peux donc l'accepter, et sans scrupule. (Il présente le paquet cacheté à Suzette, qui le prend.) Adieu ; je te laisse chez toi, et avec ton mari. (Il sort.)

SCÈNE IV.

SUZETTE, seule.

Mon mari ! je suis donc mariée ? je ne puis le croire encore ; et avec qui ? Pauvre Bertrand ! m'aimer depuis deux ans sans me l'avouer, sans me le dire ! et comment ne m'en suis-je jamais aperçue ? Ah ! c'est que mon cœur et mes yeux n'étaient pas là. Pourvu qu'il n'ait pas de soupçons, pourvu qu'il ne se doute pas de l'amour d'Édouard. Heureusement notre jeune maître s'éloigne, et je veux tout oublier, oui tout, (Regardant le papier.) excepté ses bienfaits. Que je voie encore son écriture, et ce sera la dernière fois ; oui, je le jure, la dernière fois que je penserai à lui ! Voici donc cet acte... O ciel ! une lettre de lui ! (La lisant à la hâte.) « Tu es mariée, et je n'ai pu l'empêcher ; mais si mon bonheur, si mes jours te sont chers, il faut qu'avant mon départ je te voie, ne fût-ce que cinq minutes. » (S'interrompant.) Qui ? moi ! jamais ! (Lisant.) « Si tu y consens, si je puis me montrer à tes yeux, ouvre le volet du pavillon. Si tu me refuses, songe que je suis là, sous ta fenêtre ; que le fer est dirigé contre mon sein, et que j'attends de toi la vie ou la mort : prononce. » — Ah ! le malheureux ! il le ferait comme il le dit ! et c'est moi qui l'immolerais ! Non, quoi qu'il arrive !... (Elle court à la fenêtre dont elle

ouvre le volet.) On vient; est-ce déjà lui? Non, c'est Bertrand; c'est mon mari.

SCÈNE V.

SUZETTE, BERTRAND, en habit militaire.

BERTRAND, se tenant près de la porte.

Ça vous dérange-t-il, mademoiselle Suzette?

SUZETTE.

Moi, monsieur Bertrand! non sans doute.

BERTRAND.

C'est que je voudrais vous parler un instant. (A part, s'avançant.) Elle est encore plus jolie comme ça; et dire qu'elle est ma femme, qu'elle est à moi... C'est égal il me semble que je n'oserai jamais l'appeler madame Bertrand.

SUZETTE.

Eh bien! que me voulez-vous?

BERTRAND.

Ce que je veux toujours, vous voir! car vous ne vous doutez pas, mademoiselle Suzette...; et vous ne croiriez pas que depuis deux ans...

SUZETTE.

Si, monsieur Bertrand, je le sais; je l'ai appris par vos amis, monsieur et madame Pinchon, par monsieur le comte. C'est par eux que je connais toutes les vertus qui vous rendent digne d'estime et d'affection.

BERTRAND.

Ils ont parlé pour moi! c'est donc ça; et je comprends maintenant...; car je me doutais bien que ce n'était pas pour moi-même. (Regardant sa jambe.) Je me connais, mademoiselle Suzette; quoique, du reste, je sois aussi bon soldat qu'un autre... V'là c' qui m'empêchait d'avancer et de me mettre en ligne; aussi quand je vous vois, et que je me regarde, je me dis qu'il faut que vous soyez bien bonne. Je me dis que je suis trop heureux; et c'est ce bonheur-là, mademoiselle Suzette, dont je viens, d'abord, vous demander pardon.

SUZETTE.

Comment?

BERTRAND.

Oui, sans doute, quand monsieur le comte m'a appris cette *nouvelle-là*, ça m'a fait l'effet d'un boulet de canon, et j'ai

accepté, sans savoir ce que je faisais, parce que, voyez-vous, mademoiselle Suzette, un boulet de canon ça vous étourdit, on n'y voit que du feu. C'est égal, on avance toujours. Mais quand j'ai été revenu du coup et de ma première surprise, je me suis dit : « Faut au moins consulter mademoiselle Suzette, et lui donner le temps de se reconnaître. » Je voulais donc vous proposer de différer de quelques jours, de quelques semaines, non pas qu' ça me coûte diablement, mais quand depuis deux ans on attend, on commence à s'y habituer.

SUZETTE.

Eh bien ! qui vous a empêché d'effectuer ce projet dont mon cœur eût été bien reconnaissant ?

BERTRAND.

Ce qui m'en a empêché ? une lettre anonyme, par laquelle on me fait à savoir les expressions suivantes : « Si tu épouses Suzette aujourd'hui, si tu ne diffères pas ce mariage, tremble pour tes jours. » Trembler ! je ne connais pas ça, et cette épître-là, c'est la cause que je me suis marié sur-le-champ.

SUZETTE.

Et si l'on exécutait une pareille menace ?

BERTRAND.

Qu'est-ce que ça me fait ? Vous valez bien la peine que l'on risque quelque chose ; mais soyez tranquille, je les connais, ils ne bougeront pas.

SUZETTE.

O ciel ! est-ce que vous vous doutez de la personne qui a pu vous écrire cette lettre. (Elle s'approche de la fenêtre qu'elle avait ouverte, et la referme doucement.)

BERTRAND.

Parbleu ! c'est quelques-uns de ces beaux messieurs de Paris, de ces élégants qui habitent le château ; car vingt fois je l'ai vu de mes propres yeux. Ils vous aiment tous, excepté monsieur le comte et son fils : ceux-là, c'est différent, ce sont de braves gens, à qui je vous confierais sans crainte, parce que c'est l'honneur et la probité mêmes, et après vous, mademoiselle Suzette, mon sang est à eux.

SUZETTE.

O ciel !

BERTRAND.

Qu'avez-vous ?

SUZETTE.

Rien; je ne me sens pas bien.

BERTRAND.

Milzieux! seriez-vous indisposée? Peut-être qu'en ouvrant ce volet... (Il va vers la fenêtre.)

SUZETTE, le retenant.

Non; gardez-vous-en bien; cela se passera; c'est le trouble, l'émotion.

BERTRAND.

Je comprends, mademoiselle Suzette, je comprends cela, parce que, dans un jour comme celui-ci, un mari ça effraye toujours, surtout quand il est fait comme moi; mais tout ce que je vous demande, c'est de me parler avec franchise.

SUZETTE.

Je vous le promets.

BERTRAND.

Est-ce que, par hasard, vous m'aimiez?

SUZETTE.

Non, pas encore.

BERTRAND.

C'est ce que je me disais; je m'en doutais bien d'abord, vous ne pouvez pas m'aimer comme je vous aime; ça n'est pas possible, et je ne suis pas assez exigeant pour cela. De sorte qu'en m'épousant aujourd'hui, ce n'était donc que par amitié, par raison?

SUZETTE.

Oui, monsieur Bertrand.

BERTRAND.

Eh bien! vous n'en avez que plus de mérite à mes yeux. Je vous dois encore plus de reconnaissance que je ne croyais. Vous, si jeune et si jolie, que les amants et la séduction entourent de tous côtés, comme une brave et honnête fille, vous avez préféré un sort pauvre, mais honorable. Vous n'avez pas craint d'épouser un soldat. Eh bien! ce soldat vous en récompensera; sa vie entière sera employée à vous en remercier, à vous rendre heureuse. Que je meure, milzieux! si jamais je vous cause un seul chagrin, ou si je vous coûte une seule larme. Et d'abord, je n'ai pas besoin de vous le dire, je ne suis rien ici. Vous êtes la reine, la maîtresse; ordonnez, commandez, je n'ai plus maintenant d'autre colonel que vous. Ce beau pavillon que nous a donné M. le comte, la pension

qu'il me fait, les deux cent cinquante francs de ma croix d'honneur, c'est à vous, je vous les abandonne.

AIR de *la Sentinelle*.

Pour la parure et pour l'air élégant,
Je veux qu' ma femme éclips' toutes les autres;
Que j'. suis heureux! c' ruban teint de mon sang
Va me servir pour acheter les vôtres.
Avec orgueil j' verrai ce front brillant
Paré des dons que j' tiens de la victoire;
Et je n' pourrai plus maintenant
Penser à mon bonheur présent,
Sans m' rappeler mon ancienn' gloire.

Ainsi v'là qui est décidé. Dans les bals, dans les fêtes de villages, on nous verra toujours ensemble; moi, par état, vous vous en doutez d'avance, je ne serai pas volage, je n' courrai pas après d'autre, je serai toujours à mon poste, auprès de vous, à vos côtés, non pour vous contraindre ni pour vous gêner dans vos plaisirs : faites comme si je n'y étais pas; seulement, quand vous aurez besoin d'appui, étendez la main, et rappelez-vous que je suis là.

SUZETTE.

Ah! Monsieur, que de bontés!

BERTRAND.

Tout ce que j'attends de vous c'est votre estime, votre amitié. Laissez-vous être heureuse, laissez-vous être aimée, et un jour ça vous gagnera peut-être. Vous vous direz : « Ce pauvre Bertrand! j' n'ai pas de meilleur ami au monde, il m'aime tant! il ne faut pas être ingrate. » Et vous qui avez si bon cœur, qui sait jusqu'où la reconnaissance peut vous mener! C'est là-dessus que je compte, mademoiselle Suzette; et en attendant ce moment-là, comme je me rappelle votre effroi, votre crainte de tout à l'heure, je veux avant tout vous rassurer, et vous prouver qu'il n'y a point de sacrifice que je ne fasse pour vous.

SUZETTE

Que voulez-vous dire?

BERTRAND.

Qué M. le comte nous à fait cadeau de ce pavillon, qu'il avait fait arranger comme pour lui-même, ce qui fait un assez joli bivouac; quand je dis un bivouac, c'est-à-dire qu'il y a là

deux appartements, qui sont les nôtres et qui communiquent ensemble; en voici la clé; je vous la donne, mam'selle Suzette; et, sans jamais vous en rien dire, j'attendrai que vous m'aimiez assez pour me la rendre.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Nous attendons ce soir tout le village,
Et je vais tout disposer pour le bal;
Car vous dans'rez : ce doit êtr' de votre âge.

SUZETTE.

Eh quoi! sans vous?

BERTRAND.

Sans moi, ça m'est égal.
Seul'ment, ce soir, sans rien dire, en silence,
Derrière vous je compte me placer :
J' suivrai vos pas, et j'aurai, si j' ne danse,
J'aurais du moins l' plaisir d' vous voir danser.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

SUZETTE, seule.

Ah l'honnête homme! que je voudrais l'aimer! et combien il le mérite! Pourquoi, hélas! ça ne dépend-il pas de moi? Pourquoi une autre image, que je voudrais... et que je ne puis bannir, est-elle toujours là, au fond de mon cœur! Mais je saurai du moins l'éloigner de mes yeux; je ferai mon devoir, je répondrai à la confiance de Bertrand; et, quoi qu'il arrive, je ne verrai plus M. Édouard. (En ce moment Édouard paraît à la croisée du pavillon.) O ciel! c'est lui!

SCÈNE VII.

SUZETTE, ÉDOUARD, à la croisée.

ÉDOUARD.

Suzette, est-il parti?

SUZETTE.

Monsieur, que venez-vous faire en ces lieux? me perdre!

ÉDOUARD, courant auprès de Suzette.

Non; mais je viens réclamer mes droits, ces droits que leur perfidie essaye en vain de m'enlever. Car tu étais à moi, *tu m'appartiens* par ton amour; je t'ai épargnée, je t'ai res-

pectée; et quand je pense qu'aujourd'hui même un autre obtiendra un prix qui n'était dû qu'à moi; que ce Bertrand auquel on m'a sacrifiée...

SUZETTE.

Monsieur...

ÉDOUARD.

Cette idée seule fait bouillir mon sang dans mes veines.

SUZETTE.

Celui que j'ai épousé mérite mon estime, la vôtre; et c'est pour être digne de lui que je ne dois pas vous écouter plus longtemps. Laissez-moi.

ÉDOUARD.

Moi! te laisser! non. Quelque malheur, quelque danger qui me menace, je reste en ces lieux, rien ne pourra m'en arracher.

SUZETTE.

Quoi! pas même l'idée de compromettre mon bonheur ou ma réputation! Ah! Monsienr! quelle différence! ce n'est pas là ce que je viens d'entendre.

ÉDOUARD.

C'est que personne ne t'a jamais aimée comme je t'aime. Et quels sont ces devoirs qu'on t'a imposés malgré toi, malgré ton cœur? sont-ils plus sacrés que les promesses que tu m'as faites? Oui, Suzette, c'est moi qui ai reçu tes serments; c'est moi qui suis ton amant, ton mari. Viens, fuyons; suis-moi si tu m'aimes. (Il veut l'entraîner.)

SUZETTE, s'arrachant de ses bras.

Jamais! vous êtes sans pitié pour moi, je le serai pour vous. O ciel! j'entends du bruit, on vient, éloignez-vous.

ÉDOUARD.

Non, je reste.

SUZETTE.

Par grâce! par pitié! si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour lui, pour son repos. J'en appelle à votre honneur, à votre amour; partez à l'instant, ou je croirai que vous ne m'avez jamais aimée.

ÉDOUARD.

Tu le veux, je m'éloigne. (S'approchant de la croisée, et se retirant aussitôt.) Bertrand est sous cette fenêtre, qui donne des ordres à des ouvriers.

SUZETTE, montrant la porte du fond.

Eh bien! descendez vite par cet esealier.

ÉDOUARD, entendant parler de dehors.

Impossible! C'est la fermière, c'est madame Pinchon! Que diable vient-elle faire ici! Ne crains rien, Suzette, je serai prudent. (Il se cache derrière le paravent, et le referme sur lui.)

SUZETTE.

O mon Dieu! vous me punissez de l'avoir écouté.

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, au fond, caché derrière le paravent, SUZETTE, MADAME PINCHON.

MADAME PINCHON, en dehors, parlant à la cantonade.

Comment donc, Messieurs, avec plaisir. Cette contredanse-là et les autres. Pour valser, c'est différent, impossible. Non pas que M. Pinchon soit jaloux, mais je me dois à moi-même, je ne peux pas me permettre... parce qu'avec des jeunes gens de Paris la tête tourne si vite. (Apercevant Suzette.) Ah! cousine, vous voilà! que faites-vous donc seule? un jour de noce, cela n'est pas convenable. Est-ce que vous n'avez pas vu les apprêts du bal?

SUZETTE, troublée.

Si, si vraiment.

MADAME PINCHON.

Ce que vous ne savez pas, ou plutôt ce que tu ne sais pas, parce qu'entre cousines on peut se tutoyer, les dames du château y viendront, les jeunes gens aussi. Je suis invitée pour toutes les contredanses; et comme ce sera joli, des guirlandes de fleurs, un orchestre magnifique! C'est Bertrand qui arrange tout cela; il est partout, il se donne un mal qui le rend si heureux! parce qu'avec lui, je le connais, ce sera toujours comme ça. Pour lui la peine, et pour toi le plaisir: et vois-tu, cousine, ce n'est pas parce qu'il est de ma famille, mais tu ne pouvais choisir un meilleur mari.

SUZETTE, se tournant du côté du paravent.

Je le crois; aussi je l'aime beaucoup.

MADAME PINCHON.

C'est-à-dire, tu l'aimes, tu l'aimes... tu n'en es pas folle.

SUZETTE.

Que dites-vous?

MADAME PINCHON.

Tu ne l'aimes pas... d'amour; c'est bien aisé à voir, et je m'en suis aperçue au premier coup d'œil; mais il n'y a pas de mal, c'est ce qu'il faut : ça n'en ira que mieux.

SUZETTE.

Comment, madame Pinchon?

MADAME PINCHON.

Entre femmes, entre cousines, on peut tout se dire; et je t'avouerai que moi aussi, quand je me suis mariée, je n'avais pas d'amour pour M. Pinchon. Oh! mon Dieu, pas un brin; et d'un autre côté je ne manquais pas d'amoureux, et de bien gentils. Mais les amoureux, vois-tu bien, ça n'est que pour durer un instant; les maris, ça dure toujours. Il faut donc, en fait d' ça, choisir du bon et du solide, parce qu'une fois pris, on ne peut plus en changer, et c'est ce que j'ai fait. M. Pinchon n'était pas un élégant, mais c'était un brave garçon; c'était surtout un bon caractère; j'ai son amour, sa confiance, c'est moi qui commande, qui ordonne, qui fait tout dans la maison; chaque jour je me félicite d'avoir un si bon mari. Eh bien! Bertrand vaut encore mieux, si c'est possible.

SUZETTE.

N'est-il pas vrai?

MADAME PINCHON.

Il a autant de bonnes qualités, et plus de mérite encore, plus de considération; c'est un brave militaire; c'est l'honneur du pays, et jamais on ne s'aviserait de manquer à lui et aux siens. Faut voir seulement quand il passe dans le village, comme tout le monde met la main à son chapeau, en disant: « C'est M. Bertrand. » Et l'autre jour, à la ville, où je lui donnais le bras, comme les factionnaires lui portaient les armes! comme j'étais fière, en disant : « C'est mon cousin! » Eh bien! toi, tu diras : « C'est mon mari! » Et chez toi, dans ton intérieur, en voyant combien il te rend heureuse, tu feras comme moi; cet amour que tu n'avais pas, viendra peu à peu, peu à peu.

AIR : *T'en souviens-tu?*

Dans mon ménage, et sans l' vouloir peut-être,
Je fais parfois enrager mon mari;
Et si pourtant l' moindr' danger pouvait naître,
Sans hésiter, j' donn'rais mes jours pour lui.

Car je lui dois c' bonheur que rien n' rachète,
Mes deux garçons, ma fille... et dans queuq' temps,
Ainsi que moi tu le sauras, Suzette,
On aim' toujours le pèr' de ses enfants.

ÉDOUARD, entr'ouvrant le paravent.

Maudite femme! elle ne s'en ira pas.

SUZETTE, réfléchissant.

Comment, cousine, répète-moi ça, je t'en prie.

MADAME PINCHON.

A la bonne heure, voilà que tu me tutoies aussi.

SUZETTE.

Tu n'aimais pas ton mari?

MADAME PINCHON.

Demande-lui plutôt.

SUZETTE.

Mais au moins tu n'en aimais pas un autre, tu n'aimais personne.

MADAME PINCHON.

Eh! eh! je ne voudrais pas en jurer.

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

C'est mon secret : j' veux bien tout bas
T'en faire ici la confidence ;
Mais surtout garde le silence ;
Car Pinchon ne s'en doute pas,
Mon mari ne s'en doute pas.
Vois-tu bien, en pareille affaire,
Sur l' passé n' faut pas revenir,
On n' pouvait pas le garantir :
C'est déjà bien assez, ma chère,
De répondre de l'avenir.

Je crois donc que j'aimais un jeune homme bien gentil; seize ans tout au plus.

SUZETTE.

Quelqu'un du village?

MADAME PINCHON.

Mieux que cela; quelqu'un du château. Tu ne le diras à personne; le fils de M. le comte, M. Édouard. (Édouard, qui avait avancé sa tête hors du paravent, la retire vivement.)

SUZETTE, à part.

O ciel! comme moi! et je ne m'en suis pas aperçue. (Haut, et *avec émotion.*) Et lui ne t'aimait pas?

MADAME PINCHON.

Au contraire; comme un fou, à en perdre la tête. Il me poursuivait partout, disait qu'il n'avait jamais éprouvé d'amour pareil.

SUZETTE, à part.

Comme moi.

MADAME PINCHON.

Et qu'il m'aimerait toujours; et puis il pleurait, il se désespérait, et se jetait à mes pieds.

SUZETTE, à part.

Comme aujourd'hui.

MADAME PINCHON.

Et un jour enfin... je ne sais plus au juste ce qu'il me demandait; car il demandait toujours, et il était très-exigeant : il s'écria que si je le refusais, il allait se tuer.

SUZETTE, à part.

O ciel! comme tout à l'heure. (Haut.) Et qu'en est-il arrivé?

MADAME PINCHON.

Je n'en sais rien. Je me suis enfuie tout effrayée, parce que j'ai toujours eu peur des armes à feu; mais ce que je sais, c'est que j'ai épousé M. Pinchon, et qu'il n'en est pas mort.

SUZETTE, avec douleur.

Il te trompait donc?

MADAME PINCHON.

Lui!... oh! mon Dieu non! le pauvre garçon était de bonne foi, et il m'aimait autant qu'il pouvait aimer. D'abord j'étais sa première inclination; mais ça ne pouvait nous mener à rien; il ne pouvait pas m'épouser : il a pris son parti, et moi le mien. Il s'est consolé ; c'est ce qui arrive toujours.

SUZETTE.

Tu crois?

MADAME PINCHON.

Par exemple, une chose dont je suis bien sûre, c'est que depuis il m'est resté fidèle. Il ne me rencontre pas de fois qu'il ne me dise des mots de tendresse... sans conséquence.

SUZETTE.

Comment! il oserait...

MADAME PINCHON.

Avant-hier encore, il a couru après moi dans le jardin; il m'a embrassée... toujours sans conséquence. Mais ce matin, il *voulait* que je vinsse dans ce pavillon pour régler les comptes

de la ferme, et ce Pinchon qui le voulait aussi; mais ça, c'est différent.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

On ne sait pas, dit la prudence,
Ce qui peut arriver; aussi
J'ai refusé par prévoyance,
Non pour moi, mais pour mon mari.
Pauvre garçon, lorsque j'y pense,
Si jamais il était trahi...
Je l'aime tant qu'en conscience,
Ça m' f'rait trop de peine pour lui;

parce que, vrai... il ne mérite pas ça; et tiens, tiens, le voilà, ce brave et honnête homme. (Suzette et madame Pinchon vont au-devant de Pinchon, qui entre en ce moment.)

ÉDOUARD, ouvrant le paravent et apercevant Pinchon.

Allons, encore un autre; impossible de s'en aller; ils me feront rester là jusqu'au soir. (Il se cache derrière le paravent.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, PINCHON.

PINCHON.

C'est ça; vous êtes là à causer toutes les deux, et vous ne savez pas ce qui arrive.

MADAME PINCHON.

Qu'est-ce donc?

PINCHON.

M. Édouard qui est perdu... Dis donc, ma femme, tu ne sais pas où est notre jeune maître? (Suzette se retire vers le fond, auprès de la porte de l'appartement à gauche.)

MADAME PINCHON.

C'tte question! Est-ce que tu me l'avais donné à garder? Mais comme te voilà fait! comme ta cravate est arrangée. (Elle la lui arrange.)

PINCHON.

Dame, tu n'étais pas là pour me la mettre. Je te disais donc qu'on ne trouve pas M. Édouard au château; et Bertrand, qui déjà ne l'a pas vu à sa noce, est inquiet de lui, et le cherche partout pour lui présenter sa femme, parce qu'il veut que ce soit lui qui tantôt ouvre le bal, et c'est trop juste.

SUZETTE.

Ah! mon Dieu!

MADAME PINCHON, à Suzette.

Hé bien! qu'as-tu donc? Comme te voilà pâle!

SUZETTE.

Oui, je souffre, je souffre beaucoup, mais je te remercie : je vous remercie tous deux : nous ne nous quitterons plus; vous seuls êtes mes véritables amis.

PINCHON.

Eh! mais sans doute, vous et votre mari; cela va sans dire, car les amis de ma femme sont toujours les miens.

MADAME PINCHON.

N'est-ce pas? Tu vois que je l'élève dans les bons principes.

SUZETTE.

Venez, venez; sortons de ces lieux; allons retrouver tout le monde.

PINCHON.

C'est ça. Allez toutes les deux; moi, je reste ici, parce que j'attends Bertrand, qui doit venir m'y retrouver.

SUZETTE, à part.

Grands dieux! (Haut.) Je reste alors; je reste aussi. (A part.) Que devenir, et comment le renvoyer? (Elle passe du côté du paravent.)

PINCHON, examinant l'intérieur du pavillon.

Savez-vous que c'est gentil ce pavillon? c'est joliment décoré! C'est donc là le présent de noces de M. le comte? ça et les trente arpents qui en dépendent?

MADAME PINCHON.

Oui, sans doute.

PINCHON, passant entre les deux femmes.

Et rien avec? rien de plus?

SUZETTE, avec impatience.

Non, vraiment.

PINCHON.

Eh bien! ce n'est guère, et je croyais qu'à cause de Bertrand, il ferait mieux les choses, parce que certainement, après ce qu'il lui doit, après ce dont j'ai été le témoin...

MADAME PINCHON.

Quoi! *qu'est-ce* que c'est? qu'est-ce que tu as vu?

PINCHON.

Rien, rien, madame Pinchon; c'est quelque chose qui nous regarde, nous autres hommes, quelque chose que je sais.

MADAME PINCHON.

Et comment alors se fait-il que je ne le sache pàs? tu as donc des secrets pour moi? je n'ai donc plus ta confiance?

PINCHON.

Mais si, madame Pinchon; mais ce n'est pas mon secret, c'est celui de Bertrand.

MADAME PINCHON, montrant Suzette.

Eh bien, alors, voilà sa femme qui a le droit de le connaître, parce que certainement tu ne voudrais pas troubler leur ménage. Il faut donc qu'elle sache tout, et moi aussi.

PINCHON.

Mais, ma femme...

MADAME PINCHON.

C'est dans l'ordre, c'est convenable.

PINCHON.

Mais je te dis...

MADAME PINCHON.

Et puis, je le veux.

PINCHON.

Alors, si c'est comme ça, je vais te le dire, mais Bertrand se fâchera.

MADAME PINCHON.

Ça nous regarde, va toujours.

PINCHON.

C'est donc, il y a deux ans, quand j'ai été à Strasbourg pour la succession de ton oncle; M. Édouard y était en garnison, et Bertrand y était parti quelques jours après pour le rejoindre, parce que M. le comte lui avait dit : « Ne quitte pas mon fils, veille sur lui; je te le confie. » Je vois donc, un matin, Bertrand entrer dans mon auberge pâle et défait. « J'arrive, me dit-il; je viens, dans un café, d'en apprendre de belles : demain M. le comte n'aura plus de fils. » (Pendant le récit de Pinchon, Édouard se montre hors du paravent, et écoute avec la plus grande attention.)

SUZETTE.

O ciel!

PINCHON.

Oui, Mademoiselle, M. Édouard devait se battre le lendemain avec un monsieur de la ville, un monsieur qui avait déjà eu

quinze duels, qui n'avait jamais manqué son homme, et qui était toujours sûr de son coup; et tout cela pour une petite danseuse à qui, depuis deux ans, M. Édouard faisait la cour. (Édouard, en ce moment, se retire encore derrière le paravent.)

MADAME PINCHON.

Depuis deux ans! quelle indignité! C'était de mon temps.

PINCHON.

Quoi! qu'est-ce que c'est?

MADAME PINCHON.

Ça ne te regarde pas; va toujours, et achève ton récit.

PINCHON.

« Pinchon, me dit Bertrand, ce duel a lieu demain matin : il faut l'empêcher aujourd'hui, et sans qu'on le sache, parce que ça ferait du tort à notre jeune maître. Par bonheur, ni lui ni personne ne connaît encore mon arrivée à Strasbourg : j'aurai besoin de toi. Attends-moi là; je reviens dans une heure. »

MADAME PINCHON.

Hé bien?

PINCHON.

Hé bien! savez-vous ce qu'il fait pendant ce temps-là? il se rend au café où se tenait ce grand monsieur, le regarde de travers, lui marche sur le pied, en reçoit un soufflet, et revient tout triomphant. « Maintenant, me dit-il, partons; c'est mon affaire; ça me regarde; c'est toi qui seras mon témoin. »

MADAME PINCHON.

Toi, Pinchon!

PINCHON.

Moi-même; et je tremble encore d'y penser. Dieu, ma femme, que c'est terrible un duel!

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

A trente pas l'un sur l'autre on s'avance,
Et Bertrand marchait tout joyeux,
En fredonnant un petit air d' romance,
Quand retentit soudain un coup... puis deux...
Je ne vis rien, car je fermais les yeux.
Tel fut mon trouble en ce moment funeste,
Qu'en entendant un des témoins, je croi,
Qui s'écriait : « Il est mort, je l'atteste, »
J'ai cru que c'était moi.

Mais c'était l'autre, le grand. Je vois aussi Bertrand étendu sur le gazon, qui m'appelait en souriant, et me montrait sa pauvre jambe. « Pinchon, qu'il me dit, n'en parle à personne. » Personne ne l'a su. On a cru que c'était un accident; et voilà, Mademoiselle, ce qui fait que mon pauvre Bertrand a une jambe de bois

ÉDOUARD, qui, pendant ces derniers mots, s'est avancé hors du paravent.

Grand Dieu!

SUZETTE, avec un cri d'effroi.

Ah! (Édouard rentre et se cache.)

MADAME PINCHON.

Quoi! qu'est-ce que c'est? d'où vient ce bruit?

SUZETTE.

Rien, rien, c'est moi; je n'ai pu retenir un cri de surprise et d'admiration. O le meilleur des hommes! Tu avais raison, je l'aime maintenant, je l'aime d'amour.

MADAME PINCHON.

Eh bien! tu l'entends; tu pourras lui dire à lui-même. (Pinchon et sa femme vont au-devant de Bertrand. Pendant ce temps, Édouard ouvre le paravent, qui est près de la croisée; il est pâle, hors de lui, et dit à voix basse à Suzette.) Suzette, aimez-le; adieu pour toujours. (Il s'élance par la croisée.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, BERTRAND.

MADAME PINCHON.

Ah! Bertrand, le voilà.

BERTRAND.

Oui, milzieux! tout est prêt, et tout sera presque aussi bien que si mademoiselle Suzette l'avait commandé. Une table de cinquante couverts sous la grande allée de tilleuls, et cela rien que pour les fiançailles. Voilà déjà tous nos convives qui arrivent; ainsi, partons.

PINCHON.

Et M. Édouard?

BERTRAND.

Je ne l'ai pas vu; mais je ne suis plus inquiet, parce que son père lui-même est tranquille, et m'a dit: « Je sais où il *est.* » *C'est* quelque affaire qui lui sera survenue; il reviendra *plus tard,* je l'espère.

SUZETTE, à part.

J'espère bien que non.

MADAME PINCHON.

Ce cher Bertrand! Tiens, cousin, je t'en prie, laisse-moi t'embrasser.

BERTRAND.

Bien volontiers, morbleu! avec la permission du cousin.

MADAME PINCHON.

Moi, je le donne sans permission. (Avec attendrissement.) Parce que tu es un honnête homme.

PINCHON, pleurant de joie.

Un brave et digne garçon.

BERTRAND, les regardant avec étonnement.

AIR : *Ce luth galant.*

Qu'avez-vous donc? d'où vient c't air attendri?
Ils pleur'nt tous deux... Eh quoi! Suzette aussi?
(Courant à elle.)
Qui peut causer ces pleurs qu'en vain vos yeux retiennent?
Je n' veux rien d' vos plaisirs, qu'à vous seuls ils reviennent.
Mais me v'là marié,
Vos chagrins m'appartiennent,
Et j'en veux la moitié.

MADAME PINCHON.

Des chagrins! elle en avait; elle n'en a plus.

BERTRAND.

Est-ce vrai, mademoiselle Suzette?

SUZETTE.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Je n'en ai qu'un, un seul qui m'inquiète.

BERTRAND.

Lequel?

SUZETTE.

D'où vient que, même entre nous deux,
Vous m'appelez toujours mam'selle Suzette?

BERTRAND.

C'est que j' n'ose dire mieux.
C'est p't-être aussi dans mon intérêt même;
Car votre nom, quand je l' prononce, hélas!
Me rappelle quelqu'un que j'aime,
Le mien quelqu'un qu' vous n'aimez pas.
Oui, votre nom m' rappell' quelqu'un que j'aime;
Le mien quelqu'un qu' vous n'aimez pas.

SUZETTE.

C'est ce qui vous trompe; je suis votre femme, je suis fière d'en porter le nom.

BERTRAND.

Qu'entends-je! il serait possible!

SUZETTE.

Silence. Voici monsieur le comte.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BREMONT, ÉDOUARD, en costume de voyageur.

M. DE BREMONT.

Nous voulions, mon cher Bertrand, assister à la fête d'aujourd'hui, mais un ordre supérieur nous force de retourner à l'instant même à Paris.

BERTRAND.

Comment, il se pourrait!... Comment, mon général, un jour comme celui-ci! Et mon capitaine sur lequel je comptais!

ÉDOUARD.

C'est impossible, Bertrand; le devoir m'ordonne de partir, de rejoindre mon régiment; et tu sais mieux que personne que quand le devoir commande...

BERTRAND.

C'est juste; je ne dis plus rien.

ÉDOUARD.

Si je ne reste pas à tes fiançailles, je ne renonce pas pour cela au présent de noces que j'ai le droit de te faire. Voici, avec la permission de mon père, une donation de la ferme que tiennent Pinchon et sa femme. Désormais elle t'appartient, elle est à toi.

PINCHON, à sa femme.

Le cousin serait notre propriétaire!

BERTRAND.

Y pensez-vous, mon capitaine? à nous, quatre mille livres de rentes? ah çà milzieux! avez-vous perdu la tête?

ÉDOUARD, bas et lui serrant la main.

Et toi, as-tu perdu la mémoire? Souviens-toi de Strasbourg, *accepte,* et tais-toi.

M. DE BREMONT.

Viens, viens, mon ami; viens, mon fils; je suis content de toi. Dans quelques années, je vous le ramène colonel.

MADAME PINCHON.

Et marié; ce qui vaut encore mieux.

FINALE.

Ah! quel plaisir d'être soldat! (de LA DAME BLANCHE.)

MADAME PINCHON.

Ah! quel plaisair d'être marié!
A votre hymen, je pense,
Tout l' village sera prié;
Que d'époux de ma connaissance
Avec nous diront de moitié :
Ah! quel plaisir! le v'là marié!

PINCHON, BERTRAND, SUZETTE.

Ah! quel plaisir d'être marié!

ÉDOUARD.

Adieu, Bertrand;
(A Suzette.)
Adieu, Madame.

BERTRAND, à Suzette.

Mes vœux sont-ils réalisés?
Puis-je enfin vous nommer ma femme?
Ou mes sens sont-ils abusés?
Eh quoi! vous vous taisez?
(Suzette lui remet la clé.)
Ah! ah! quel bonheur d'être marié!

(Pendant ce temps, M. de Bremont entraîne Édouard vers la porte. Madame Pinchon l'arrête pour lui faire ses adieux; Édouard prend la main de Pinchon et salue affectueusement madame Pinchon.)

ENSEMBLE.

PINCHON ET SA FEMME, SUZETTE ET BERTRAND.

Ah! quel bonheur d'être marié!

ÉDOUARD.

Partons, que tout soit oublié.

M. DE BREMONT.

Il te reste mon amitié.

(Bertrand est aux pieds de Suzette, qui vient de lui remettre la clé; M. de Bremont et Édouard s'éloignent; Pinchon et sa femme regardent avec attendrissement Bertrand et Suzette. La toile tombe.)

FIN DE LE MARIAGE DE RAISON.

LA CHATTE

MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Mélesville

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 3 mars 1827.

PERSONNAGES :

GUIDO, fils d'un négociant de Trieste.
MARIANNE, sa domestique.
MINETTE, chatte de Guido.
DIG-DIG, jongleur indien.

La scène se passe à Biberach, en Souabe.

La chambre de Guido. Au fond, une alcôve avec une petite croisée élevée, contre laquelle est un petit lit de repos caché par deux rideaux. A droite de l'acteur, une table sur laquelle est un coffre de moyenne grandeur. Au-dessus de la table, une cage accrochée à la muraille. Deux portes latérales : à gauche, la porte d'entrée ; à droite celle qui est censée conduire dans une autre chambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIANNE, seule, assise auprès de la table, et tricotant; elle tient sur ses genoux une chatte blanche endormie.

Notre maître ne revient pas. Depuis ce matin qu'il court toute la ville de Biberach, il n'aura rien trouvé, c'est sûr. Pauvre Guido ! le plus beau jeune homme de toute la Souabe ! un jeune homme si bon, si aimable, qui avait tant d'amis quand il avait de l'argent !.. ils sont tous partis, et de tous ceux qui dînaient chez nous, il n'est resté à la maison que notre chatte, cette pauvre Minette, qui dort là, sur mes genoux, et dont il faudra se séparer aussi. La cuisinière du gouverneur m'en a déjà offert trois florins, que j'ai refusés. Trois florins ! la fourrure seule vaut cela. Sans compter son caractère ! Cependant je serai bien obligée d'en venir là, par intérêt pour elle ; car ici, nous n'avons pas même de quoi la nourrir. Entends-tu, Minette, tu ne seras pas à plaindre ; c'est moi ! parce que les *chattes, c'est* la passion des vieilles gouvernantes, et, depuis la

mort de mon mari, je peux dire, foi d'honnête femme, que c'est le seul attachement que je me sois permis.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

Le ciel voulut, dans sa sagesse,
Que notre cœur en tout temps s'attachât.
Jeune, on est tendre; et quand vient la vieillesse,
Afin d'aimer, on aime encor son chat.
Des chats pourtant le naturel est traître,
Ils trompent qui sait les chérir.
C'est pour cela qu' nous les aimons peut-être :
Des amants c'est un souvenir.

(A la fin de ce couplet, elle se lève et va placer Minette endormie sur le lit de repos, dont un des rideaux seulement est entr'ouvert, et de manière que la chatte n'est plus vue des spectateurs. On frappe en dehors.)

Ah! mon Dieu! c'est notre maître... ne lui parlons pas de l'idée de vendre Minette; car il l'aime tant qu'il se laisserait plutôt mourir de faim.

GUIDO, en dehors.

Marianne! Marianne!

MARIANNE, qui a posé Minette sur le lit, va ouvrir.

Voilà, voilà.

SCÈNE II.

MARIANNE, GUIDO.

GUIDO.

C'est heureux! j'ai cru que vous aussi, Marianne, vous alliez me laisser à la porte.

MARIANNE.

C'est que j'avais peur de réveiller Minette.

GUIDO, d'un air sombre.

Pauvre petite! elle dort; elle fait bien! et moi aussi, je voudrais dormir, dormir toujours! D'abord, qui dort dîne, c'est une économie, et puis on a un autre plaisir plus vif encore, s'il est possible.

MARIANNE.

Et lequel?

GUIDO.

C'est de ne plus voir les hommes, et dans mon état de misanthrope, Marianne, je ne peux plus les envisager.

MARIANNE.

Est-il possible! vous n'avez donc rien obtenu des débiteurs de votre père?

GUIDO.

Ah bien oui! si tu avais vu les mines allongées qu'ils m'ont faites!

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

L'un ne pouvait me reconnaître;
D'autres avaient eu des malheurs...
Puis je les voyais disparaître.

MARIANNE.

Il fallait les poursuivre ailleurs,
Et rejoindre ces enjôleurs.

GUIDO.

Impossible, je te le jure;
Je le donne aux plus fins coureurs;
Depuis qu'ils ont eu des malheurs,
Tous mes débiteurs ont voiture.

Et moi je suis à pied! c'est comme ça que je suis venu de Trieste, et c'est comme ça que je m'en retournerai.

MARIANNE.

C'était bien la peine de venir en ce maudit pays! je vous demande à quoi ça vous aura servi.

GUIDO.

A nous instruire, Marianne : on dit que les voyages forment la jeunesse, ainsi...

MARIANNE.

Les vôtres, jusqu'à présent, ne vous ont appris qu'à faire des folies et des...

GUIDO.

Et des bêtises, vous voulez dire, Marianne, allez toujours, que je ne vous gêne pas; parce que j'ai eu les passions vives et fougueuses, on croit que j'ai perdu mon temps et ma jeunesse; c'est l'opinion générale, je le sais; mais ça n'est pas la mienne, et les opinions sont libres. D'abord à Leipsick, où j'étais censé étudiant, je n'ai pas étudié, mais j'ai lu Werther et le docteur Faust, qui ont encore ajouté à l'exaltation naturelle de mes idées, voilà pour la littérature; plus tard, je me suis lancé à l'Opéra de Stuttgard, où les plus jolies bayadères... Tu sais comme elles dansaient!

MARIANNE.

Et vos écus aussi!

GUIDO.

Voilà pour la connaissance des femmes! Enfin ici, à Biberach, où j'étais venu pour recueillir quelques débris de notre maison de commerce, j'ai trouvé des amis intimes, qui, après avoir mangé avec moi la succession paternelle, m'ont fermé leur porte au nez. Voilà pour l'étude du cœur humain! Voilà, Marianne, voilà ce que j'ai appris; de quoi te plains-tu?

MARIANNE.

De ce que vous ne voulez rien faire pour sortir de l'état où vous êtes... Pourquoi avoir refusé d'écrire à votre oncle, qui habitait cette ville, et qui était si riche?

GUIDO, *vivement.*

Mon oncle, Marianne! je vous ai défendu de prononcer son nom devant moi; c'est lui, c'est cet honnête négociant qui a ruiné mon père, avec ses comptes à parties doubles. D'ailleurs il aurait eu de la peine à me répondre, puisqu'il est mort.

MARIANNE.

Il fallait s'adresser à son intendant, M. Schlagg.

GUIDO.

Cet astucieux personnage! qui, quand j'étais petit, s'amusait toujours à mes dépens; m'a-t-il attrapé de fois, celui-là!.. mais il ne m'y reprendra plus.

MARIANNE.

Mais au moins, votre jeune cousine, avec laquelle autrefois vous avez été élevé, et qui est, dit-on, si espiègle, si maligne, et pourtant si bonne; elle voulait réparer les torts de son père; elle vous avait fait proposer sa main; elle a tout tenté pour vous voir : vous avez toujours refusé.

GUIDO.

Et je refuserai toujours.

MARIANNE.

Et pourquoi, je vous le demande?

GUIDO.

Pour deux raisons : la première, je te l'ai déjà dite, parce que je suis misanthrope; et la seconde...

MARIANNE.

Eh bien?

GUIDO.

Je ne te la dirai pas.

MARIANNE.

Alors, c'est comme si vous n'en aviez qu'une.

GUIDO.

Ma seconde raison, et c'est la plus forte, c'est que j'ai une passion dans le cœur.

MARIANNE.

Et pour qui? grand Dieu! pour quelque jeune demoiselle?

GUIDO, d'un air sombre.

Non.

MARIANNE.

Pour quelque veuve?

GUIDO.

Non.

MARIANNE.

O ciel! c'est pour quelque femme mariée?

GUIDO, avec effort.

Non; mais tu ne le sauras jamais, ni toi, ni personne au monde; moi qui te parle, je ne suis pas même sûr de le savoir.

MARIANNE.

C'est donc quelque chose de bien terrible?

GUIDO.

Si terrible que, vois-tu, Marianne, je serais amoureux de toi, si c'était possible, je mets tout au pis, que ça ne serait rien auprès.

MARIANNE.

Qu'est-ce que ça signifie?

GUIDO.

Brisons là, Marianne; de deux choses l'une : ou tu me comprends, et alors nous nous entendons; ou bien tu ne me comprends pas, et alors nous sommes d'accord, parce que je ne me comprends pas moi-même.

MARIANNE.

Ah, mon Dieu! mon Dieu! vous qui êtes un si bon jeune homme, faut-il vous voir perdre ainsi l'esprit!

GUIDO, froidement.

Je n'ai rien perdu, Marianne; mais laisse-moi seul, laisse-moi nourrir mes rêveries et ma mélancolie.

MARIANNE.

Oui, Monsieur, nourrissez-vous. (Elle va prendre un panier dans le fond.)

GUIDO.

A propos de ça, qu'est-ce que tu as pour notre déjeuner?

MARIANNE, revenant, et passant à la gauche de Guido.

Hélas! je n'ai rien.

GUIDO.

Pour nous deux?

MARIANNE.

Oui, Monsieur.

GUIDO.

Ça suffit, je n'en demande pas davantage. (Avec sentiment.) Tâche seulement que la meilleure part soit pour Minette.

MARIANNE.

Comment, Monsieur !..

GUIDO.

Moi, j'ai des idées de philosophie qui me soutiennent; mais elle, pauvre petite! occupe-toi de sa pâtée, c'est l'essentiel.

MARIANNE.

Oui, Monsieur. (A part.) Oh ! je n'y tiens plus, je vais retrouver la cuisinière du gouverneur, et vendre cette pauvre chatte.

AIR du vaudeville des *Blouses*.

C'est mon devoir, allons, il faut le suivre;
Je vais conclur' ce marché sans retour;
Depuis le temps que nous la faisons vivre,
Elle peut bien nous fair' vivre à son tour.

GUIDO, à lui-même.

Oui, cet amour, hélas! qu'on me reproche,
M'ôte la soif et la faim; c'est beaucoup.
C'est tout profit. N'a-t-on rien dans sa poche,
Il faut aimer, l'amour tient lieu de tout.

ENSEMBLE.

MARIANNE, à part.

C'est mon devoir, allons, il faut le suivre, etc.

GUIDO.

A ses transports quand mon âme se livre,
J'oublirais tout, et je sens chaque jour
Que, dans ce monde, on n'a besoin pour vivre
Que d'un cœur tendre et de beaucoup d'amour.

(Marianne sort par la porte à gauche de l'acteur.)

SCÈNE III.

GUIDO, seul.

Elle est sortie! elle me laisse enfin; et maintenant que je

suis seul, dirai-je la cause de mes tourments? (S'avançant au bord du théâtre comme pour parler, et s'arrêtant.) Non. Je ne la dirai pas, et l'objet même de ma passion l'ignorera. O Guido! Guido! réfléchis un peu. Un amour que tu n'oses t'avouer, n'est-il pas un amour criminel? Non, ce n'est pas un crime; ce n'est qu'une passion; et, quand je dis une passion, ce n'est pas une passion. C'est une idée, une simple idée; et encore je l'appelle une idée, parce qu'il faut lui donner un nom. Car, sans cela, ça n'en n'aurait pas! Voilà donc, Guido, où t'a conduit la haine de l'espèce humaine! Tu es devenu un maniaque, un idéologue, et la seule définition que tu puisses donner de toi-même, c'est qu'il est impossible d'être plus bête! Oui, je le suis; rien ne peut me justifier! et cependant, je ne suis pas plus bête que toi, ô Pygmalion! qui adorais une statue! comme toi, j'éprouve un amour désordonné et incompréhensible; comme toi, je brûle, et je brûle sans espoir; comme toi, mais, raison de plus, et comme tu le dis si bien, ô docteur Faust, ô mon maître! si c'était possible, si c'était raisonnable, ce ne serait plus une passion. (S'approchant du lit de repos qui est au fond.) Elle est là... qu'elle est gracieuse et gentille! sa petite tête posée sur sa petite patte! pauvre petit minon! petit l'amour! (Douloureusement.) Elle ne me répond pas; est-ce qu'elle dort? est-ce qu'elle est morte? Minette, ô dieux! Minette... non... non... (Passant la main sur sa tête et sur sa bouche.) Elle a fait comme ça! puis comme ça. On vient. (Fermant les deux rideaux.) Dieux! si l'on m'avait vu, il n'en faudrait pas davantage pour compromettre... (Apercevant Dig-Dig.) Un étranger! Quelle drôle de figure, et quel diable de costume!

SCÈNE IV.

GUIDO, DIG-DIG, en Indien.

DIG-DIG, à part, et saluant.

Il m'a l'air aussi naïf qu'autrefois, et je crois que je pourrai... Bon! il est seul! (Haut.) N'est-ce point au jeune Guido que j'ai l'honneur de parler?

GUIDO.

A lui-même! je suis ce jeune Guido... Mais on n'entre pas ainsi chez les gens, quand on ne les connaît pas.

DIG-DIG, d'un ton mielleux.

La connaissance sera bientôt faite, ô mon fils; et vous ne vous repentirez point de ma visite. Mon costume vous indique

assez que je ne suis point Européen. Je suis Indien... Votre père a fait autrefois des affaires avec des négociants de la Compagnie des Indes, mes compatriotes, et...

GUIDO, à part.

Je vois ce que c'est; quelques lettres de change arriérées... (Haut.) Monsieur, j'ai renoncé au commerce des hommes, et surtout aux hommes de commerce, et si c'est de l'argent à donner...

DIG-DIG, lui présentant une bourse.

Au contraire, c'est une centaine de florins à recevoir.

GUIDO.

Qu'est-ce que vous me faites l'honneur de me dire? Eh! oui, vraiment.

DIG-DIG.

La personne qui m'envoie, et qui désire rester inconnue, est un débiteur de votre père, un Indien comme moi.

GUIDO.

C'est donc ça! c'est bien de l'argent qui m'arrive de l'autre monde. Mettons cela dans ma caisse. (Il met la bourse que lui a donnée Dig-Dig dans le petit coffre qui est sur la table.) Ce n'est pas la place qui me manque. Ah! monsieur est Indien! et comment vous trouvez-vous en Allemagne, en Souabe?

DIG-DIG.

Mon fils, l'homme est un voyageur. Tel que vous me voyez, je suis né dans le royaume de Cachemire; mon père, qui était un bonze de troisième classe, m'avait placé dans le temple de Candahar, auprès du grand Gourou de Cachemire.

GUIDO, avec respect.

Auprès du grand Gourou?... Il a vu le Gourou... Vous avez vu le Gourou? (Il baise la manche de Dig-Dig.)

DIG-DIG.

Très-souvent; mais l'amour des voyages m'a pris; j'ai vu la France; j'ai vu Paris.

GUIDO.

Beau pays! pour un savant tel que vous.

DIG-DIG.

Pays superbe! où je serais mort de faim, si je ne m'étais rappelé les tours d'adresse que l'on possède dans notre patrie; et sous le nom de Dig-Dig, jongleur indien, car dans ce pays *tous les jongleurs* réussissent, j'ai eu l'honneur de faire courir *tout Paris*, il y a dix ans. Enfin, je suis venu me fixer dans

cette ville, où je jouis d'une certaine considération. J'y enseigne la danse, l'astronomie et l'escamotage, ce qui ne m'empêche pas de me livrer à mon étude favorite, le grand œuvre de Brahma, la transmutation des âmes.

GUIDO.

La transmutation des âmes!

DIG-DIG.

C'est un des dogmes de notre croyance; car vous savez sans doute ce que c'est que la métempsycose?

GUIDO.

Parbleu! si je le sais.

DIG-DIG.

AIR du *Fleuve de la vie.*

Oui, quand finit notre existence,
Selon nos vertus, nos défauts,
Nous obtenons pour récompense
L'honneur d'être ours, bœufs ou perdreaux.
Dogme profond! culte admirable!
Système aussi doux que moral,
Qui nous fait dans chaque animal
Aimer notre semblable!

Je vous parle ainsi, parce que je pense bien qu'un garçon d'esprit tel que vous doit croire à la métempsycose.

GUIDO.

Si j'y [illegible]! certainement! D'abord, comme dit le docteur Faust, que je citerai toujours, si ça n'est qu'impossible, ça se peut.

DIG-DIG.

Comment, si ça se peut? Moi, qui vous parle, je me rappelle parfaitement avoir été chameau.

GUIDO.

Vous avez été chameau!

DIG-DIG.

Pendant dix ans, en Égypte; puis, girafe.

GUIDO.

Vraiment! Eh bien! il vous en reste encore quelque chose.

DIG-DIG.

Je ne dis pas; mais vous, rien qu'en vous voyant, je pourrais vous dire... Vous avez dû être mouton.

GUIDO, froidement.

C'est possible!

DIG-DIG.

Un beau mouton.

GUIDO.

Je le croirais assez. D'abord, je l'aime beaucoup; ce qui est peut-être un reste d'égoïsme; ensuite, la facilité que j'ai toujours eue à me laisser manger la laine sur le... Ah! mon Dieu! quand j'y pense : puisque vous êtes si savant, j'ai une demande à vous faire, une demande d'où dépend le bonheur de ma vie.

DIG-DIG.

Parlez, mon fils.

GUIDO.

Vous saurez que j'ai ici une chatte charmante, un angora magnifique.

DIG-DIG.

Je la connais.

GUIDO, avec une nuance de jalousie.

Comment! vous la connaissez?

DIG-DIG.

Je l'ai souvent admirée, quand Marianne, votre vieille gouvernante, la portait sur son bras; j'ai même fait causer cette brave femme plusieurs fois, et j'en sais sur vous plus que vous ne croyez.

GUIDO.

Eh bien! dites-moi, qu'est-ce que vous pensez de Minette? qu'est-ce que ça doit être?

DIG-DIG.

C'est bien aisé à voir, à l'esprit qui brille dans ses yeux, à la grâce qui anime tous ses mouvements; je vous dirai, mon cher, que cette enveloppe cache la jeune fille la plus jolie et la plus malicieuse.

GUIDO, avec transport.

Dieu! que me dites-vous là? tout s'explique maintenant, et l'instinct de l'amour n'est point une chimère. Apprenez que mon cœur avait deviné sa métamorphose; et que cette jeune fille si aimable, si gracieuse, je l'aime, je l'adore.

DIG-DIG.

Il serait possible!

GUIDO.

Et c'en est fait du jeune Guido, si vous ne m'enseignez pas quelque moyen, quelque secret; il doit y en avoir, ô vénérable Indien.

DIG-DIG, avec mystère.

Chut, je ne dis pas non. Vous sentez bien qu'on n'a pas été, pendant dix ans, près du Gourou sans avoir escamoté quelques-uns de ses secrets! et j'ai là une amulette dont la vertu est infaillible pour opérer la transmigration des âmes à volonté. (Il montre une bague.)

GUIDO.

En vérité!

DIG-DIG.

Il suffit de la frotter, en prononçant trois fois le nom de Brahma.

GUIDO, vivement.

Ah! mon ami, mon cher ami! si vous vouliez me la céder, tout ce que j'ai, mon sang, ma vie...

DIG-DIG.

Je ne vous cache pas que c'est fort cher. Ce sont des articles qui manquent dans le commerce; et à moins de deux cents florins...

GUIDO, allant au coffre.

Tenez, tenez, en voilà déjà cent; ils ne seront pas restés longtemps en caisse; et pour le reste, je vous ferai un billet.

DIG-DIG.

Dieu! quelle tête! et quelle imagination! Si c'est ainsi que vous faites toutes vos affaires, ô mon fils!

GUIDO, prenant la bague.

Elle est à moi! quel bonheur! (Il court vers le lit où repose Minette.)

DIG-DIG.

Prenez garde, prenez garde, vous ne savez pas ce que vous désirez; et, avant la fin du jour, vous vous repentirez peut-être d'avoir fait usage de ce talisman; songez-y bien, ô jeune imprudent!

AIR : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

Avant que ta voix anime
Cet être qui te charma,

Rappelle-toi la maxime
Que nous prescrivit Brahma!
Cette maxime profonde,
Livre trois, premier verset :
« Ne dérangez pas le monde;
« Laissez chacun comme il est. »

(A Guido, qui le reconduit.) Ne vous dérangez donc pas, je vous prie. (Il sort.)

SCÈNE V.

GUIDO, seul.

Qu'est-ce qu'il dit donc? ne dérangez pas le monde; je ne veux pas le déranger, au contraire, je veux le remettre comme il était, et ça ne sera pas long. (Avec amour.) Minette! (Il prend l'amulette.) Eh bien! c'est drôle, le cœur me bat; on dirait que j'ai peur. (Il s'approche du lit et recule aussitôt.)

AIR de WEBER.

O dieu puissant du Gange,
Toi par qui tout se change,
Celle que j'aime est là,
A mes yeux montre-la,
Brahma! Brahma! Brahma!

(En prononçant ces mots, il frotte l'amulette, et tout à coup les rideaux du lit s'ouvrent sur un roulement de timbales.)

SCÈNE VI.

GUIDO, UNE JEUNE FILLE vêtue de blanc, couchée sur le lit et endormie.

GUIDO, reculant.

C'est elle! c'est une femme!

MINETTE, s'éveillant, se frottant les yeux et passant sa main derrière sa tête.

Où suis-je? quel jour nouveau! (Se mettant sur son séant, puis se levant sur ses pieds.) Ah! que je suis élevée! que je suis loin de la terre! (Elle fait quelques pas en marchant avec crainte; elle s'arrête au milieu du théâtre, secoue la tête à la manière des chats; puis elle étend ses bras, qu'elle tâte, et dont elle semble chercher la fourrure.) C'est singulier... disparu.

GUIDO, suivant tous ses mouvements.

Je n'ose plus m'en approcher, et je ne sais comment lui parler. Absolument la même physionomie; cependant elle est mieux que tout à l'heure. (L'appelant comme un chat.) Pst, pst. Minette! Minette!

MINETTE.

Qui m'appelle? C'est mon maître, c'est Guido. (Elle lui tend la main.)

GUIDO.

Elle n'a pas oublié mon nom. (Prenant sa main.) Ah! je la reconnais! Dieux! que c'est doux!

MINETTE, le regardant.

O prodige! comme lui je marche, comme lui je parle; mille sentiments nouveaux arrivent en foule là (Montrant sa tête.) et puis là... (Mettant la main sur son cœur.) Ciel! qu'est-ce que je sens? comme il bat. Guido, Guido, qui suis-je donc?

GUIDO, l'admirant.

Ce qu'il y a de plus joli au monde, une femme, une vraie femme, du moins je le crois.

MINETTE.

Moi, une femme! quel bonheur!

GUIDO.

Oui, sans doute. Voilà ce que je demandais tous les jours au ciel. Allons-nous être heureux ensemble! Tout ce que tu souhaiteras, tout ce qui pourra te plaire... (Voyant qu'elle regarde autour d'elle.) Parle, que veux-tu? quelle est la première chose que tu désires?

MINETTE.

Un miroir.

GUIDO.

Comment! ah! c'est juste. (Allant à la table.) Serrons d'abord mon précieux talisman. (Il met le talisman dans le coffre, et va après cela prendre un petit miroir.)

MINETTE.

J'ai tant envie de me connaître. Eh bien!..

AIR : *Aussitôt que je t'aperçois.*

GUIDO.

Ah! dans le bonheur de te voir
Mon âme était plongée!
(Il lui présente un miroir.)

MINETTE, avec empressement.

Donne donc vite ce miroir.
(Se regardant.)
Dieu! que je suis changée!
(Faisant des mines.)
Mais c'est égal,

Ce n'est pas mal.
(Avec crainte et regardant derrière.)
Mais est-ce moi
Que j'aperçoi?
A peine, à peine je le croi.

GUIDO, la regardant.

O femmes! la coquetterie
Chez vous commence avec la vie!

MINETTE, se regardant toujours.

Oh! oui, c'est bien moi.
Ce doit être moi.
Je n'avais jamais vu mes traits,
Et pourtant je les reconnais.

(Se tournant vers Guido.) Je suis jolie, n'est-ce pas?

GUIDO, croisant ses bras.

Elle me demande cela, à moi! (Avec amour.) Charmante!

MINETTE.

C'est ce qu'il me semblait. Mais au premier coup d'œil on craint de se tromper.

GUIDO, la regardant.

Il faut convenir que j'ai joliment réussi. Tous ces charmes-là, c'est mon ouvrage.

MINETTE, posant le miroir sur la table.

Ah! tant mieux! je t'en remercie. Mais je vous demanderai, Monsieur, pourquoi vous ne m'avez pas faite plus grande?

GUIDO.

La! ce que c'est que l'ambition! tout à l'heure elle n'était pas plus haute que ça. (Mettant la main contre terre.) Déjà des idées de grandeur!

MINETTE.

Non, seulement comme cela. (Se levant sur la pointe des pieds.) Rien qu'un peu, je t'en prie; qu'est-ce que cela te coûte?

GUIDO.

Je ne peux plus. Ce ne sont pas de ces ouvrages qu'on retouche à volonté.

MINETTE.

Ah! bien! tu n'es pas complaisant.

GUIDO.

Et toi, si tu n'es pas contente, tu es bien difficile.

MINETTE, lui tendant la main en souriant.

Ah! oui, pardon; je suis une ingrate.

GUIDO.

D'ailleurs, de quoi te plains-tu? N'es-tu pas ce que tu étais autrefois?

MINETTE.

Non, jamais je n'ai été femme, c'est la première fois.

GUIDO.

Bah!

MINETTE.

Mais, en revanche, j'ai été bien d'autres choses. (Guido faisant un mouvement.) Oui, Monsieur. Est-ce que vous ne vous souvenez pas de ce que vous avez été, vous?

GUIDO.

Mais, dame, je croyais avoir toujours été ce que je suis, un jeune homme aimable.

MINETTE.

Oh! moi! je ne dirais pas au juste... mais je me rappelle confusément... il y a bien longtemps... Oui, j'ai été d'abord une petite fleur des champs, une petite marguerite.

GUIDO.

Tiens, une petite marguerite, c'était gentil, ça!

MINETTE.

Pas trop, toujours exposée au soleil; le moyen de rester fraîche et jolie! aussi chaque jour j'adressais ma prière à Brahma.

AIR de BEETHOVEN.

« Change, change-moi, Brahma!
« Brahma!
« — Soit satisfaite! »
Répondit Brahma;
Et crac! voilà
Qu'en alouette
Il me changea.
Soudain quittant le sol,
Dans l'air je prends mon vol,
Imitant les bémols
Des rossignols.
Mais un jour, au miroir,
Le désir de me voir
Me fit prendre aux filets;
Et je disais :
« Change, change-moi, Brahma!

« Brahma!
Quelle merveille!
Tout à coup Brahma
Qui m'exauça,
En une abeille
Me changea.

Ah! quel heureux destin!
Cueillir, chaque matin,
Sur la rose et le thym,
Nouveau butin.
Mais les fleurs, le printemps,
Par malheur n'ont qu'un temps.
L'hiver, je m'ennuyais,
Et je disais :
« Change, change-moi, Brahma!
« Brahma!
« Oui, je m'en flatte,
« Ton cœur m'entendra. »
Soudain, voilà
Qu'en jeune chatte
Il me changea.

De moi l'on raffolait,
Chacun me cajolait.
Toujours du pain mollet
Et du bon lait.
Mais les chats ont, dit-on,
Le naturel félon.
Pour eux j'en rougissais,
Et je disais :
« Change, change-moi, Brahma!
« De toi
« Mon cœur réclame
« Cette faveur-là. »
Soudain, voilà
Qu'en une femme
Il me changea.

GUIDO.

On vient, c'est sans doute ma vieille gouvernante! Qu'elle ne puisse pas soupçonner ton ancienne condition.

NINETTE.

Sois tranquille; je suis discrète.

GUIDO.

Et elle est discrète encore! quand je me la serais faite moi-même. Chut, la voici.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MARIANNE, portant un panier.

MARIANNE, à part.

C'est fini, le marché est conclu, je l'ai vendue pour trois florins : mais je n'aurai jamais le courage de... (Haut.) Que vois-je! une femme en ces lieux! (A l'entrée de Marianne, Minette se place à la droite de Guido, et cherche à se cacher aux yeux de la gouvernante, qui va à la table, et ôte le coffre qui y était resté.)

GUIDO, bas, à Minette.

Attention, Minette, et laisse-moi faire. (Haut.) Te voilà bien étonnée, ma pauvre Marianne; c'est... c'est la fille d'un ancien ami de mon père, qui arrive à l'instant même d'Angleterre. (Pendant ce temps, Marianne a déposé sur la table ce qu'elle apportait.)

MARIANNE, la regardant.

D'Angleterre!

GUIDO.

Oui, une jeune lady. Comme elle était sans asile, je lui en ai offert un. Elle logera avec nous.

MARIANNE.

Avec nous! (Posant son panier.) Ah, bien! par exemple! voici du nouveau.

MINETTE, bas, à Guido.

C'est le déjeuner qu'elle rapporte, c'est de la crème; ah! tant mieux! (Elle passe sa langue sur ses lèvres.)

MARIANNE.

Comment, not' maître, vous qui aviez renoncé aux femmes!

GUIDO.

Ah! celle-ci, quelle différence! c'est d'une tout autre espèce; c'est la candeur, c'est l'innocence même.

MARIANNE, avec ironie.

Et elle arrive d'Angleterre? (Elle porte le coffre dans la chambre à côté, et commence à mettre sur la table tout ce qu'il faut pour le déjeuner.) Je vois ce que c'est. Monsieur est las de mes services. C'est une jeune servante qu'il lui faut : mais en la voyant de cet âge-là, Dieu sait ce qu'on en dira; on ne vous épargnera pas les propos, ni les coups de patte!

GUIDO, regardant Minette.

Pour ce qui est de ça, nous ne les craignons pas, et nous sommes là pour y répondre, n'est-ce pas, chère amie?

MARIANNE, allant à lui.

Chère amie! qu'est-ce que j'entends là? serait-ce par hasard la passion que vous ne vouliez pas m'avouer ce matin?

GUIDO.

Juste, c'est elle. (A part.) Elle ne croit pas si bien deviner. (Haut.) Oui, ma chère Marianne, c'est là cette femme charmante, dont le bon ton, la grâce et les manières distinguées... Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'elle fait donc là? (Il se retourne et aperçoit Minette, qui s'est approchée tout doucement de la table, trempant ses doigts dans la crème, et les portant à sa bouche, comme les chats.)

MARIANNE, bas, à Guido.

Air de *Voltaire chez Ninon.*

Eh! mais, qu'aperçois-je d'ici?
O ciel! ma surprise est extrême!
Monsieur, voyez donc milady.

MINETTE, à part.

O dieux! que c'est bon, de la crème!

MARIANNE.

Cela s'annonce joliment!

GUIDO, à Minette.

Quelle distraction, ma chère!
Y pensez-vous?

MARIANNE.

Apparemment
C'est un usage en Angleterre.

(Guido fait signe à Minette de s'asseoir vis-à-vis de lui. Il lui verse de la crème et lui montre comment il faut tremper son pain, ce que Minette exécute maladroitement.)

GUIDO.

Mais quel déjeuner, Marianne! toi qui n'avais pas d'argent; comment as-tu fait?

MARIANNE, avec humeur.

Comment j'ai fait! il l'a bien fallu; j'ai vendu notre chatte pour trois florins.

GUIDO.

Par exemple, sans me consulter!

MARIANNE.

Ah! bien oui. (Regardant Minette.) Vous avez maintenant bien d'autres choses à penser. Je l'ai vendue à la femme du gouverneur, une femme très-sensible, qui aime beaucoup les chats.

MINETTE, à part et mangeant.

Me vendre, c'est drôle!

MARIANNE.

C'est pour amuser son fils, un jeune homme de dix-huit ans, de la plus belle espérance.

MINETTE, à part.

Et à un jeune homme encore! (Elle boit dans l'assiette.)

GUIDO, lui faisant signe.

Pas comme ça. (A part.) Elle n'a pas encore l'habitude de dîner à table. (A Marianne.) Eh bien! à la bonne heure. Puisque le fils du gouverneur l'a achetée, qu'il vienne la prendre, (A part.) s'il peut la reconnaître.

MARIANNE, à elle-même.

Moi qui croyais que ça allait le désoler. Quelle insensibilité! Mais où est donc cette petite Minette? elle qui vient toujours au-devant de moi. (Appelant.) Minette! Minette!

MINETTE, se levant vivement.

Me voici.

MARIANNE, se retournant.

Qu'est-ce que c'est?

GUIDO, qui la fait rasseoir en lui faisant signe.

Je dis que je la vois d'ici.

MARIANNE.

Peut-être dans mon panier à ouvrage.

GUIDO, se remettant à déjeuner.

Oui, cherche. (Marianne prend son panier, duquel s'échappe une pelote de coton; Minette, qui l'aperçoit, quitte la table, court doucement après la pelote, qu'elle dévide presque en entier en jouant avec les autres pelotes de laine comme les chats.)

MARIANNE.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est que ces manières-là?

GUIDO, se levant.

Allons, voilà bien un autre embrouillamini.

MARIANNE, arrachant le peloton à Minette.

Voulez-vous bien finir, Mademoiselle?

GUIDO, à Minette.

Ma chère amie!

MINETTE, frappant du pied.

Elle me contrarie toujours; elle me prive de tous mes plaisirs.

GUIDO, à Marianne.

C'est vrai aussi; laisse-la faire.

MARIANNE, montrant ses écheveaux tout mêlés.

Que je la laisse faire! voyez un peu; retrouvez donc une paire de bas.

GUIDO.

Eh! que veux-tu que j'aille démêler là-dedans! est-ce que cela me regarde?

MINETTE, qui s'est approchée de la cage, et jouant avec les oiseaux.

Ah! que c'est gentil! (Elle renverse la cage qui tombe sur la table.)

MARIANNE, criant et allant ramasser la cage.

Miséricorde! mes serins des Canaries.

MINETTE.

Ah bien, c'est ennuyeux! on ne peut pas s'amuser, avec elle.

MARIANNE, avec colère.

Une petite fille de quinze ans, qui n'a pas d'expérience.

MINETTE, la contrefaisant.

Une vieille fille de soixante, qui en a beaucoup trop.

MARIANNE, exaspérée.

Ah! c'est trop fort!

ENSEMBLE.

AIR : *Pardon, car je crois voir.* (Fragment du MAÇON.)

MARIANNE.

C'est à n'y pas tenir,
A chaque instant nouveau martyr.
De ces lieux il faudra sortir,
C'est à n'y pas tenir;
Et plutôt que de le souffrir,
J'aimerais mieux mourir.

MINETTE.

C'est à n'y pas tenir,
Et je ne saurais le souffrir;
De ces lieux vous pouvez sortir;
C'est à n'y pas tenir,
Et plutôt que de le souffrir,
J'aimerais mieux mourir.

GUIDO.

C'est à n'y pas tenir,
A chaque instant nouveau martyr;
Nous n'en pourrons jamais sortir;
C'est à n'y pas tenir,
Silence!... voulez-vous finir?
Ah! c'est pour en mourir!

ENSEMBLE.

MARIANNE.

Mais voyez donc quelle mauvaise humeur!
Je n'y tiens plus, je cède à ma fureur.

MINETTE.

Mais voyez donc quelle mauvaise humeur!
Oui, contre moi je la vois en fureur.

GUIDO.

Allons, calmez votre mauvaise humeur,
Et rendez-moi la paix et le bonheur.

(Marianne sort en colère et entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE VIII.

GUIDO, MINETTE.

GUIDO, à part.

Allons, nous voilà déjà en querelle; joli début! (Il s'assied auprès de la table.)

MINETTE, d'un air de triomphe.

Elle s'éloigne, tant mieux; jusqu'à son retour, nous serons tranquilles, au moins! (A Guido.) Eh! tu parais fâché?

GUIDO.

Venez ici, Minette; venez ici, Mam'selle. (Minette s'approche. Qu'est-ce que vous avez fait là? Pourquoi avez-vous touché à ces serins des Canaries? elle aime ses serins, cette femme.

MINETTE.

Aussi, elle est trop difficile à vivre; (D'un ton caressant.) et je suis bien sûre que vous ne voudrez pas me refuser la première grâce que je vous demande. (Elle lui prend la main.)

GUIDO, à part.

C'est ça, patte de velours.

MINETTE.

Guido, mon ami! mon bon ami, dites-lui de s'en aller.

GUIDO.

S'en aller! cette bonne Marianne, qui vous a élevée!

MINETTE.

Je l'aimerai toujours, mais loin d'ici. (Elle passe plusieurs fois la main par-dessus son oreille.)

GUIDO, à part.

Allons, nous allons avoir de l'orage. (D'un air piqué.) Minette, vous n'avez pas réfléchi à ce que vous demandez.

MINETTE, câlinant avec sa main.

Mon ami!

GUIDO, avec dignité.

Minette, vous me faites de la peine.

MINETTE.

Vous me refusez; allez, je ne vous aime plus. (Elle lui donne un coup de griffe sur la main.

GUIDO.

Dieu! que c'est traître! (A part.) Ah çà, elle a conservé de singulières manières! il faudra là-dessus que je lui fasse la morale, ou du moins que je lui fasse les ongles. (Haut.) Ma chère, vous m'avez fait mal.

MINETTE, s'éloignant.

Laissez-moi, Monsieur, ne me parlez plus, puisque vous reconnaissez si mal la tendresse que l'on a pour vous.

GUIDO, secouant la tête.

Ah! votre tendresse!

MINETTE.

Comment, Monsieur, vous en doutez? c'est affreux!

AIR de *Céline*.

Oui, lorsque je pense aux caresses
Qu'autrefois je vous prodiguais,
Ah! j'en rougis; car mes tendresses
Avaient déjà précédé vos bienfaits.
C'était d'instinct, du moins je le suppose ;
Mais cet instinct, comme moi, dans ce jour,
A subi sa métamorphose,
Et maintenant c'est de l'amour.

GUIDO, à part.

Dieu! si je me croyais... après un pareil aveu! (Se reprenant froidement.) Permettez, Minette, je veux croire que vous m'aimez; j'ai besoin de le croire, mais ce n'est pas tout. Je pouvais passer à ma chatte bien des choses que je ne passerais

pas à ma femme; et si, avec cette figure charmante, vous aviez conservé les goûts et les penchants de votre ancien état... J'ai déjà remarqué tout à l'heure un certain décousu dans vos manières...

MINETTE, pleurant.

Il n'est pas encore content. Eh bien! je te promets de veiller sur moi, de vaincre le naturel qui te déplaît.

GUIDO, à ses genoux.

Et moi, je te promets, en revanche, de n'aimer que toi; de n'avoir désormais d'autre volonté que la tienne, et...

MINETTE, l'oreille au guet.

Chut!

GUIDO.

Hein!

MINETTE.

N'entends-tu pas du bruit?

GUIDO.

Qu'est-ce que ça fait? (Continuant.) Songe donc quel bonheur d'être sans cesse occupés l'un de l'autre.

MINETTE, écoutant.

C'en est une!

GUIDO, de même.

Et quand je te peindrai mon amour, mon émotion, quel plaisir de t'entendre me dire...

MINETTE, s'avançant doucement.

Tais-toi, tais-toi.

GUIDO.

Eh bien! où vas-tu donc?

MINETTE.

Bien sûr, c'en est uue, entends-tu?

GUIDO.

Comment, c'en est une? (Minette s'avance à pas comptés vers l'armoire à gauche; puis s'élance tout à coup comme un chat.) Qu'est-ce que c'est? Minette, voulez-vous bien finir?

MINETTE.

La! c'est toi qui lui as fait peur; elle s'enfuit: c'est insupportable, c'est si gentil!

GUIDO, de même.

Il n'y a pas moyen, avec elle, d'être en tête-à-tête; on se croit seul, et il y a là du monde dans les armoires. (Haut.) Minette, Minette! ici, tout de suite.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Je ne veux plus de semblable caprice.

MINETTE.

Et moi je veux des soins plus complaisants.
A mes désirs je veux qu'on obéisse.

GUIDO.

Quoi! vous voulez!... Est-ce vous que j'entends?
Quel changement s'est donc fait en votre âme?
Soumise et pleine de bonté
Vous n'aviez pas, hier de volonté.

MINETTE.

Oui; mais aujourd'hui, je suis femme.

GUIDO.

Eh bien! c'est là que je vous prends; si vous êtes femme, raison de plus pour ne plus avoir de pareilles distractions; on ne court pas ainsi après les gens, ça n'est pas convenable. Avec des manières comme celles-là, Minette, je ne pourrai jamais vous présenter dans la société; et quand je sortirai, je serai obligé de vous laisser ici en pénitence.

MINETTE.

Eh bien, par exemple! le beau plaisir d'être femme, pour être en esclavage; j'aurais donc perdu au change! car autrefois j'étais libre, j'étais ma maîtresse, je pouvais sortir et rentrer sans permission, et j'entends bien qu'il en soit toujours ainsi.

GUIDO.

Et que deviendra ma dignité de maître?

MINETTE.

Elle deviendra ce qu'elle pourra. Je défendrai mes droits; et pour commencer, je vous déclare, Monsieur, que je veux sortir d'ici à l'instant même.

GUIDO, vivement.

Et moi, je ne le veux pas. Qu'est-ce que c'ést donc que ces idées de rébellion! (Il la fait passer à droite.)

AIR de la valse de *Robin des Bois*.

A vos vœux je ne puis me rendre.

MINETTE.

Je n'ai donc plus... vous le voulez,
Qu'un seul parti... je vais le prendre.
(Elle va vers la porte.)

GUIDO, y courant.

Et moi je vais prendre les clés.
(Fermant la porte.)
De ce logis je suis le maître.
La porte est close.

MINETTE.

Oh! je le vois!
(A part, et regardant la fenêtre du fond.)
Mais il me reste la fenêtre;
Là, du moins, je serai chez moi.

ENSEMBLE.

GUIDO, à part.

Je suis fâché d'être sévère,
Mais quand mes ordres sont bravés,
Je cède alors à ma colère.
(Haut.)
Quoi! Minette, vous vous sauvez!

MINETTE, à Guido.

Oui, Monsieur, vos ordres sévères
Par moi-même seront bravés;
Adieu; je rentre sur mes terres;
Suivez-moi si vous le pouvez.

(Elle s'est élancée sur le lit qui est au fond, et de là, par la fenêtre, elle gagne le toit et disparaît. L'orchestre, qui avait été très-fort pendant ces quatre derniers vers, diminue à mesure qu'elle s'éloigne.)

SCÈNE IX.

GUIDO, seul, courant vers la fenêtre, et parlant sur la ritournelle.

Minette, Minette! a-t-on jamais vu une tête pareille? Comment la suivre, moi qui n'ai pas l'habitude de voyager de la sorte. Eh! vite, voyons par la petite terrasse, s'il n'y aurait pas moyen de la rejoindre. Dieux! cette pauvre Minette! (Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE X.

MINETTE, passant au même instant sa tête par la fenêtre du fond, et descendant sur le théâtre.

Oui, cours après moi, si tu peux! pourvu qu'il ne se fasse pas de mal. Oh! je suis sûre qu'il n'ira pas loin. Ah! mon Dieu! c'est mon ennemie; c'est la vieille gouvernante.

SCÈNE XI.

MINETTE, MARIANNE, sortant de la chambre à droite.

MARIANNE, d'un air froid et revêche.

Monsieur n'est pas ici?

MINETTE, regardant le toit.

Non, il est allé prendre l'air.

MARIANNE.

J'en suis fâchée; je venais lui demander mon compte, parce qu'il faut qu'une de nous sorte d'ici.

MINETTE, froidement.

C'est déjà convenu, je reste.

MARIANNE.

Est-il possible?

MINETTE.

Et vous aussi, la vieille, j'y ai consenti.

MARIANNE.

La vieille! la vieille! m'entendre traiter ainsi! je vais chercher mes effets, et je ne resterai pas une seconde de plus dans cette maison, où je ne regretterai rien, car j'ai retrouvé ma pauvre Minette, ma seule consolation.

MINETTE, vivement.

Vous l'avez retrouvée!

MARIANNE.

Oui, Mademoiselle, là-haut, dans une armoire; et je ne sais pas qui s'était permis de l'enfermer, et d'attenter à sa liberté.

MINETTE.

Il s'agit bien de cela; où est-elle?

MARIANNE, montrant la chambre à droite.

Elle est là, en sûreté.

MINETTE.

Je ne veux pas qu'elle paraisse.

MARIANNE.

Vous ne voulez pas! Apprenez que je suis là pour la défendre.

MINETTE.

Du tout, pour m'obéir; et je n'ai qu'un mot à prononcer.

MARIANNE.

Moi! abandonner ma chère Minette! (Minette s'est approchée

d'elle et lui a parlé bas à l'oreille.) Ciel! il se pourrait! (Avec respect.) Quoi! c'est vous! c'est vous!

MINETTE, regardant toujours si Guido vient.

Silence donc. (A mi-voix.) Eh! oui vraiment, la solitude, le chagrin, l'exaltation germanique ont tourné la tête à ce pauvre Guido: car il est à moitié fou, mon cher cousin.

MARIANNE.

Il prétend qu'il est misanthrope et romantique.

MINETTE.

C'est ce que je voulais dire.

MARIANNE.

Mais il a un si bon cœur!

MINETTE.

Aussi, pour réparer des torts qu'il s'est toujours reprochés, mon père, en mourant, m'a suppliée de l'épouser, si c'était possible, mais il ne veut pas me voir: et ce qu'il y a de plus humiliant, il n'aime que sa chère Minette... Il fallait bien le corriger, et ce ne sera pas long, je l'espère, surtout si tu veux me seconder.

MARIANNE.

Si je le veux. Parlez, commandez; que faut-il faire?

MINETTE.

Cacher bien vite Minette, la faire disparaître, car s'il la voyait, tout serait perdu.

MARIANNE, prête à sortir par la droite.

Je vais l'emporter de la maison.

MINETTE.

Pas dans ce moment, j'entends Guido qui revient.

MARIANNE.

Soyez tranquille, je sais où la cacher, et tout à l'heure, je pourrai l'emporter devant lui sans qu'il s'en aperçoive. (Elle sort par la porte à droite; en même temps Guido entre par la porte à gauche, et Minette se tient derrière un des rideaux, au fond du théâtre.)

SCÈNE XII.

MINETTE, GUIDO.

GUIDO, se croyant seul.

Au diable les voyages. J'ai voulu mettre le pied sur le toit; mais les chemins sont si mauvais; je me suis trouvé au con-

fluent de deux gouttières ; heureusement que je n'ai pas cédé au torrent, sans cela, votre serviteur. (Il se jette sur une chaise.) Mais cette pauvre Minette, je ne l'ai pas aperçue, où est-elle maintenant?

MINETTE, venant doucement et se mettant à genoux auprès de lui.

Me voici.

GUIDO.

C'est elle, la voilà de retour. Pauvre petite Minette! pauvre petite chatte! N'a-t-elle pas bien froid?

MINETTE.

Un peu.

GUIDO, lui prenant les mains et les réchauffant.

Cela vous apprendra à me quitter, Mam'selle, à aller courir le monde. Fi! que c'est vilain!

MINETTE, grommelant comme les chats qu'on caresse.

Tu ne m'en veux donc plus?

GUIDO, se levant.

Peut-être, on verra. Qui vous ramène?

MINETTE.

J'ai voulu te faire mes adieux avant de te quitter pour toujours.

GUIDO.

Me quitter! tu voudrais encore me quitter?

MINETTE.

Pour ton bonheur, car je sens bien que je te rendrais malheureux. Nos caractères sont si différents!

GUIDO.

Il est sûr qu'il n'y a pas encore compatibilité d'humeurs, mais ça viendra.

MINETTE.

Jamais. On ne change pas le naturel. Songez donc, Monsieur, que j'ai été chatte, que je suis femme, et que ces deux natures-là combinées ensemble, c'est terrible!

AIR : *Oui, noir, mais pas si diable.*

Mon premier caractère,
Et surtout mon second,
Me rendent fort légère ;
Mon esprit vagabond
Ne peut rester à la maison.
Après une maîtresse
On court avec ivresse ;

Mais pourriez sans cesse,
Quand j'aurais votre foi,
Passer vos jours à courir après moi?
A courir (*bis*) après moi.
L'instinct, ma loi suprême,
Ne peut perdre ses droits,
Près de vous, la nuit même,
Au moindre bruit, vingt fois,
Crac, on me verrait sur les toits.
Et rien qu'à ce nuage
Qui couvre son visage,
Monsieur, dans son ménage,
Ne voudrait pas, je voi,
(Souriant.)
Passer son temps à courir après moi,
A courir (*bis*) après moi.

GUIDO, indigné.

C'est qu'elle a encore l'air de se moquer de moi. Et dire que je ne peux pas vivre sans elle!

MINETTE.

Il faudra cependant vous y faire, maintenant surtout que j'ai un nouveau maître!

GUIDO.

Comment! un nouveau maître!

MINETTE.

Oui, le fils du gouverneur, ce jeune seigneur avec lequel Marianne avait fait marché, ce matin, pour trois florins.

GUIDO.

Qu'est-ce que j'apprends là? Et où l'avez-vous vu?

MINETTE.

Ici même, tout à l'heure; il venait pour chercher Minette, et alors je lui ai tout raconté.

GUIDO.

O ciel! quelle indiscrétion!

MINETTE.

Et il dit qu'il va me réclamer.

GUIDO, vivement.

Peu m'importe.

AIR : *Sans mentir.*

J'ai le bon droit, je m'en flatte,
Et je saurai l'emporter;
Car enfin c'est une chatte

Qu'il prétendit acheter.
Lui donner femme jolie
Serait le tromper.

MINETTE, finement.

Oui-da.
Malgré cette tromperie,
Je crois que ce seigneur-là
L'aimera (*bis.*)
Tout autant comme cela.

D'ailleurs il n'est pas mal, ce jeune homme; un air ingénu, la naïveté allemande; et avec un pareil maître, je serai la maîtresse, tandis qu'avec vous ce n'est pas facile. Vous avez de l'esprit.

GUIDO.

Moi! si on peut dire ça!

MINETTE.

Et puis, il est bien plus riche que vous. Il me donnera un beau palais, de belles robes, de magnifiques parures.

GUIDO, avec jalousie.

Est-il possible! et la reconnaissance que vous devez à mon amour, à mes bienfaits?

MINETTE, avec malice.

Je suis désolée d'être ingrate; mais ce n'est pas ma faute, c'est le naturel; et nous sommes convenus qu'on ne pouvait le changer.

GUIDO.

Oui, mais sans me prévenir.

MINETTE.

C'est le naturel.

GUIDO.

Se montrer aussi perfide!

MINETTE.

Le naturel.

GUIDO.

Aussi girouette!

MINETTE.

Ça, c'est le mauvais exemple; parce que les hommes...

GUIDO, hors de lui.

Allez, j'apprends enfin à vous connaître, et votre espèce ne vaut pas mieux que l'espèce humaine.

MINETTE, avec joie.

Ah! nous y voilà enfin. Comment! je ne te semble donc plus jolie, à présent?

GUIDO.

Au contraire, et c'est ce dont j'enrage; mais en voyant ces jolis traits, je penserai toujours qu'il y a du chat là-dessous, et je vois bien qu'à moins d'un miracle, je serai malheureux toute ma vie. Mais toi aussi, c'est en vain que tu espères rejoindre ce rival, tu resteras ici malgré toi.

MINETTE, regardant la fenêtre.

Vous savez bien que quand je le veux...

GUIDO.

Oui, mais cette fois j'y mettrai bon ordre. (Allant lui prendre la main. Apercevant Marianne qui paraît avec le coffre sous le bras.) Marianne! Marianne!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, MARIANNE.

MARIANNE.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce donc?

GUIDO, tenant toujours la main de Minette.

Fermez cette fenêtre. (Montrant celle du fond.) Et dépêchons, quand j'ordonne.

MARIANNE, posant son coffre sur la table.

Ne vous fâchez pas, on y va.

MINETTE.

Et moi, Marianne, je vous le défends. (Marianne s'arrête sur-le-champ.)

GUIDO.

Eh bien! elle reste en route. Qu'est-ce que ça signifie? Répondez.

MINETTE.

Je lui défends de répondre, et, pour plus de sûreté, je lui ôte la parole. (Marianne, qui ouvrait la bouche, ne prononce bas un mot.)

GUIDO.

O ciel, elle est muette! Encore un changement, plus inconcevable peut-être que tous les autres. C'est fini; je ne suis plus le maître chez moi. Oh! que tu avais raison, sage Indien, quand tu me disais ce matin : *Ne dérangez pas le monde!* Il me l'a dit deux fois, ce brave Indien.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, DIG-DIG, qui est entré un peu avant, et qui a fait des signes à Minette, reprend sa gravité dès que Guido l'aperçoit.

GUIDO, allant à lui.

Ah! seigneur Dig-Dig! il n'y a que vous qui puissiez me secourir; je la remets entre vos mains, prenez-la, emmenez-la, que je n'en entende plus parler. (Dig-Dig fait un pas.)

MINETTE, étendant la main vers lui.

Indien, je t'ordonne de rester à cette place, sans pouvoir faire un pas, ni prononcer une seule parole. (Dig-Dig, qui s'avançait vers elle, reste sur-le-champ immobile; et ouvre plusieurs fois la bouche sans pouvoir parler.)

GUIDO.

Et lui aussi! le voilà changé en magot!

MINETTE.

Je n'ai pas eu grand'peine. (A Guido.) Et toi-même, si tu dis un mot, je te fais prendre la forme que j'ai quittée ce matin.

GUIDO, indigné.

Moi, me rabaisser à ce point! et je laisserais son audace impunie! (Regardant le coffre.) Dieu! mon talisman que j'oubliais! O Brahma! excellent Brahma! la première chose que je t'ai demandée était une bêtise, et peut-être, sans te le reprocher, tu en as fait une en me l'accordant; mais n'en parlons plus, punis son ingratitude, rends-lui sa première forme, (Allant au coffret qu'il ouvre.) et par le pouvoir de ce talisman... Que vois-je! (Il a ouvert le coffre, et une grosse chatte blanche en sort et s'élance à terre.

DIG-DIG, criant.

Au chat! au chat!

MARIANNE, de même.

Minette, Minette.

GUIDO, regardant Minette.

O ciel! (Montrant le coffre.) Quoi! Madame, vous étiez là, et vous voilà encore! Qu'est-ce que cela veut dire?

MINETTE.

Que nous sommes deux.

MARIANNE.

Et que celle-là est votre cousine?

GUIDO, vivement.

Ma cousine, ma petite cousine!

MARIANNE.

Qui a pris elle-même la peine de vous corriger, et de se moquer de vous.

GUIDO confus.

Quoi! tant de bonté!...

MINETTE, souriant.

Oui, Monsieur, ces cent florins qu'on vous a apportés, ce talisman qu'on vous a vendu, cette métamorphose qui vous a mis aux anges, et tant d'autres incidents qui vous ont fait donner au diable...

DIG-DIG.

Tout cela a été préparé, disposé, escamoté par votre serviteur Dig-Dig, (Faisant le geste d'escamoter.) qui n'est autre qu'Antoine Schlagg, ancien intendant de votre oncle.

MARIANNE, à Guido.

Celui qui ne devait plus vous attraper.

GUIDO.

Et il m'a fait croire qu'il avait été chameau!

DIG-DIG.

C'est vous qui avez eu la bonté de donner là-dedans.

GUIDO.

Il est de fait que j'ai donné dans la... Dieu! y ai-je donné! Mais, c'en est fait, je déteste les bêtes, je me déteste moi-même; c'est vous seule que j'aime. Oui, ma petite cousine, je le sens maintenant, et si je savais comment réparer mes erreurs...

MINETTE.

En faisant comme moi, en les oubliant! Grâce au ciel, j'ai rempli le vœu de mon père; ce n'est pas sans peine. Oui, Monsieur, j'avais dans votre esprit une rivale bien redoutable, que je ne craindrai plus maintenant, car j'aurai toujours pour vous le cœur et la tendresse de Minette, sans en avoir le caractère, ni les... (Levant la main comme pour griffer.)

GUIDO.

Hein! hein!

MINETTE, souriant.

Oh! maintenant, tu peux la prendre, il n'y a plus de danger.

MINETTE.

Air de BEETHOVEN.

Change, change, change qui voudra

Sa destinée;
Mon sort, le voilà
Fixé toujours,
(Prenant la main de Guido.)
Par l'hyménée
Et les amours.
(Au public.)
Mes défauts sont si grands,
Que Brahma, je le sens,
Ne peut me corriger
Ni me changer.
Mais, si vous voulez bien,
Je connais un moyen
Qui, plus sûr que le mien,
Ne coûte rien.
Changez, changez-vous
En un parterre
Peu sévère,
Changez, changez-vous,
Messieurs, pour nous,
En un parterre
Aimable et doux.

TOUS, en chœur.

Changez, changez-vous
En un parterre, etc.

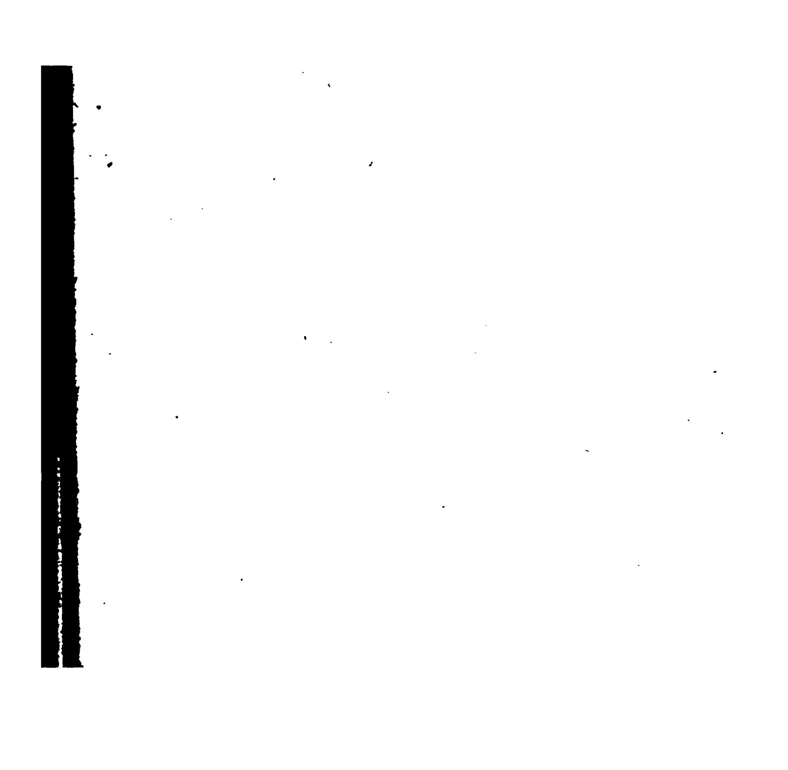
FIN DE LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME.

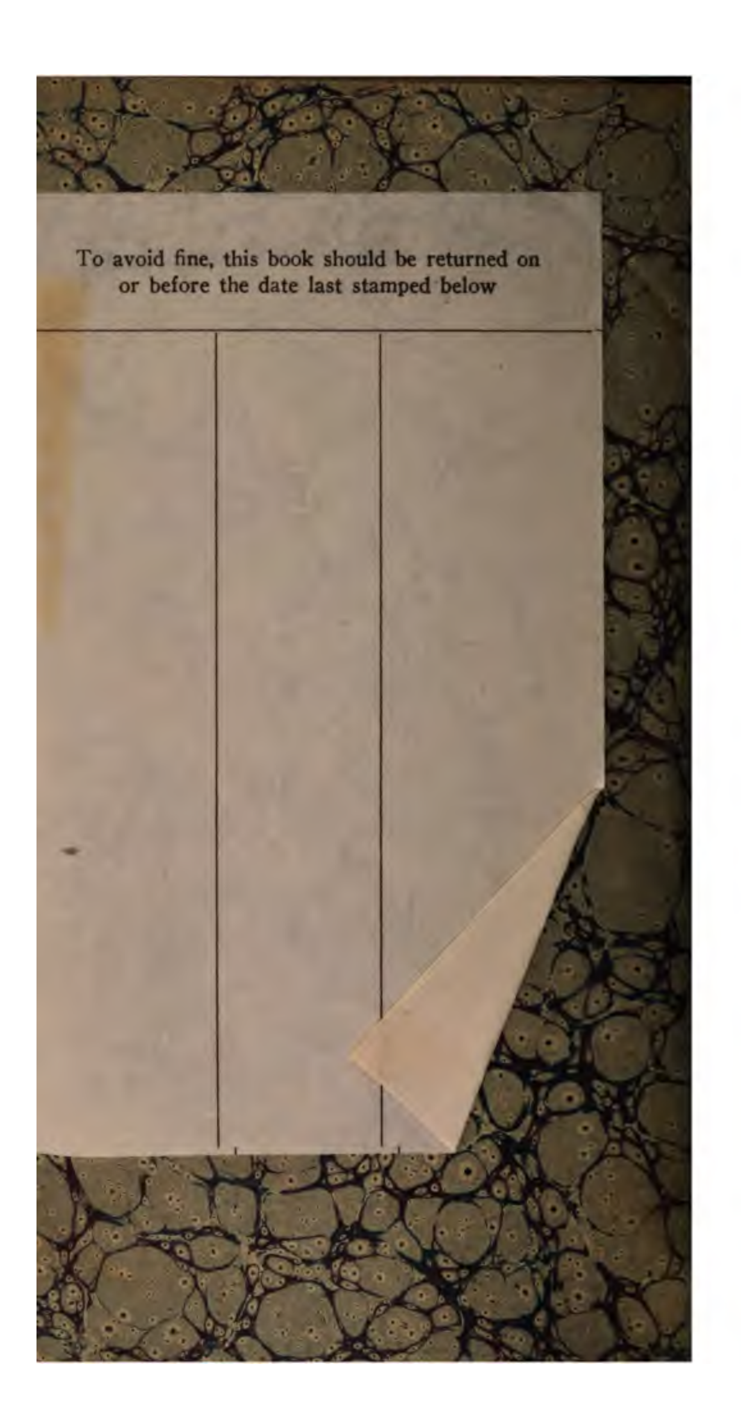
TABLE DES MATIÈRES

DU TREIZIÈME VOLUME

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.




To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below



